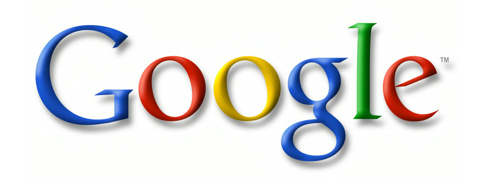
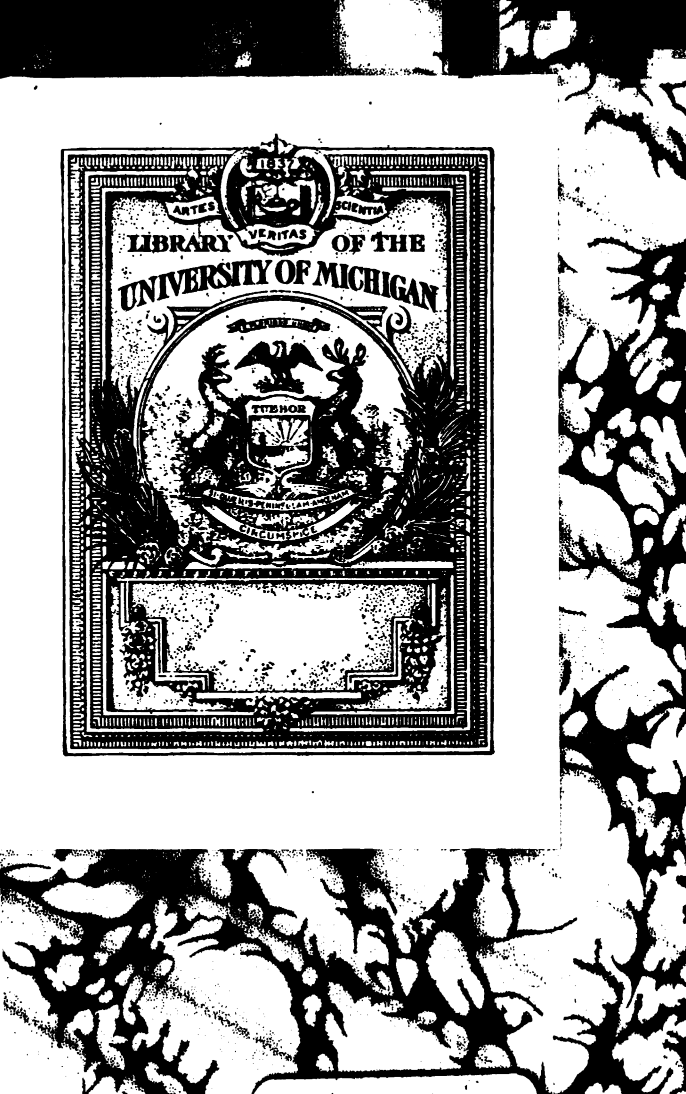

Google

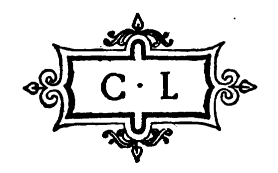

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1884

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

CAUSERIES LITTÉRAIRES, nouvelle édition	1 vol
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2e édition	1 —
CAUSERIES DU SAMEDI, 2e série des CAUSERIES LITTÉRAIRES, nouvelle édition	1 —
NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI, 2e édition	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI, 2e édition	1 —
LES SEMAINES LITTÉRAIRES, nouvelle édition	1 —
NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES, 2e édition	1 —
DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES, 2e édition	1 —
NOUVEAUX SAMEDIS	20 —
LE FOND DE LA COUPE	1 —
LES JEUDIS DE MADAME CHARBONNEAU, nouvelle édition	1 —
ENTRE CHIEN ET LOUP, 2e édition	1 —
CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX, nouvelle édition	1 —
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE, nouvelle édition	1 —
CONTES ET NOUVELLES, nouvelle édition	1 —
LA FIN DU PROCÈS, nouvelle édition	1 —
OR ET CLINQUANT, nouvelle édition	1 —
POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE, nouvelle édition	1 —
LES CORBEAUX DU GÉVAUDAN, 2e édition	1 —
LE FILLEUL DE BEAUMARCHAIS, 3e édition	1 —
LA MANDARINE, 2e édition	1 —
LE RADEAU DE LA MÉDUSE, 2e édition	1 —
SOUVENIRS D'UN VIEUX MÉLOMANE, 2e édition	1 —
LETTRES D'UN INTERCEPTÉ, nouvelle édition	1 —

IMPRIMERIE CHAIX (S.-O.). — 25540.

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

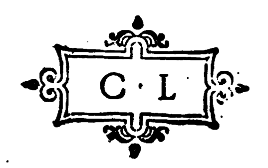
PAR

rmand Augustin Joseph Marie Ferrard

A. DE PONTMARTIN

PREMIÈRE SÉRIE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1884

A

MA CHÈRE FILLE

JEANNE D'HONORATI

VICOMTESSE HENRI DE PONTMARTIN

HOMMAGE

DE RECONNAISSANCE ET DE TENDRESSE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

BERRYER [1]

Douze ans se sont écoulés depuis la mort de Berryer, et deux questions se dressent sur sa tombe. Faut-il regarder comme un de ses innombrables bonheurs cette mort qui l'a dérobé, lui si passionnément patriote, aux calamités, aux humiliations de la France, commencées par M. de Bismark et continuées par M. Constans? Oui, cent fois oui.

Doit-on croire que, s'il avait vécu, l'autorité de son nom, de son caractère et de sa parole aurait changé le cours des événements, converti M. Thiers, démontré à l'immense majorité monarchique tout ce qu'elle perdait en se divisant? Peut-être, et ce

1. A propos des Souvenirs intimes de madame la vicomtesse de Janzé.

peut-être, serait-il aussi vague que celui d'Hamlet, est encore un hommage à cette illustre mémoire.

Berryer a été l'éclatant et éloquent démenti du mot barbare de Brennus, plus Germain, j'imagine, que Gaulois : *Væ victis!* Il fut, depuis ses débuts jusqu'à sa mort, un VAINCU; et pourtant, parmi les hommes d'État ou les hommes politiques, ses contemporains, il n'y en a pas un, dont la carrière soit plus enviable; tous ont expié, en des heures sinistres, les jouissances mensongères du succès et du pouvoir. On se figure aisément, avec deux nuances bien différentes, à quel point M. Guizot et M. Thiers durent être foudroyés le 24 février 1848, en se voyant, l'un écrasé, l'autre mystifié par la Révolution et la République. Aux deux extrémités de l'impérialisme, quelles ne furent pas, le 4 septembre, les angoisses de M. Ollivier et de M. Rouher? Quel douloureux sujet de *méditations* pour Lamartine, lorsqu'il subit, en trois mois, l'impitoyable transition de la popularité la plus enivrante à la déchéance la plus absolue? Ainsi de suite. Pour Berryer, rien de pareil. Il fut, dès le premier jour, le favori de la défaite, et nul ne prouva mieux ce qu'a de superbe l'ambition de n'être rien. J'entendais un soir un homme d'esprit, désabusé, un peu sceptique, légèrement enclin au paradoxe, dire à une grande dame du faubourg Saint-Germain : « Ce n'est pas pour Louis-Philippe qu'a été faite la révolution de Juillet, c'est pour Berryer. Louis-Philippe y a gagné une couronne problématique, la chance d'être assassiné,

un gros lot d'injures et de calomnies envenimant des médisances, les dédains et les méfiances des chancelleries européennes, le chagrin, s'il tombe, d'avoir à jamais compromis l'avenir et la fortune de sa race :

Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos !

Berryer y a perdu un portefeuille de garde des sceaux, remplacé très avantageusement par une situation unique, exceptionnelle, idéale, telle qu'on en chercherait vainement une seconde. » — Et il ajoutait : « C'est si vrai, que, si je ne connaissais la franchise, la profondeur, l'ardeur de ses sentiments légitimistes, je croirais... — Quoi? — Que, sans se l'avouer, au fond, bien au fond, il verrait sans trop de désespoir se prolonger indéfiniment le régime actuel, ou plutôt que, s'inspirant du sonnet d'Oronte, — lequel m'a toujours paru charmant, — il n'est pas trop fâché de desespérer en espérant toujours ! »

Evidemment, cet homme d'esprit avait lu, le matin, une page de La Rochefoucauld.

Légitimiste, Provençal d'origine, Parisien par intermittences, j'ai eu toutes sortes de vives raisons pour suivre, dans toutes ses phases, la glorieuse carrière de Berryer. Il serait bien injuste de l'appeler, comme Voltaire appelait Cicéron, « un illustre bavard » ; seulement, il est permis de dire que l'on a dépensé à son sujet, en son honneur, beaucoup de phrases ; que ses magnifiques obsèques, amplement

justifiées par sa belle vie et son admirable mort, donnèrent lieu à un vrai débordement d'éloquence où les panégyristes, exaltés par la circonstance, saisis d'nne émulation généreuse, épuisèrent toutes les solennités de l'éloge, pour glorifier, chez Berryer, l'homme public, le politique, le grand orateur, l'aigle de la tribune et du prétoire, avec cette différence que les barreaux n'arrêtaient pas son essor, le royaliste inébranlable, aussi fidèle à la vraie monarchie qu'à la vraie liberté. Bien des années auparavant, à l'époque des pérégrinations triomphales du député de Marseille, si riches d'illusions et d'enthousiasmes juvéniles, si fertiles en émotions naïves, en manifestations populaires et parfois en épisodes grotesques, que de toasts! que de discours! quelles gerbes de fleurs de rhétorique! quelle avalanche de métaphores et d'hyperboles, dont la moindre nous montrait Berryer allant prendre notre Roy par la main et le ramenant aux Tuileries! Je me disais dès lors, et je me suis souvent redit : Tout cela est très beau, très éloquent, parfaitement mérité; mais n'y aura-t-il jamais un admirateur ou une admiratrice, un ami ou une amie de Berryer, qui le débarrasse de toute cette draperie oratoire, politique, parlementaire, — où le convenu se fait toujours sa part, — pour nous offrir un Berryer plus vrai, plus réel, plus vivant, plus familier, plus intime, pour nous le peindre, non plus dans l'attitude légendaire, mais dans la gracieuse nonchalance du *chez soi*, en robe de chambre et en pantoufles, avec ses merveilleuses

facultés de dilettante et d'artiste, l'élégance de ses goûts, le charme de ses manières, ses aspirations constantes vers un idéal de grandeur et de beauté? Un peu trop indifférent peut-être à l'exacte correction du langage, Berryer aimait et recherchait l'exquis en toutes choses, depuis les scènes du *Misanthrope* jusqu'à l'adorable élégie de *Bérénice* ou d'*Esther*, depuis la perfection classique de Talma ou de Rachel jusqu'aux fêtes musicales du Conservatoire ou du Théâtre-Italien, depuis les fruits de ses espaliers jusqu'aux fleurs de ses corbeilles, depuis le menu du dîner qu'il offrait à ses convives d'Augerville jusqu'aux toilettes des femmes charmantes qui s'habillaient ou se décolletaient pour ces réunions si cordiales, si enviées et si mémorables.

De l'aveu même de ses détracteurs, de ses adversaires, de ceux qui, sous prétexte de purisme ou de pruderie littéraire, s'obstinaient à ne reconnaître en lui qu'un tempérament, une voix, un effet purement nerveux obtenu par la puissance de son geste et la richesse de son organe, Berryer était sans rival lorsqu'il descendait de sa tribune, de son Olympe, pour redevenir un simple mortel, un homme du monde, un maître de maison, bienfaiteur et charmeur de son entourage, accueillant ses hôtes, plantant, jardinant, bâtissant, embellissant sa chère résidence, causant littérature avec Villemain, peinture avec Eugène Delacroix, musique avec Rossini, poésie avec Alfred de Musset, théâtre avec Ponsard, révélant toutes les aptitudes sans un grain de pédan-

tisme, se plaçant sans effort au niveau ou au point de vue de toutes les spécialités et de toutes les supériorités, oubliant d'être un aigle pour être une abeille, souriant aux jolies femmes qui le lui rendaient bien, cultivant si soigneusement les amitiés féminines que la tige ne tardait pas à fleurir, et qu'un poète de 1810 n'aurait pas manqué de dire que les lis donnaient des rendez-vous aux roses. Que de détails curieux, de traits irrésistibles, de délicates friandises, plus appétissantes que la question de savoir si nous étions vraiment humiliés par le droit de visite ou par l'indemnité Pritchard !

La besogne était séduisante, mais elle avait ses périls. La main légère d'une femme, — je dirais du meilleur monde, si j'étais d'assez bonne maison pour oser parler la belle langue des courriéristes de *l'Évènement* et du *Voltaire*, d'une patricienne, si l'on veut, convenait seule à ce mélange de timidités et de hardiesses, de réticences, de prétéritions et de sous-entendus ; — une main habituée à manier la gaze, la mousseline et la dentelle, et à laisser beaucoup deviner sans rien laisser voir. J'y voulais d'autres conditions encore. Il fallait que cette femme ne fût pas de la même génération que Berryer, afin de n'être pas soupçonnée d'avoir un enjeu dans les chapitres d'un roman intime, écrit en marge d'une magnifique histoire ; il fallait que le *document humain*, comme dit M. Zola, lui fût transmis par tradition, qu'elle le dût à la confiance de femmes d'un autre âge, aimées de Berryer ; mais, entendons-nous

bien ! aimées de façon à le peindre sans se compromettre et à faire de sa correspondance un renseignement plutôt qu'une confession. C'était là la difficulté, et ce qui le prouve, c'est que je suis embarrassé de l'indiquer. Je vais essayer de m'en tirer à l'aide d'une comparaison. Voici deux hommes également illustres, admirablement doués, nés et morts à peu près en même temps : Berryer et Lamartine. Lamartine est même plus complet que Berryer, puisqu'il réunit le triple génie de l'orateur, du prosateur et du poète ; et, quant aux séductions de la figure, de la taille, de la physionomie, de l'allure d'un demi-dieu égaré parmi les hommes, rien, non, rien, j'imagine, ne saurait donner l'idée de ce que devait être Lamartine à vingt ans. En outre, il me semble que la poésie du *Lac*, du *Vallon* et des *Préludes* a plus de prise sur une imagination vive et romanesque que la plus belle harangue sur une question politique. Eh ! bien, quoique ma patte soit bien lourde, je me chargerais de raconter les amours de Lamartine, les femmes de Lamartine, sans faire frissonner une hermine ou tressaillir une sensitive. Je me figurerais toujours que, au moment où la situation deviendrait inquiétante, le dialogue passionné serait interrompu par une lyre, et que la rime rétablirait les droits de la raison. Lamartine aimait en vers, Berryer aimait en prose,

Ce qui, depuis Adam, n'est pas la même chose !

En signalant ces difficultés, j'ai d'avance salué les

qualités exquises du livre de madame la vicomtesse de Janzé. Ce sont bien des souvenirs intimes qu'elle nous donne, mais avec un tact, une mesure, une discrétion, une délicatesse qui excluent toute pensée maligne, et se contentent de nous montrer l'homme aimable dans l'homme admirable, ou, ce qui vaut mieux encore, l'homme excellent dans l'homme éloquent. Le plus rigide casuiste ne serait-il pas désarmé par des traits tels que celui-ci, que je choisis entre mille ?

Un riche négociant de Marseille vient trouver Berryer : « Voici, dit-il, un procès d'où dépend toute ma fortune. Si je le perds, je suis complètement ruiné, et ma pauvre fille aura la douleur de ne pouvoir épouser un jeune homme qu'elle aime et auquel elle est fiancée. » Berryer examine le procès et dit : « Je m'en charge. » Le procès est gagné. Le négociant, au comble de la joie, demande à son sauveur ce qu'il lui doit.

« — Cinquante mille francs », dit Berryer.

Le négociant, surpris d'un tel chiffre, fait cependant bonne contenance, et signe un chèque de cinquante mille francs.

« — Mademoiselle, dit alors Berryer à la fille du négociant en lui présentant le chèque, voici un petit papier que je vous demande l'autorisation de mettre dans votre corbeille de mariage ! »

Madame de Janzé ajoute excellemment : « Ses actes de générosité et de bonté ne sont pas connus, car il y mettait une sorte de pudeur *féminine...* »

Féminine ! Je souligne le mot, qui pourrait servir d'épigraphe au charmant ouvrage de la vicomtesse de Janzé. Elle est femme, elle est Parisienne jusqu'au bout de ses ongles roses, et l'on sait que pas une femme ne marche comme la vraie Parisienne. Je me la représente, dans cette jolie promenade à travers la vie publique et la vie intime de Berryer, contemplant d'abord les beaux sites, les grands horizons, les cimes radieuses, les magnifiques couchers de soleil de cette glorieuse carrière ; s'arrêtant aux points de repère que nous fournit l'histoire contemporaine : « Oh ! ces quarante ans, comme je les guettais ! » le mot gracieux du roi Charles X. — « C'est plus qu'un talent, c'est une puissance ! » le mot sentencieux de Royer-Collard, lors des éclatants débuts de Berryer dans la discussion de la fatale adresse des 221, — etc., etc. — Puis elle se ravise ; il lui déplairait de trop insister sur ce qui n'est pas inédit, de trop s'attarder autour de la statue monumentale ; — la voilà, se lançant dans les petits sentiers, s'acheminant d'un pied leste sans faire crier le sable, n'ayant pas même à relever le bas de sa robe blanche, côtoyant les haies printanières où chante la fauvette amoureuse, ne voulant connaître de ses amours que ce qui tient dans une chanson, glissant quand il ne faut pas appuyer, appuyant quand elle ne craint pas de rompre la glace ; trouvant moyen de ne s'accrocher ni aux fleurs ni aux épines ; rivalisant avec le papillon, jamais avec la guêpe ; cueillant au passage un lis

symbolique; svelte, élégante, fine, naïve, croyante plutôt que crédule, paraissant persuadée que c'est arrivé, ayant l'air d'espérer que cela reviendra, faisant halte à l'ombre des cyprès pour relire et nous lire des lettres ravissantes, honnêtement passionnées, où *chère madame!* alterne avec *ma chère amie!* où Berryer témoigne assez d'expansive confiance pour prouver qu'il n'avait rien à cacher, où la paisible tendresse du présent rend invraisemblables les orageuses ivresses du passé, où l'on peut se demander s'il y a eu jamais des tisons sous cette cendre d'une chaleur égale et douce, si l'amitié prête son passeport à l'amour ou si l'amour lègue son testament à l'amitié. Personne n'est compromis; le lecteur est charmé, et, s'il existe çà et là un léger mécompte, madame la vicomtesse de Janzé doit en être fière comme de son meilleur succès.

Mais me voilà essayant de suivre, avec mes sabots, ces minces bottines de satin turc, froissant de ma lourde main ces pages délicates, crevant de mes gros doigts cette toile d'une élégante araignée qui est aussi une fine mouche, marivaudant avec toute la légèreté et toute la grâce d'un paysan du Rhône. Je ferais bien mieux de citer beaucoup, de citer toujours ces touchantes ou piquantes anecdotes; ces agréables ou émouvants souvenirs, ces faciles efforts de la mémoire du cœur qui est aussi celle de l'esprit; ces épisodes que madame de Janzé sait rattacher par un fil de soie à ses actes de foi royaliste. Voici, par exemple, un détail où se révèle la per-

fection dans le sous-entendu de bonne compagnie :

« — Mais voici une chapelle ; c'est la chambre où madame Berryer est morte !... Un attachement mutuel avait succédé à la passion des premières années, et, au milieu de leurs distractions réciproques, s'était maintenu jusqu'au dernier jour »

Distractions réciproques ! Peut-on mieux dire ? Et comme il faudrait être distrait soi-même pour ne pas apprécier ce tour de phrase qui n'apprend rien et sauve tout !

Ce qui ajoute encore à l'intérêt, au charme de ce livre, c'est la quantité de noms célèbres qu'on y rencontre, et qui font cortège au grand nom de Berryer. Ici je suis forcé de choisir. Ce chapitre ne serait plus qu'une liste. Ce qui m'attire le plus, ce sont les rapprochements avec mes propres souvenirs. Ainsi, j'ai raconté ailleurs (*Nouveaux Samedis*, sixième volume, page 355), l'intimité de Berryer avec Eugène Delacroix, son parent, et comment, invité par l'illustre artiste à aller voir ses belles peintures de l'hôtel de ville, détruites avec tout le reste par les grands citoyens, par les martyrs, par les héros de la Commune, j'y trouvais, le grand matin, Berryer, si avenant, si sympathique, si fin connaisseur, si *bon enfant*, si franchement et si complètement artiste et dilettante, qu'une demi-heure lui avait suffi pour séduire, amadouer et finalement émerveiller les jeunes gens, rapins, élèves ou aides de camp de Delacroix, hirsutes, chevelus, barbus, drapés dans leurs vareuses brunes, républicains

farouches, démocrates endurcis, « fort peu pénétrés, la veille, de l'efficace vertu du principe monarchique ». — Berryer était aussi intimement lié avec Rossini, et tel était le foyer de chaleur de cette belle âme, que l'énigmatique railleur, en répondant à son amitié, cessait d'être égoïste. Mais Rossini m'échappe. Parmi nos illustres *di primo cartello*, il n'en est pas que j'aie plus admiré et moins approché. Sa femme m'effrayait. Madame Olympe, comme l'appelaient les habitués, aggravait un passé fort nuageux par un caractère acariâtre, une avarice sordide, des allures de poissarde, des profusions de coups de boutoir et un penchant déplorable à rudoyer ses convives quand ils négligeaient d'apporter un pâté de foie gras ou une poularde truffée. J'étais de l'avis d'Auber, qui disait avec son malin sourire : « En fait d'Olympe, Rossini aurait dû se contenter de l'*autre*. »

Avec Alfred de Musset, je me retrouve sur mon terrain. On me reproche parfois d'être injuste envers le poète des *Nuits*. Madame de Janzé va venir à mon aide, et je ne saurais avoir de plus aimable auxiliaire. Voyons, ma chère lectrice, je vous fais juge.

Vous êtes bien jeune et bien jolie, Araminte, et vous avez encore de longues années à être jolie et jeune. Pourtant, tout passe en ce monde, et sans doute vous n'êtes pas plus flattée qu'on vous rappelle l'avenir lointain de votre fragile beauté que Louis XIV n'était content quand son prédicateur lui disait : « Sire, nous mourrons tous... ou presque tous. » Eh bien, à Augerville, dans cette société d'élite, triée

sur le volet par un hôte incomparable, dans cet Éden de la galanterie délicate, de l'exquise causerie et du beau langage, dans cette corbeille de fleurs abritées sous un laurier, voici comment s'y prenait votre poète favori pour plaire aux femmes les plus spirituelles, les plus élégantes et les plus charmantes de Paris :

« — Votre beauté est bien grande, madame; vos yeux ont un éclat qui éblouit, et votre voix un charme qui enivre. Mais, hélas! madame, une horrible tristesse m'envahit quand je pense que vous ne jouirez qu'un jour de tous ces trésors enchanteurs. Bientôt la mort va venir décharner ces joues, creuser ces orbites, éteindre toute cette lumière et faire taire pour l'éternité cette voix qui me ravit et me transporte... »

« — Vous aussi, madame ! » disait-il à une autre; et il continuait sur ce ton, quand Berryer s'interposa et parvint difficilement (je le crois bien !) à ramener la gaieté qui s'était enfuie à cette note funèbre. »

Oh! l'aimable homme! et il y eut, nous dit la vicomtesse de Janzé, de lugubres récidives. Voilà bien Musset, tel que je l'ai connu; quinteux, brutal, fantaisiste sans grâce, mettant au supplice les maîtresses de maison, tour à tour raide comme un pieu et débraillé comme un ivrogne, cassant, blessant; posant pour le gentilhomme et n'étant pas même *gentleman;* ayant le vin mauvais, ne sachant parler ni aux honnêtes femmes ni aux autres, crété, ap-

prêté, maussade, désagréable, insupportable, en dehors de ses vers, lesquels, j'en conviens, font tout supporter. Les vers me ramènent à madame de Janzé, à qui je signalerai, pour une prochaine édition, deux légères inexactitudes. Ce n'est pas en 1842 que Pauline Garcia débuta au Théâtre-Italien, c'est en 1838, ainsi que l'atteste la jolie pièce d'Alfred de Musset, publiée par la *Revue des Deux Mondes* en octobre 1838 et finissant par ces vers :

Chantez, enfants ! laissez-nous dire !

Ailleurs, dans une page très intéressante sur les rapports de Berryer avec Lamartine, je lis : « Berryer parla d'un volume de poésies qui venait de paraître : « J'ai passé, dit-il, ma nuit à le lire ; il y a les plus grandes beautés dans toutes ses parties, et l'auteur est un génie. » — Puis, de sa voix pénétrante et sonore, il récita d'un bout à l'autre la méditation sur Bonaparte :

Sur un écueil battu par la vague plaintive....

Il semblerait, à lire ce passage, que le poétique volume eût paru sans nom d'auteur, et que Lamartine en fût à ses débuts ; ce qui n'est admissible que pour les premières *Méditations*. Or, l'ode sur Bonaparte a paru dans les secondes.

Puisque je m'arrête à des vétilles, je demanderai à madame de Janzé de supprimer, à la page 208, le jeu du secrétaire et les réponses de Berryer. Il est très bête, ce jeu, et j'ai remarqué que nous perdons

tous, quand nous le jouons, le peu d'esprit que nous avons ou que nous devrions avoir. On se gonfle, on se tend, on s'amidone, on ne veut rien dire comme son voisin ; on vise à l'effet, on cherche des répliques imprévues, étincelantes, ébouriffantes, éblouissantes, épatantes, abracadabrantes ; — et l'on accouche généralement d'une niaiserie prétentieuse, la pire espèce de toutes les niaiseries. D'ailleurs, j'ai peine à croire que Berryer, député de Marseille, ayant pu savourer dans notre Midi nos figues, nos pêches, nos abricots, nos melons, nos raisins, questionné sur le fruit qu'il préférait, ait répondu : « La poire ! » Passe encore, s'il avait aimé Louis-Philippe !

N'y avait-il donc aucune ombre à ce tableau, aucune tache à ce soleil? On le sait, la perfection n'est pas de ce monde. Berryer, qui, dans les grandes occasions et dans les mouvements de son âme généreuse, était le contraire d'un égoïste, avait pourtant, comme tous les hommes très illustres, très fêtés, très entourés, très recherchés, un genre particulier d'égoïsme ; l'égoïsme inconscient. Son éloquence, sa gloire, ses hautes relations, les hommages qui l'environnaient, les émouvantes alternatives entre son rôle historique et ses mystères romanesques, lui créaient une atmosphère spéciale, saturée d'encens, d'où il lui était difficile de sortir pour s'occuper de petits détails. Ce n'était pas faute de bonté, mais faute d'attention. Il oubliait de comprendre que, tandis qu'il planait, d'autres mar-

chaient. Je ne citerai qu'un exemple. Madame de Janzé (page 236) a nommé — et je l'en remercie — le modeste et excellent docteur Tassy, médecin ordinaire et ami de Berryer, profondément dévoué au grand orateur et à toute sa famille. Le docteur Tassy, médecin du Théâtre-Italien, le théâtre préféré de Berryer, a vaillamment payé de sa personne, toutes les fois qu'il y a eu un service à rendre, une épidémie à étudier, un péril à braver. Pendant vingt-cinq ans, Berryer l'a vu tous les jours, et il ne s'est pas dit que, s'il dédaignait la croix d'honneur pour lui-même, ou plutôt que, si la boutonnière de son légendaire habit bleu devait à tout jamais garder sa glorieuse virginité, le petit ruban rouge est nécessaire pour classer un médecin de Paris. J'ajoute que le bon docteur, — qui m'a sauvé la vie en 1864 — n'a jamais eu de rancune.

N'importe! l'exiguïté même de ces imperceptibles minuties prouve à la fois la beauté du sujet et l'attrait du livre. Madame la vicomtesse de Janzé a attrapé, du premier coup, la note juste. Berryer a déjà deux statues, œuvres de maîtres, l'une à Paris dans l'enceinte du Palais de Justice, l'autre à Marseille sur la place du Palais. Elles sont très belles; mais il me faudrait faire un voyage pour aller les revoir. Je me consolerai dans ma retraite en plaçant sur mon étagère ce joli buste en pâte tendre, agréablement pétri et façonné par une femme digne d'associer toutes les délicatesses à toutes les gloires.

HENRI BLAZE DE BURY

I

16 octobre 1880.

Un de mes confrères, tout en rendant hommage aux qualités sérieuses et charmantes du livre de M. Henri Blaze de Bury [1], lui a reproché de n'avoir pas parlé de Boïeldieu. Je voudrais aujourd'hui suppléer à cette lacune en vous racontant

LA PREMIÈRE DAME BLANCHE

Au mois de juin 1878, j'étais à Paris, et j'aurais voulu être partout ailleurs. Même sous un gouvernement aimable et aimé, l'Exposition universelle m'eût été désagréable, parce qu'elle me gâtait mon vrai Paris. Qu'était-ce donc, lorsqu'elle arborait les couleurs républicaines, ajoutait pour moi toutes les laideurs de la cohue populacière à tout l'encombrement de la cohue cosmopolite, et se laissait dire par ses grotesques flatteurs qu'elle représentait la revanche de Reischoffen, de Sedan et du traité de Francfort?

1. *Musiciens du passé, du présent et de l'avenir.*

Je me souvins fort à propos que, malgré mes 99 voyages d'Avignon à Paris, — *et vice versâ*, — je ne connaissais pas Fontainebleau. L'occasion était excellente. Échanger le Trocadéro contre les pittoresques beautés de la forêt légendaire! Boucler ma malle, partir par l'*express* de onze heures, arriver à l'hôtel qui réserve un appartement pour les jeunes mariés, mais qui en a aussi pour les antiques veufs, me pourvoir d'une voiture dont le cocher devait me servir de cicerone, et me lancer à travers clairières et futaies, ce fut l'affaire d'une journée.

Rassurez-vous! Je ne vous décrirai ni la forêt ni le château. L'une appartient aux paysagistes, l'autre à l'histoire. J'avais des amis à Fontainebleau, notamment une charmante famille dont le chef, le baron de Roybel, légitimiste fidèle, dilettante éclairé, fervent mélomane, faisait gracieusement les honneurs de la ville aux touristes, aux artistes, aux écrivains, aux poètes, sans oublier la meilleure compagnie de cette cité quasi royale, si élégante et si bien habitée. Il avait d'ailleurs la bonté de me lire, ce qui est plus rare qu'un titre de baron et qu'un brevet de *dilettantisme*.

Il m'invita à dîner, et je fus exact. La réunion, peu nombreuse, était exquise; les filles de la maison, jolies, avenantes, souriantes, musiciennes remarquables; un paysagiste célèbre; un académicien spirituel, qui avait fui comme moi le *brouhaha* parisien; une marquise de la vieille roche, mais beaucoup plus jeune que ses parchemins; un colonel de

hussards; Ernest, neveu du baron, ex-volontaire d'un an, et enfin, à côté de la baronne, une vieille dame, très simplement mise, qui paraissait octogénaire, mais que rajeunissaient la vivacité de son regard et l'expression intelligente de sa physionomie originale.

Au moment où on annonça le dîner, la baronne me dit : « Vous donnerez le bras à cette femme âgée... Ne faites pas la grimace! Il s'agit d'un complot, d'une surprise quasi carnavalesque, à laquelle je vous prie de vous prêter de bonne grâce. Vous savez? Fontainebleau, dans cette saison, c'est presque la campagne, et, à la campagne, on a le droit de s'amuser un peu... Cette bonne vieille est la veuve d'un honnête rentier du Marais. Après la mort de son mari, elle a pris Paris en grippe, et a choisi Fontainebleau pour refuge de sa vieillesse. Elle nous a été très chaudement recommandée. Nous l'avons recueillie comme une aïeule, et nous ne négligeons rien pour lui être agréables. Seulement, comme elle est d'une extrême timidité, nous lui avons dit, pour ne pas trop l'effaroucher, que vous êtes un propriétaire des environs d'Aix-en-Provence, venu à Paris pour voir l'Exposition et vendre vos huiles, et adressé à mon mari par le comte de F..., un des meilleurs royalistes de Marseille. Encore une fois, cher monsieur, prêtez-vous un moment à cette innocente plaisanterie!... Vous verrez... ce sera drôle!

— Marchand d'huiles, soit! répliquai-je en riant. Au moins, il suffit de me voir pour deviner que ce ne sont pas des huiles grasses!

« Ce sera drôle ! » J'avoue que je n'étais pas convaincu, et il me semblait que cette huile manquait de sel. Mais, connaissant le tact parfait de la baronne de Roybel, je m'exécutai docilement. — « Allons-y de confiance, me disais-je; qui sait? C'est peut-être une drôlerie bicéphale ! »

Pendant les premières minutes, silence complet, suivi de quelques phrases banales. On comprend ce que pouvait être la conversation entre un Provençal oléagineux et une rentière de la rue Charlot. Après le potage, on servit une magnifique carpe à la Chambord, qui fut saluée avec enthousiasme par tous les convives. Son aspect faisait également honneur au pêcheur et au cuisinier : « Ernest, dit le baron à son neveu, vous n'en aviez pas beaucoup de pareilles à votre cantine, pendant votre volontariat fort peu volontaire ! »

Ernest riposta par une bordée de malédictions et d'anathèmes contre l'horrible vie qu'il avait menée durant cette année de malheur ; la gamelle, les corvées, la cantine, les chambrées, la rudesse des chefs, la grossièreté des camarades, les odeurs de la caserne, les lits infestés de puces et de punaises. Il y mettait tant de véhémence, que je dis tout bas à ma voisine :

— Voilà un jeune homme qui ne chanterait pas aussi bien que Ponchard :

Ah ! quel plaisir d'être soldat !...

— Tiens ! tiens ! répondit-elle avec un mouvement de surprise, vous avez entendu Ponchard !

— Oui, madame, le 15 février 1828, dans cette adorable *Dame Blanche*, qui est encore aujourd'hui jeune et fraîche, quoiqu'elle ait dépassé la cinquantaine. Je m'en souviens, comme si c'était d'hiér. Je n'avais jamais mis le pied dans une salle de spectacle; j'étais un pauvre écolier de rhétorique...

— A Aix?

— Non, à Paris, collège de Saint-Louis, rue de la Harpe. Je n'avais jamais entendu une note de musique... Jugez de ma joie, de mon émotion, de mes curiosités d'adolescent, de mes transports... mais aussi, quel délicieux opéra!... vous le connaissez, sans doute?

— Par ouï-dire.

— Boïeldieu, dont le nom même a quelque chose de mélodieux comme sa musique, nous avait donné déjà de petits chefs-d'œuvre d'élégance et de grâce : *le Nouveau Seigneur*, *Jean de Paris*, *les Voitures versées*, *la Fête du village voisin*... Dans *la Dame Blanche*, on devinait qu'il avait recueilli toutes ses forces pour donner toute sa mesure. On devinait aussi que son aimable génie subissait, sans y rien perdre de sa physionomie, l'heureuse influence d'un génie supérieur...

— De qui donc?

— De Rossini, madame! Tout concourut d'ailleurs au succès de cette ravissante *Dame Blanche*. Les romans de Walter Scott étaient alors dans toute leur vogue. On les lisait partout, dans les salons du faubourg Saint-Germain et dans les mansardes du

quartier latin. Scribe, à ses débuts, se révélait librettiste admirablement ajusté à l'esprit et au goût du moment. Dans les récits du romancier écossais comme dans le *poème* de l'auteur français, on sentait circuler un léger souffle jacobite et royaliste qui ne froissait personne et que les amis, encore nombreux, de la Restauration, encore intacte, aspiraient avec délices. C'était du romantisme chevaleresque et tempéré, tel qu'il le fallait à cette génération transitoire de 1825, qui allait passer de Chateaubriand à Victor Hugo, de Charles X à Louis-Philippe, et qui, tout en regrettant la gloire militaire, profitait des bienfaits de la paix pour imaginer, penser, rêver et se souvenir... Oh! *la Dame Blanche! la Dame Blanche* du 15 février 1828! Quelle date inoubliable! Et remarquez, madame, que je ne vous ai rien dit de l'interprétation, qui était merveilleuse...

— Ah! bah!

— Oui, merveilleuse. Ponchard ne payait pas de mine; une épaule plus haute que l'autre; un nez épaté, de petits yeux, un menton de galoche, des jambes circonflexes. Dans son uniforme de sous-lieutenant, il avait presque l'air d'une caricature; mais, dès qu'il chantait, tout était oublié. On eût volontiers fermé les yeux pour mieux écouter. Comme il était bien le chanteur de cette musique! Et quelle admirable Anna pour rivaliser avec lui! Quelle sûreté dans leur méthode! Quelle perfection dans leurs vocalises, leurs roulades et leurs points d'orgue! Quel art délicat pour embellir le texte sans

jamais le défigurer ou l'écraser sous un luxe d'ornements! Cette Anna de la *création*, — comme on dit en langage de théâtre, — personne, depuis lors, ne l'a égalée dans ce rôle...

— Comment s'appelait-elle?

— Madame Rigaud-Palar... Je crois l'entendre encore, au second acte, au lever du rideau, avec cet odieux Gaveston, représenté par Valère, et la pauvre dame Marguerite, jouée par cette excellente mère Desbrosses...

— En vérité, votre mémoire est imperturbable!...

— Oh! madame, c'est que cette soirée fut de celles qui laissent des traces indélébiles... Féréol jouait le fermier Dickson, et madame Boulanger, Jenny, la gentille fermière... un peu *marquée*... mais encore charmante...

— Nous en étions au second acte, au lever du rideau...

— Oui, je crois l'entendre, cette incomparable Anna... Du velours... un timbre d'or : *Au rendez-vous il est fidèle!... C'est que leur porte hospitalière... s'ouvrit toujours aux malheureux*. Et, plus loin, dans le grand *duo* avec Georges Brown : *Tu me promets obéissance?... Cette main, cette main si jolie!* — Oh! ineffable magie de la seizième année! J'ai entendu, depuis lors, les plus illustres cantatrices : madame Malibran, mademoiselle Sontag, madame Damoreau, Julia Grisi, l'Alboni, Adelina Patti, Christine Nilsson, madame Carvalho... Je les ai admirées, applaudies, acclamées; mais ma première *Dame Blanche!* Non,

rien n'est comparable à cette émotion quasi-virginale. C'est quelque chose comme le premier amour, comme la première chanson du rossignol, comme la première fleur du printemps...

— Allons, je vois que le commerce des huiles d'Aix n'a fait aucun tort à votre dilettantisme.

— Aucun, madame! répliquai-je en rentrant dans mon rôle; j'avais découvert que, tout compte fait, je pouvais céder mon huile aux consommateurs parisiens pour un franc cinquante centimes la livre, tandis que les épiciers la font payer quarante et même cinquante sous, sans offrir les mêmes garanties. Veuillez suivre mon calcul. Sur place, mon huile vaut un franc. Les frais d'emballage, de camionnage, de transport par la petite vitesse, etc., etc., s'élèvent à quatre-vingt-dix centimes. Dix centimes pour le casuel et l'imprévu, total un franc cinquante. Au début, les Parisiens faisaient la grimace. Ils trouvaient que mon huile sentait trop le fruit... Beau défaut! *Felix culpa!* dirais-je, si je savais le latin. Mais ils ne tardaient pas à se raviser, et je fus bientôt assailli de commandes. Dès lors, ma clientèle formée, je n'en fis, comme le père Crevel, *ni une ni deusse...*

— Quel père Crevel?

— Dans Balzac, *les Parents pauvres, la Cousine Bette*. Ma récolte finie, vers le 1er novembre, je partais pour Paris. C'était la belle saison des Italiens, ou plutôt de tous les théâtres. Le matin, je visitais mes clients; je colportais mes échantillons. Le soir,

j'allais entendre *les Huguenots* ou *Don Giovanni*, *Guillaume Tell* ou *le Pré aux Clercs*, *Don Pasquale* ou *le Domino noir;* Adolphe Nourrit, Lablache, Rubini, Cornélie Falcon, madame Damoreau, Chollet, Couderc, Julia Grisi, Levasseur, Mario, Duprèz, Roger, Ronconi, madame Ugalde, Faure, Capoul, Caroline Lefebvre, Caroline Duprez, madame Carvalho, madame Cabel...

— *Et cætera! et cætera!* interrompit ma voisine avec un peu d'impatience. De 1828 à 1878, la liste est longue... — Hélas! reprit-elle avec cette nuance de mélancolie qui est notre grâce à nous, vieilles gens. De tous ces beaux noms que vous venez de citer, que reste-t-il? Cinq ou six survivants à peine, pour qui sonne ou va sonner l'heure de la retraite... Un écho, une ombre, une brume, un vague souvenir qui sera demain de l'oubli!

Artistes, chanteurs, nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que ces planches où nous glissons
Sur ce théâtre où tout s'efface!

Ce n'est pas à moi que je songe en parodiant ces vers de Lamartine. Moi, pauvre vieille bourgeoise, je suis bien désintéressée dans la question..., mais vous savez ce que disait mademoiselle Contat : « Nous autres comédiennes, nous mourons deux fois. » — Jugez ce que ce doit être, quand cette première mort précède la seconde de près d'un demi-siècle!

Évidemment, je ne m'étais pas trompé. Les maîtres de la maison avaient imaginé une petite mysti-

fication en partie double. Mais quel était le mot de l'énigme? Je cherchais, je ne trouvais pas.

— Pardon, madame! dis-je à ma voisine au moment où le dîner allait finir. Nous voilà bien loin du seul sujet dont j'aie le droit de parler avec quelque compétence...

— Encore l'huile d'Aix?

— Oui, je serais très heureux de vous compter parmi mes clientes. Je me chargerais de tous les détails, et je vous passerais l'huile vierge au même prix que l'autre... Si vous vouliez me faire l'honneur de me dire votre nom?...

— Plus tard, si je me décide, répondit-elle en souriant... je ne suis pas décidée... D'ailleurs, je serais une bien mauvaise pratique... Toute ma cuisine se fait au beurre...

Pendant qu'on servait le café, la baronne de Roybel s'approcha de moi, et me dit :

— Votre voisine est enchantée de vous. Elle prétend que vous lui en avez plus appris sur l'huile d'olive et sur l'Opéra-Comique qu'elle n'en avait su dans toute sa vie...

— L'huile, c'est possible; mais l'Opéra-Comique?...

La baronne se hâta de détourner la conversation.

— A présent, me dit-elle, nous allons, pour amuser nos jeunes gens et nos jeunes filles, vous offrir des tableaux vivants... Oh! tout ce qu'il y a de plus convenable!... du Paul Delaroche, du Scheffer, du Schnetz... nous ne nous refusons rien; nous avons un petit théâtre de campagne dans le salon jaune, qui ne s'ouvre que pour les grandes occasions... Nous nous recomman-

dons, monsieur le critique, à toute votre indulgence!

Le théâtre était bien installé et bien machiné. Le café pris, on passa dans le salon jaune. Le rideau se leva, et les charmantes filles du baron, bien secondées par leurs amies, par le cousin Ernest, le paysagiste et le colonel, représentèrent successivement *Rebecca à la fontaine*, d'Horace Vernet; *Jeanne Gray* et *lord Straffort*, de Delaroche; *Faust et Marguerite*, d'Ary Scheffer; *le Vœu à la Madone*, de Schnetz. Les costumes étaient exacts, les poses excellentes, les groupes habilement variés, les pantomimes expressives et vraies... « Et cependant... — ce n'est pas encore cela! » me disais-je.

Ce fut la première partie du spectacle. Il y eut dix minutes d'entr'acte. Puis, tout à coup, les lumières s'éteignirent. Le théâtre et le salon ne furent plus éclairés que par cette lueur vague, crépusculaire, qui, dans les véritables théâtres, favorise tant de *quiproquos*, de *trucs*, d'assassinats, de rapts, de méprises, de surprises, de féeries, de fantaisies et de métamorphoses. Le rideau se releva, et j'eus peine à retenir un cri d'étonnement. J'avais devant les yeux le décor du second acte de *la Dame blanche*, tel que je l'avais vu bien souvent à Paris et en province; la scène nocturne où Georges Brown, resté seul, attend l'apparition mystérieuse, et chante :

Viens, gentille dame!
Viens!... Je t'attends!
De toi, je réclame
La foi des serments!

Les vers ne sont pas de première force ; mais, vous le savez, la musique est délicieuse. Ernest, *tenorino* très acceptable, avait revêtu la tunique bleue — qui devrait être rouge, — de l'officier du roi Georges, et chantait cet air, — le triomphe de Ponchard, — à la satisfaction de son gracieux auditoire... Mais Anna ? Anna?... la Dame blanche?... La voici! Dans cette obscurité transparente, sous ses longs voiles blancs qui cachent sa taille et son visage, on peut la prendre indifféremment pour le génie du passé ou pour une *jeune première*, débutant dans ce rôle où se sont essayées tant de cantatrices. C'est peut-être la fée des ruines du château d'Avenel, le démon familier des grands chênes de la forêt, une *Belle au Bois dormant*, réveillée par la musique de Boïeldieu. Elle chante... Ce n'est pas une voix, c'est un souffle ; mais ce souffle est si doux, d'un ton si exquis et si juste, il exprime si bien toutes les nuances de ces charmantes mélodies, qu'on l'entend à force de l'écouter. Il me rend, à moi, tous mes souvenirs, toutes les impressions de ma soirée du 15 février 1828. Puisque la musique n'avait pas vieilli, pourquoi l'interprète et le mélomane ne seraient-ils pas restés jeunes? Un demi-siècle! un songe! Cette vision me lançait en plein dans ce monde fantastique où rien ne paraît impossible, où il semble que le bâton de chef d'orchestre soit tenu par Hoffmann, que le roi des Aulnes chevauche derrière la toile, que le roi de Thulé ait tendu sa coupe au vin de Champagne que l'on vient de boire. On s'attend à voir le plafond s'en-

tr'ouvrir pour livrer passage aux sylphes d'*Obéron* ou aux sons lointains du cor du chasseur noir... *Cette main, cette main si jolie!... — A quel danger faut-il courir?...* — Seulement, ah! seulement, mon Roi s'appelait alors Charles X; maintenant, il s'appelait Gambetta; — mon ministre se nommait alors Martignac; à présent, il se nommait Marcère... Hélas! je ne prévoyais pas, à cette date (22 juin 1878), que, deux ans plus tard, j'aurais à me dire : « Constans est à Marcère ce que Marcère était à Martignac!... »

La baronne de Roybel s'était placée près de moi; elle suivait sur mon front et dans mon regard chacune de mes émotions et de mes surprises.

— Eh bien, me dit-elle, m'en voulez-vous, de cette mystification amicale?

— Oh! madame! vous m'avez rendu un *renouveau* de ma jeunesse!... Je ne donnerais pas cette soirée pour une représentation de *gala*, avec Faure, Adelina Patti, Christine Nilsson et Gabrielle Krauss!...

— Cette rentière de la rue Charlot, vous l'avez reconnue?

— Je viens de la deviner...

Le spectacle était fini. Un instant après, ma voisine du dîner reparaissait dans sa simple toilette d'octogénaire. Elle vint à moi, et, me serrant la main avec une effusion de bonne camarade :

— Maintenant, me dit-elle, monsieur le marchand d'huile d'Aix, si vous tenez à m'avoir pour cliente, je suis prête à vous dire mon nom...

— La voiture de madame Rigaud-Palar est avancée! cria le valet de chambre en ouvant la porte.

Elle se retourna encore une fois vers moi.

— Oui, fit-elle, madame Rigaud-Palar, la première *Dame Blanche!...*

II

Je crois l'avoir déjà dit; le seul défaut des livres de Henri Blaze de Bury est de déconcerter la critique par une surabondance ou un éparpillement d'idées, d'aperçus, d'anecdotes, de souvenirs, de détails, d'épisodes, qui ne diminuent en rien le plaisir de les lire, mais qui augmentent la difficulté d'en rendre compte. Cette fois encore, que de richesses! quel précieux reliquaire! quel heureux mélange de dilettantisme, de curiosité intelligente, d'éclectisme, de poésie, de savoir, de *romantisme* adouci par le lointain et tempéré par l'expérience! Quelle ingénieuse intervention de la littérature dans la musique et de la musique dans la littérature! Que de noms aimés, admirés, harmonieux, doux, sonores, mélancoliques, éclatants, voilés, discutés, discutables! Glück, Mozart, Rossini, Weber, ces demi-dieux! Hérold, que l'on chérirait de plus grand cœur, s'il avait fait un opéra de plus et un fils de moins! Halévy, pour qui l'on serait injuste, si on l'appelait *la lune* de Meyer-Beer! Georges Bizet, mort sans avoir donné sa mesure, comme si cette terrible *Carmen* avait dû être aussi meurtrière pour ses musiciens que pour ses amants!

Verdi, dont la popularité et la gloire sont malheureusement inséparables de cette révolution italienne, si douloureuse pour l'Église et si fatale à la France ! Berlioz, l'illustre revenant, à qui il a suffi de mourir pour désarmer ses détracteurs, conquérir les multitudes, exagérer le succès posthume et réaliser le difficile problème de faire beaucoup de bruit et de reprendre sa vraie place à *pas de loup!* Gounod, que nul, malgré son délicieux talent, ne sera tenté de comparer à Orphée; car, si quelques esprits chagrins le maltraitent, les femmes, loin de le déchirer, l'adorent, le chantent et le vengent. Richard Wagner enfin ! Richard qui n'est pas mon roi, Wagner qui n'est pas mon homme; Wagner, qui nous déteste, et de qui nous pouvons dire, pour nous consoler, que la mélodie, la modestie, la sagesse, le bons sens, le charme, lui sont aussi antipathiques que la France; Wagner, qui, à force d'avoir abusé du présent, pourrait bien n'être plus qu'un musicien du passé, au moment où commencera pour lui le véritable avenir.

Désespérant de parcourir, avec Henri Blaze de Bury, toute l'étendue de ce champ immense, je me bornerai à classer, dans leurs rapports avec le brillant écrivain, ces compositeurs de provenance et de physionomies si diverses, et à rechercher dans ce noble groupe :

Les admirations sereines, acquises, incontestées, immortelles, désormais placées dans ces sphères umineuses que les passions contemporaines ne

peuvent plus atteindre, où la tombe est un monument, où le nom est une date, où la gloire est une consécration, où la critique serait presque un sacrilège ;

Les réparations honorables — (remarquez que je ne dis pas les amendes) — qui signalent, chez Henri Blaze, après les années de lutte, d'ardeur juvénile, d'orage, d'exagérations et de sévérités paradoxales, un retour à cette note juste qu'il lui est si facile de ne pas perdre, et de retrouver quand, par hasard, il l'a perdue ;

L'unique tribut que l'éminent critique paye encore — en attendant celui de Zamora — à ces secrètes faiblesses dont nous ne savons pas nous défendre, surtout quand un incident quelconque intéresse notre injustice, et aussi lorsque nos rigueurs semblent trop justifiées par une victime de Richelieu et un martyr de Décius : Polyeucte et Cinq-Mars ; — circonstance d'autant plus atténuante que le rival de Polyeucte se nomme Sévère ;

— Enfin, le jugement, — sans appel, selon moi, — sur l'auteur de *Tannhauser*, jugement que je résumerais volontiers dans ces deux lignes de Henri Blaze : « Poète manqué, musicien par occasion, comédien de race, vous avez là tout l'homme et tout l'artiste. » — Ici, je ne puis résister à l'envie d'ouvrir une parenthèse. Wagner est un *radicalissime* dans son genre, comme M. Henri de Rochefort dans le sien. — « Il essaya d'abord d'écrire des drames en vers, qui ne parvinrent pas même à se faire jouer ; et, comme

la poésie lui tenait rigueur, il se tourna vers la musique... Que la pièce du jeune dramaturge eût réussi le moins du monde, et M. Richard Wagner se fût contenté d'être un poète comme tant d'autres, sans penser à réformer un art dont il ne s'était pas encore ingénié d'apprendre la tablature. O suprême puissance de la vocation, et combien de choses s'expliquent ainsi !... Richard Wagner ressemble à ces prêtres incompris qui fondent une religion par rancune de ce qu'on ne les a point faits évêques. » — De même, ne peut-on pas dire : « M. de Rochefort, sans songer à mal, essaya d'abord quelques vaudevilles, qui ne firent pas d'argent ; comme le théâtre lui tenait rigueur, il se jeta dans la politique ; que *la Vieillesse de Brididi* et *les Mystères de l'Hôtel des Ventes* fussent lucrativement parvenus jusqu'au souper de la centième, M. de Rochefort se fût contenté de toucher ses droits d'auteur sans penser à renverser l'Empire, à bouleverser la République, à détruire la société, à démolir l'Église, à injurier le clergé et à mobiliser la magistrature. O suprême puissance de la conviction révolutionnaire, démocratique, radicale, intransigeante et communarde !!! etc., etc., etc. »

En d'autres termes, — et pour revenir à notre sujet, — Glück, Mozart, Weber, Rossini, dans le Panthéon ou à mi-côte de l'Olympe, sculptés dans le marbre de Paros, sûrs de leur immortalité, et désormais à l'abri des injures du temps et de l'injustice des hommes ; Hérold et Halévy, au seuil du

temple, consolés de n'avoir qu'un buste en songeant que feu M. Ricard, des Deux-Sèvres, n'est pas sevré d'une statue; Hector Berlioz, glorieusement ramené des Catacombes ; Verdi peut-être un peu surfait; Gounod peut-être trop sacrifié; Richard Wagner réduit à ses proportions exactes; voilà ce livre intéressant, engageant, vivant, piquant, sérieux, original, poétique, avec un grain de fantaisie qui ne gâte rien; un de ces livres que l'on peut qualifier d'inspirateurs; car les sujets qu'ils traitent sont si riches, les souvenirs qu'ils réveillent sont si doux, les idées qu'ils sèment sont si fécondes, que, en les lisant, on aurait envie d'en écrire un autre, si on n'était sûr de ne pas l'écrire aussi bien.

Je glisse sur le chevalier Glück; je ne l'ai pas assez pratiqué: c'est un antique, et j'avoue qu'*Alceste*, chantée ou plutôt déclamée à l'Opéra par madame Pauline Viardot, ne m'avait pas enthousiasmé. Henri Blaze le raconte plutôt qu'il ne l'étudie. Comment lire sans émotion, aujourd'hui 16 octobre, anniversaire d'un des plus abominables crimes de la Révolution, les lignes suivantes : « Vers la fin de janvier 1770, il y eut à Vienne, au palais Eugène, un de ces bals masqués qui font époque... Marie-Thérèse et Marie-Antoinette y parurent ensemble en public pour la dernière fois. La mère et la fille devaient bientôt se quitter pour ne plus se revoir... Quelle adorable fleur que cette enfant qui s'épanouissait à son côté comme un frais bouton

de rose ! — Laissons Marie-Thérèse et la jeune dauphine de France causer avec le cardinal de Rohan et le marquis de Durfort, et voyons l'Empereur Joseph II se promener dans une galerie entre deux compagnons qui, sans appartenir à la haute noblesse de l'Empire, sans être, comme on dit de la *crème*, n'en paraissent pas moins jouir en ce moment de toutes les sympathies du jeune prince. L'un, celui de droite, vêtu d'un habit de peluche tirant sur le violet, n'est déjà plus jeune ; ses traits respirent le calme ; ses paupières, qu'il tient d'habitude presque closes, indiquent le penseur, le philosophe. L'autre, celui de gauche, est encore un enfant : il porte un habit de velours écarlate, lequel sied à ravir à sa jolie petite personne. L'un et l'autre, on les a d'avance reconnus ; le vieux s'appelle Gluck, l'enfant Mozart... »

J'ai cité cette demi-page, parce qu'elle donne une idée de cette façon leste, vive, dégagée, pittoresque, qui, sans négliger la critique musicale, raconte au lieu de discuter, peint au lieu de raisonner, groupe les épisodes, met en scène les personnages, les habille, les déshabille, complète l'étude de l'œuvre par le portrait de l'homme, explique l'homme par les incidents de sa vie, nous fait assister tour à tour à l'inspiration, à l'incubation, à l'éclosion de ses ouvrages, et réussit, tout en le décrivant par le côté intérieur, à lui donner plus de relief, de mouvement, de couleur et de saillie, que s'il ne nous était révélé que par le dehors. Mozart !

Comment ne pas s'arrêter à ce nom quasi divin, qui réunit toutes les écoles, réconcilie toutes les dissidences, rapproche toutes les époques, confond tous les paradoxes, supprime toutes les utopies dans un même sentiment de tendresse, d'admiration et de respect ! Mozart, qui eut le secret d'être le plus merveilleux des compositeurs, après avoir été le plus étonnant des enfants précoces ! Mozart, que l'on évoque tout bas chaque fois que l'on se sent obsédé, assailli, importuné, assourdi, ahuri, exaspéré par le tapage des foules ou le tumulte des passions humaines ! Cet enchanteur est un bienfaiteur ; ce maître est un ami ; ce magicien est un consolateur. Il a retrempé dans l'idéal ces deux poèmes de la volupté sensuelle, *Don Juan* et *les Noces de Figaro*. Il a, dans *l'Enlèvement au Sérail*, trouvé la note céleste du premier, de l'unique amour. Dans *la Flûte enchantée*, il a fait d'une légende enfantine, embrouillée, presque ridicule, un adorable chef-d'œuvre d'élégance aérienne, de grâce exquise, d'attendrissement dans le sourire. Il a été la musique avant de savoir s'il était musicien. Il en a possédé le génie avant d'en connaître les règles. L'inspiration musicale est née en lui, avec lui, comme un don de naissance, comme une partie essentielle de son organisation et de sa nature. A l'âge où l'on n'est pas sûr d'avoir des mains, à l'âge où les autres enfants ne se servent de leurs doigts que pour les mettre dans leur nez, ses doigts couraient sur le clavier et en tiraient d'ineffa-

bles mélodies. Quand son sujet risquait de toucher de trop près la terre, il lui donnait des ailes, et l'on aurait pu croire qu'il lui prêtait les siennes. Regardez ce produit informe de l'imagination d'un *librettiste* au rabais ; le voilà entre les neiges de la Jung-Frau et l'azur du ciel ; le voilà planant dans l'espace, enseignant aux aigles la chanson du rossignol !

Mort à trente-six ans, comme Raphaël, et occupant, comme Raphaël, une place unique dans l'art. On admire passionnément Titien, Rubens, Léonard de Vinci, Paul Véronèse ; Rembrandt; on écoute avec enthousiasme, on applaudit avec transports Gluck, Beethoven, Weber, Rossini, Cimarosa, Meyerbeer. Mais rien de tout cela ne vous donne la sensation, le sentiment de Raphaël et de Mozart. Ceux-ci, on les admire autrement ; on les aime davantage; on voudrait être meilleur pour les mieux admirer et les aimer encore plus. Est-il bien possible que ces élus, qu'on se représente plus voisins des anges que des hommes, aient payé leur tribut aux faiblesses, aux misères de notre triste humanité ? Henri Blaze, qui a d'ailleurs consacré à Mozart ses pages les plus éloquentes et es plus émues, m'ôte, sur ce point délicat, une lillusion que je devais au livre de l'abbé Gos chler : *Un artiste chrétien*. Ce livre s'accordait si bien avec mon envie d'être persuadé ! il serait si doux de croire qu'un pur génie est inséparable d'une vie pure, que les séraphins reconnaî-

traient leur frère en regardant comme en écoutant! Par malheur, la *sensibilité*, souveraine au temps de Mozart, et dont son admirable génie fut, pour ainsi dire, imprégné, ne va pas sans une surexcitation nerveuse, maladive, fébrile, passionnée, qui livre d'avance l'artiste aux tentations multipliées sur son chemin. Au sortir de ces heures de création ardente, souvent douloureuse, qui ont fait vibrer tout son être et ont rompu l'équilibre de ses facultés actives, il subit un phénomène singulier. Sa volonté, sa conscience, sa force de réflexion et sa raison sont frappées d'une sorte d'engourdissement, de torpeur; et, en même temps, ses nerfs appellent des sensations plus vives, plus violentes, plus épicées, plus raffinées, que celles qui suffisent au commun des hommes. On dirait que la réalité sensuelle dont il vient de triompher dans son œuvre et dont il a fait l'humble servante de l'idéal, se hâte de prendre sa revanche, redevient *serva padrona*, et se venge sur lui-même des humiliations qu'il lui inflige. Le génie demeure intact; l'âme n'est pas plus atteinte que l'alcyon, lorsqu'il trempe le bout de ses ailes dans une eau troublée par le vent des mers et le sable de la rive; mais la *guenille* s'abandonne aux hasards de la fantaisie et du plaisir, d'autant plus exigeante qu'elle a été plus négligée. Ajoutez-y ce fond de crédulité, de confiance, d'illusion facile et toujours renouvelée, qui caractérise les génies créateurs, ce besoin d'expansion, d'amour et de tendresse que Mozart mani-

festa dès l'enfance, et que Henri Blaze rappelle en des traits bien touchants; songez aux mœurs de la société du XVIIIe siècle, bizarrement combinées avec les traditions exclusives et *formalistes* de l'aristocratie viennoise, de façon à prodiguer aux grands artistes toutes les licences en leur refusant toutes les conditions de dignité morale, et à les émanciper en les déclassant; vous comprendrez que Mozart ait été plus exposé que tout autre et qu'il ait souvent succombé. N'oublions pas que, dans ces crises de désordre, il garda constamment la foi et l'âme catholiques. Cette âme ne pouvait pas se passer d'aimer. — « Après le bon Dieu, disait-il, tout de suite, dans mon cœur, vient *papa.* » — Et ce détail bien significatif est bien vrai : « Etant à Leipsig, en 1789, il s'exprimait encore avec ravissement sur les émotions religieuses de sa jeunesse, émotions *dont aucun protestant ne saurait se faire une idée.* On eût dit les baisers du ciel qui descendaient sur moi dans ce pieux recueillement du dimanche. » Vraiment, cet *enfant sublime* était digne de ne pas connaître d'autres baisers que ceux-là, — et ceux de sa chère, fidèle et courageuse Constance !

Puisque j'écris ce chapitre le 16 octobre, puisqu'un douloureux attrait me ramène irrésistiblement à ce tragique anniversaire, permettez-moi encore une citation ; elle nous détournera de ces images où cette figure si pure nous apparaît altérée par le despotisme des sens, où une légère couche

d'argile ternit la blancheur du marbre divin. — Il s'agit du *Requiem*, de ce *Requiem* qui a inspiré tant de récits légendaires, et qui est, à lui seul, une légende. « De même, dit excellemment Henri Blaze, de même que Michel-Ange peuplant la Sixtine de ses prophétiques évocations, Mozart écrivant son *Requiem* sentit ses épaules fléchir sous le poids des grandes compassions modernes ! Il vit l'histoire s'entr'ouvrir et se dresser l'échafaud de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la chère princesse de ses souvenirs, la fille auguste et sacrée de cette grande Marie-Thérèse qui l'avait tenu, lui tout enfant, sur ses genoux. Intuition de somnambule, âme croyante et voyante de catholique et de philosophe, centre de résonnance où vibraient toutes les sympathies en vigueur dans son siècle, toutes les idées même chimériques en préparation, Mozart n'avait pas besoin d'invoquer le surnaturel pour lire à livre ouvert dans les événements déjà prochains de la révolution française et composer, sous l'inéluctable dictée de son génie, le *Sunt lacrymæ rerum* musical de la plus tragique de ses catastrophes. »

Oui, *sunt lacrymæ rerum*, et, si la prose ne suffit pas pour pleurer ces larmes royales, si douloureuses et si intarissables, que la nation qui les a fait couler n'est pas encore pardonnée, voici une poésie où les plus exquises élégances rendent plus pathétique et plus poignante l'émotion finale. Que ne puis-je la citer tout entière !

Mozart à Trianon.

... Jabot où la main se noie,
Bas de soie,
Le Roi lui dirait : « Cousin ! »
Cet Amadis svelte et mince,
Ce beau prince,
C'est Mozart au clavecin !

Sur la touche blanche et lisse
Sa main glisse ;
A côté, dans un fauteuil,
Marie-Antoinette assise,
Tout éprise
De son jeu, le suit de l'œil.

Attentive, intéressée,
Sa pensée
Couve ces débuts mignons,
Et se dit : « Encore un maître
Qu'a vu naître
Le pays où nous régnons ! »

... Tandis que, vive et pimpante,
Sur sa pente,
La sonate va courant,
La reine s'oublie et songe,
Et replonge
Au passé qui la reprend...

... Ainsi, Marie-Antoinette
Dans sa tête
Évoque un passé plus doux.
La sonate lui réplique.
O musique !
Ce sont bien là de tes coups !

L'illusion se prolonge,
Et le songe

Durait encor, quand soudain
Une voix sauvage et prompte,
Et qui monte
De quelque coin du jardin,

Crie : « A bas l'Autrichienne ! »
C'était Vienne;
C'est Versailles maintenant...
« Où s'égarait, insensée,
Ma pensée ? »
Se dit-elle en frissonnant.

« Je suis la Reine de France ! »
L'espérance
Brille encor dans son regard,
Et, se levant, elle touche
De sa bouche
Le front du petit Mozart.

Mais de ses beaux yeux sans tache
Se détache
Une larme qui, perlant,
Sur le satin de la veste
Coule et reste
Comme un stigmate brûlant...

... Plus tard, quand le virtuose
Blond et rose
Fut Mozart, le grand Mozart,
Et que le destin farouche
Sur sa couche
L'étendit pâle et hagard;

Chantant l'ultime louange,
Presque un ange,
Écrivant son *Requiem*,
Déjà voyant vos cohortes
Sur vos portes,
Céleste Jérusalem !

Il voulait, dernier sourire
Du délire !

Vêtir l'habit mordoré
Que l'archiduchesse-reine,
Dans la peine,
D'une larme avait sacré !

N'est-ce pas touchant et charmant ? Henri Blaze a très bien fait de publier, à la fin de son volume, cette *Légende de Versailles* entre le *Songe de Weber*, si poétiquement fantastique, et le poème satirique : *André Chénier, Shakspeare et Dante...* auquel la mort récente du créateur de l'opérette donne une malicieuse actualité. Comme c'est supérieur, cette *Légende de Versailles*, avec *sa larme plus pure qu'un diamant*, aux fameuses *Trois marches de marbre rose* qui, à y regarder de près, ne signifient absolument rien ! Henri Blaze de Bury est un vrai poète. Je ne dirai pas qu'il poétise la musique, qui est elle-même une poésie, la plus délicieuse, la plus magique, la plus bienfaisante de toutes ; mais il poétise la critique, ce qui est plus difficile et plus méritoire. Il a du poète, outre le souffle, la mélodie et la grâce, outre la souplesse du rhythme, l'obéissante richesse de la rime, la faculté de se jouer de toutes les finesses et de toutes les difficultés du métier, je ne sais quelle veine intermédiaire entre Lamartine et Musset, — il en a les susceptibilités nerveuses, la mobilité passionnée, le mélange de *sensibilité* et de malice, le penchant à mettre un sentiment personnel dans une idée générale, la vivacité d'impressions, la phase d'injustice, la promptitude des retours, la propension à se créer, dans l'art dont il parle si bien, des préférences

et des antipathies, des idoles et des *bêtes noires*. Henri Heine avait, lui aussi, de ces jolies cruautés félines, de ces capricieux coups de griffe, prêts à percer le velours poétique. Après tout, que nous importe ? Ce livre où Mozart et le 16 octobre m'ont tout pris, ce livre où passent des morts illustres et des vivants discutables, Gluck et Verdi, Mozart et Richard Wagner, Weber et Gounod, est d'une lecture si agréable, qu'on est tenté de se la reprocher, comme un trop vif plaisir et une diversion trop charmante, en un moment où nos chefs d'orchestre politiques n'observent plus même la mesure de leurs iniquités, de leurs méfaits, de leurs violences, et jouent dans une tempête d'instruments à clef le grand finale de la République. Je le répète, Henri Blaze juge moins qu'il ne les raconte les musiciens du passé, du présent, de l'avenir. On ne peut que l'approuver. Moi-même, le plus chétif, le plus tard venu du groupe *romantique* de 1830, si j'avais à recommencer ma longue et ingrate carrière, je ne ferais pas de la critique, mais des *Mémoires*. Je ne me fatiguerais pas à étudier ce que je lis ; j'essayerais de retracer ce que j'ai vu.

GUSTAVE ROGER [1]

(SOUVENIRS)

1er août 1880.

On a bien souvent répété le mot de Voltaire, qui sert d'épigraphe à la *Biographie universelle* de Michaud : « On doit des égards aux vivants ; on ne doit aux morts que la vérité » ; mot discutable comme tous les mots. Je m'étais docilement conformé à ce précepte voltairien, à propos des *Souvenirs d'un Chanteur*, de Duprez. Mes égards pour le vivant avaient dépassé la mesure. Pour ménager l'amour-propre de celui qui fut, malgré tout, un grand artiste, j'avais négligé de dire ce que peuvent attester tous les contemporains : que la décadence de Duprez attendit à peine deux ans après son mémorable début dans *Guillaume Tell;* que ses énergiques efforts pour se créer un organe factice et atteindre le fameux *ut* de poitrine n'avaient que trop bien réussi à faire sombrer sa voix et que, à force de *sombrer*, cette voix était devenue un enrouement

1. A propos du *Carnet d'un ténor*.

chronique ; que, dès 1840, Berlioz, l'homme de génie au calembour féroce, avait dit de lui : « Je lui conseille de ne plus faire de visites qu'au rez-de-chaussée ; car il lui est impossible de *monter* ; » que, s'il est vrai, comme on n'en saurait douter, qu'il y ait dans le chant, même pour les idéalistes les plus austères, un côté sensuel, une spécialité de charmeur d'oreille, Duprez, pendant les dix dernières années de sa carrière, réalisa constamment l'effet contraire ; qu'on l'admirait de confiance, mais qu'il *faisait souffrir*, et que son gosier n'était plus pavé que de bonnes intentions ; que presque toutes ses excursions en province ne furent pour le public et pour lui-même qu'une mystification douloureuse ; que l'on était perpétuellement forcé de faire une annonce, de solliciter l'indulgence, d'alléguer un rhume, et souvent de rompre à l'amiable un engagement sans issue ; qu'enfin ses désastreuses ambitions de compositeur lui préparèrent de cruels mécomptes, des pertes considérables, et mirent les rieurs du côté de ce méchant diable de Fiorentino [1]. Voilà ce que j'aurais dit, si j'avais oublié le conseil de Voltaire. Je m'en souviendrai encore en parlant de Roger et du *Carnet d'un ténor*, et je dirai très franchement : « Je ne connais pas de livre plus honorable pour celui qui l'a écrit ; mais j'en connais peu qui répondent moins à l'idée que je m'en étais faite, aux renseignements que j'espérais y

1. Voir, dans le vingtième volume des *Nouveaux Samedis*, le chapitre sur Duprez.

trouver, à l'envie qui me prend, en pareil cas, de contrôler d'après mes propres souvenirs ceux de l'écrivain et de l'artiste.

La très spirituelle préface de M. Philippe Gille m'a charmé, comme elle charmera tous ses lecteurs, tous les admirateurs et amis du pauvre Roger. Mais elle ne saurait suppléer ce qui manque au livre. Ce qui y manque, c'est Roger lui-même dans les diverses phases de sa carrière si brillante et si accidentée ; Roger *créant*, à l'Opéra-Comique, les premiers rôles dans *la Figurante* et dans *Gibby la Cornemuse*, de Clapisson, dans *le Schérif* et dans *les Mousquetaires de la Reine*, d'Halévy, dans *la Part du Diable*, *la Sirène*, *Haydée*, *la Barcarole*, d'Auber ; à l'Opéra, *le Prophète*, de Meyerbeer, l'*Herculanum*, de Félicien David, *l'Enfant prodigue*, d'Auber, *le Juif errant*, d'Halévy ; Roger, pendant un quart de siècle, associant ses succès à ceux de nos compositeurs les plus célèbres, et très capable — son livre le prouve — de juger les œuvres dont il fut l'heureux interprète. Ce qui y manque, c'est la France, c'est Paris, qui auraient dû rester au premier plan dans les récits de ce talent si français, si parisien, et que Roger abandonne à chaque instant pour nous transporter en Angleterre, en Belgique et en Allemagne ; c'est un léger croquis de l'Opéra-Comique et de son personnel dans cette période de dix ans qui va du vieux Ponchard et du sémillant Chollet aux *étoiles* que nous vîmes tout à coup surgir dans la nuit républicaine de 1848 ; Couderc, Mocker et Audran, ce

trio si sympathique et si justement applaudi; Girard, qui disparut subitement, laissant ses rôles à Bussine et à Hermann-Léon; Anna Thillon, jolie Anglaise, qui prononçait *Krown* dans *les Diamants de la couronne;* mademoiselle Delisle, belle personne qui n'eut qu'un moment et chanta *la Dame blanche* avec Roger; mademoiselle Lavoie, correcte et froide virtuose à la mécanique, une Damoreau en sucre candi; Ricquier et Sainte-Foy, si amusants et si comiques; et les compositeurs! Meyerbeer! Auber! Adolphe Adam! Clapisson! Ambroise Thomas! Berlioz! Quels trésors d'anecdotes! quelles piquantes études de caractères! quelles physionomies variées, fines, originales, sérieuses, et comment ne pas se plaindre que Roger n'ait pas cherché là matière à quelques-unes de ces observations pénétrantes qui nous livrent le cœur humain dans un mot ou un trait d'artiste célèbre?

Presque tous ces noms brillent par leur absence dans *le Carnet d'un ténor*. Pas un détail sur les premières représentations des opéras qu'il joua et chanta avec le plus d'éclat. *Haydée*, son plus beau triomphe, son chant du cygne à l'Opéra-Comique, n'est pas même mentionné. *La Part du Diable*, *la Sirène*, *les Mousquetaires*, même prétérition. Roger regardait-il ses succès au théâtre Favart comme de simples préliminaires? Tout s'absorbait-il à ses yeux dans l'inoubliable date du 16 avril 1849, dans la *première* de ce terrible *Prophète*, qui marquait pour lui une ère nouvelle, élargissait son cadre, répondait à ses

aspirations grandioses, le débarrassait de ce genre secondaire qu'il nous peint en quelques lignes : « Il a le tort de se mêler trop souvent du mariage d'Adolphe avec mademoiselle Clara... Le seigneur à bottes à revers qui arrive à une grille du parc, essuyant son habit marron avec un mouchoir de batiste, et vient s'asseoir sur un banc, entre deux pots d'hortensias. » Bravo! Mais ce fin coup de crayon peut-il s'appliquer à *Zampa*, au *Pré-aux-Clercs*, au *Domino noir*, à *l'Etoile du Nord* et à tant d'autres chefs-d'œuvre?

Roger boudait l'Opéra-Comique, où il était adoré; il le dédaigna, il le quitta, et il eut tort. Ce *Prophète*, pour lequel il eut le dangereux honneur d'être choisi par Meyerbeer, fut une de ces victoires qui coûtent trop cher pour admettre beaucoup de lendemains. Roger le joua admirablement, le *mima* à merveille, le chanta bien, eut en somme un légitime succès. N'importe! on sentait, sinon l'insuffisance, au moins l'effort, la lutte, la difficulté combattue et vaincue, — et la fatigue prochaine. Mais, ici, nous avons un dédommagement. *Le Prophète* ne passe pas inaperçu dans *le Carnet d'un ténor :* — « Le cœur me battait bien fort ce matin. J'avais rendez-vous chez Meyerbeer... (13 novembre 1848). L'instant était solennel; le jour était trop vif; le domestique a dû tirer les rideaux. Nous étions seuls; le *maestro* s'est assis devant un piano carré, d'assez pauvre apparence; le clavier était couvert d'une planche en sapin, tachée d'encre, sous laquelle ses doigts savaient

retrouver les touches sans qu'il lui fût possible de les voir... Qui sait? il avait peut-être autant d'émotion que moi. Il débutait devant son premier ténor. Avec un souffle de voix un peu tremblant, il m'a fait entendre un récit, un songe admirable, une romance difficile en diable, mais empreinte d'un sentiment exquis, mélange d'amour et de rusticité; d'autres grands récits et un immense quatuor qui donnent à cet acte seul l'importance et la *fatigue* d'un opéra entier.

» C'est neuf, c'est grand, c'est ce que j'attendais. La tâche sera rude, si les trois derniers actes ressemblent à celui-ci. Mais le sort en est jeté. Quand une cathédrale est achevée, il faut bien qu'un ouvrier hardi aille planter sur le faîte le coq doré de saint Pierre. Il monte, et chacun lui prédit malheur; il va se briser les os, risquer sa vie!... Moi, de même; qu'importe! mon devoir est tracé, et mon admiration me soutiendra; on en glosera, on me plaindra. Je me casserai ce que le bon Dieu voudra; mais je planterai le coq. »

A la bonne heure! Voilà le grand, l'intrépide artiste! voilà le vrai Jean de Leyde, qui n'a jamais été remplacé! Il planta le coq, et le coq chanta plus de trois fois. Hélas! Ce n'était pas la cathédrale de Munster, si vaste et si haute qu'elle fût, qui devait lui briser ce *quelque chose* qu'il offrait d'avance en sacrifice à l'art, au devoir, à Meyerbeer. Un fossé, une haie, un fusil chargé, la gâchette qui s'embarrasse dans les broussailles, le coup qui part, l'avant-

bras qui reçoit toute la charge... et voilà un avenir perdu! — « Pauvre Fanny! » c'est son premier cri, et je ne sais rien de plus touchant. Avant tout, il pense au désespoir de sa femme. Remarquez que le théâtre n'est pas toujours la bohème, et que, s'il a existé des ténors comparables à Duprez et à Roger, il n'y a pas eu de meilleurs maris.

Même *mutilé*, comme il s'appelait lui-même, Roger savait encore accomplir des prodiges. Je me souviens de son passage à Avignon (1860), où il chanta *la Favorite*, cet opéra si usé à Paris, toujours populaire en province. Nous l'attendions à la scène où Fernand brise son épée et en jette les tronçons aux pieds du roi. — *Car vous êtes le roi!* — Roger fut magnifique; d'un mouvement rapide, il mit un genou en terre, laissa tomber son épée sur ce genou, et de son bras gauche la fit voler en éclats. Ce fut tellement prompt, que, si on avait ignoré la récente catastrophe, on aurait pu croire que, pour ajouter à l'effet, l'artiste avait imaginé ce jeu de scène.

Mais, le 16 avril 1849, en plein choléra, au moment où un premier accès de fièvre socialiste donnait au *trio* des anabaptistes une actualité formidable, Jean de Leyde, qui n'était d'ailleurs qu'un faux prophète, n'aurait certainement pas prédit ce tragique épisode. J'y étais, à cette *première* si longtemps attendue, et je puis certifier la parfaite exactitude des lignes suivantes :

« ... Tant que le Prophète, sur quelque mouvement brusque de l'admirable ritournelle, commande

à la mère de s'agenouiller, celle-ci, indignée, résiste, et Pauline Viardot, admirablement drapée, avait là des attitudes splendides. Mais, sitôt que Jean, se faisant un rempart de ses bras levés au ciel, peut adresser un regard de tendresse à sa mère, celle-ci comprend. Ce que la femme chrétienne, la FOI, avaient refusé à l'imposteur, la mère l'accorde à son fils qui semble l'implorer, et, sous ce regard mouillé de larmes, elle ne se débat plus; elle est vaincue, elle tombe. »

On ne saurait mieux dire. Il y a là deux pages vraiment très belles. C'est du grand art et de l'excellente critique. C'est justement ce qui me fait regretter que Roger, suffisamment lettré, intelligence d'élite, artiste supérieur, âme profondément française, n'ait pas donné, dans son livre, plus de place à ses véritables souvenirs de théâtre, d'Opéra-Comique et d'Opéra, à ses relations avec ses compositeurs, ses librettistes et ses camarades, à ses impressions personnelles, intimes, familières, qui durent être si vives, si variées, si fécondes, si piquantes, pendant ces quinze années où régnait Rossini, où soupirait Bellini, où chantait Donizetti, où fredonnait Auber, où nos trois théâtres lyriques avaient leur âge d'or; où l'auteur de *Robert le Diable* nous dédommageait de l'éclipse de l'auteur de *Guillaume Tell;* où Halévy rivalisait, sans trop de désavantage, avec son illustre coreligionnaire ; où luttait Berlioz, où rêvait Félicien David, où préludait Gounod, où le génie révolutionnaire de Verdi n'était pas encore dominé, violenté

et dépassé par le radicalisme de Richard Wagner. Je crois rendre un hommage de plus à la mémoire, au talent, à l'esprit, au goût de notre regretté ténor, en protestant contre des remplissages tels que celui-ci :

« Avec tout cela, les Anglais ont l'air de s'amuser comme des hannetons qui ont une paille au derrière... A midi, j'ai vu passer un chien dans Regent Street. Il était très pressé, peut-être parce qu'il n'avait pas de parapluie. Le moricaud qui balaye la boue pour faire un passage propre devant la maison, et qui demande l'aumône, n'ayant vu passer qu'un chien qui encore était très pressé, a réfléchi qu'il perdait son temps, et il s'en est allé...

» La rue est restée vide. Mon Dieu, faut-il que je m'ennuie pour écrire des choses comme cela ! »

Très bien ! mais, alors, pourquoi les écrire? pourquoi les imprimer? pourquoi faire partager au lecteur cette humide bouffée d'ennui britannique? Il y a, dans ce genre oiseux, une cinquantaine de pages que l'on pourrait supprimer sans inconvénient. Je voudrais aussi effacer deux noms qui font tache dans cette illustre galerie des Meyerbeer, des Berlioz, des Halévy, des Jenny Lind, des Viardot, des Grisi, des Lablache : — M. Vivier et Fiorentino. Certes je ne les mets pas sur la même ligne ; M. Vivier, qui s'appela pendant quelque temps le bouffon de l'Empereur, n'est que le plus insupportable des farceurs. Fiorentino fut de ceux qu'il faudrait oublier pour l'honneur des lettres, des artistes et de la critique musicale. On souffre en se rappelant que Roger, si honnête, si

généreux, si vaillant, d'un cœur si droit et si élevé, admit cet homme dans son intimité. — « Je rencontre (*Carnet d'un ténor*, page 74) Fiorentino au parterre (à Londres) ; il est furieux d'avoir payé pour entrer... » — Je le crois bien ! il n'était pas habitué à payer, au contraire ! Dans le chiffre trop considérable de sa fortune figurait une maison ou une *villa* qui avait acquis, en peu d'années, une plus-value de cent mille francs. « — Au moins ces cent mille francs ont été gagnés honnêtement, » dit un de ses meilleurs amis le lendemain de sa mort. — Ce fut son oraison funèbre. Au surplus, puisque M. Philippe Gille, dans sa charmante préface, nous a raconté l'amusante anecdote dont M. de Villemessant est le héros, j'ajouterai : « On n'a qu'à lire les *Mémoires d'un Journaliste*, de l'étincelant directeur du *Figaro*. On sera tout à la fois, au sujet du critique napolitain, parfaitement édifié, et aussi peu édifié que possible. »

Quant à M. Vivier, c'est une autre guitare, dans une gamme plus légère et plus douce. L'historiette narrée par Roger vous donnera une idée de ses trésors de verve, d'invention, de gaieté, de fantaisie, d'*humourre*, comme dit madame Cardinal. M. Vivier dépose un serpent, avec trois vilains œufs jaunâtres, dans la commode de Roger, au milieu des mouchoirs. Le soir, il vient chercher sa bête en demandant : « Dites donc, mes enfants, vous n'auriez pas par hasard trouvé un serpent chez vous ? » — Roger ajoute charitablement : « Drôle de corps, va ! » —

« Cor très peu drôle ! » dirai-je plus volontiers.

Ici s'arrêteront mes chicanes, qui n'ôtent rien au succès du livre, admirablement lancé. Un de mes griefs, — les vaincus sont susceptibles, — c'est le défaut de proportion entre Paris et l'étranger. Cinquante-sept pages seulement à Paris ! Deux cent quatre-vingts à Londres, à Edimbourg, à Francfort, à Dublin, à Vienne, à Hambourg, à Dresde, et surtout, hélas ! à Berlin (avant la guerre, bien entendu) ! L'équilibre manque ; mais les compensations ne manquent pas. Si Roger, par exemple, n'eût pas été absent de Paris en juin 1848, nous y perdions le passage suivant : « L'insurrection à Paris. Je suffoque. Caligula voulait que Rome n'eût qu'une tête pour l'abattre. —Si l'insurrection n'en avait que mille, je crois que je solliciterais l'emploi de bourreau ; je suis de ceux qui t'ont rêvée, ô République ! mais point telle qu'on veut te faire, et, si je te maudis presque, c'est que, par ta faute, te voilà agonisante, éternité de quatre mois ! Allons donc ! ce ne sont pas des républicains, ceux-là, ce sont des bêtes fauves, déchaînées par des forçats. Ils ne seraient pas plus tôt les maîtres, qu'ils se dévoreraient entre eux. Si ça continue, je crois que je me broierai les dents de rage. J'ai envie de retourner à Paris... Qui sait ?... il brûle peut-être en ce moment. »

— Non, mon cher Roger ! mais il brûlera vingt et un ans plus tard ! Et, neuf autres années après, les incendiaires seront réhabilités, réintégrés, amnis-

tiés, glorifiés, acclamés dans ce qui reste de leur bonne ville de Paris!

Une page non moins remarquable est celle-ci :

« Pour voir le défilé des voitures (Londres, 1848), je me suis mis le long de la grande allée, l'épaule droite appuyée à un acacia. Lavandy est venu me dire tout bas :

» — Vous savez qui est de l'autre côté de votre arbre ?

» — Non.

» — Et je me suis retourné. J'ai vu un homme au nez aquilin, à l'œil bleu, dont le regard morne et profond se fixait sur ces splendeurs royales.

» — Qui donc ? fis-je à Lavandy.

» — Louis Bonaparte.

» — Ah! bah !... Ce sera peut-être un personnage ! »

Hélas! que trop! s'il ne suffisait pas désormais d'un peu de tact et de goût pour s'interdire, à l'endroit de Napoléon III, tout ce qui ressemblerait à une allusion, à une plaisanterie funèbre, je dirais que le Prophète de Meyerbeer a, dans son *Carnet*, prophétisé deux grandes destinées : Napoléon III et Offenbach. — « Offenbach est un garçon qui ira très loin. Il a une persévérance du diable, et de la mélodie. » Il est allé très loin, en effet ; aux Enfers, avec Orphée ; à Troie avec la belle Hélène ; en Espagne avec les Brigands, au Pérou avec la Périchole, au Malabar avec la veuve de ce nom, au pays des fées avec Barbe-Bleue. Le cœur se serre, quand on

songe qu'il aurait pu être notre sauveteur. Le général Boum aurait dû nous sauver du général de Manteuffel.

Ce qu'il y a d'exquis et de touchant dans le *carnet* de Roger, c'est la façon dont il parle des artistes, ses contemporains, ses émules, ses partenaires, et surtout de deux femmes illustres que Paris n'a jamais pu juger ; car l'une a toujours refusé de s'y faire entendre, et l'autre, quand elle créa l'admirable rôle de Fidès, avait déjà, quoique bien jeune encore, perdu le timbre, la jeunesse, la fraîcheur, le charme de sa voix ; si bien que, lorsque cette bonne grosse Alboni, jouant *à la bonne franquette*, nous arriva, l'année suivante, avec son délicieux contralto, véritable caresse chantée, nid de fauvettes abrité dans du velours, ce fut, en dépit des puritains, un frisson de plaisir, une explosion d'enthousiasme.

Ces deux femmes, — Pauline Viardot et Jenny Lind, — Roger a souvent chanté avec elles, et il en parle dignement. Oh ! Jenny Lind ! comme il la fait comprendre, aimer, honorer, admirer ! Et comme je suis fier de m'être rencontré avec lui ! (Voir l'*Alto du bon Dieu*[1].) — « Ce qui fait la grande force de Lind, c'est qu'elle croit à elle-même ; elle s'estime et se conduit comme une sainte... Elle m'a dit qu'elle n'avait jamais pu comprendre la *chute* de mademoiselle R... un talent si haut placé ! (pauvre Rachel !) se manquer ainsi à soi-même ! » — il y a,

1. *Souvenirs d'un vieux mélomane.*

dans nos théâtres, à Paris, des demoiselles qui ne poussent pas aussi loin l'horreur de la perdition. »

Je fais halte, bien à regret. En résumé, le livre est charmant ; c'est le succès qui a raison, et c'est moi qui avais tort. Mais, encore une fois, ma principale critique n'est-elle pas un hommage? Dans bien des pages, notamment lorsqu'il chante devant lord Wellington, Roger fait preuve du plus ardent patriotisme. Waterloo est bien loin, Sedan est bien près. Berlin rappelle de bien cruels souvenirs. En songeant au beau talent de Roger, à son amour pour la France, comment ne pas regretter qu'il ait si souvent chanté pour le roi de Prusse ?...

M. LUDOVIC HALÉVY [1]

25 juillet 1880.

Je vous le disais bien que, grâce aux procédés courtois de MM. Jules Ferry, Cazot et Constans, les jésuites allaient être à la mode ! Voici, à leur actif, un auxiliaire aussi spirituel qu'imprévu, aussi charmant que peu suspect. Car, enfin, il y a plusieurs manières de défendre et de louer les gens. Il y a le vieux jeu, le moyen direct, qui consiste, par exemple, à affirmer que les jésuites ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ; qu'on trouve en eux des modèles de vertu, de piété, de science, de patriotisme, de talent, des maîtres admirables, prédestinés par vocation et par aptitude spéciale à l'éducation de la jeunesse, des martyrs de dévouement, d'abnégation et de courage, sacrifiés en ce moment à leurs abominables persécuteurs, à leurs infâmes assassins. C'est très bien ; mais c'est trop simple, trop vrai, trop évident ; un naïf, comme vous et moi, en dirait autant. Il y a aussi le détour ingénieux, le moyen

1. *Les Petites Cardinal.*

indirect, que je résume ainsi : créer un type prodigieux de sottise, plus complet, plus absolu, plus *carré* que Joseph Prudhomme et M. Homais ; l'assaisonner d'une énorme dose d'immoralité, d'autant plus comique qu'elle est ou paraît inconsciente, qu'elle s'étonne si on sourit de ses accommodements, qu'elle croit tout sauvé si elle sauve les apparences, et que, pour accepter les bénéfices de sa honte, il lui suffit d'avoir l'air de ne pas savoir ce que personne n'ignore ; puis, quand rien ne manque au portrait, quand ce merveilleux produit des mœurs parisiennes, finement observées et prises sur le vif entre la rue Auber et le boulevard Montmartre, nous apparaît dans toute sa grotesque majesté de libre penseur imbécile, de voltairien idiot, de législateur en foin, de réformateur social, de génie incompris, d'utopiste à dormir debout, de candidat perpétuel, d'aspirant aux fonctions d'inspecteur général de l'esprit des populations rurales, de père noble vivant des galanteries de ses filles ; quand nous le voyons dépasser de vingt coudées les héros du *Panache* et du *Roi Candaule*, de *la Cagnote* et de *Tricoche et Cacolet*, des *Jocrisses de l'Amour* et du *Brésilien*, achever le chef-d'œuvre par un dernier coup de pinceau, et faire de M. Cardinal, malgré son nom hiératique, l'ENNEMI PERSONNEL DES JÉSUITES. — *A bas les jésuites !* c'est l'*alpha* et l'*oméga* du programme de M. Cardinal ; ce serait l'épilogue, le bouquet de cette épopée *cardinalice*, si Ruggieri, trop ami de l'artifice pour respecter les convictions vigoureuses, ne jouait un

tour pendable à l'élu du suffrage universel, au conseiller municipal de Ribeaumont.

Madame et M. Cardinal sont pour nous d'anciennes et excellentes connaissances. M. Ludovic Halévy nous les avait déjà montrés dans un premier volume, et déjà nous avions admiré ces deux personnages, admirablement faits l'un pour l'autre, que l'on me permettra de placer très haut dans la comédie contemporaine. M. Cardinal perdrait la moitié de sa valeur si madame Cardinal n'existait pas. Madame Cardinal rentrerait dans la vulgaire catégorie des mères d'actrices, si elle ne se relevait et ne se différenciait par des perfections particulières ; avant tout, par son culte pour l'accablante supériorité de son époux, par son idolâtrie conjugale, par le sentiment de son indignité et de son ignorance devant ce trésor d'idées neuves, de phrases inspirées et de science infuse, par le soin infini qu'elle prend de ménager les susceptibilités paternelles de M. Cardinal, de favoriser son système d'aveuglement volontaire, d'écarter de sa montée au Capitole tout ce qui pourrait froisser sa dignité si ombrageuse, son honneur si chatouilleux, ses scrupules si respectables, sa conscience si austère de patriote, de stoïcien et de puritain. C'est là le trait caractéristique, sans préjudice de cette étonnante souplesse d'amour maternel, des capitulations perpétuelles de cette *maman* à laquelle ses deux filles, Virginie, marquise Cavalcanti, et Pauline, baronne de Giraldas, — ci-devant médiocres danseuses du corps de ballet de l'Opéra, — donnent

à la fois beaucoup de satisfaction et bien du souci.

Donc, madame Cardinal était nécessaire à M. Cardinal, comme complément tout ensemble et comme contraste. Je ne trouve, dans mes souvenirs du premier volume, rien de comparable aux quatre lettres de madame Cardinal à sa cousine madame Canivet. Ce n'est plus du vaudeville parisien; c'est de la comédie, et de la meilleure! Laissons en paix le grand nom de Molière, qui défie tous les parallèles; il y a du moins, dans ces quatre lettres, telle ou telle page qui égale les plus piquants chapitres de *Gil-Blas*, mon livre de prédilection. Les deux caractères s'y dessinent et s'y accusent dans toute leur vérité; l'un, tout d'une pièce, intraitable sur les principes, opposant aux faiblesses de ses filles le silence grandiose des résignations magnanimes, la protestation taciturne de la vertu martyrisée, le geste ou le mot de la situation qui creuse immédiatement un abîme entre ces déchéances morales et cette âme incorruptible; se voilant la face, comme Agamemnon sous le pinceau de Timante, pour ne pas voir des choses qu'il ne souffrirait pas une minute s'il s'arrêtait à les regarder; ne sachant pas, quand il ouvre la bouche, si c'est pour dire : « Je ne mange pas de ce pain-là! » ou pour déguster une dinde truffée d'origine suspecte; victime héroïque, comme beaucoup de demi-dieux et pas mal de grands hommes, de la Fatalité qui veut que ses aspirations humanitaires soient contrariées par des déboires paternels, et que, sur le seuil du Panthéon où il rêve sa statue,

il rencontre les amants de ses filles qui lui font une niche; échappant à ces ambiguïtés par d'énergiques coups d'aile qui le transportent à mille lieues du foyer de l'Opéra et du boudoir de madame de Giraldas pour l'élever à sa vraie place parmi les inventeurs, les initiateurs, les instituteurs laïques du genre humain, entre Voltaire et Rousseau, dans une pure et lumineuse atmosphère, si lumineuse et si pure, qu'il pourrait, si on rendait justice à son mérite, y vivre de plain-pied avec les hermines de nos ministères et les aigles de notre Chambre des députés.

L'autre, — cette bonne madame Cardinal, — plus maternelle et plus féminine, ayant, ainsi qu'il convient à son sexe, des formes plus arrondies, plus onduleuses, plus moelleuses et plus flexibles; aussi prompte aux concessions que le centre gauche, — côté du cœur, — mais plus fertile en ressources; comprenant qu'il existe deux morales, l'une pour les héritières, qui naissent avec un million dans leur berceau, l'autre pour les jeunes filles dont les beaux yeux et les ronds de jambe sont les seuls capitaux, en attendant les sept péchés de ce nom; partagée entre l'orgueilleux plaisir de voir ses filles meublées en bois de rose et le regret que ce riche mobilier ne puisse pas se concilier avec une vertu moins mobilière; prenant philosophiquement son parti de ces contradictions inhérentes aux civilisations avancées et à l'inégalité des fortunes; acceptant le monde tel qu'il est et les danseuses telles qu'elles ne sauraient

pas ne pas être ; habile à faire la part du diable sans s'inquiéter de savoir si ce diable-là n'est pas le lion ; prompte à se porter aux points menacés, aux brèches où elle aperçoit le péril ; n'ayant pas sa pareille pour conjurer les crises, tourner les difficultés, apaiser les jaloux, édulcorer les scènes, faire avaler les pilules, mener à bien les explications les plus impossibles, remettre le bandeau de l'amour sur des yeux trop ouverts, prouver aux moins crédules que deux et deux font cinq, que Pauline de Giraldas va être sage, et que Virginie a pu se faire enlever par un ténor sans que son innocence y perdît rien ; incapable de suivre son époux dans les âpres sentiers qui montent vers les cimes et sollicitent la nostalgie de M. Cardinal, mais capable de l'adorer sans le comprendre ; — ce qui est la plus parfaite des adorations, — et surtout capable de nous désarmer, nous moins sévères que M. Cardinal, par le naturel, la franchise, l'originalité, l'imprévu, l'ingénuité, la spontanéité prime-sautière de ses idées et de son langage.

Quant aux *traits*, aux *mots*, aux surprises, aux trouvailles, aux incroyables bonheurs d'observation comique, c'est un feu roulant, que je me garderai bien, après le 14 juillet, d'appeler un feu d'artifice ; car ceci n'est une fête nationale que pour les gens d'esprit. Sainte-Beuve, déjà bien malade, écrivait à un de ses auteurs favoris, M. Ernest Feydeau : « Merci ! je vous dois une bonne demi-heure. » Je ne suis pas, hélas ! Sainte-Beuve ; mais, quelle que soit

ma modestie, je ne crois pas qu'il y ait, des *Nouveaux Lundis* aux *Nouveaux Samedis*, plus de distance que de la verve charmante de M. Ludovic Halévy à la prose érotique de M. Feydeau. J'écrirais donc volontiers à l'auteur des *Petites Cardinal*, si j'avais l'honneur de le connaître : « Merci ! Ma semaine était bien triste ; j'assistais de loin au plus odieux spectacle que puissent offrir un gouvernement et un peuple ; l'apothéose du mal et la persécution du bien ; j'avais vu nos seigneurs et maîtres choisir dans notre histoire, qui renferme tant de dates glorieuses, la plus néfaste, la plus sinistre, la plus menaçante, la plus mauvaise, la plus honteuse, la plus hideuse de toutes les dates. Il me semblait que j'allais apercevoir les têtes sanglantes du marquis de Launay, de Foulon et de Berthier se dresser tout à coup à la cime des cyprès de mon jardin. Ma rustique solitude ne me mettait pas à l'abri de la pire des réjouissances, celle qui cache une angoisse réelle et simule une fausse joie. Il avait bien fallu que mon humble village, sous la pression préfectorale, payât son tribut à cette réquisition d'allégresse forcée, et mes nerfs malades étaient, depuis vingt-quatre heures, tour à tour crispés par l'explosion des boîtes et par le cortège de la Marianne installant le buste officiel dans la salle de notre mairie, à cette même place où j'avais vu successivement les bustes ou les portraits de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe, de Cavaignac, de Napoléon III, de M. Thiers et du maréchal de Mac-Mahon ; sans compter *la Marseillaise*, jouée

et rejouée par une clarinette, un cornet à piston et un trombone de la ville voisine ; mais ici les *couacs* me consolaient de l'hymne en le rendant à peu près méconnaissable.

En outre, j'apprenais que le sang avait coulé à Nîmes, dans le chef-lieu de mon département, dans ce fidèle, monarchique et catholique *Enclos du Rey* qui a inspiré de si jolies pages à l'auteur des *Rois en exil*. Ce douloureux épisode me consternait d'autant plus qu'il me révélait un premier symptôme du relâchement de la discipline, un commencement de débandade militaire au profit de la politique communarde, un *prodrôme* du virus révolutionnaire et radical, inoculé à nos régiments par la contagion de l'exemple, la guerre au bon Dieu et la méthode Farre. Ah ! comme nous sommes loin du temps où les disciples de M. de Bièvre disaient : « On rend justice à l'armée quand on l'est soi-même ! (*alarmé*) » — et comme M. Cardinal serait content, lui qui s'écrie : « Il y a de l'apôtre en moi ; j'ai besoin de répandre des vérités ! » — lui qui, lors de l'état de siège, avait une crise terrible au moment où les cuirassiers parcouraient les rues des Batignolles ; lui qui ne veut plus d'armée régulière, mais la nation armée, lui qui exècre l'uniforme, déteste les officiers, abhorre les prétoriens, lui qui a inventé une charrue phénoménale, une charrue qui, en cinq minutes, se transforme en canon..... » Oui, madame Canivet ! on est en paix, c'est une charrue ; la guerre éclate, c'est un canon : — et dire que M. Cardinal a écrit à tous les

ministres de la guerre pour leur faire part de sa découverte, et qu'on ne lui a pas répondu! La force d'inertie des bureaux... » Les bureaux, si peu commodes pour les inventeurs! Patience! cela viendra; tout arrive, et, avant peu, nous verrons s'accomplir le double rêve de M. Cardinal; une religion laïque et une armée civile, si bien que, plus heureux que M. de Talleyrand, nous pourrons appeler civil tout ce qui sera militaire!

Le génie de M. Cardinal m'entraîne, et je ne vous ai pas dit ce que vous avez déjà deviné; que, au milieu de tant de sujets de tristesse, j'ai dû à M. Ludovic Halévy et à son livre cette bonne demi-heure dont Sainte-Beuve remerciait M. Feydeau. Il n'y a pas de République, de *Marseillaise*, de névralgie et de Bastille qui tienne! Nous voici lancés à la suite de ce couple abracadabrant, pleins d'indulgence pour l'épouse, bien petits devant le mari. Maintenant, que choisir dans ce trésor? que récolter dans cette plate-bande? Que rapporter de ce grenier à sel? Les affaires, c'est l'argent des autres, » a dit un moraliste moderne; — La critique, c'est l'esprit des autres. — Jamais cette humiliante vérité ne m'est apparue plus clairement qu'aujourd'hui. Je n'aurais qu'à transcrire au hasard cinq ou six pages des *Petites Cardinal*, et j'aurais fait, sans bourse délier, le plus joli, le plus amusant, le plus spirituel, le plus ébouriffant, le plus irrésistible de mes vingt mille feuilletons.

Dès le début, nous sommes fixés; M. Cardinal

habite les sommets de la Jung-Frau; madame Cardinal, la butte Montmartre; mais notre pauvre vieille salle d'Opéra de la rue Le Pelletier était une telle merveille d'acoustique qu'ils s'entendent parfaitement. Voici d'abord un petit écriteau à la porte de la villa Ribeaumont, acquise, bien entendu, avec les deniers, mais pas avec les appointements des demoiselles Cardinal :

« M. Cardinal se tient tous les jours, même le dimanche, de midi à quatre heures, à la disposition des électeurs de Ribeaumont et des communes environnantes pour les éclairer sur leurs devoirs et SURTOUT sur leurs droits. » — Élections sénatoriales, législatives, départementales, arrondissementales, municipales et autres. »

Le programme de M. Cardinal! c'est tout un monde, toute une régénération sociale, et comme il perdrait de ses magnificences, s'il ne nous était pas expliqué par madame Cardinal! Madame Cardinal, scoliaste de son mari, c'est l'Arioste commentant Dante Alighiéri. Pauline, je vous l'ai déjà dit, a mal tourné; elle a quitté la danse pour la haute Bicherie; — mais Virginie! un ange! Comme son amant est devenu veuf à point nommé, il l'a épousée, et cet amant est un marquis florentin : une bonne pâte de marquis! son beau-père et sa belle-mère vont lui faire une visite. Il les comble de cadeaux... de cadeaux qu'on peut accepter la tête haute, remarque gravement M. Cardinal; des cadeaux d'un vrai gendre!... « Une fois à Florence, si nous poussions

jusqu'à Rome! » C'est M. Cardinal qui parle, et il a ses motifs. Il veut visiter cet antre de la superstition, bien qu'il soit sûr que cela le laissera froid. Pour se maintenir dans sa froideur, il a soin, comme M. Gambetta, de ne pas mettre le pied dans une église. — « C'est surfait, dit-il à chaque instant; je ne connais pas Chicago; mais je préfère Chicago. » Pourtant, à la grande surprise de sa femme, il accepte une audience du Pape. Là, madame Cardinal a un moment de faiblesse : « J'avais des larmes dans les yeux. Il m'a semblé que je refaisais ma première communion. » — Mais M. Cardinal! quelle majesté! quelle attitude! Quelle revanche de la libre pensée, longtemps opprimée par le Vatican! — « A l'instant où le Pape passait devant nous, je vois M. Cardinal qui se lève tout droit, et qui, sans saluer, fixe fièrement le Pape bien dans les yeux, d'homme à homme.

C'est par distraction, je le parierais, que M. Cardinal négligea de crier : « A bas les jésuites! » — comme M. Floquet : « Vive la Pologne! » Mais quel imposant spectacle! Un Cardinal tenant tête à un Pape! Le rouge affirmant son triomphe sur le blanc! Cela ne s'était pas vu depuis les grandes époques du moyen âge italien.

Madame Cardinal s'était trop pressée de délivrer à sa fille Virginie un brevet angélique. Elle avait compté, non pas sans son hôte, mais sans ces diables de ténors; le ténor, cette pierre d'achoppement de la vertu des marquises! C'est là que cette bonne mère se surpasse, et, si elle avait plus de littérature, elle pourrait

s'écrier à propos de son mari et de son gendre :

> Leur génie étonné tremble devant le mien.

Les présomptions sont écrasantes. Télégramme du marquis Cavalcanti : « Virginie partie. Pas seule... » Pas seule ! Qui viendra au secours de ce père en détresse, de cette maman aux abois ? La grammaire. M. Cardinal hoche la tête; il épuise sa pantomime la plus dramatique pour affirmer que la majesté de ses cheveux blancs et son austérité républicaine ne sont pas plus épargnées par Virginie que par Pauline ; mais la femme a réponse à tout. — *Pas seule !* lui dit-elle ; regardez, c'est au féminin, avec un *e* à la fin... Eh bien, si Virginie était partie avec un amant, ça serait au masculin. Il y aurait *Pas seul.* » M. Cardinal est convaincu ; M. Cardinal est rassuré, et il se remet à piocher bien tranquillement son grand œuvre, sa conférence sur Voltaire. « Un écrivain frivole, bien que profond — (c'est vous, mon cher Arsène Houssaye) ! — a appelé Voltaire *le Roi Voltaire*. Le mot *Roi* est un outrage... je l'appellerai le Dieu Voltaire, tout en m'excusant d'employer cette expression à cause des superstitions qui s'y rattachent; mais c'est un moyen de la purifier que de l'appliquer à Voltaire... etc., etc. » — Qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas le cas de répéter le mot d'un homme d'esprit dont le gendre est préfet : « Le châtiment de Voltaire, c'est d'être le Dieu des imbéciles. »

Pourtant il ne suffit pas d'avoir apaisé à l'aide d'un raffinement grammatical la rigide conscience de

M. Cardinal. Il faut songer au marquis Cavalcanti, lancé à la poursuite de Virginie. Il va arriver, il arrive vingt-quatre heures après elle. Or, il n'y a pas à chercher de périphrases; Virginie s'est enfuie avec le ténor de la Pergola. Heureusement (le mot est de madame Cardinal), c'est si vite fait, le tour d'un ténor! Il y a là une scène exquise. Le ténor a beau dire : *Z'ai là oune petite omnibousse!* il est congédié par cette vaillante mère, changée en lionne ; il part piteusement pour Londres ; le marquis peut arriver ; il trouve la place nette. On lui prouve kilométriquement que rien n'a pu se passer dans ce train express, avec des vitesses de vingt lieues à l'heure et de malheureux temps d'arrêt de dix minutes. Cette preuve sans réplique le persuade, le rassérène, et voilà des époux réconciliés !

M. Cardinal a dit à sa femme : « Je me sens mûr pour le pouvoir. » Deux officiers de chasseurs à cheval s'étant permis de suivre sa fille Pauline de Giraldas jusque sur les marches de son perron, il s'est écrié : « Sortez ! la propriété d'un citoyen libre n'est plus à la merci des prétoriens ! » — Et cela avec un geste si superbe, que, après le départ de ces écervelés, il a pu dire à son épouse éblouie : « C'était un des gestes familiers de Mirabeau ! » Il a fait sa conférence sur Voltaire, applaudie par le suffrage universel de Ribeaumont. Il s'est exercé à dicter, EN MÊME TEMPS, à l'instituteur, une pensée contre la tyrannie, au secrétaire de la mairie une réflexion sur les crimes des Papes ; à madame Cardinal une note sur une armée

purement civile. Le moment psychologique est venu. M. Cardinal peut aspirer à tout ; mais ce qui ne vient pas, c'est la place convoitée ; c'est la réponse du ministre. Le grand homme incompris veut en avoir le cœur net. Il se transporte à la préfecture de Seine-et-Oise. On lui rit au nez ; on lui lit — que dis-je ? on lui fait lire par madame Cardinal ce dossier foudroyant : « Il a deux filles qui ont dansé à l'Opéra. L'aînée vit à l'étranger en concubinage avec un marquis italien. La cadette, sous le nom de Pauline de Giraldas, s'adonne à la galanterie SUR UNE GRANDE ÉCHELLE... »

Ici se glissera ma seule chicane. Je sais bien que cette métaphore administrative nous vaut une admirable réflexion de madame Cardinal : « Pauline s'adonnant à la galanterie sur une grande échelle ! Avec çà, que ce serait commode d'être sur une grande échelle pour... » Mais enfin, la vraisemblance avant tout. La lettre de madame Cardinal est datée de mai 1880. A cette date, il me semble que la grande échelle pouvait offrir au moins un échelon aux nobles et légitimes ambitions de M. Cardinal, adorateur de Voltaire et ennemi des jésuites.

SOCIALISTES ET FRANCS-MAÇONS

(SOUVENIRS)

I

Lorsque l'on voit s'accomplir, dans les conditions les plus hideuses, un grand acte d'iniquité, lorsque la victoire du mal sur le bien éclate et s'affirme avec une audace et un cynisme effrayants, on est immédiatement amené à se demander : « Quels seront les vengeurs? » — La réponse est dans l'histoire. Le mal n'est presque jamais puni par ses contraires, mais par ses extrêmes. La morale le condamne, la logique l'exécute ; c'est son châtiment, c'est sa fatalité providentielle, de ne pouvoir s'arrêter en chemin, d'être forcé de s'exagérer sans cesse et de se dévorer en s'exagérant. La révolution de 89 ne devait être d'abord qu'une réforme ; elle a été une terreur. La révolution de juillet ne devait être qu'un changement de dynastie et de politique ; elle s'est engloutie dans une république, qui a commencé par une insurrection, a passé par une guerre civile et a fini par une dictature.

Le 4 septembre ne devait être que la revanche

d'une nation indignée, reprenant possession d'elle-même pour couper court à ses désastres et réparer les fautes de l'Empire. Il n'a été qu'une série de défaites déshonorées par une perpétuelle orgie, et l'on comprend qu'il réhabilite aujourd'hui la Commune ; car il la contenait en germe, et, tôt ou tard, il devait être obligé de reconnaître, de légaliser et de légitimer sa fille naturelle. Ce ne sont pas les amis de Foulon et de Berthier qui ont immolé Barnave ; c'est le tribunal révolutionnaire ; ce n'est pas Cazalès qui a tué Vergniaud, c'est Danton ; ce ne sont pas les royalistes qui ont guillotiné les girondins, ce sont les montagnards ; ce n'est pas Maury qui a égorgé Danton, c'est Robespierre. Ce n'est pas la Roche-Jacquelein qui a foudroyé Robespierre, c'est Tallien ; ce n'est pas Berryer qui a renversé Odilon-Barrot, c'est Ledru-Rollin ; ce n'est pas M. de Falloux qui a triomphé de M. Jules Simon, c'est M. Gambetta. Ce n'est pas le duc de Broglie qui châtiera M. Gambetta, c'est M. Clémenceau ; ce n'est pas le duc d'Audiffret-Pasquier, ce sera Trinquet ou Humbert qui brisera M. Clémenceau. Ce n'est pas la monarchie qui tuera la République, ce sera la Commune ; ce n'est pas la Royauté qui écrasera la Commune, ce sera le bagne. La politique déposera son bilan. Les congrès ouvriers et les sociétés secrètes seront les syndics de sa faillite.

Un député-journaliste, que j'ai connu spirituel à l'époque où il demandait des avances au petit père Legendre — et qui est devenu un personnage — écrivait, l'autre jour, cette phrase incroyable — (je

cite de mémoire) : « Tout le monde applaudit à l'amnistie, parce que le rappel des amnistiés est un gage d'apaisement ; tout le monde se réjouit de l'expulsion des jésuites, parce que leur présence en France constituait un danger pour la République et pour le pays. » — Mais, citoyen, il faudrait pourtant s'entendre, au risque de consulter M. de la Palisse. Si tout le monde se réjouit de l'expulsion des jésuites, c'est que personne ne les aimait, et qu'ils n'avaient, par conséquent, aucune influence ; s'ils n'avaient aucune influence, comment pouvaient-ils être dangereux ? Si, au contraire, comme l'événement l'a prouvé, ils comptaient en France un nombre immense d'amis, — cent fois plus d'amis que vous ne le supposiez dans votre ignorance absolue de tout ce qui n'est pas la polémique de M. Rochefort, la politique de M. Louis Blanc et la religion de M. Victor Hugo, — que penser d'un gouvernement qui prétend nous apaiser, effacer toutes les traces de discorde, inaugurer enfin le régime qui nous divise le moins, c'est-à-dire, j'imagine, rallier à la République les monarchistes, les réactionnaires, les vaincus, les révoqués, les mécontents, les récalcitrants, les tièdes, les indifférents et les neutres, — et qui, pour y réussir, coupe la nation en deux, exaspère les populations, enlève à une trentaine de villes le meilleur chapitre de leur budget de recettes, à des milliers de pauvres leur soupe et leur pain, trouble les âmes, bouleverse les consciences, lance ses préfets, ses commissaires et ses gendarmes

contre des religieux, des infirmes et des octogénaires, viole les droits sacrés de la propriété et du domicile, ameute une tourbe de voyous, d'ivrognes, de coupe-jarrets et de bandits contre une armée d'honnêtes gens, soulève les uns contre les autres les avocats, les magistrats, les juristes d'un même pays, jette au panier les protestations des pères de famille, outrage les notions les plus élémentaires de la justice, de la vérité, de la liberté et de la pitié, joue avec les vases de nos autels, estampille le sacrilège, crochette les portes, brise les serrures, met les scellés sur le bon Dieu, sème partout d'implacables ferments de haine, de rancune, de colère, de représailles, s'expose à faire couler le sang, rend toute réconciliation impossible, change les neutres en adversaires, les adversaires en ennemis, et finalement s'arrange pour que la Compagnie de Jésus, illustre entre toutes, savante, bienfaisante, admirable, mais longtemps impopulaire, soit saluée, en sortant de ses cellules, par les acclamations de tout un peuple?

Le danger! vous savez bien qu'il n'était pas là, et c'est pour en conjurer un autre que vous avez paru vous inquiéter de celui-là. Vous savez bien que ces religieux odieusement proscrits par vos décrets, s'ils étaient réellement à craindre, seraient aujourd'hui plus redoutables dans leur dispersion et leur exil que dans leurs parloirs et leurs chapelles. Vous vous vengez, sur quelques centaines de prêtres, de moines et de vieillards, du chagrin de vous savoir menacés au dedans, méprisés au dehors, tombés de

plus en plus bas dans l'estime de l'Europe ; vous vous indemnisez de vos humiliations à l'aide des seules victoires qui vous soient possibles ; celles que l'on remporte contre la faiblesse, la résignation, la piété et la prière. Vous faites à peu près ce qu'aurait fait la France, il y a dix ans, si, pour se dédommager de Reischoffen et de Sedan, de la perte de l'Alsace et de la Lorraine, elle avait envahi la principauté de Monaco. En livrant cette proie à la rage radicale, à l'impiété démagogique, vous espérez tromper la faim de ceux qui trouvent qu'on les fait bien attendre, que l'Attila populaire s'ennuie, que le premier acte a des longueurs, et que, si vous êtes repus, ce n'est pas une raison pour qu'ils soient rassasiés. Eh bien, vous vous trompez ; CECI TUERA CELA. Le socialisme avalera le radicalisme ; le prolétariat absorbera la République ; l'ouvrier, lecteur du *Mot d'Ordre* et de *l'Intransigeant*, submergera le patron, lecteur du *Temps* et du *XIXe Siècle*. Les tribuns s'amusent à manger du prêtre ; les affamés mangeront du tribun.

Je viens de lire le volume de M. Olivier de Ceinmar : *les Doctrines des Congrès ouvriers de France. — Paris-Lyon-Marseille*. L'auteur de ce livre excellent, qu'il faudrait propager à des milliers d'exemplaires, cache, me dit-on, sous ce pseudonyme, un nom cher à la religion, aux lettres, à la politique sincèrement et chrétiennement libérale, et, j'aime à le croire, à tous les académiciens, excepté peut-être à M. Charles Blanc[1]. Si je ne suis pas trop mal in-

1. M. de Carné.

formé, il a, dans la première partie de sa carrière, bravé, en qualité d'officier de marine, des tempêtes aussi formidables que les nôtres, mais moins haïssables; car les unes racontent la puissance de Dieu, les autres, la méchanceté des hommes. Il a vu, écouté, compris, dans toutes leurs audaces, les réunions d'ouvriers discutant avec des violences inouïes les questions sociales, conspirant au grand jour contre les bourgeois et les riches, proclamant la révolte du travail — ou de la paresse, — de la pauvreté — ou de l'inconduite, — contre la propriété et le capital, rédigeant d'avance le programme de *leur* gouvernement. Ils ne sont encore que des précurseurs, écrivant ou dictant le *Moniteur* du lendemain. Ils ne peuvent manquer d'être bientôt les maîtres, sous un régime de concessions, de capitulations, de déroutes et de débâcles où la presse communarde pèse sur le conseil municipal de Paris, le conseil municipal sur la Chambre des députés, la Chambre sur le ministère, le ministère sur la Présidence, la Présidence sur le néant; zéro sur zéro! Au fait, pourquoi pas? N'ont-ils pas le droit de tout espérer, de tout oser, de tout revendiquer et de tout prendre? Rançonner le patron, créer un *quatrième État*, plus énergique, plus puissant, plus robuste que le troisième qui a détrôné les deux premiers, intervertir les rôles entre ceux qui possèdent et ceux qui produisent, s'approprier le champ, la maison ou l'usine du voisin, est-ce donc plus coupable que piller les églises, incendier les monuments et les édifices, fusiller les généraux,

massacrer les otages, donner aux Prussiens vainqueurs la joie d'assister à l'effondrement de la ville prise, au crime de la garnison assiégée, à l'opprobre de la nation vaincue? Si donc les auteurs de ces hauts faits sont ramenés en triomphe, pourquoi les orateurs du communisme seraient-ils réduits au silence?

« Ce travail, nous dit M. Olivier de Ceinmar, n'est ni une œuvre de haine, ni une œuvre de parti, mais, j'ose le dire, une œuvre de justice, où la vérité est proclamée sans crainte comme sans passion. »

La passion, en effet, n'était pas nécessaire, là où il suffit de rappeler des actes, de reproduire des paroles, de préciser des dates. Cette formule, si souvent employée par les journaux et dégénérée en *cliché :* « Pas de commentaire, n'est-ce pas? » — s'applique parfaitement à cet ensemble de documents, dont un seul devrait suffire à nous faire ouvrir les yeux, si la plupart des intéressés, dans des conditions bien différentes, ne s'obstinaient à les fermer; les uns, parce qu'il leur répugne d'avouer que leurs faiblesses les mènent droit au but publiquement visé par l'armée de la destruction universelle ; les autres, parce que leur égoïsme et leur orgueil se bercent de l'espoir de se faire lécher les mains par les fauves démuselés; d'autres, parce qu'il leur coûterait trop d'interrompre leur rêve doré pour se heurter aux sombres réalités du réveil; ceux-ci, parce que leur frivolité se refuse aux idées sinistres; ceux-là, parce qu'une longue habitude leur fait croire

que la durée est l'éternité, que l'antécédent est l'avenir, que la paperasse notariée est un acte d'assurance, qu'il leur suffit d'avoir acquis, possédé, joui, pour acquérir, posséder et jouir indéfiniment.

Le mérite du livre de M. Olivier de Ceinmar, — et ce n'est pas le seul, — c'est de condenser sous nos yeux, sans distraction ou diversion possible, ce qui s'éparpillait. Ces séances étranges, ces discours barbares, ces déclarations de guerre à Dieu, aux hommes, au mariage, aux institutions séculaires, aux derniers appuis d'une société ébranlée par les révolutions, désarmée par le matérialisme et démantelée par la République, tout cela avait passé, en détail et au jour le jour, devant nos regards étonnés ou effrayés; mais comment s'y fixer longtemps, dans une méditation sérieuse, quand nous n'avions qu'à tourner la page pour nous renseigner sur la pièce en vogue, pour lire la nouvelle ou l'article à sensation, pour savoir à quoi nous en tenir sur le plus bel assassinat de la saison, pour apprendre la *fugue* de l'actrice à la mode, pour être mis au courant du scandale le plus récent, pour connaître la couleur et la coupe des robes que portaient la duchesse de B..., la marquise de L... et la comtesse de R... au bal de la princesse de S...? — Ici, plus de ces échappées, de ces moyens d'évasion, si chers aux contradictions de notre esprit, incessamment enclin à se faire de sa frayeur même une sécurité provisoire et à s'étourdir sur le danger par crainte de l'ennui. C'est en bloc, tout d'une pièce, portes et

fenêtres fermées, qu'une plume éloquente et courageuse nous montre, tantôt l'émancipation de la femme, dont l'esclavage ne me semblait pas bien dur, tantôt l'éducation socialiste de l'enfant, à qui on épargnera l'affront d'être baptisé ; tantôt le coup de grâce à la propriété; tantôt l'organisation du travail et du salariat; ici, les finances et les caisses du peuple ; là, l'insulte aux religieuses de Saint-Vincent de Paul; plus loin, l'association égalitaire; ailleurs, les chambres syndicales; *aliàs*, la formation d'un parti ouvrier, aussi hostile à M. Gambetta qu'aux jésuites; *aliàs*, la création d'une presse ouvrière ; puis le problème social résolu par le fusil, avec ce mot d'ordre : HAINE ET JOUISSANCE; etc., etc... — Voilà quelques-uns des textes ; maintenant, brodez là-dessus tout ce que l'ignorance, l'impiété, le sophisme grossier, l'esprit de destruction et de révolte, l'ivresse et le vertige du mal, les convoitises endiablées, les rancunes amassées, les plaies envenimées, la gangrène exacerbée par le fiel, peuvent suggérer, inventer et débiter de malfaisantes folies; vous aurez une idée des doctrines et du langage de ces congrès ouvriers dont M. Olivier de Ceinmar nous présente le procès-verbal. C'en est fait; la chimère républicaine se perd dans la formule socialiste ; l'utopie dangereuse, mais lointaine, des réformateurs de la société, descend des hauteurs de l'intelligence, se rapproche, se grossit, se matérialise, prend un corps, un visage, une langue, en refusant d'avoir une âme. L'oiseau de proie, qui nous apparaissait comme un

point noir dans un ciel bleu, plie ses ailes, aiguise ses serres, traverse l'espace avec la rapidité de la foudre, et nous pouvons entendre le frémissement de son vol rasant la terre. Saint-Simon, Fourier, Considérant, Enfantin, Pierre Leroux, Proudhon, Cabet, rentrent en scène, métamorphosés en cordonniers, en zingueurs, en équarrisseurs, en gargotiers, en cochers, en tisseurs, en brunisseurs, en canuts, en portefaix, multipliés à l'infini et armés de pied en cap par le suffrage universel.

Ces doctrines insensées nous font horreur et pitié; pitié pour ceux qu'elles menacent; pitié surtout pour ceux qui brûlent de les pratiquer, et qui n'y trouveront qu'un surcroît de misère. Mais, encore une fois, j'y reconnais toutes les démences, toutes les perversités et tous les vices, excepté l'inconséquence. Les inconséquents, ce sont ceux qui croient pouvoir accaparer à leur bénéfice cet état révolutionnaire, cette anarchie légale, ce mélange de licence et d'arbitraire, cette dictature des passions les plus corrosives, cet avènement du matérialisme et de l'athéisme officiels, ce renversement absolu de toutes les idées et de toutes les hiérarchies, qui, en les faisant tout à coup riches, puissants, députés, sénateurs, préfets, financiers, conseillers, présidents de République ou de chambres, ministres, secrétaires, trésoriers-payeurs et surtout payés, ambassadeurs, procureurs généraux, consuls, proconsuls, gouverneurs généraux de l'Algérie et autres lieux, maîtres de tout l'argent que nous avions et de tout

celui qu'ils n'avaient pas, n'en laissent pas moins le cordonnier sur ses cuirs, le zingueur sur son échafaudage, le cocher de fiacre sur son siège, le paysan sur sa glèbe, le mineur dans sa mine, l'artisan dans son atelier, le canut dans sa mansarde, le portefaix sous ses crochets, le mendiant sur le trottoir et le pauvre sur son grabat. Plus l'avancement de ceux-là a été rapide, fabuleux, fou, vertigineux, invraisemblable, plus ceux-ci, qui saluent dans cet avancement leur ouvrage, ont droit de trouver monstrueux que les créatures habitent des palais, marchent sur des tapis turcs, dorment dans des lits de plume, mangent dans de la vaisselle plate, à leur image sinon à leur chiffre, roulent carrosse, éclaboussent les passants, fument des cigares exquis, boivent du chambertin et du château-margaux, émargent au budget, posent en satrapes, donnent à leur cuisinier un traitement de premier ténor, étonnent de leurs fantaisies sultanesques la République athénienne, tandis que les créateurs meurent de faim. Chose étrange ! Les révolutions s'accomplissent, les Républiques s'improvisent au nom des griefs accumulés par les inégalités sociales, et jamais ces inégalités n'apparaissent plus cruelles, plus injustes, plus révoltantes, plus odieuses, que lorsque le parvenu révolutionnaire domine de son pouvoir usurpé et de son insolente fortune ceux qui lui servirent d'échelons !

Ceci nous ramène au livre de M. Olivier de Ceinmar, et notre conclusion sera la même que la sienne. Il a sagement pris pour épigraphe cette parole de

saint Paul à Timothée : « La cupidité est la raison de tous les maux, et le désir de posséder a fait errer plusieurs dans la foi. » — Oui, posséder, jouir, tout est là ; c'est le cri de la *bête*, le *hallali* retourné, le signal de la curée organisée par le gibier contre la meute et le chasseur. La doctrine des congrès ouvriers et de l'internationale, où s'engouffrent la politique proprement dite, la liberté, le patriotisme, le sentiment national, tout ce qui n'est pas l'assouvissement immédiat des appétits matériels, cette doctrine n'est qu'une forme, une variante de la CUPIDITÉ dont parle saint Paul, lassée d'attendre, enfiévrée de désirs, mâchant dans le vide, décidée à prendre ce qu'elle ne pourrait obtenir, et d'autant plus pressée de s'emparer des biens de la terre qu'on lui a fermé le ciel. La République, ceux qui l'exploitent et la gouvernent, — ou ont l'air de gouverner cette servante maîtresse, — offrent une anomalie singulière et vengeresse ; ils auraient bien plus besoin que les monarchies traditionnelles et les gouvernements autoritaires d'entretenir chez le peuple, chez le pauvre, la religion de paix, de charité, de foi et d'espérance ; et, d'autre part, ils devinent que leur règne finirait le jour où le peuple, où le pauvre, recommenceraient à espérer et à croire. Bizarre dialogue ! — « Sois athée, pour que je devienne ou demeure ton idole ! — Je veux bien, pourvu que mon idole m'assure dans cette vie tout ce qu'elle me défend de demander à l'autre ! »

M. Olivier de Ceinmar a écrit, à la dernière page

de son livre, un nom auguste auquel on songe chaque fois que se présentent ces redoutables problèmes du paupérisme, du socialisme, des associations ouvrières , du salaire, du prolétariat et du travail ; car on sait que l'héritier de ce grand nom ne se lasse pas d'étudier ces questions brûlantes, qu'il en possède la solution, et qu'il en est plus préoccupé que des fatales puérilités du parlementarisme. Cette éloquente conclusion de M. Olivier de Ceinmar, les paroles royales qu'il cite, nous suggèrent une pensée douloureuse et consolante tout ensemble. Si ces congrès ouvriers, qui parlent, qui fonctionnent, qui agissent, réalisent leurs programmes, ce sera une invasion à l'intérieur, comme la guerre de 1870 a été une invasion par le dehors. Eh bien, si nous avions eu, il y a dix ans, la monarchie héréditaire, l'invasion était conjurée. La bataille de Reischoffen eût été un cruel désastre, mais tout aussi réparable que le fut Iéna pour la Prusse, Sadowa pour l'Autriche, Novare pour le Piémont. La royauté tutélaire, en étroite communauté d'intérêts, d'honneur, de passé, d'avenir, avec la France, aurait pu faire la paix sans que la France la rendît responsable de son humiliation passagère et songeât à autre chose que resserrer les liens qui unissent, dans les jours néfastes, le souverain aux sujets, le père de famille aux enfants. C'eût été pour elle une économie de dix milliards, de deux provinces, de six mois de déchirements et d'angoisses, d'un épouvantable épisode dont aucun sophisme et aucun vote n'effaceront les crimes et les hontes,

et de deux ou trois cent mille hommes, voués d'avance à la mort, victimes innocentes, glorieuses et inutiles du canon Krupp, du froid, de la faim, de la neige, des distractions de M. Jules Favre, des hâbleries de M. Gambetta, des inepties du 4 septembre et des friponneries des fournisseurs de nos troupes. L'économie en valait la peine, n'est-ce pas ? La différence du plus au moins défie tous les calculs. — Pourtant, après avoir lu le livre de M. Olivier de Ceinmar, en présence de ces menaces, de ces blasphèmes, de ces griefs, de ces haines, de ces colères, de ces représailles imminentes, de ces revanches prochaines, de ces engins de destruction, de ces déclarations de guerre, favorisées, exaltées, aigries, par une République qui ne peut ni renier ces auxiliaires, ni récuser ces origines, ni assouvir ces convoitises, ni satisfaire ces exigences, ni dompter ces ennemis, je me demande si cette Royauté, seule capable de résoudre ces problèmes, d'adoucir ces misères, de désarmer ces griefs, d'apaiser ces fureurs, de s'interposer entre les assiégeants et les assiégés, de restituer au pauvre son Dieu pour lui rendre l'espoir, la résignation et le courage, ne nous épargnerait pas plus d'angoisses encore, plus de calamités et plus de ruines.

II

Les doctrines des congrès ouvriers ont au moins, faute de mieux, le mérite de la clarté. Les propaga-

teurs de ces doctrines, les orateurs de ces congrès, ne savent pas toujours ce qu'ils disent; mais ils savent ce qu'ils veulent, et nous aussi. Il est d'ailleurs facile de suivre pas à pas, depuis près d'un siècle, les gradations révolutionnaires dont le dernier mot n'est pas encore dit. D'abord, des réformes nécessaires, urgentes, — ne lésinons pas sur les termes, — spontanément concertées entre le plus sage, le plus chrétien, le plus humain, le plus débonnaire, le plus libéral des rois et un groupe d'hommes d'État, pleins de leur sujet, confiants dans leurs idées, mesurant la société d'après leurs programmes, trop enclins à confondre la théorie avec la pratique et à croire qu'il leur suffirait de réformer pour se dispenser de détruire. Les réformes leur échappent des mains, grandissent, grossissent, s'enveniment, passent du pays des chimères dans le domaine des réalités. Irritées par des résistances maladroites, poussées en avant par des excitations violentes, exacerbées par de perfides sous-entendus, elles destituent les idées généreuses au profit des passions criminelles; les utopistes sont remplacés par des scélérats, et les réformes s'absorbent dans les révolutions.

Sous son vrai nom de TERREUR, qu'elle n'a pas volé en volant beaucoup d'autres choses, la Révolution fait en trois ans plus de mal, verse plus de sang, entasse plus de ruines, commet plus d'actes arbitraires, viole plus effrontément les lois de liberté, d'humanité, de justice et de pitié, attente plus odieusement à la propriété, à la vie, à la conscience publiques,

que la pire monarchie en trois siècles. Le peuple n'y gagne rien. Que dis-je! il y perd; car jamais il n'a tant souffert de la famine que sous la Convention et le Directoire; jamais il ne fut plus complètement transformé en chair à canon, au détriment de sa vigne, de sa chaumière, de son sillon, de son ménage et de son champ, que sous Napoléon Bonaparte. Ce qui bénéficie de la Révolution, c'est la bourgeoisie, c'est le tiers-état. Mais il ne sait pas se préserver de l'aveuglement inséparable de l'esprit de conquête. Il refuse de reconnaître ses véritables intérêts, ses protecteurs les plus sincères, ses meilleures garanties. D'injustes méfiances, des susceptibilités d'amour-propre, *la peur des revenants*, le jettent dans un parti qui n'était pas le sien, l'amènent à se risquer en de nouvelles aventures, à prendre des alliés qui ne tarderont pas à devenir des ennemis. Il fait cause commune avec ceux qui ont tout à lui demander contre ceux qui ne lui disputent plus rien. La démocratie profite de ces fautes pour se faire, à chaque catastrophe nouvelle, plus puissante, plus agressive, plus exigeante, plus menaçante, plus absolue. Le suffrage universel et la forme républicaine lui fournissent un arsenal d'armes offensives. C'est pour elle le levier d'Archimède, et elle n'a pas besoin de point d'appui pour soulever le monde. Bientôt la politique ne lui suffit plus; il lui faut la refonte sociale; peu lui importe de gouverner; elle veut jouir; et, comme, par surcroît d'imprudence, la bourgeoisie voltairienne a encouragé de ses exemples la rupture du peuple avec

la tradition et la foi, comme elle a laissé le sensualisme athée s'infiltrer dans les couches inférieures, comment s'étonner si elle subit la peine du talion? Le congrès ouvrier, avec ses formules brutales, ses revendications passionnées, son marteau de démolisseur, sa rage de destruction, son penchant à renier le patriotisme pour chercher ses alliances au delà de nos frontières, sa guerre au bon Dieu, au propriétaire, au bourgeois, au patron, au chef d'atelier, n'est que l'épilogue effrayant, mais inévitable, de la conspiration philosophique contre le christianisme, de la révolution de 89, de la terreur de 93, des licences du Directoire, des excès du militarisme bonapartiste, de l'opposition insensée contre la monarchie des Bourbons, des révolutions de juillet et de février, du césarisme, du 4 septembre, des élections de 1877, de l'impunité et de la réhabilitation des crimes de la Commune. C'est net comme un registre en partie double, comme un livre de comptes par *doit* et *avoir*, passant des mains du maître dans celles des ouvriers de la fabrique.

Avec les sociétés secrètes, le malaise, l'anxiété, l'effroi, s'aggravent de l'obscurité même dont elles s'entourent. C'est la différence entre une agression en plein jour et un guet-apens nocturne. Le mystère s'empare de l'histoire et lui prête ses proportions fantastiques. Le maléfice satanique prend des allures sacerdotales; le complot a des airs d'initiation; le surnaturel essaye de lutter contre le divin. L'impiété se fait *vénérable;* le blasphème balbutie des oraisons.

Il s'entremêle de je ne sais quel cérémonial bizarre, où la baguette du magicien s'associe à la truelle du maçon, où Ormuzd donne la réplique au grand Frédéric, où la perruque de d'Alembert se cache sous la mitre orientale, où le scepticisme pose en hiérophante. C'est comme une religion souterraine, creusant sa mine au-dessous de la religion véritable pour la saper dans ses profondeurs et l'ébranler dans ses fondements. Les adeptes se qualifient d'*illuminés*, et ils opèrent dans les ténèbres. Ils refusent d'être chrétiens, et peu s'en faut qu'ils ne soient mystiques. Ils conspirent contre les trônes, et on rencontre dans leurs rangs des rois, des empereurs et des princes. Tout, dans cette secte immense dont les ramifications s'étendent aux extrémités du globe, déjoue la raison sous prétexte de la substituer à la foi. Le pied fourchu de Belzébuth chausse les sandales du pontife. On ne peut songer à ces secrets mélangés de puérilités, d'étonnements, de perversités, de frayeurs, sans être pris de vertige. Le pied chancelle, l'œil s'égare et la tête tourne. On dirait que ces étranges sectaires se sont emparés de l'imagination pour mieux supprimer l'âme. On marche à tâtons dans l'ombre, une lanterne sourde à la main, en se demandant si l'on ne va pas tomber dans la trappe de *Robert le Diable*. On ne sait pas si l'on a affaire à des hommes ou à des fantômes, à des personnages ou à des spectres, à des couteaux de cuisine ou à des poignards de conjurés. Dans cette espèce de colin-maillard sérieux et peut-être tragique, on se

heurte à des cloisons mobiles, à des tentures flottantes, à des portes sans issue, à des fenêtres donnant sur le vide. Ce qu'on trouvera derrière, on l'ignore : la formule d'un pacte infernal ou une chanson à boire, un livre cabalistique ou un roman de Paul de Kock, une bourse de quêteuse ou un stylet de *carbonaro*, une sentence de mort ou un billet de concert, un squelette ou un pâté de foies gras. Il semble que cet alliage de fantasmagorie, de mystification et d'absurdité ne doive offrir que bien peu de dangers ; et pourtant on frémit à l'idée des épouvantables ravages qu'il a exercés, qu'il peut exercer encore. C'est une gigantesque féerie à l'usage de noctambules dressés pour le mélodrame. Ce n'est plus la lisière du bois où nous attendent, l'escopette au poing, en nous demandant la bourse ou la vie, les implacables logiciens des congrès ouvriers ; c'est une forêt germanique ou américaine, sans limites, sans horizon, sans clairières, très peu vierge, hantée par les esprits de ténèbres, propice aux rendez-vous d'une sorcellerie clandestine, pleine de précipices, de pièges et de traquenards, peuplée de bêtes malfaisantes, offrant au voyageur plus de fouillis que de sentiers, plus de gouffres de perdition que de points de repère, embarrassant ses pas par un inextricable fourré de lianes, de buissons, de plantes vénéneuses, abritant des serpents sous chacune de ses formidables épaisseurs, telle enfin que le passant qui s'y hasarde est sûr de s'y égarer et n'est pas certain d'en sortir. *Latet anguis in herbâ !*... Prenez garde ; sous ces mas-

sifs d'aspect impénétrable, se cache l'ennemi qui guette; sous le dôme de ces verdures, circulent le miasme et la pestilence. Parmi ces végétations inconnues croît le mancenillier révolutionnaire; sous ce grotesque cérémonial, il y a la conjuration permanente; sous cet appareil d'oripeaux, de tabliers maçonniques, d'équerres symboliques, de manteaux constellés, il y a la pique de 89, la guillotine de 93, le pétrole de 1871, le pavé de 1830 et de 1848, le fusil du massacreur, la torche de l'incendiaire, le couperet du bourreau, la cartouche de l'assassin, la plume du journaliste, l'arrêt de mort du gentilhomme, du prêtre, du roi, de la reine, du général et de l'ôtage. Sous le masque de Cagliostro, il y a la face couturée de Mirabeau, le hideux visage de Marat, la figure impassible de Samson, le front blême de Blanqui, les joues en baudruche de Louis Blanc, la mèche légendaire de Bonaparte, la tête simiesque de Voltaire, le *rictus* bestial du fédéré, l'œil cyclopéen de Gambetta, le profil aigu de Rochefort et les favoris en nageoires de Jules Ferry.

J'ai prodigué à dessein les mots de *fouillis*, de *massif*, de *fourré*, de végétation exubérante, pour rendre en toute franchise la sensation dont on ne pouvait se défendre en lisant la première édition du prodigieux travail du père Deschamps sur *les Sociétés secrètes*, si habilement éclairci, simplifié, émondé, élagué, abrégé et continué par M. Claudio Jannet. L'un aura été le pionnier, l'autre le défricheur.

Le père Deschamps, dont la mémoire est restée

chère à nos populations méridionales, était non seulement un savant et un saint, mais un type original de carrure, d'envergure, de vigueur, de patience et d'énergie. Il y avait en lui du *piocheur*, de l'athlète, du polémiste et du boulet de canon. Quand je le rencontrais dans les rues d'Avignon si fertiles en souvenirs du moyen âge, quand je contemplais cet œil profond, cette soutane usée, ces longs cheveux tombant en désordre autour de cette tête puissante, ces larges épaules voûtées comme sous le poids invisible de dix mille *in-folios* théologiques, ces lèvres contractées par le travail intérieur, j'évoquais les images d'une époque lointaine ; je croyais voir tout à tour un de ces religieux du xe siècle qui, dans le silence des cloîtres, copiaient d'effrayantes masses de manuscrits, ou un de ces moines du xvie, qui, un crucifix à la main, guidaient au combat les catholiques, encourageaient les ligueurs ou tonnaient contre les galanteries de la cour des Valois. Trop souvent poursuivi par mes souvenirs de monde et de théâtre, je me le figurais faisant sa partie dans la *bénédiction des poignards*, de Meyerbeer, et tel est aujourd'hui l'affaiblissement des caractères, telle est la rareté des convictions fortes, telle était mon humiliation de me sentir si petit et si léger devant tant d'abnégation, de foi, de vigueur et de courage, que cette idée, toute conjecturale d'ailleurs, loin de nuire au R. P. Deschamps dans mon esprit, redoublait mon admiration et mon respect. Je lui aurais presque pardonné de faire un peu brûler les hérétiques, sauf

à aller puiser dans le Rhône de quoi éteindre le feu.

Sérieusement, ce lutteur infatigable, héroïque, farouche, intrépide, insensible à tout ce qui n'était pas le service de Dieu, a publié, dans sa laborieuse carrière, trois œuvres qui se complètent l'une par l'autre; en 1842, il fut pour beaucoup — pour tout peut-être, — dans la préparation et la publication du *Monopole universitaire*, qui fit un bruit énorme, préluda aux discussions parlementaires, et servit, pour ainsi dire, de prologue au triomphe de cette liberté d'enseignement qu'on nous reprend aujourd'hui. En 1849, au moment où la République de février, ensanglantée et impuissante, se trouvait placée dans l'alternative ou de s'effondrer dans la dictature ou de s'absorber dans le socialisme, le P. Deschamps publia *le Communisme et ses causes*, et ce livre qui nous parut alors trop absolu, multiplie chaque matin, sous nos yeux, ses pièces justificatives. La société des riches, des oisifs, des mondains et des heureux, même quand elle a peur, même aux heures de crise et de péril, n'aime pas qu'on la mette au pied du mur de l'église, en répétant, dans un autre sens, le mot légendaire : « Hors de l'Église, point de salut! » Elle prétend bien se sauver, mais elle voudrait que ce fût à meilleur marché pour ses habitudes de luxe, de frivolité et de plaisir. Elle regarde à droite et à gauche, pour voir s'il n'y aurait pas, soit dans l'armée, soit dans le parlement, soit dans l'almanach de Gotha, quelque entrepreneur de sauvetage au rabais, qui consentirait à la tirer d'affaire sans lui de-

mander tant de sacrifices. Si elle n'en aperçoit pas, elle réussit à s'étourdir en se disant que ses agresseurs seront bien forcés de s'arrêter à telle limite, et qu'il serait toujours temps d'aviser quand ils feraient mine de la dépasser. Il lui semble dur de se mortifier pour ne pas périr, de se mettre au régime pour ne pas être mise au pillage, et de dépouiller le vieil homme pour ne pas être dépouillée par le nouveau. Dans ces circonstances critiques, il ne lui déplairait pas de se sanctifier par procuration, et de persuader au pauvre, au peuple, à l'ouvrier, au prolétaire, que la religion a du bon, qu'à elle seule ils doivent demander le soulagement de leurs misères, qu'elle seule peut rendre l'espérance à ceux qui souffrent... et la sécurité à ceux qui jouissent. On comprend dès lors que des boulets de canon tels que les livres du P. Deschamps effarouchent cette société aussi inconséquente dans ses quiétudes que dans ses alarmes, et qu'elle leur préfère les balles élastiques. Mais, maintenant que tous les chiens de Terre-Neuve sont ou vont être dévorés par les loups, j'aime à croire que 1881 profiterait de l'austère leçon de 1849, et que notre égoïsme, notre nonchalance, notre futilité, notre mollesse, n'opposeraient plus au *Communisme et ses causes* les mêmes résistances.

Au surplus, ces deux ouvrages, — le *Monopole universitaire*, le *Communisme et ses causes*, — n'étaient que les chapitres préliminaires de l'œuvre monumentale, les *Sociétés secrètes*, — où se concentraient toutes les études, tout le travail, tout le savoir, — j'allais

dire toute la passion du docte et pieux écrivain. Mais ici la critique, sans se départir de son admiration et de son respect, reprend ses droits littéraires. Si elle les perd, comme le roi, là où il n'y a rien, elle les retrouve là où il y a trop. Quand on écrit un livre en s'appuyant sur des documents innombrables, sur des matériaux immenses, un livre destiné à faire beaucoup de bien, à dissiper beaucoup d'erreurs, à confondre beaucoup de mensonges, à dénoncer beaucoup de périls, à mettre la société en garde contre ses plus dangereux ennemis, la première chose à laquelle on doit songer, c'est à le faire bon; la seconde, c'est à le faire accessible, pénétrable, praticable, clair, aussi bien distribué qu'une maison bâtie pour loger une grande quantité de locataires. C'est ce dont le R. P. Deschamps s'était peu préoccupé. Esprit tout d'une pièce, impérieux serviteur de la vérité, incapable de sacrifier au désir d'être lu, non pas, grand Dieu! un point de dogme ou de discipline, mais un point et une virgule, personnifiant vaillamment le *sint ut sunt, aut non sint*, le saint homme ne se figurait pas que l'on pût s'effrayer ou se fatiguer de lire ce qu'il ne s'était ni effrayé, ni fatigué de préparer, d'élaborer, de colliger, de méditer, d'accumuler et d'écrire. Il lui semblait que nous ne devions pas craindre de nous piquer les mains pour chercher un trésor dans des broussailles.

Ces broussailles, M. Claudio Jannet les a élaguées sans que le trésor y perde rien de sa valeur. J'ai déjà eu l'occasion, à propos de son ouvrage sur les *États-*

Unis d'Amérique, d'exprimer toute mon estime, toutes mes sympathies pour M. Claudio Jannet. Il vient de rendre un nouveau service aux lettres, à la religion, à la vérité, à la vénérée mémoire du P. Deschamps. Tels qu'ils sont, ces deux volumes où se résume toute l'histoire de nos révolutions expliquées par un vaste complot contre le christianisme, obtiennent un très grand succès, et ils le méritent. Mais ce résumé a treize cents pages; cet abrégé embrasse tous les événements mémorables, tous les personnages célèbres, toutes les comédies sinistres, toutes les mystérieuses catastrophes qui ont tour à tour étonné, perverti, séduit, épouvanté, ébloui, dominé, subjugué, désolé, affolé, trompé, trahi et abimé deux siècles. L'analyser est impossible. Je suis donc forcé de choisir. Puisque notre aimable gouvernement, par un heureux mélange de violences et de maladresses, a fait des jésuites les *lions* de la saison, c'est à l'histoire de leurs persécuteurs, des dignes précurseurs de MM. Gambetta, Cazot, Constans et Ferry, que j'emprunterai le mot de la fin. En 1767, les disciples de l'Encyclopédie, les voltairiens de l'Œil-de-Bœuf, l'état-major ministériel du duc de Choiseul, les ambassadeurs des puissances protestantes ou gangrenées par la franc-maçonnerie, voulaient préluder par la destruction des moines à celle de la Religion. « Seulement, ils ne croyaient pas que l'on pût se passer de tous. Quelques-uns firent d'abord excepter les jésuites de la proscription. C'était précisément par ceux-ci que Choiseul voulait com-

mencer. Un jour, Choiseul conversant avec trois ambassadeurs, un d'eux lui dit que, s'il avait jamais quelque pouvoir, il détruirait tous les corps religieux, excepté les jésuites, parce qu'au moins ceux-ci étaient utiles pour l'éducation. — Et moi, reprit Choiseul, si jamais je le puis, je ne détruirai que les jésuites, parce que, leur éducation détruite, tous les autres corps religieux tomberont d'eux-mêmes. »

Vous le voyez, nos modernes Choiseul — les Choiseul des nouvelles couches — n'ont pas le mérite de l'invention. Les Pombal, les d'Aranda, les Tannucci, les Choiseul, les séides de Voltaire, les adeptes de la franc-maçonnerie, les imitateurs des sociétés secrètes, les éclaireurs du jacobinisme, leur montraient d'avance, à travers le temps et l'espace, où il fallait frapper. A présent, considérez comment ce temps a été occupé, comment cet espace a été rempli. L'iniquité fut évidente; l'expiation a été terrible. Odieusement expulsés et proscrits, les jésuites ont laissé derrière eux, en guise de Furies vengeresses, la guerre civile, la guerre étrangère, la banqueroute, la ruine, la famine, la Révolution en permanence, l'assassinat, le régicide, le massacre, l'incendie, la haine, l'illusion éphémère, suivie de déceptions effroyables, un sol plus mouvant, plus brûlant et plus stérile que la lave du Vésuve, la cendre de l'Etna ou le sable du lac Asphaltite. Le nom même de Choiseul a été frappé d'un de ces coups de foudre qui brisent le tronc et dispersent les branches. Mais du moins, ces persécuteurs d'ancien régime avaient de l'élégance,

de l'esprit, de la distinction et de la grâce. Ils n'ameutaient pas contre leurs victimes les voyous, les repris de justice et les rôdeurs de barrières. En expulsant les religieux, ils ne réhabilitaient pas les assassins. Instruments de la fatalité qui condamnait à mort le vieux monde, ils étaient de coupables et funestes tragédiens. Aujourd'hui, nous avons les ignobles et ridicules parodistes. Nous savons ce qu'a produit le drame ; nous ne tarderons pas à savoir ce que produira la parodie.

THÉODORE GUDIN

(SOUVENIRS)

Nos lecteurs savent que Théodore Gudin a laissé des *Mémoires ;* et, si l'on en juge d'après le fragment publié par la *Gazette de France* du 4 octobre 1878, ces *Mémoires*, pleins d'intérêt, ne seront pas moins honorables pour l'homme de cœur que pour l'artiste éminent. Mais sa famille en retardera la publication, et on ne saurait que l'approuver. Les *Mémoires*, alors même qu'ils sont écrits par les plumes les plus délicates, touchent nécessairement à des sujets, à des idées, à des questions, à des événements, à des épisodes, où les contemporains ont leur enjeu. Une anecdote, un mot, un détail, peuvent froisser leur amour-propre, sans que le narrateur y ait mis d'intention malicieuse. Il est mort, ils sont vivants, et je dirais volontiers que l'avantage est de son côté, puisqu'il est dispensé de répondre, et qu'ils ne peuvent rien prouver. Théodore Gudin, d'ailleurs, n'a pas été seulement le plus illustre de nos peintres de marine. Cette mer, qu'il a passionnément aimée et admirablement peinte,

était devenue pour lui comme une seconde patrie, à laquelle il se dévouait, une seconde famille, dont il aurait voulu atténuer les fautes. Il n'a cessé de poursuivre, dans ce sens, une œuvre de salut, qui doit figurer parmi ses titres de gloire. En outre, son patriotisme, sa haute intelligence, ses instincts aristocratiques, ses amitiés princières, ses nobles alliances, le prestige de son magique pinceau, la sympathie des souverains pour son talent et pour sa personne, le mêlèrent à de grandes affaires, et firent de lui un de ces diplomates honoraires, sans caractère officiel, dont l'influence, moins visible, est souvent plus sérieuse et plus effective que celle des ambassadeurs, des chanceliers, des ministres et des politiques. C'est pourquoi il est bon que les *Souvenirs* de Gudin ne soient livrés au public qu'un peu plus tard. Puisqu'il s'agit d'un peintre qui a su tirer de la perspective et du lointain un si merveilleux parti, nous dirons qu'il y a aussi, dans l'histoire contemporaine, dans les rapports des personnages célèbres avec leur époque, une perspective dont l'effet est plus sûr à mesure qu'elle s'éloigne.

Si les *Mémoires* de Gudin avaient paru, ils revenaient de droit à la *Gazette de France*, fière de se considérer comme son journal, de se rattacher à lui par des liens de famille. Essayerai-je aujourd'hui d'y suppléer? Non; car rien ne remplace l'impression immédiate, le contre-coup d'une intéressante lecture. Encore cette fois, je voudrais me souvenir plutôt que juger; je voudrais rendre un hommage

personnel à ce nom que j'ai si souvent entendu répéter dans ma jeunesse, embelli de toutes les séductions du succès et de la vogue. On refuse de comprendre que, en politique, en littérature, en poésie, dans l'art comme dans la critique, il existe des générations, des phases, ou, dirait un Allemand, des *cycles*, qui se succèdent sans se détruire, qui s'accordent avec telle forme du gouvernement, avec tel courant de l'opinion, avec tel penchant de la société, avec tel besoin de l'esprit, avec un ensemble de goûts, d'influences, de mœurs, de modes, d'exemples. Dire d'un écrivain ou d'un artiste qu'il est *démodé*, c'est exactement comme si l'on disait que Charles X et Louis-Philippe sont morts en exil, que nous ne vivons plus sous le ministère de M. de Martignac ou de M. Guizot, que le style de M. Margue n'est pas tout à fait celui de Chateaubriand, que l'éloquence de M. Cazot ne ressemble pas à celle du comte de Serre, que M. Gambetta entend le patriotisme et la politesse autrement que le duc de Richelieu, que les cours de MM. Cousin et Villemain donnaient d'autres leçons que les chopes du café de Madrid, que la peinture de M. Manet diffère de celle de M. Ingres, et que *Nana* a plus de lecteurs qu'*Ivanhoe*. Eh ! mon Dieu, oui, nous le savons bien, — mais vous ne devriez pas vous en vanter, — ce n'est plus du tout la même chose. Pour moi, je ne me figure pas plus Théodore Gudin convive de M. Turquet, Horace Vernet allant faire sa cour au général Farre ou Paul Delaroche loué par les

rédacteurs de *l'Évènement* et du *Voltaire*, que je ne me représente Courbet et M. Zola aux soirées de la duchesse de Berri ou du duc d'Orléans. A chacun son lot, son moment, sa place, sa physionomie, son horizon, son cadre, son entourage, son atmosphère. Vous invoquez le Temps, mes bons messieurs les radicaux, pour nous faire entendre qu'il n'a pas épargné nos illusions, nos croyances, nos enthousiasmes, nos œuvres, nos idoles. Ne vous fiez pas à ce complice. Il sera plus impitoyable pour vous que pour nous !

Il faut avoir vécu, avoir été jeune pendant les dernières années de la Restauration et sous le régime suivant, pour se faire une idée des succès de Gudin. Sa vogue n'avait de rivale que celle d'Horace Vernet, et il y ajoutait le mérite, alors fort rare, de ne rien devoir à l'esprit de parti. Horace, dont la famille était royaliste, jusques et y compris son père, le bon et aimable Carle, — qui l'adorait, — s'était laissé enrôler dans les rangs de ce bonapartisme *libéral*, monstrueuse alliance de mots et d'idées qui nous a coûté bien cher, et qui nous semble aujourd'hui comparable à ce que serait un idiot étincelant d'esprit, un avare prodigue, un libertin chaste, un ivrogne sobre, un anémique hercule forain, un goutteux acrobate, une courtisane vertueuse, une serre-chaude à vingt degrés au-dessous de zéro ou un sentiment généreux dans une assemblée républicaine. Horace Vernet, qui a fait depuis lors bon marché de ses erreurs de jeunesse,

avait du moins cette excuse, que ce fatal contresens favorisait sa passion pour l'uniforme et ses prodigieuses aptitudes pour la peinture militaire. Ses tableaux de batailles, *Jemmapes*, *Valmy*, *Montmirail*, *la Barrière de Clichy*, etc., — qui n'étaient pas bons, que le jury refusait et qui résumaient l'opposition en peinture, furent exposés dans son atelier et lui valurent, à huis clos, plus d'ovations que ses meilleurs ouvrages. Ce qui vaut mieux, ce qui nous ramène à notre sujet, c'est que cette émulation, cette rivalité de gloire, ne brouilla jamais les deux célèbres artistes. Longtemps après, en 1845, Horace passait à Avignon, berceau de sa famille, où il avait conservé de précieuses amitiés. Nous allâmes ensemble faire ou refaire une petite visite au Musée. Vernet, sans daigner honorer d'un regard son *Mazeppa aux loups*, alla droit au magnifique tableau de Gudin, *Vue de la jetée et du port du Havre*, et, se tournant vers les administrateurs : « Voilà votre perle ! » leur dit-il ; et, comme on essayait de lui répliquer par quelques compliments, il ajouta avec un irrésistible accent de sincérité : « Quelle différence ! Moi, quand j'ai peint *le Cheval du trompette*, *le Chien du régiment*, ou, dans une autre gamme, les batailles de l'Empire, les scènes militaires de l'Algérie, l'évasion de M. de Lavalette, l'intérieur de mon atelier, le sujet, le *motif*, a été pour beaucoup dans le succès. Je parlais, tantôt aux instincts militaires de notre pays, tantôt à ses rancunes contre l'invasion et les traités de 1815, tantôt à ses préjugés contre

les Bourbons, tantôt au sentimentalisme bourgeois, tantôt à la curiosité des riches et des oisifs. Mais Gudin! il lui suffit d'une plage, d'une vague, d'un ciel et d'un horizon, pour obtenir des effets magiques, pour émouvoir et charmer quiconque n'est pas insensible aux grandeurs, aux splendeurs, aux terreurs, à l'éternelle poésie de la mer. Que l'on soit royaliste ou révolutionnaire, martial ou pacifique, militaire ou *pékin*, on l'admirera toujours. Si je cultivais le jeu de mots, comme mon père, je dirais que la seule opposition dont Gudin ait besoin, c'est celle de la lumière et de l'ombre, de la lame miroitant sous un rayon de soleil tandis que le fond est assombri par un orage, d'une barque de pêcheurs détachant sa voile blanche sur les brumes du lointain. Gudin, nous dit-il enfin avec une grâce charmante, ne saurait être un étranger ni pour vous, ni pour moi, et nous devons veiller sur sa gloire ; car il est le légitime héritier de mon grand-père Joseph, et mon grand-père était votre compatriote! »

Les sympathies de Gudin pour les Vernet n'étaient ni moins vives, ni moins franches. J'en trouve la preuve dans une page de ses *Souvenirs :* « Un jour, écrit-il, que Carle Vernet était plongé dans une profonde tristesse, causée par le départ de son fils, que mes récits de l'Algérie avaient séduit et entraîné dans cette lointaine contrée, nous l'invitâmes à un grand dîner, auquel avaient été conviés ses intimes. L'excellent vieillard fut si reconnaissant de notre attention, que, au dessert, son esprit se rasséréna et

qu'il fut étourdissant de verve et de saillies. Carle Vernet était à mes yeux la tradition vivante de Joseph Vernet, pour qui j'avais une sincère admiration; car il avait été, avec Horace et Girodet, le maître qui m'avait appris à ne puiser mes modèles que dans la nature. » — Et cet hommage est suivi d'une trentaine de lignes sur Horace Vernet, telles qu'aurait pu les écrire son meilleur ami.

Pas n'est besoin d'être sorcier pour deviner à quel genre appartenaient ces étourdissantes *saillies* de Carle Vernet. Carle était le calembour fait homme, un anneau de la chaîne qui commence à M. de Bièvre pour aboutir à M. Sauzet et à ses humbles disciples. Comme tous les infortunés, atteints de cette maladie, — (il faut les plaindre) — il en faisait un à peu près bon et vingt déplorables. En voici un, qui n'a que le défaut d'être trop connu. Après la première représentation de *Maison à vendre*, l'auteur, Alexandre Duval, fut entouré, au foyer du théâtre Feydeau, d'un groupe d'amis qui le félicitaient de son succès. Carle Vernet seul se taisait et fronçait le sourcil. — « Tu ne me dis rien, mon vieux Carle? fit Alexandre Duval; tu n'es donc pas content? — Et comment veux-tu que je sois content? tu m'annonces une maison à vendre, et tu ne me donnes qu'une pièce à louer ! »

En revanche, les voyageurs de distinction qui visitent le musée d'Avignon peuvent y voir un très joli dessin de Carle, représentant un cheval en liberté dans la campagne de Rome. Au-dessous, l'incorrigible artiste a écrit : « Donné à mon ami R...

à qui j'offrirai d'autres animaux ou monstres marins, à moins qu'il ne dise : « CÉTACÉ ! » — Comme ces visiteurs sont généralement des Anglais, ils lorgnent attentivement le dessin, et disent : « Aoh ! »

Un détail plus littéraire peut vous servir à fixer la place de Gudin parmi les peintres de marine. En 1831, Eugène Sue publia son premier roman sous ce titre énigmatique, *Plick et Plock.* D'après ses amis et quelques lignes de sa préface, il était évident que l'auteur de ce livre aspirait à devenir le Cooper français ; et, en effet, cette prétention et ce rôle se soutinrent dans les ouvrages qui suivirent : *Atar-Gull, la Vigie de Koat-Ven, la Salamandre, le Morne-au-Diable*, et enfin l'*Histoire de la marine française.* A ce début, qui n'annonçait pas *les Mystères de Paris*, Jules Janin, qui rendait compte du livre dans le *Journal des Débats*, terminait ainsi son article : « Aussi bien, qu'avons-nous besoin d'un Fenimore Cooper, d'un Cooper français? Ne le possédons-nous pas? N'existe-t-il pas? Il sait la mer, il la comprend, il l'aime, il en est le maître et l'amant. Elle n'a pas de secrets pour lui. Il s'est initié de bonne heure à ses caprices et à ses colères. Il n'est ni effrayé de ses tempêtes, ni abusé par ses caresses. On ne sait qui, d'elle ou de lui, gagne le plus à cette intimité, à cette familiarité charmante. Elle l'a fait illustre, et il n'est pas ingrat. Sous ses doigts magiques, elle vit, elle gronde, elle sourit, elle se fâche, elle s'apaise ; elle devient un personnage aussi intéressant qu'une héroïne de roman. S'il retrace une de ces grandes scènes histo-

riques auxquelles la mer a servi de théâtre, tout s'anime, se colore, s'agrandit, s'illumine. Calmes ou agités, obscurcis par la fumée des canons ou éclairés d'un reflet d'incendie, les flots qu'il gouverne semblent participer à l'épisode qu'ils encadrent. Ce Cooper français, ce poète, ce peintre, cet enchanteur, vous l'avez déjà deviné, c'est Théodore Gudin. »

Mais, cette fois encore, je vais trop vite ; je voulais m'arrêter à cette *oasis*, à cette trêve de Dieu, à cette lune de miel, à ces incomparables années qui précédèrent la révolution de Juillet. Vous avez lu, ici même, une page des *Mémoires* de Gudin, un touchant récit où Madame, duchesse de Berri, joue le rôle de bienfaitrice et de bonne fée. Elle en avait l'habitude, de ce rôle balsamique; elle obéissait, en le jouant, à sa gracieuse et généreuse nature. Nulle part, elle ne s'y complaisait et n'y excellait mieux que sur la plage de Dieppe, où elle allait tous les ans, qu'elle avait faite sienne par droit de pacifique conquête, et qui aurait pu, tout comme le Gymnase, s'appeler le théâtre de Madame. Quand on songe à ce que devait être cette colonie accourue sur les pas de notre aimable princesse, à ces élégances, à ces beautés, à ces illustrations, à ces plaisirs, à ces largesses, à ces fêtes, quand on compare ces nobles et doux souvenirs aux jovialités républicaines, on se fait à soi-même l'effet d'un mendiant qui aurait été millionnaire. Ce n'était ni la même société, ni le même monde, ni la même langue, ni la même France. La duchesse, la bonne duchesse, souveraine de ce

groupe, en était l'âme, la joie, le sourire; elle répandait partout le mouvement et la vie; elle encourageait les industries locales; elle en créait de nouvelles ; son initiative multipliait et accréditait ces ivoires finement ciselés, sculptés, fouillés, comparables à de la dentelle, qui firent fortune à Paris. Il n'y avait pas un pêcheur qui ne la connût par un bienfait. Les pauvres la bénissaient. Les riches, pour se faire pardonner d'être riches, n'avaient qu'à imiter son exemple. Toute la population *la savait par cœur*, et tel était le charme de ces apparitions annuelles, telle fut leur influence sur la prospérité du pays, telle fut la vivacité de ces souvenirs, que, trente ans après, ils persistaient encore; ils se réfugiaient dans un hommage lointain et un inépuisable regret.

Gudin ne manquait pas une de ces saisons de Dieppe, où la duchesse le comblait de bontés. Ils s'entendaient à demi-mot pour faire le bien. Il y avait, entre ces deux caractères, de précieuses harmonies. Parfois, on eût dit qu'ils se partageaient cette royauté si douce pour leurs sujets : l'artiste avec son pinceau, plus puissant que le trident de Neptune; la princesse avec son ombrelle, plus miraculeuse qu'une baguette de fée. C'est dans cette heureuse phase, dans cette trop courte éclaircie, que se place l'anecdote si bien racontée par Gudin, et publiée, il y a dix-huit mois, par la *Gazette de France*. Une famille d'héroïques *grognards*, officiers de la garde impériale, rivés aux gloires de l'Empire;

le père et le fils Rebsomen. Leur antipathie contre les Bourbons est devenue une haine corse, depuis que le duc de Berri, cédant à un de ces accès de brusquerie qui n'épargnaient pas toujours ses meilleurs amis et qu'il réparait par d'admirables retours, a violemment repoussé et maltraité Rebsomen, qui avait *oublié* de remplacer, sur ses boutons d'uniforme, l'aigle par la fleur de lis. Au bout de dix ans, cette haine est si vivace, que la famille Rebsomen, fixée à Arques, dans le voisinage de Dieppe, a constamment soin d'éviter la rencontre de la duchesse de Berri ; ils ne la connaissent pas ! Elle veut pourtant se faire connaître, se faire aimer, réconcilier ces braves gens avec la mémoire de l'époux qu'elle pleure. La situation est délicate ; un échec serait déplorable ; la difficulté saute aux yeux ; c'est Gudin qui se charge de la résoudre ; il présente aux Rebsomen la duchesse comme sa nièce ; elle est accueillie à bras ouverts, et la voilà, dans ce modeste intérieur, cordiale, affectueuse, souriante, avenante, adorée déjà des enfants, mordant à belles dents aux poires et aux pêches du jardin, exerçant cette magie dont je parlais tout à l'heure, ce magnétisme d'autant plus sûr qu'on le subit avant de l'avoir deviné. Puis, lorsqu'arrive le dénouement, lorsque Gudin révèle le vrai nom de sa prétendue cousine, la partie était gagnée ; les grognards ne grognaient plus, ils pleuraient ; je vous laisse à penser si la glace fut rompue ! Les glaces de la Bérésina y auraient passé tout entières ! Et voyez quel rapprochement ! quel

nom prédestiné! C'est à Arques que la scène se passe. Comme son aïeul Henri IV, la duchesse de Berri venait de remporter sa victoire d'Arques ; une victoire de réconciliation et de paix.

Paulo minora... Permettez-moi maintenant un souvenir plus personnel, qui a le mérite d'être inédit. Gudin avait trop de succès pour ne pas avoir des envieux ; or vous savez comment ils procèdent en pareil cas : à une célébrité éclatante et bien établie ils essayent d'opposer un talent nouveau, une réputation naissante. C'était, si je ne me trompe, en 1827. Il y eut, cette année-là, une Exposition très brillante où se produisit un nouveau peintre de marines, nommé Tanneur ; un type de marin provençal, gai, expansif, bavard, amusant, offrant quelques traits de ressemblance avec Méry, racontant à merveille les légendes de la Cannebière et des Martigues, et possédant, en outre, un véritable talent. Il avait exposé deux bons tableaux. Il n'en fallut pas davantage pour que trois ou quatre journalistes, en quête de paradoxes et de renommées à démolir, déclarassent qu'un nouvel astre avait surgi à l'horizon de la Méditerranée, et que Gudin allait être détrôné par Tanneur. Cette prophétie, peu justifiée par l'événement, courut dans les ateliers, notamment dans celui de l'aquarelliste Hubert, où ma vocation artistique trouvait, chaque matin, une occasion de tomber dans l'eau. Malheureusement pour Tanneur, le public et les marchands de tableaux n'étaient pas du même avis que ce petit groupe de rapins et de

journalistes ; Tanneur *ne se vendait pas*, et il était fort gêné. Gudin en fut informé. Il était alors très lié avec un de mes oncles, paysagiste amateur, mais amateur distingué, un des meilleurs élèves du vieux Bertin. Mon oncle, grand admirateur de Gudin, s'intéressait à Tanneur, qui l'amusait par ses drôleries et que des amis lui avaient recommandé. Un matin, je le vis revenir de chez Schroth qui était le Goupil de ce temps-là, et dont le magasin servait de rendez-vous aux curieux, avides de primeurs et de commérages artistiques. Sa figure rayonnait d'enthousiasme : « Quel excellent homme, ce Gudin ! me dit-il. Sais-tu ce qu'il a fait ? Il savait très bien que *la Pandore* et *le Corsaire*, depuis l'ouverture du Salon, prenaient plaisir à le taquiner en affectant de lui préférer Tanneur; mais il savait aussi que Schroth venait de refuser un tableau que Tanneur lui offrait pour mille francs. Eh bien, il est allé, ce matin, trouver Schroth, chez qui il fait, comme tu penses, la pluie et le beau temps. Il lui apportait un délicieux tableau, dont le marchand, à première vue, lui a offert deux cents louis [1]. — « Non, mon » brave ! » lui a dit Gudin ; « vous m'en donnerez » mille écus, et vous payerez deux mille francs la » jolie marine que ce pauvre Tanneur vous propo» sait l'autre jour. » Schroth a consenti, et voilà Tanneur hors d'embarras !

1. Ne pas perdre de vue les prix courants de cette époque Madame Malibran allait chanter chez le duc d'Orléans (1828), et recevait quinze louis ! (*Ménestrel*, du 16 mai 1880.)

J'ai cité ce trait, parce que l'on ne risque pas de se tromper en supposant qu'il y en a mille du même genre dans la vie de Théodore Gudin, et aussi parce que cet « incognito » d'une charité discrète, délicate, habile à ménager une susceptibilité d'artiste et renfermée entre trois ou quatre personnes, peut contribuer, mieux que des épisodes plus éclatants, à compléter cette généreuse et sympathique physionomie. Quant aux œuvres de cet infatigable pinceau, à ces tableaux si variés, d'un ton si fin, d'une gamme si juste, d'une couleur si lumineuse, d'un aspect si poétique, qui pourraient, eux aussi, raconter l'histoire de la marine française, et dont la liste dépasserait notre cadre, qui ne les connaît? qui ne les admire? Les musées et les collections particulières en gardent fidèlement le dépôt. Si quelques esprits chagrins s'obstinaient à remarquer que cette pure renommée faisait, dans ces derniers temps, moins de bruit, nous leur rappellerions cette Exposition universelle où Gudin, concurremment avec quelques-uns de nos peintres les plus illustres, n'eut qu'à rassembler, sous les yeux d'un public renouvelé, d'un jury cosmopolite, une partie de ses innombrables ouvrages, pour obtenir un splendide regain de succès et mériter les plus hautes récompenses nationales. Il pouvait s'y reconnaître, lui qui avait peint de si admirables effets de soleil couchant sur la mer !

Mais Gudin — je le répète, et on l'a dit éloquemment, — n'est pas tout entier dans l'ensemble de

ses travaux d'art et dans les beautés de sa peinture. Son patriotisme ne se contentait pas d'ajouter un nom au livre d'or de nos grands artistes ; il voulut servir le pays qu'il charmait. Il voulut que l'éclat de ses succès, la nature même de son talent, la spécialité de ses sujets et de ses études, devinssent pour lui des traits d'union avec tout ce qui a fait, depuis un demi-siècle, battre le cœur de LA VRAIE FRANCE. Dès la première expédition d'Alger, il réclamait l'honneur de partager les périls de ces scènes guerrières et navales qu'il excellait à peindre. Il se les assimilait pour être plus sûr d'en rendre exactement l'émotion martiale, les épisodes héroïques, la couleur locale, l'intime relation des personnages, des costumes, des uniformes, des objets extérieurs, avec la traversée, le débarquement, le combat et la victoire. Plus tard, il accompagnait, dans les mêmes conditions, avec la même communauté de dangers, les princes d'Orléans sur cette terre d'Afrique, qui n'était pas alors livrée aux habits noirs. Là ne se bornait pas l'activité, le dévouement patriotique de Gudin. Après avoir été volontaire de la marine et de la guerre, il profita de sa situation unique, à la fois magnifique et inoffensive, saluée dans la chancellerie de l'Art supérieure à celles de la politique, pour devenir partout le diplomate de l'apaisement, pour exercer une balsamique influence, pour adoucir ce qui menaçait de s'envenimer, pour réconcilier ce qui risquait de se brouiller; tantôt auprès du czar Nicolas, dont on n'a pas oublié les implacables

rancunes contre le pacifique roi des Français, et qui en fut puni par la guerre de Crimée ; tantôt auprès de Louis-Philippe, après l'évasion du futur empereur Napoléon III ; tantôt dans les moments de crise qui troublaient le bon accord de la France avec l'Angleterre ; et ici Gudin était d'autant plus en mesure de rendre d'éminents services, qu'il lui suffisait d'un coup de pinceau pour changer un nuage en rayon, qu'il parlait admirablement l'anglais, et que, marié à miss Hay, descendante des Stuarts, fille du général lord James Hay, cousine de la duchesse de Wellington, il pouvait désormais traiter d'égal à égal avec toutes les aristocraties.

Je veux, avant de finir cette notice si incomplète, redire un mot — qui a été déjà bien mieux dit — sur l'œuvre la plus sérieuse de Gudin, en dehors de ses deux mille tableaux, de *la Vague*, de *la Détresse*, de *l'Incendie du Kent*, des *Pêcheurs d'Écosse surpris par l'orage*, du *Port du Havre*, et de tant d'autres toiles mémorables. — La Société française de sauvetage des naufragés met une harmonie de plus dans cette vie si utile, si laborieuse, si brillante et si bien remplie. L'idée lui en fut inspirée par la mort tragique d'un frère aîné qu'il chérissait, et qu'il avait vu se noyer, tandis que lui-même n'était sauvé que par miracle. Dès lors, cette idée ne l'abandonna plus ; il s'y livra avec passion ; il la réalisa avec le concours d'illustres collaborateurs, et, malgré les obstacles et les mécomptes, on a pu dire

de lui : « Le nom de Gudin vivra, tant qu'on ne se lassera pas de contempler la mer, de l'admirer, de l'affronter ou de la craindre ; car nul n'a mieux su peindre ses beautés, conjurer ses dangers, réparer ses méfaits et sauver ses victimes. »

PAUL DE SAINT-VICTOR

—

LES DEUX MASQUE

TRAGÉDIE — COMÉDIE

Un de mes amis, diplomate plein d'avenir, cordialement adopté par l'immense public de la *Revue des Deux Mondes* — (je n'ai que de belles connaissances —), m'écrivait, l'autre jour, en partant pour l'Ukraine : « J'emporte pour la route *les Deux Masques*, de Saint-Victor ; j'ai peur qu'Eschyle n'y soit un peu trop vu à travers la lorgnette d'une *première* parisienne. »

Eh bien, mon cher Melchior, c'est tout le contraire ! Si j'osais adresser un reproche ou plutôt une plainte à ce beau livre, ce serait de n'avoir pas assez de pitié de notre frivolité et de notre ignorance, de se maintenir à une trop grande distance de la place du Théâtre-Français et de la façade du Gymnase, de nous demander parfois un trop vigoureux essor pour rompre avec nos idées parisiennes, avec notre routine d'habitués des fauteuils d'orchestre, et remonter avec l'éminent écrivain aux origines du théâ-

tre, aux métamorphoses de Bacchus, aux grandeurs et aux décadences de ce dieu partagé entre l'Inde et la Grèce, aux détails caractéristiques de son culte et de ses fêtes, aux gradations successives par où passent ses vertigineuses bacchanales avant d'arriver au dithyrambe, puis au chœur, puis au dialogue, puis à Thespis, « substituant l'acteur au narrateur, incarnant le personnage fictif dans l'homme vivant et présent », — et enfin à Eschyle ; Eschyle, le héros du livre, initiateur et précurseur, — je dirais presque révélateur; si grand, que, pour mesurer sa taille, on regarde l'Olympe encore plus que l'Acropole, et qu'il semble se confondre avec les demi-dieux évoqués dans ses tragédies. A le voir dans sa majesté séculaire, trait d'union entre la mythologie et l'histoire, entre les événements et les symboles, on se demande s'il faut le qualifier de poète, de tragique, de pontife ou d'oracle, et l'on a besoin de se souvenir qu'il fut glorieusement blessé à Marathon, pour résister à l'envie de le chercher sur la montagne sacrée, dans l'intimité de Zeus, d'Arthémis et de Pallas-Athénè, ou sur le roc sauvage, théâtre du supplice de Prométhée.

Avant d'entrer dans le livre, deux remarques me sont suggérées par le nom et par la physionomie littéraire de l'auteur. Voilà plus d'un quart de siècle que Paul de Saint-Victor fait — et vous savez avec quel merveilleux talent ! — de la critique dramatique. Cette spécialité le condamne à voir bien des pauvretés, à entendre bien des niaiseries, à n'être

que bien rarement dédommagé de cet écœurant régime par une œuvre éclatante ou recommandable. Pourtant, comme toute situation a ses servitudes, comme une critique purement négative périrait d'inanition, il est souvent forcé d'avoir l'air de prendre au sérieux, d'analyser et de discuter ce qui, sous une plume telle que la sienne, mériterait à peine cinq ou six lignes. De là, pour qui sait lire, dans la plupart de ses feuilletons, une vague impression de dédain, une politesse hautaine de grand seigneur ou de grand artiste ayant à se commettre avec des figures bourgeoises et platement vulgaires; le secret et très légitime malaise d'un homme qui se sait supérieur à sa tâche et surtout à ses sujets. Ce n'est donc pas en guise d'analogies, mais à titre de contrastes, que les beautés de la tragédie antique — en attendant Shakspeare, Corneille et Molière — ont passionné l'écrivain délicat, exquis, raffiné, mis sans cesse en présence des banalités violentes, absurdes, indécentes, grossières ou grotesques, du mélodrame, du vaudeville, de l'opérette, de la féerie et de la farce. Enclin à cette curiosité intelligente et un peu subtile qui cherche et trouve à côté des voies battues, sûr que son prodigieux savoir aura toujours pour trésoriers l'art et le style, il a demandé à ces austères et grandioses objets de sa prédilection et de son étude une diversion, un refuge. Le théâtre grec, le répertoire de Sophocle, d'Eschyle, d'Euripide, d'Aristophane, sont devenus pour lui quelque chose de comparable à ces temples privilégiés où les fugi-

tifs, les proscrits, les *suppliants*, trouvaient un asile contre la colère des dieux ou la méchanceté des hommes. La comparaison est ici d'autant plus juste, que, en lisant ces pages colorées, inspirées, vivantes, qui vont des *Dionysiaques* à l'*Orestie*, dans ce perpétuel contact des théogonies et du drame, on ne sait pas toujours si l'on est devant le péristyle d'un théâtre ou sous les voûtes d'un temple.

L'autre remarque est plus collective et intéresse de plus près l'histoire de notre littérature contemporaine. Nul peut-être, mieux que Paul de Saint-Victor, ne prouve l'inanité des classifications et des querelles d'école. Assurément, s'il avait quinze ans de plus, il se serait jeté en plein dans le mouvement de notre beau romantisme de 1830. On l'aurait vu guerroyer sous le drapeau des sept chefs, non pas devant Thèbes, mais devant les idoles de cette littérature qui se disait classique et qui n'était que momifiée. Arrivé longtemps après la bataille gagnée — ou perdue, — il en gardait encore l'émotion, l'ardeur et comme les derniers frémissements. Sa plus vive amitié littéraire a été pour Théophile Gautier, le plus flamboyant des claqueurs d'*Hernani*. Il reste aujourd'hui au premier rang des ensorcelés de Victor Hugo. Dans ce livre des *Deux Masques*, qui semble écrit au pied du Cithéron ou du Pinde, sous la dictée de Melpomène et de Clio, j'ai relevé quelques discrètes allusions à l'adresse de notre grand poète. Il est facile de deviner à qui Saint-Victor a pensé en traçant les lignes suivantes : « Ce n'est point la seule

ressemblance entre Eschyle et Dante : tous deux, au déclin de leur vie, dans le rayonnement de leur gloire, prirent la route de l'exil. » — et plus loin : « Ce qu'il faut dire, c'est que, comme tous les poètes de sa taille, Eschyle est au-dessus du goût et des règles. Ses difformités sont inhérentes à sa hauteur même. Il y a de l'obscurité sur ses pensées comme il y en a sur les cimes. Il a l'emphase de la tempête et le hérissement du lion. Les toises et les aunes de la rhétorique se rapetissent jusqu'au ridicule, lorsqu'elles s'appliquent à de tels génies. — Qu'ils soient comme ils sont, ou qu'ils ne soient pas! » — Oui, *sint ut sunt, aut non sint!...*

Tout cela est vrai, et, avec tout cela, nous voyons maintenant Paul de Saint-Victor, dans cette œuvre décisive, redevenir ce que la nature l'a fait : un pur classique, non pas de ceux qui se traînent à la suite des modèles, qui se croient les gardiens des saines doctrines de l'art quand ils en reproduisent les formules, qui nous offrent la tisane des liqueurs précieuses conservées dans des vases d'or, mais de ceux qui pratiquent la religion du beau et qui se font une originalité de leur passion pour les maîtres. C'est qu'il y a des familles d'esprits, parallèles aux écoles. Celles-ci sont presque toujours artificielles et *voulues ;* celles-là n'ont qu'à suivre leur penchant naturel pour se fixer là où les rappellent et les retiennent leur idéal, leur instinct et leur goût. Bien des années se sont écoulées. Libéral à ses débuts, avec une nuance de réaction aristocratique et religieuse, ex-

pression enthousiaste et poétique du renouveau, de l'émancipation, de l'épanouissement des intelligences sous une monarchie traditionnelle et tempérée, le romantisme a profité des victoires de la Révolution et des progrès de la démocratie pour verser dans le réalisme. Puis l'avénement de la République radicale l'a dégradé jusqu'au naturalisme, petit-fils ingrat qui l'insulte, le renie et le déshonore. Le spiritualisme s'est enfoncé dans la matière ; le culte de la beauté s'est démis au profit de la laideur. Pendant ce temps, l'auteur des *Deux Masques* échappait à ces tristes métamorphoses ; il se dégageait de ces alliages et de ces scories. Henri Heine disait de Michelet : « C'est un Hindou. » — On peut dire aujourd'hui de Paul de Saint-Victor : « C'est un Athénien. »

S'il était permis de transférer un art dans un autre, je comparerais volontiers le premier chapitre, — *Grandeur et Décadence de Bacchus*, — à une symphonie prodigieuse, conduite par un Berlioz ou un Wagner endiablé, lequel, pour être plus sûr de son fait, plus étroitement assimilé à son orchestre et plus plein de son sujet, aurait préludé à cette exécution foudroyante en vidant quelques amphores, aidé de son état-major. Bacchus circule dans ces pages comme dans les veines d'un buveur héroïque. On se grise en les lisant ; le sang généreux de la treille bouillonne, fermente, écume, éclate aux bords de cette coupe artistement ciselée. Les fumées du vin montent au cerveau, et, à travers ces fumées ardentes, on voit passer, comme dans un rêve, le jeune

dieu, ivre de l'ivresse qu'il communique à toute la création, beau, radieux, irrésistible, adoré, agitant son thyrse, couronné de pampres, traîné dans son char de triomphe par un *quatuor* de panthères, apprivoisant les tigres et les femmes, sultan d'un harem innombrable, suivi de son fantastique cortège, ménades et thyades, mimallones et clodones, lénées et naïades, latyres, œgipans, centaures, le vieux Silène, ce Sancho Pança de la dive bouteille, le bon Pan, résumé de ce panthéisme primitif où se déchaînent toutes les forces de la Nature ; puis tout un groupe d'êtres innomés, à peine détachés des entrailles de la terre, s'ouvrant à la vie sous cette haleine brûlante pour participer au délire universel. Dans cette immense ronde du sabbat païen, que continuera le sabbat diabolique, gigantesque bacchanale que le moyen âge transportera des sommets du Taygète aux plateaux du Blocksberg, telle est la furie du pêle-mêle, que les objets inanimés ne se distinguent plus des créatures vivantes. Une contagion de vie, de mouvement, d'orgie, s'empare des tonneaux, des jarres, des amphores, des cratères et des rhytons du festin. Ils s'animent, ils marchent, ils dansent, ils trébuchent, et leur allure titubante n'est qu'un trait de plus de ressemblance avec les figurants du cortège bachique. Si le chef-d'œuvre d'un écrivain, d'un musicien ou d'un peintre est de nous donner, dans toute son intensité, la sensation complète, la vision, l'hallucination absolue de ce qu'il exprime par des mots, des sons ou des couleurs, on

peut affirmer que ces premières pages réalisent le prodige. La magie de la prose ne saurait aller plus loin.

Au cours de ce prestigieux chapitre, Paul de Saint-Victor nous raconte une légende charmante, — « conte de Perrault enchâssé dans un chant d'Homère ».

Des pirates tyrrhéniens enlèvent Bacchus, qu'ils prennent pour un fils de roi et de qui ils espèrent une riche rançon ; mais voici que le captif devient le maître du navire et se joue de ses ravisseurs. Ses liens d'osier se détachent et tombent d'eux-mêmes. Les mâts se changent en ceps, les voiles disparaissent sous des grappes colossales ; le pont se transforme en vigne, le fond de cale en cave, le gouvernail en treille ; un lierre grimpe au mât comme au tronc d'un chêne, et un dragon volant s'y enroule en guise de liane. Les chevilles des avirons se parent de couronnes ; la carène s'ouvre comme la bonde d'une tonne et vomit un vin pourpré qui rougit les ondes. Un lion rugissant paraît à la poupe ; un ours s'élance de la cale, gueule béante ; les rameurs sentent leurs rames glisser dans leurs mains avec des ondulations de serpents ; les cordages sifflent et dressent des têtes d'hydres. L'enchantement s'étend au delà du vaisseau ; la mer se couvre de végétations et de verdures ; des guirlandes de roses festonnent l'écume des vagues. Le bêlement des troupeaux complète l'illusion et le mirage de ces prairies. Les pirates épouvantés se jettent dans la mer, où ils sont changés en dauphins. J'ai gâté cette page charmante, et

il n'y a plus, hélas ! de dauphins ; mais vraiment il y a quelque chose de cette fantasmagorie étonnante dans ce prologue d'un livre qui, sous une forme exquise, révèle tant d'études sérieuses. Je me figurais, à cette lecture, l'écrivain enveloppé dans la féerie qu'il retrace. Sa plume m'apparaissait comme un thyrse couvert de feuilles et de fleurs ; son encrier comme une amphore sculptée par un contemporain de Praxitèle ; son encre me rappelait ce fameux vin du Sénat de Brême dont chaque goutte vaut un florin. Moi-même, malgré ma sobriété de valétudinaire, je n'étais plus bien sûr de mon équilibre ; j'avais ma part de ce vertige. Je cessais de croire à l'oïdium et au phylloxera. Tout ce que je voyais me semblait, non pas lavement, comme à M. de Pourceaugnac, mais vigne, treille, pressoir, cuve, tonneau, baril, coupe, gobelet, flacon, bouteille, cru de Bordeaux et mousse de Champagne ; ma table s'agitait comme un œgipan, mes chaises dansaient comme des ménades ; des grappes vermeilles se suspendaient au chèvre-feuille enlacé à ma fenêtre ; mon chat prenait des airs de tigre ; les abeilles murmuraient à mon oreille les échos de la grotte de Nysa et des côteaux de l'Hymète : j'avais besoin de reprendre mon aplomb et de recueillir mes esprits pour me dire : « Mon Dieu ! que de chemin il a fallu faire pour arriver de ce carnaval païen à *Polyeucte !* »

Pourtant ce n'est là que le préambule, et je m'y suis beaucoup trop attardé. La tragédie antique va se détacher du culte de Bacchus, prendre un corps,

une langue, une âme, un visage, comme les dieux helléniques, qui ne furent d'abord que les éléments, les forces mystérieuses de la création, de la nature, de l'air, de l'eau, de la terre et du ciel, et que les hommes créèrent à leur image en leur attribuant une puissance surhumaine, afin de satisfaire à la fois le besoin d'adoration inséparable de notre faiblesse, le penchant à invoquer un recours supérieur à notre pouvoir et l'instinctive envie de personnifier les abstractions, de représenter sous une face visible et tangible ce qui nous frappe, nous charme, nous étonne, nous protège, nous domine, nous effraye, nous rassure, dépasse notre entendement, maîtrise notre volonté ou se rit de notre sagesse. Nous avons affaire ici à un artiste trop consommé pour nous laisser longtemps dans cette atmosphère chargée de vapeurs capiteuses, où éclatent plusieurs sortes d'ivresses, où la volupté continue et envenime le vertige du vin, ou les bacchantes déchirent Orphée, où les religions asiatiques ne sont pas encore *expurgées* par le pur génie de la Grèce et dont l'effet le plus sûr serait, à la longue, de nous rendre insensibles aux sublimes et austères beautés contenues en germe dans ces fêtes et dans ces licences. Avec Eschyle, nous nous retrouvons sur la terre ferme, et, s'il nous arrive encore de perdre pied, c'est que les serres de cet aigle nous transportent sur les sommets.

— « Eschyle avait composé quatre-vingt-dix tragédies ; il en reste sept ; c'est le plus effroyable nau-

frage poétique de l'antiquité. Avec des trésors de génie, une masse de mythes, de traditions, de légendes, remontant, par delà Hésiode et Homère, aux origines de la pensée grecque, ont disparu dans ce grand désastre. Un monde s'est évanoui sous la fumée de quelques manuscrits détruits par le feu. »

Ces épaves d'un naufrage irréparable, ces sept tragédies surnageant sur l'*océan des âges* comme pour nous transmettre les adieux des quatre-vingt-trois autres, ont suffi à Paul de Saint-Victor pour esquisser à grands traits cette figure d'homme de génie et de héros, digne du ciseau de Michel-Ange, et pour nous initier, en de magnifiques analyses, non seulement aux beautés tragiques, mais au sens intime et profond des œuvres sauvées du désastre : *les Perses ; Prométhée enchaîné ; les Suppliantes ; les Sept chefs devant Thèbes* ; et *l'Orestie,* trilogie sublime, comprenant *Agamemnon*, *les Choëphores*, *les Erynnies* et *les Euménides*.

On écrirait aisément un volume avec chaque fragment de cette immense épopée, dramatisée et dialoguée, qui embrasse, à vrai dire, toute l'histoire des alliances et des ruptures de la divinité mythologique avec l'humanité, encore trop faible pour penser, parler et agir par elle-même ; point de jonction ou de séparation entre la Fable qui va finir et la vie réelle qui commence ; reliques léguées par l'Olympe à la poésie de tous les temps ; débris d'un monument mutilé dont l'immortalité s'atteste éga-

lement par ce qu'il a perdu et par ce qui lui reste. Quoi de plus beau, par exemple, de plus humain, de plus pathétique, dans ces mystérieuses profondeurs, que le type ou le mythe de Prométhée, tel que Saint-Victor nous l'explique dans des pages assez lumineuses pour éclairer toutes les ombres? Alfred de Musset, toujours *à coté* et dans le vague, pour Prométhée comme pour madame Malibran (voir les intéressants *Souvenirs* de M. Ernest Legouvé), a écrit, dans *Rolla*, ces vers aussi célèbres que dénués de sens :

Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée,
. . . . excepté Prométhée,
FRÈRE AINÉ DE SATAN, qui tomba comme lui!...

Il faut prendre le contrepied de ce vers absurde pour se faire une idée exacte du grand supplicié des envieuses rancunes de Zeus. La spécialité de Satan, — qui, dans tous les cas, pourrait réclamer son droit d'aînesse, — c'est d'être acharné à la perte du genre humain. Prométhée, au contraire, personnifie le libérateur, l'émancipateur, l'être prédestiné qui complète, à ses risques et périls, l'œuvre divine et brave d'effroyables tortures pour doter l'humanité naissante de ce qui lui a manqué dans les premiers tâtonnements de la création, de ce qui doit enfin la placer hors de pair parmi les animaux réduits à leurs instincts. S'il n'y avait pas lieu de redoubler de timidité respectueuse en s'aventurant sur le terrain mobile des affinités, des comparaisons et des

symboles, en essayant de rapprocher des sombres ou riantes fictions du polythéisme les vérités révélées, nous découvririons plutôt de secrètes analogies — (et c'est évidemment la pensée de Paul de Saint-Victor —), entre Prométhée cloué sur son rocher, en proie au vautour qui dévore l'*immortale jecur*, et le divin crucifié du Calvaire.

Ne vous récriez pas! C'est ainsi que Joseph de Maistre, — qui vient de perdre, en la personne de M. Blanc de Saint-Bonnet, un de ses disciples les plus éminents, — saluait, dans l'admirable *Pollion* de Virgile, des allusions prophétiques à la naissance du Rédempteur. Rien n'affirme mieux la vérité de nos traditions et de nos mystères, que ces lointaines parentés, ces fugitives ressemblances, ces grains de sable biblique et évangélique éparpillés à la surface des religions primitives, mêlés à leurs poétiques mensonges, s'insinuant dans leurs origines, reparaissant à leur déclin et revenant à leur point de départ quand sonne l'heure solennelle, alors que les voiles tombent, que les idoles s'affaissent sur leur socle, que les nuages se dissipent, que la bacchanale nocturne s'évanouit dans une chaste aurore, que les éléments et les phénomènes de la nature reprennent possession de ces divinités qu'ils avaient prêtées aux hommes, — alors que les dieux s'en vont, et que Dieu nous reste.

Ceci m'amène à une des parties les plus intéressantes de ce livre où tout est intéressant : au récit des deux guerres Médiques, qui sert de préface à la

magistrale étude sur la tragédie des *Perses*. Marathon, Salamine, Platée, quelles merveilles, même après tant de vers et de prose qui n'ont pas réussi à les gâter! Cette peuplade, à demi cachée dans un archipel, résistant à cette avalanche asiatique où tout est monstrueux, le nombre, la force brutale, les moyens de destruction, le bon plaisir du souverain, le culte, les lois, les mœurs, le mépris de la vie humaine; cette poignée d'hommes triomphant de cette masse énorme, de cette *Armada* orientale dont le seul poids semblait devoir, non seulement écraser soldats, cavaliers, flottes, maisons, bêtes et gens, mais engloutir dans la mer Égée cet imperceptible morceau de terre, quel miracle! Oui, quel miracle! « Si l'Europe, nous dit excellemment Paul de Saint-Victor, avait la reconnaissance historique, elle célébrerait par un jubilé séculaire la commémoration des deux guerres Médiques. Marathon et Platée, Salamine et Mycale ne sont point des batailles locales, circonscrites dans l'intérêt d'un peuple et dans les limites d'une contrée ; leur horizon est celui de l'humanité. » — Après quoi, dans une série de déductions éloquentes et d'ingénieuses conjectures, l'auteur des *Deux Masques* se demande et nous fait comprendre ce qui serait advenu si les Perses avaient triomphé, si « le divin Phœbus n'avait pas abattu Ormuzd sous sa flèche ailée ». Oui, sans doute, ce fut le salut de la civilisation, de l'art, de l'avenir de l'Europe, de la religion du Beau. On peut, on doit y reconnaître une intervention provi-

dentielle, comme dans la victoire de Lépante, qu sauva la civilisation chrétienne, comme dans ces mémorables épisodes où nous voyons un pape, une bergère, une sainte, un moine, un homme de guerre, un saint Léon ou un Charles Martel, arrêter le flot des barbares. Mais, comme les fables ne font des miracles que dans l'imagination des poètes, comme le divin Phœbus, Zeus, Artémis et tout le groupe olympien, sont allés rejoindre Ormuzd dans l'anéantissement des divers paganismes, la conclusion est facile, et nous savons quel est le Dieu qui sauva, à Marathon et à Salamine, la Grèce et le monde.

Je n'ai plus de place, et je n'ai pas dit la vingtième partie de ce que rappelle ou suggère ce livre. Je n'ai pas parlé de cet incroyable bonheur d'expressions, de ces trouvailles de style dont Paul de Saint-Victor a le secret, qui relèvent à chaque instant son récit, et qui sont à sa vaillante érudition ce que les fleurs sans cesse renaissantes étaient au thyrse de Bacchus. Je lui dois deux plaisirs. Après m'avoir charmé, instruit, émerveillé dans ces cinq cents pages, après m'avoir appris ce que je suis censé savoir pour vous recommander son ouvrage, il m'a fait relire *la Fille d'Eschyle*, de Joseph Autran. — « Il ressentit comme une injure la victoire du jeune Sophocle remportant un prix contre lui... On comprend le regard torve jeté par le vieil athlète, se retirant de l'arène, sur l'éphèbe qui découronnait son front chauve; son froncement de sourcils sous ses lauriers humiliés. » — Vous le voyez, les deux

sujets, les deux œuvres, se tiennent de bien près. Eschyle ! le ciel d'Athènes ! *la Fille d'Eschyle ! les Deux Masques !* Quel bain de poésie ! Et, si l'on était égoïste, quelle douceur de tout oublier en regardant le Parthénon !

LE MARÉCHAL DAVOUT

PRINCE D'ECKMUHL[1]

Sans répéter l'orgueilleux témoignage qu'Horace se rend à lui-même, il est permis à un auteur de se réjouir et de s'applaudir, lorsque, après avoir triomphé de bien des obstacles et de bien des fatigues, il vient de terminer une œuvre considérable. Qu'est-ce donc, lorsque l'orgueil, qui, d'après le catéchisme, est un péché, devient une des plus belles vertus et s'appelle la piété filiale ; lorsque cette honnête joie éclaire un souvenir de deuil et va rayonner sur un tombeau, lorsque l'applaudissement se détourne de l'œuvre même pour remonter à une mémoire chère et sacrée ! La marquise de Blocqueville, j'en suis sûr, compte pour rien ou pour peu de chose le mérite d'avoir écrit des pages éloquentes, d'avoir révélé d'éminentes qualités d'historien et retracé sans faiblir ces grandes scènes, ces inoubliables épisodes, tout cet ensemble de gloire, d'enthousiasme, d'ivresse guerrière, d'héroïsme, de revers, d'angoisses, de mal-

1. Par madame la marquise de Blocqueville.

heurs, de coups de foudre, de justices divines et d'injustices humaines, qui va de l'aurore du Consulat aux lendemains de Waterloo. Non ! pour elle, la jouissance d'amour-propre littéraire s'absorbe dans un sentiment plus noble et plus pur. Le talent se fait le serviteur et le complice du cœur. Le proverbe latin — *Scribitur ad narrandum, non ad probandum* — se traduit en sens contraire. Ce n'est pas pour raconter que madame de Blocqueville a écrit, c'est pour prouver. Son succès, c'est cette preuve élevée jusqu'à l'évidence. Elle n'en voulait pas d'autre. L'autre lui est arrivée par surcroît.

Les deux derniers volumes de ce bel ouvrage nous indiquent leur sujet par leurs dates et leurs titres : — *Hambourg, la Russie ; un dernier commandement, l'exil, la mort, les années suprêmes.*

Si nous avions à fixer le moment où l'étoile légendaire de Napoléon devint une comète, où son génie fut pris de vertige, où sa prodigieuse fortune lui porta au cerveau, nous choisirions 1810. Son mariage avec une archiduchesse d'Autriche, la naissance du roi de Rome, le plaisir superbe d'humilier les souverains de race antique en distribuant à sa famille des sceptres tributaires du sien, flattaient également en lui ce que sa mission avait de révolutionnaire et ce que son caractère avait d'absolu. Ce n'étaient plus seulement des victoires nouvelles et de nouvelles conquêtes; c'était comme une consécration idéale, mystérieuse, qui changeait pour lui les conditions du temps et de l'espace, corrigeait ses antécédents, re-

culait ses origines, le faisait presque successeur d'une dynastie fictive et transformait en carlovingien le petit lieutenant d'artillerie, tout en s'accordant avec ses secrets instincts de soldat parvenu. Observez la plupart des hommes qui sont partis de très bas pour arriver très haut. S'ils n'ont qu'une vanité puérile, ils se consumeront en efforts pour créer des ancêtres à leurs millions, à leurs dignités, à leur puissance. Généralement leur orgueil est plus ingénieux ; ils le partagent en deux moitiés ; celle du point de départ et celle du point d'arrivée. Ils se complaisent dans l'immensité de la distance parcourue, parce qu'ils y rencontrent à la fois tout ce qui peut

Chatouiller de leur cœur l'invisible faiblesse :

le souvenir de leurs luttes, le témoignage de leur force, l'excuse de leurs rudesses, la sensation plus complète de leur situation présente et l'agrément de rappeler sans cesse à ceux qui sont restés stationnaires, qu'ils sont réduits à accepter comme leur supérieur et leur maître celui que, en d'autres temps, ils auraient refusé de subir comme leur égal.

Napoléon en était donc à cette extrême limite qui sépare les réalités les plus incroyables des chimères les plus insensées. Il marchait dans son rêve comme un somnambule qui se croirait maître d'en diriger les phases, le dénouement et le réveil. Aussi bien était-il plus impossible de monter du traité de Tilsitt à la conquête du monde qu'il ne l'avait été de passer de l'école de Brienne ou de la garnison de Va-

lence au congrès d'Erfürth ? Il confiait à ses maréchaux le gouvernement de provinces plus vastes que des royaumes. Il offrait à ses tragédiens un parterre de rois. Il prélevait des dotations princières sur le budget des pays vaincus. Il accrochait à des noms plébéiens, en guise d'armoiries, l'étiquette de ses triomphes ; il faisait de la liste de ses prodiges le blason de sa nouvelle noblesse. Il enlevait aux vieux monarques leurs couronnes pour en coiffer ses frères et ses beaux-frères. Il jouait avec la carte de l'Europe comme avec un échiquier dont il avait toutes les pièces dans sa main. Il forçait des fleuves étrangers de prêter leur nom à des départements français. Il bloquait le commerce et la marine de l'Angleterre, jetant son *veto* comme un cordon sanitaire entre l'île et le continent. Il débaptisait les frontières et dépaysait le patriotisme. Il rapetissait la ville éternelle pour qu'elle essayât de tenir tout entière dans le berceau d'un enfant [1].

Oui ; mais, avec tout cela, une secrète inquiétude se mêlait à l'enivrement de ces merveilles. Il avait le prestige de sa grandeur, il n'en avait pas le calme. Son génie, tout-puissant pour l'élever au-dessus de toutes les vraisemblances humaines, ne réussissait pas à le défendre de je ne sais quel malaise qui l'empêchait de jouir pleinement de sa fortune et de sa gloire. Les avares subitement enrichis ont toujours peur qu'on ne les vole. Napoléon ne craignait pas

1. Victor Hugo.

de se voir reprendre ce qu'il avait conquis ; mais, obéissant à sa destinée, aux conditions mêmes de son omnipotence, qui ne lui permettaient pas de s'arrêter dans sa marche ascendante, il se demandait tout bas si, à force de monter, cette fatalité dont il était à la fois le favori et l'esclave ne le condamnerait pas à descendre. A cette vague inquiétude ajoutez sa brusquerie naturelle, les inégalités de son humeur, son défaut d'éducation aristocratique et mondaine, ses accès de colère presque maladive, sa perpétuelle envie de faire sentir à ses créatures qu'elles n'existaient que par lui, son courroux chaque fois que ses ordres n'étaient pas assez bien compris et exécutés assez vite, sa manie de considérer les collaborateurs de son œuvre comme les instruments passifs et subalternes de sa volonté ; vous vous expliquerez les coups de boutoir qu'il prodiguait à ses généraux et les formes acerbes qu'il donnait à son mécontentement. Mais, ici, je remarque une nuance qui m'est suggérée par le récit de la marquise de Blocqueville et par les lettres autographes du grand empereur. Avec Rapp, par exemple, brave comme son épée, dévoué et docile comme un caniche, mais un peu borné peut-être et médiocrement raffiné, les boutades sont violentes, à l'emporte-pièce ; les mots de *bêtises* et de *bévues* surabondent, et la réprimande irait jusqu'à l'injure, si elle n'était tempérée par une certaine familiarité. Pauvre Rapp ! Comment le nommer sans rappeler la scène touchante que vous retrouverez dans les journaux du temps, et qui eut lieu, aux

Tuileries, le 8 juillet 1821 ? En apprenant la mort de son empereur, dont il avait été, pendant quinze ans, le fidèle aide de camp, Rapp ne put retenir ses larmes et alla s'enfermer chez lui. Le lendemain, Louis XVIII le fit demander, et lui dit : « Rapp, je sais que vous êtes très affligé de la nouvelle que j'ai reçue ; cela fait honneur à votre cœur ; je vous en aime et vous en estime davantage ! » — Ici, le cœur du brave soldat le servit mieux que l'esprit du courtisan le plus délié. — « Sire, répondit-il, je dois tout à Napoléon ; tout... même l'honneur d'être en ce moment auprès de Votre Majesté et d'obtenir son estime ! » — N'est-ce pas que nos Rois avaient du bon, et que ce court dialogue est également honorable pour celui qui ne consent pas à être ingrat, et pour celui à qui il plaît que l'on soit reconnaissant ?

Avec le maréchal Davout, le ton est tout différent. Le maître peut être mécontent, ombrageux, anxieux, injuste, irascible. On devine qu'il se sent en présence d'une grande âme, élevée, fière, fine, cultivée, délicate, *sensible*, qu'il n'a ni le droit de froisser, ni le pouvoir d'humilier. Davout — nous l'avons dit à propos du premier volume — fut du très petit nombre des généraux auxquels Napoléon fit l'honneur d'en être jaloux, parce qu'ils savaient vaincre sans lui, parce qu'il devinait qu'il ne les créait pas, qu'ils avaient leur valeur propre, leur physionomie, leur originalité, leurs talents militaires en dehors de son rayonnement ; que leur laurier n'était pas un rejeton du sien, et que, sous tous les régimes, ils auraient

glorieusement accompli leur tâche d'hommes de guerre et de chefs d'armée. Un autre trait caractéristique de cette héroïque figure, c'est que Davout, quoique fort peu *gâté* par Napoléon, fut du nombre encore plus restreint des maréchaux qui ne se laissèrent pas envahir par cette lassitude, cet engourdissement naturel à l'homme éprouvé par tous les hasards de la vie des camps, échappé à bien des périls, touchant au déclin de l'âge, dépossédé des ardeurs de la jeunesse, arrivé au delà de ses ambitions les plus hardies, sachant que, au-dessus du bâton de maréchal, il n'y a plus rien dans sa giberne, et enclin à désirer une accalmie, une paix qui lui permette de se reposer et de jouir après avoir tant combattu. Lorsque Napoléon, aux jours suprêmes de détresse, d'abandon et de déchéance, se plaignait d'être délaissé et trahi par ceux qui lui devaient tout, il méconnaissait la logique des passions dans les âmes ordinaires. C'est justement parce qu'ils lui devaient tout, parce que leurs parts avaient été faites dans la gigantesque part du lion, qu'il leur aurait plu de faire halte. Ils lui en voulaient d'être insatiable, de les lancer incessamment dans de nouvelles aventures, de les exposer à perdre d'un coup ce qu'ils avaient gagné en quinze années de batailles, de compromettre dans un *paroli* colossal leur enjeu et le sien. S'il était permis de comparer un passé d'héroïsme et de gloire à un présent d'opprobre, de petitesses, de lâchetés, d'égoïsme et de bassesses, je dirais que, à cette date sinistre de 1813 et 1814, les maréchaux

étaient des opportunistes aux prises avec le plus formidable des intransigeants.

Davout avait toute sorte de raisons pour tenir à la vie, pour aspirer à un repos qui le rendrait à son foyer et à sa famille. Ces raisons, elles éclatent à toutes les pages de sa correspondance, qui occupe une si large place dans le bel ouvrage de la marquise de Blocqueville. Si je suivais mon penchant, je négligerais peut-être le héros, le magnanime échappé des glaces de la Bérésina, de l'incendie de Moscou et des affres de la retraite, le gouverneur de Hambourg, aussi intègre qu'habile, aussi conciliant qu'énergique, pour me souvenir avec le poète

Que les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père,

et retrouver le prince d'Eckmühl *at home*, dans toute l'effusion de sa tendresse pour sa femme, pour ses enfants, pour cette chère *tard-venue* qu'il aimait tant à faire jouer sur ses genoux, sans se douter que, ne pouvant continuer son nom, elle ajouterait à sa gloire, et qu'elle serait un jour, non pas son panégyriste, — il n'en avait pas besoin, — mais son biographe, ce qui est encore, avec de tels hommes, le meilleur des panégyriques. Ce Davout de l'intimité, de la familiarité épistolaire, est plus neuf que l'autre ; nous ne le connaissions pas : Auerstaëdt, Tzarnova, Golinisse, Eylau, Thann, Heilsberg, Eckmülh, Wagram, ne nous en avaient rien dit. Sa fille seule, — la fille la plus passionnément dévouée à sa mémoire, — pouvait le révéler, et, pour ainsi dire, le compléter.

Quelle que soit la complaisance de l'histoire, du monde et de notre faiblesse, quelles que soient les fascinations du génie, le grand homme n'est complet que lorsqu'il unit la bonté à la grandeur, lorsqu'il garde intactes, sous le feu de l'action, dans le vertige des batailles et des victoires, au bruit des acclamations du peuple ou de l'armée, ces exquises délicatesses de l'âme qui sont aux facultés plus hautes du guerrier, de l'artiste, de l'écrivain, du politique ou du poète, ce que la fleur des champs est aux chênes de la futaie. Quand ils possèdent cette bonté souveraine, ils y mettent plus de grâce et plus de charme que les hommes ordinaires. On leur en sait plus de gré ; on se lasserait peut-être de les admirer ; on se repose en les aimant. Puisque je viens de parler de fleur, j'ose varier ma comparaison. Il semble que, dans ce deshabillé de leurs affections domestiques, dans leur négligé du matin et du soir, ces hommes illustres remplacent à leur boutonnière, — côté du cœur, — par un bleuet ou une rose, — les décorations triomphales si vaillamment gagnées. Napoléon fut immense, colossal, épique, démesuré, merveilleux, surhumain, prodigieux, étonnant, stupéfiant. Il ne fut pas bon. C'est le pied d'argile de cette statue de titan ; c'est le dur silex, incrusté sous la mamelle gauche de ce marbre de Paros.

Ceci m'amène à cette crise aiguë des Cent-Jours, où les âmes les plus droites, les consciences les plus nettes, les plus fiers courages, purent se comparer à des voyageurs égarés, par une nuit d'orage, sur un

route inconnue. Ce n'est pas une lumière qui les guide, c'est un éclair qui les éblouit. Que faire ? Sacrifier la France à cet impardonnable revenant ? Repousser ou combattre ce chef, ce maître, ce dompteur, dont on avait tant de fois subi le prestige, salué le génie, dont le drapeau rappelait tant de gloires, et qui, dans cette dernière aventure, apparaissait plus extraordinaire qu'à Marengo et à Austerlitz ? Le prince d'Eckmühl voulut être avant tout — hélas ! ou après tout — Français et soldat. Vous lirez, dans le quatrième et dernier volume, l'héroïque et sombre histoire de ses résistances, de ses luttes, de ses efforts, de son ministère, de tout ce qu'il fit, de tout ce qu'il aurait voulu et pu faire encore pour tenir en échec nos vainqueurs, sauver l'honneur de nos armes, en appeler de l'arrêt sans appel de la journée de Waterloo, et traduire dans son admirable langue le vers de Virgile :

Una salus victis, nullam sperare salutem !

Par malheur, telle était la situation, que la colère des partis déconcertait l'équité des juges, et que la violence des passions dénaturait l'accomplissement du devoir. Nous l'avons dit, et nous ne nous lasserons pas de le redire ; le retour de l'île d'Elbe fut l'attentat le plus funeste et la plus effroyable calamité d'un siècle et d'un pays qui n'en sont plus à compter avec les catastrophes et les crimes. Ce qu'il eut de plus fatal, ce ne fut pas de faire couler encore, après tant de sang répandu, un flot de sang héroïque, d'in-

terrompre à coups d'épée une œuvre de réparation, de restauration, de convalescence et de paix; de rouvrir des blessures, d'envenimer des cicatrices, de provoquer une seconde invasion, de diminuer, en attendant pire, la surface de notre territoire. Ce fut de troubler profondément les consciences, de bouleverser l'âme de la France, de déplacer l'idéal du devoir et de la discipline, de créer une alliance monstrueuse entre des opinions contraires, qui, en 1814, étaient séparées par des abîmes. Revenus après Waterloo, les Bourbons ne furent plus maîtres ni de contenir dans le Midi les fureurs populaires, ni de modérer les exigences des armées étrangères, ni de conjurer cette réaction vengeresse qui, sous prétexte de trahison, allait choisir pour victimes des hommes consacrés par quinze ans de prodiges et compromis par un moment de faiblesse. Le lendemain de la promulgation de la Charte, la jeune génération, dite *libérale,* était plus près de Louis XVIII que de Bonaparte. Le lendemain de l'exécution du maréchal Ney, un invincible malaise, de sourdes rancunes, des pressentiments sinistres, préparèrent le revirement de l'opinion qui devait décider de l'avenir. Les souvenirs de la grande révolution et des échafauds de 93 s'étaient effacés, comme par enchantement, dans une émotion presque universelle de délivrance, d'apaisement, de réconciliation, de clémence et d'oubli. La brutale rechute de 1815 renouvelait, des deux parts, des griefs dont la royauté et la nation durent également se ressentir. Pour l'une, ils se traduisaient par

le mot *incorrigible*, pour l'autre, par le mot *méfiance ;* pour toutes deux, par le mot *irréparable*. Les offensés pardonnent quelquefois ; les offenseurs jamais.

Davout sortit de cette crise sans peur et sans reproche, mais non pas sans disgrâce. Il fut exilé à Louviers. Avec quelle résignation philosophique et chrétienne il paya ce tribut au malheur des temps, ses lettres nous le prouvent. L'homme grandit encore au moment où le soldat était frappé. Il ne songe qu'à sa famille, à ses proches, à ses dettes, si honorables après des années où il avait exercé des commandements sans limite, gouverné de vastes provinces, touché d'énormes subsides de guerre, remué des millions du bout de son bâton de maréchal, et où il aurait pu, sans trop de scrupule, se figurer que la France devait le doter d'autant de richesses qu'il l'avait dotée de victoires. On ne peut lire sans attendrissement cette partie de sa correspondance et les commentaires ajoutés par la plume filiale. Victorien Sardou rappelait récemment, à l'Académie française, la phrase célèbre de Sénèque, — « qu'il n'est pas au monde de plus beau spectacle que celui du juste, de l'honnête homme, en lutte avec l'adversité ». — Nous avons ce noble spectacle à chacune de ces pages. Seulement, ici, l'honnête homme est un héros : le juste subit une injustice ; l'adversité donne la réplique à des états de service, comme on en rencontre bien peu, même dans les chants homériques de l'épopée napoléonienne.

La cause est gagnée ; ne sied-il pas, avant de finir,

de rendre hommage à la femme d'élite qui l'a si éloquemment plaidée, — que dis-je! qui était sûre de la gagner en la racontant ? Ce qui me frappe dans le livre de madame de Blocqueville, c'est la hauteur où elle a su constamment se maintenir. Dans les détails les plus familiers, elle reste non seulement grande dame, — cela va sans dire, — mais inaccessible aux vulgarités, aux commérages, aux mesquines représailles. Quand une brusquerie de Napoléon la froisse dans sa légitime admiration pour son père, elle écrit simplement : « Les esprits agités rendent difficile la tâche des subordonnés. » En lisant ces derniers chapitres, je ne pouvais me défendre d'un rapprochement. Le prince d'Eckmühl et, par conséquent, sa fille, ont eu bien plus à se plaindre de Bonaparte que M. et madame de Rémusat. La femme d'esprit — de petit esprit — dont on vient de publier les *Mémoires*, a pu en vouloir à Napoléon de l'avoir fait passer par les diverses phases qui vont de l'enthousiasme à l'antipathie. Mais, en somme, c'est à lui qu'elle avait dû, ainsi que son mari, d'échapper à la gêne léguée à tant d'anciennes familles par les maléfices révolutionnaires, et, si le grand Empereur l'avait rendue témoin de ses rudesses, de ses boutades, de ses colères, de ses trivialités, des alternatives de ses bottes et de ses pantoufles, elle s'était plutôt soumise que démise. Ce n'était pas une raison pour chercher *la petite bête* dans le grand homme, pour écrire un livre réaliste à propos d'un personnage héroïque et pour récolter des *potins* dans un poème.

La marquise de Blocqueville a excellemment compris cette nuance; elle a deviné que, pour mieux honorer la mémoire de son père, elle ne devait pas sortir de cette radieuse atmosphère où tout fut grand, même les fautes, même les folies, même les iniquités, même les crimes. Acclimatée sans effort à la région des aigles, elle a refusé d'en descendre. Aussi, en dehors du but unique que se proposait sa piété filiale, a-t-elle mérité et obtenu un succès qui doit compléter pour elle le sentiment d'une tâche magnifiquement accomplie. Après avoir lu son ouvrage, nous oublions les turpitudes de l'heure présente, et nous nous disons que ce monument de famille, en glorifiant un héros, réhabilite une littérature.

M. ÉMILE ZOLA

LE ROMAN EXPÉRIMENTAL

Je regarderais la critique comme la plus pitoyable des jongleries, s'il suffisait qu'un homme dont je déteste la littérature fît un quart de conversion, contrariât un moment ses alliés naturels et donnât gain de cause à ses adversaires, pour m'amener à déclarer non avenu tout ce que j'ai écrit, tout ce que je puis écrire encore contre ses livres, ses programmes et son école. M. Émile Zola reste pour moi l'auteur de *l'Assommoir* et de *Nana*, le Barnum de son propre génie qui manque de propreté, le romancier à poigne enlevant le succès à grand renfort d'affiches et de réclames, l'introducteur des vocabulaires du premier métier de M. Zéphirin Constans, et non pas du tout le publiciste timoré, consciencieux, susceptible, qui, faute de voir se réaliser la république de ses rêves, se dédommage de ses mécomptes en fustigeant les républicains. M. Zola, on le sait, ayant appliqué aux grands citoyens qui nous gouvernent

ses infaillibles procédés de conteur *expérimental*, ayant colligé dans ce travail une forte provision de vérités désagréables, et voulant publier dans les journaux opportunistes et radicaux une nouvelle édition du *Petit Almanach des grands hommes*, s'est vu arrêté dans son généreux essor par ceux-là mêmes qui n'avaient pas trouvé dans *Nana* une syllabe à retrancher. Il a transporté dans un journal conservateur son appareil photographique, et l'Europe s'est attendue à une série d'exécutions magistrales et capitales, qui eût été le contraire du *Massacre des innocents*.

Eh bien, pas n'était besoin d'être sorcier pour prédire à M. Zola que son rôle de justicier n'aurait pas beaucoup plus de représentations que l'infortuné *Bouton de rose*, et que, après avoir égorgé M. Ranc, échiné M. Jules Ferry, égratigné M. Jules Grévy, effleuré M. Edmond About, taquiné M. John Lemoine, lutiné M. Gambetta, traité les trente-six républiques comme notre ami Arsène Houssaye a traité les trente-six vertus de son héroïne, il n'aurait plus qu'à s'escrimer dans le vide et à terminer son insignifiante campagne ; non pas que les sujets fussent épuisés, — ils sont inépuisables, — mais parce qu'il s'était fourré dans une impasse, parce qu'il se créait une situation fausse, parce que ses antécédents, ses ouvrages, ses opinions, sa physionomie, son signalement politique et littéraire, rendaient sa tâche impossible. Il avait dit avec la solennité d'un hiérophante : « La République sera naturaliste, ou

elle ne sera pas. » — On pouvait lui répliquer avec bien plus de certitude : « Le naturalisme sera républicain, ou il n'a pas de raison d'être. »

Les pessimistes, les sceptiques, les ironiques, — qui ne se trompent pas toujours, — avaient attribué cette soudaine volte-face à deux causes : l'envie de faire parler de soi dans un moment où, grâce à des diversions violentes, on en parlait un peu moins, et le dépit bien explicable d'un homme de talent, qui, se comparant aux lamentables médiocrités, aux grotesques nullités de la République officielle ou officieuse, s'étonnait que l'on n'eût pas encore songé à faire de lui un ambassadeur ou un ministre. C'est peut-être injuste ; mais comment croire à des motifs moins personnels et plus sérieux ? Où découvrir le fil — ou la ficelle — qui rattacherait M. Zola à un parti, à une idée de conservation, de réparation et de respect ? Où rencontrer le point de soudure entre ses écrits qu'il ne renie pas, et une société qui a bien pu, par curiosité et par faiblesse, acheter et lire ses livres, mais qui ne peut pas, en conscience, le considérer comme un des siens ! Cette société, quoique bien déchue ou déroutée, a des croyances, des traditions, des goûts, des manières, des délicatesses de sentiment et de langage, des indignations, des mépris. Comment M. Zola s'y prendrait-il pour s'inoculer tout ce qu'il ignore, pour s'associer à tout ce qu'il offense, pour s'unir à tout ce qu'il a blessé ? Vous figurez-vous M. Zola montrant patte blanche, copiant *le Loup devenu berger*, s'acharnant contre

l'exécution des décrets, l'expulsion des jésuites, le crochetage des portes et des serrures, tous les détails de la guerre au bon Dieu, lui dont la littérature sue l'athéisme et le matérialisme par tous les pores? Le voyez-vous *éreintant* M. Constans, lui dont le répertoire offre tant d'analogies avec les débuts de notre ministre de l'intérieur et qui, pour être logique, devrait l'admirer sous ses deux faces, dans les œuvres de son passé et dans les exploits de son présent ? L'entendez-vous, acclamant le retour de la monarchie? Franchement, ce jour-là, j'aimerais autant ne pas l'entendre; il me répugnerait de saluer dans le cortège les personnages de M. Zola, de voir la Royauté revenir avec Nana pour dame d'honneur, Eugène Rougon pour ministre, l'abbé Mouret pour aumônier, le comte Muffat pour chambellan, Virginie pour lingère, Gervaise pour blanchisseuse, et Coupeau pour marchand de vins.

Non, non! il y a des prédestinations que l'on ne saurait vaincre, des vocations que l'on ne saurait démentir, des affinités électives que l'on ne saurait renier; il y a des religions négatives qu'il est impossible d'abjurer, des étiquettes que l'on ne peut détacher sans briser la fiole, des enseignes que l'on ne peut décrocher sans supprimer le magasin. M. Zola est voué à la République, comme certains enfants sont voués au bleu ou au blanc. Il lui est rivé, et j'ajoute qu'il ne pourrait, sans ingratitude, la chicaner pour des vétilles. Que lui reproche-t-il ? De n'avoir pas enfanté, par douzaines, des lions et des aigles?

Mais, si elle n'avait pas mis au monde une magnifique collection de chacals, d'hyènes, de fouines, de putois, de couleuvres, de vipères, de frelons, de reptiles, de vautours, de canards, d'engoulevents, de pies-grièches, de pierrots et de mésanges (en provençal *serruriers*), les innombrables éditions dont M. Zola est si fier seraient réduites des quatre-vingt-dix-neuf centièmes. C'est elle qui a créé cette atmosphère spéciale où prospèrent côte à côte la littérature pornographique et les romans de MM. Zola, Wast-Ricouard, Léon Hennique, Céard, Maupassant, Huysmans et Paul Alexis. Le chef attitré de cette pléiade croit-il, par hasard, que, si le maréchal de Mac-Mahon avait gagné la bataille de Reischoffen ou si l'Assemblée, librement nommée le 8 février 1871, n'avait pas été détournée de ses voies monarchiques par les roueries de M. Thiers, *l'Assommoir* et *Nana* auraient été possibles? Il n'y aurait pas eu un éditeur pour les publier, pas un badaud pour les acheter, et lui-même n'aurait pas eu l'idée de les écrire. C'est la République qui a fait M. Zola; il est condamné à la bénir, comme sa bienfaitrice, sa marraine, sa nourrice et sa patronne. D'ailleurs, eût-elle envers lui les torts les plus graves, n'a-t-elle pas tout réparé d'avance en lui donnant M. Duhamel et M. Margue?

Tout cela est si vrai, que, après trois ou quatre escarmouches plus ou moins réussies, M. Zola, de lassitude, est tombé *dans l'Herbe*. On s'attendait à le voir continuer son carnage. Le moment y prêtait.

Quelle aubaine pour un converti qui veut regagner le temps perdu, pour un néophyte qui veut déployer le zèle du nouveau prêtre ! La diplomatie, Dulcigno, le patriotisme de M. Barthélemy-Saint-Hilaire et le chauvinisme de M. Gambetta, le conseil municipal de Paris, la désorganisation de l'armée, l'exécution des décrets, le crochetage des serrures, les prouesses de M. Farre, M. Jules Ferry président du conseil, l'héroïque attitude des préfets, l'infanterie, la cavalerie et la gendarmerie rangées en bataille contre quelques moines inoffensifs, la cohorte des crocheteurs huée par les honnêtes gens et applaudie par les voyous, nos seigneurs et maîtres hardis contre Dieu seul, lâches avec les panégyristes de la Commune, les carambolages de M. Grévy, le double-six de M. Cazot, les kiosques tapissés d'images obscènes avec approbation et privilège, les évêques poursuivis, la croix d'honneur déshonorée, la canaille courtisée, le sacrilège encouragé, le blasphème estampillé, toutes les variétés de l'arbitraire, de l'illégalité, du cynisme, de l'oppression et de l'opprobre, que de textes pour une plume vengeresse ! Que de lanières pour un fouet ! Que de provisions pour un grenier à sel ! Que de tisons pour un fer rouge ! Que d'épaules pour une flétrissure ! Que de trésors pour un Juvénal en rupture de ban républicain ! On ouvre le journal en frémissant d'avance de tout ce qu'on va y trouver de mordant, de sanglant, d'incisif, de brûlant, d'implacable ; on se représente un amas de jambes cassées, de mâchoires

démontées, de côtes enfoncées, d'yeux crevés, d'épidermes écorchés, une boucherie, un charnier, un ossuaire, un trophée de bistouris maniés par Archiloque ; — et on lit : « Voici l'hiver. J'en aime les premières tristesses, douces comme des mélancolies, l'odeur forte des feu lles tombées et le frisson matinal de la rivière, etc., etc., » total, quatre colonnes de description anodine, avec les inévitables récidives, du « silence frissonnant qui descend des arbres », — « d'une majesté, d'une sérénité venant de ces deux azurs, le ciel et le fleuve, où le sommeil des arbres était si pur » (??), — « de la nappe d'eau qui prenait le poli bleuâtre de l'acier », — « des pelouses déroulant le velours tendre de leur gazon, coupé des rayons obliques du soleil qui glissaient entre les troncs », — « d'une trouée d'or qui empourprait le brouillard », — « de la rivière, très bleue, qui se pailletait d'étincelles sous le soleil triomphant », — « après avoir exhalé une haleine qui montait avec un bercement », — et enfin, la *buée*, la sempiternelle *buée*, qui est le *merci, mon Dieu !* de cette école, — « la *buée* légère qui se dégage de l'eau », la *buée* sans laquelle le roman naturaliste manquerait à tous ses devoirs et donnerait des vapeurs à sa clientèle. S'attendre à un Hogarth réussi, et ne rencontrer qu'un Corot manqué, c'est faible !

C'est faible, mais c'est logique. M. Zola ne pouvait avoir avec la République qu'une querelle d'amant, et l'on sait que ces querelles-là ne sont ni sérieuses ni durables. Aime-t-il ce qu'elle hait ? Dé-

teste-t-il ce qu'elle adore ? Voudrait-il sauver ce qu'elle proscrit ? Honore-t-il ce qu'elle outrage ? Croit-il à ce qu'elle nie ? S'indigne-t-il de ce qu'elle tolère ? Est-il endommagé par ce qu'elle produit ? Respecte-t-il ce qu'elle blasphème ? Aurait-il envie d'échanger *la Marseillaise* contre *Vive Henri IV!* le buste de la Marianne contre le portrait de notre Roi, l'œillet rouge contre le lis, Farre contre Bourbaki, Cazot contre Baragnon, la licence républicaine contre la décence monarchique? Non! il ferait un mauvais marché, et nous serions les premiers à l'en dissuader. Non! Qu'il retourne à ses moutons, consommateurs naturels de l'herbe où viennent d'échouer ses haines, ses colères, sa verve et ses satires. Nous ne voulons pas oublier le deuil filial, le malheur de famille qui l'a récemment frappé, et qui nous le rendrait mille fois plus sacré que son mouvement tournant de gauche à droite. S'il est bien conseillé, il profitera de ce douloureux événement pour renoncer à une aventure sans issue possible, qui lui attire des injures et qui ne saurait désarmer nos méfiances et nos rancunes. Il a mieux à faire, notamment à surveiller, à l'Ambigu, sur le théâtre des succès de Mes-Bottes et de Bibi-la-Grillade, les répétitions de *Nana*.

En attendant, il publie un volume d'esthétique transcendante, sous ce titre : *le Roman expérimental*. *Expérimental !* Voilà un mot qui me fait rêver. Que peut-il bien vouloir dire ? Appuyé sur l'expérience? Mais l'expérience, c'est l'observation ; l'observation

tour à tour exercée sur autrui et sur soi-même, cueillant sa gerbe, tissant sa toile, soumettant ce premier travail à une attentive analyse, à un sévère contrôle, le dégageant des scories et de l'alliage, puis le fécondant par un effort d'imagination qui donne à tous ces traits observés, épars, individuels, une valeur collective, une forme, une vie, un mouvement, une âme, un visage, et enfin les résumant en quelques figures, qui sont des types si l'auteur a du génie, et qui ne sont que des personnages s'il n'a que du talent. Mais alors, nous sommes parfaitement d'accord. Qui a jamais prétendu que l'observation ne fût pas nécessaire au roman? Depuis quand les maîtres du genre ont-ils essayé de s'en passer, soit qu'ils observent leur prochain, soit qu'ils s'étudient et se racontent eux-mêmes? Qu'est-ce que *René*, *Corinne*, *Adolphe*, *Delphine*, *Valérie*, *la Confession d'un enfant du siècle*, *Lélia*, *Marianna*, *Valentine*, sinon le procès-verbal d'un sentiment, d'une passion, d'une crise morale, d'un phénomène du monde intérieur, pris sur le fait, saisi dans le vif par un écrivain supérieur dont l'art consiste à faire d'un cas particulier, personnel, intime, une œuvre collective où peuvent se reconnaître d'autres passions, d'autres caractères, d'autres âmes? Seulement, si M. Zola réclamait l'honneur de cette découverte, ce serait exactement comme si je me vantais d'avoir découvert le pont d'Avignon, théâtre de cette absurde *Eau de Jouvence*, une des nombreuses erreurs de M. Renan. Mais non! M. Zola ne l'entend pas ainsi.

Pour lui, ce mot *expérimental* a un sens tout différent. L'opération physiologique se divise en deux parts. L'observation n'est que le préambule, l'*embryon* de l'expérimentation. Exemple : *J'observe* que vous êtes taillé en Hercule, que vous avez des épaules athlétiques et des *biceps* formidables ; voilà l'observation. Vous me donnez un gigantesque coup de poing, qui m'envoie rouler à dix pas ; voilà l'expérimentation. En d'autres termes, l'observation n'a de valeur que lorsqu'elle est justifiée et complétée par l'expérience.

Je l'avoue, cette distinction, capitale aux yeux de M. Zola, me laisse froid. J'admets très volontiers qu'elle soit indispensable en physique, en chimie, en pathologie, etc. Mais le roman, qui réside tout entier dans l'alliance du réel et de l'idéal ; elle ne peut que lui nuire et le réduire aux conditions littéraires du *Fait-Paris*, de la cause célèbre ou de la *curiosité*. J'étudie un avare, un ambitieux, un hypocrite, un égoïste, un libertin, un intrigant, un scélérat, un roué. Une fois maître de mon sujet, c'est à moi de les faire agir et parler, d'inventer, de grouper les traits caractéristiques qui changent ces abstractions en créatures vivantes. Si j'attends que ces caractères se soient affirmés par un acte quelconque, je me diminue ; je n'ai plus le mérite de l'invention ; je cesse d'être un romancier, un artiste, pour n'être qu'un simple *reporter*, et non pas un juge d'instruction, comme M. Zola voudrait me le faire croire. Le juge d'instruction va du connu à l'in-

connu. Ici, on ne tiendrait compte que du *connu*, de ce que l'on a soi-même vu, touché, expérimenté à l'aide d'un procédé pareil à ceux des vivisecteurs ou des anatomistes. Appliquer les méthodes scientifiques à l'art charmant des la Fayette et des Prévost, des Lesage et des Fielding, des Souza et des Krüdener, des Walter Scott et des Nodier, des George Sand et des Mérimée, des Sandeau et des Feuillet, subordonner à des formules l'émotion du lecteur, raconter une histoire pathétique, comique, sentimentale, passionnée, amusante, tragique, extraordinaire, humaine, de la façon dont on s'y prend pour combiner deux gaz, pour prouver que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, ou pour examiner ce qui se passe dans les entrailles d'un chien, c'est tuer le roman ; c'est confondre ce qui s'exclut ; c'est destituer l'imagination sans profit pour la science ; c'est nous donner raison, à nous qui prétendons que rien n'est plus artificiel, moins naturel que le naturalisme.

Au surplus, il est facile de deviner l'arrière-pensée de M. Zola, quand il cherche à inaugurer ce système. Comme chaque jour, surtout depuis l'avènement de la République des républicains, voit se produire un fait monstrueux, un prodige d'immonde scélératesse, un crime encore inédit dans les annales de la perversité humaine, il veut être en mesure de répondre à ceux que dégoûtent, scandalisent ou horripilent les Nana, les Satin, les Bordenave, les Lantier, les Muffat, les Coupeau, et autres créations de son génie : « Allons donc ! Et Menesclou ? Et Abadie ? Et

tous ces héros de la cour d'assises? ces brutes qui tuent pour le plaisir? ces sybarites de l'assassinat qui préludent par le viol aux délices du meurtre? Et tout ce hideux gibier de la police secrète? Ils sont vrais, ils sont réels, puisque les voilà, en chair et en os, devant le jury, avouant leur crime, se pavanant dans leur ignominie, jouissant de l'horreur qu'ils soulèvent comme un auteur applaudi exulte du succès de son drame! Donc, moi aussi, je suis vrai; je suis fidèle au *document humain;* je n'exagère pas; je n'imagine pas; j'expérimente. » — Soit! mais avec cette méthode, on arrive à ceci : Démoraliser la société par un bout pendant qu'elle se décompose par l'autre ; faire de la littérature l'humble servante de toutes les variétés du vice; établir entre le cynisme de l'une et les turpitudes de l'autre un lien si étroit, une communauté si intime, qu'on les voit s'entr'aider, s'expliquer mutuellement, se compléter, et que l'on ne sait plus si c'est le scélérat qui renseigne le roman, ou si c'est le roman qui endoctrine le scélérat. Est-ce là le dernier mot, le but suprême, la condition essentielle des formules de M. Zola? Je me résigne, comme nous nous résignons à être gouvernés par des crocheteurs; mais franchement, dans notre jeunesse *romantique*, nous avions rêvé, pour le roman, un autre idéal, d'autres destinées, d'autres illusions, d'autres amours; de quoi racheter ses erreurs et ses fautes en nous montrant, à l'horizon, quelque chose de supérieur aux réalités, aux laideurs, aux vulgarités de la vie!

Est-ce tout? Pas encore. M. Zola, toujours modeste, n'a pas voulu accaparer à lui tout seul l'honneur et la responsabilité de ses doctrines. Il les abrite sous un grand nom scientifique ; Claude Bernard!

.... On ne s'attendait guère
A voir Claude Bernard dans cette grosse affaire !

Pauvre Claude Bernard! J'avais quelquefois l'honneur de le rencontrer dans une maison amie. Je contemplais avec respect cette belle tête, puissante, mélancolique, un peu maladive, de chercheur, d'inventeur et de savant. J'étais heureux d'apprendre que, bien différent de MM. Ch. Robin et Paul Bert, cet illustre penseur était spiritualiste et chrétien. Qui lui eût dit, dans ce noble salon de la marquise de Blocqueville, où tout élève l'âme, où l'idéal règne en maître, où de jeunes et charmantes beautés auraient honte de causer toilettes, modes nouvelles, peluche, gaze rayée, cuisse de nymphe émue, plissé rose, turquoise morte, capote ruchée, manchon Watteau, chapeau régence, devant les Caro, les Montégut, les Guillaume, où revit une mémoire héroïque, leçon permanente d'intrépidité, de dévouement, de grandeur morale, de patriotisme, de fidélité aux chastes et belles amours, qui lui eût dit que son *Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale* servirait un jour de texte, de point d'appui, de *base solide* (sic) au duel de Virginie et de Gervaise, au *delirium tremens* de Coupeau, au débat dudit Coupeau

avec un prêtre *sale comme un peigne* et *voleur comme une fruitière*, aux jurons de Bordenave, à la table d'hôte de la rue des Martyrs, aux mystères du petit escalier du théâtre des Variétés, aux amorces chorégraphiques de *la Blonde Vénus*, aux vidangeuses apostrophes de Satin, à l'exhibition de Nana, à l'hébétement érotique du comte Muffat, à cette acclimatation de l'ordure, à ce fouillis de nudités, de crudités, de saletés, qui révolta même les rédacteurs de *l'Événement*, de *la Lanterne* et du *Rappel?* — Non! M. Émile Zola se trompe, et cet accouplement grotesque d'un roman ordurier à une pure renommée de savant a été justement signalé comme une preuve de tout ce que la vanité, l'infatuation de soi-même, l'encens grossier de quelques Séides ou de quelques Sosies, l'enivrement d'un succès éphémère, pouvaient suggérer d'insensé à un homme de talent. Ce n'est pas là ce qui rattache à Claude Bernard les romans et les programmes de M. Zola. M. Claude Bernard a découvert le *pancréas*, puissant auxiliaire de la digestion. Eh bien, il faudrait beaucoup de *pancréas*, énormément de *pancréas*, pour digérer *Nana*, *l'Assommoir*, *la Dévouée*, *les Sœurs Vatard*, *la Fin de Lucie Pellegrin*, *l'Infortune de M. Fraque*, *Boule de Suif*, *les Frères Zemganno* et *les Soirées de Médan;* j'en passe et des pires!

Cet étonnant chapitre sur le Roman expérimental n'occupe pas, tant s'en faut, tout ce gros volume. Mais M. Zola l'a désossé en supprimant, par prudence, esprit de conciliation ou ménagements de la

rhubarbe pour le séné, les pages qui firent tant de bruit et où il tançait si vertement et de si haut tous les romanciers contemporains qui n'ont pas l'honneur d'être naturalistes. C'est très bien; seulement, il en résulte que cette partie de son livre ressemble à un *palmarès* rédigé par un maître de pension en faveur de ses bons élèves; premier prix à l'élève Léon Hennique, second prix à J.-K. Huysmans; premier accessit à Paul Alexis; ainsi de suite. Voyons! M. Zola, qui, malgré ses formules et ses partis pris, est un homme de talent, M. Zola, qui a publié, en tête de ses affreuses *Soirées de Médan*, une nouvelle très remarquable, ne peut pas croire que tout le roman moderne se résume dans *la Dévouée*, *les Sœurs Vatard*, *Boule de Suif*, *la Fin de Lucie Pellegrin* et *l'Infortune de M. Fraque*. S'il le croyait, ce serait à vous, Octave Feuillet, Victor Cherbuliez, Jules Claretie, André Theuriet, Albert Delpit, Ferdinand Fabre, Louis Ulbach, Louis Enault, Paul Perret, vous, les blessés de la campagne de Russie! ce serait à la princesse Olga Cantacuzène, à Jacques Vincent, aux auteurs voilées de *Trop jolie!* d'*A côté du Bonheur*, des *Belles amies de M. de Talleyrand*, à lui donner un éclatant démenti. S'il est vrai, comme je n'en doute pas, comme M. Zola essayerait en vain de le nier, que la politique odieuse et la littérature infecte marchent de pair, suivent une ligne parallèle, triomphent de compagnie et soient destinées à périr ensemble, étouffées sous le dégoût et le mépris, c'est le moment de redoubler d'efforts; l'abstention se-

rait presque aussi coupable en littérature qu'en politique. Oui, en présence des insolentes prospérités du mal, l'abstention est un crime comparable, non pas tout à fait à l'assassinat, mais au suicide [1]....

1. Voir, à la fin du volume, la revanche de M. Zola.

MADAME DE KRUDENER

SES LETTRES ET SES OUVRAGES INÉDITS [1]

J'éprouve un sentiment doux et mélancolique, — rare et charmante aubaine en temps de république, — chaque fois que je vois reparaître et rentrer en lice un survivant de cette vaillante phalange de 1830, plus facile à calomnier qu'à remplacer; hier, Alphonse Karr, avec ses *Bourdonnements*, si spirituels qu'ils font songer aux ruches et réhabilitent les guêpiers; aujourd'hui le bibliophile Jacob, qui me permettra de l'appeler de son vrai nom, — Paul Lacroix, — pour mieux compléter mes souvenirs de jeunesse, et pour saluer avec lui la femme exquise à laquelle il dédie son livre sur madame de Krudener; cette femme, c'est sa belle-sœur, née comtesse Rzewuska. — « Vous entriez à peine dans la vie, lui dit-il, quand madame de Krudener allait en sortir. Cette femme étrange, dont le regard illuminé était toujours plongé dans les ténèbres de l'avenir, s'est arrêtée sur le seuil d'où l'on passe à l'éter-

1. Publié par M. P. L. Jacob, Bibliophile.

nité, pour vous dire avec un sourire prophétique :

« Belle, bonne et charmante, comblée de tous les dons du ciel et parée de toutes ses grâces, vous chercherez d'abord le bonheur, et, plus tard, le bonheur viendra vous chercher. Rappelez-vous que Dieu vous envoya ici-bas pour plaire et pour charmer. »

Tous ceux qui ont eu l'honneur de rencontrer dans le monde madame Jules Lacroix, née comtesse Rzewuska, seront unanimes à déclarer que jamais madame de Krudener ne justifia mieux ses prétentions paradoxales au don de prophétie.

Qu'était-ce, en réalité, que cette belle et bizarre Livonienne, née à Riga au moment où madame de Staël naissait en France? Cette figure si originale n'offre plus, je le crains, à la génération actuelle des traits bien distincts. Lorsque le matérialisme parle en maître dans la politique et dans la littérature, comment s'intéresser à une femme qui exagéra le spiritualisme? Quand on ne néglige rien pour supprimer l'idée de Dieu, sous quelle couche d'oubli ne doit-on pas ensevelir cette Voyante qui prétendait vivre dans l'intimité divine, et en recevoir des révélations surnaturelles? Quand les hommes du pouvoir, secondés par les grossiers instincts de la foule, semblent acharnés à chercher et à trouver quelque chose de plus bas que la terre et de plus sale que la boue, quels dédains ne mérite pas une grande dame sans cesse occupée à poursuivre l'idéal, l'inconnu, l''invisible, l'infini, l'impondérable, dans le voisinage du ciel? Enfin, lorsque le roman moderne ne laisse plus rien à

l'imagination, au cœur, à l'âme, et, comme disaient les contemporains de madame de Krudener, à la *sensibilité*, qui voudrait relire *Valérie*, une fille de la même famille qu'*Adolphe*, *René*, *Delphine*, *Eugène de Rothelin*, *Obermann*, un de ces romans qui n'ont pas de corps, où les objets matériels sont à peine entrevus, et où l'auteur ne crée des personnages que pour les charger de ses confidences?

Le livre de Paul Lacroix m'a fait relire la notice de Sainte-Beuve, publiée en 1837 dans la *Revue des Deux Mondes*, et, deux ou trois ans plus tard, en tête d'une nouvelle édition de *Valérie*. C'est un pastel délicat et fin, un peu effacé, où une main discrète semble avoir émoussé les angles et les saillies; du Sainte-Beuve de la première phase de l'Abbaye-aux-Bois, en attendant et en espérant l'Académie; respectueux, timoré, sans malice, sans aucune des curiosités sensuelles auxquelles il devait payer dans la suite un si gros arriéré; correct, décent, presque mystique comme la femme dont il parle, et enclin peut-être à surfaire *Valérie* avec l'espoir qu'une partie de ses éloges rejaillirait sur son roman de *Volupté*. Je ne crois pas me tromper en affirmant avoir vu ailleurs, — dans une *Causerie du Lundi* probablement, — d'autres pages où Sainte-Beuve, rentré en possession de toutes ses sagacités d'analyse, décidé non seulement à n'être plus dupe, mais à prouver qu'il ne l'avait jamais été, signalait malicieusement l'alliance du mysticisme le plus exalté, de l'illuminisme le plus éthéré, avec les soucis d'amour-propre et d'intérêt mondain. Il nous

montrait madame de Krudener accompagnée d'une amie, visitant toutes les marchandes de modes, tous les ateliers de lingerie, toutes les couturières, et demandant les étoffes, les robes, les coiffures, les corsages *Valérie*, comme ce qu'il y avait de plus nouveau et de plus recherché par les élégantes. — « Le plus curieux, ajoutait Sainte-Beuve, c'est que, à force de les demander, elle donna aux *artistes* de ce temps-là l'idée de les faire, et que le succès, laborieux au début, devint un succès de vogue. »

Quoi qu'il en soit, madame de Krudener est bien plus vivante, bien plus vraie et plus en relief dans le livre où M. Paul Lacroix vient de la raconter en entremêlant son récit de lettres et de fragments inédits, que l'on pourrait appeler les suppléments intimes du roman de *Valérie*. Ce n'est pas d'emblée et sans préludes romanesques que madame de Krudener s'éleva aux cimes de l'illuminisme. Elle fut, j'imagine, une passionnée avant d'être une exaltée. A cette époque transitoire entre les deux siècles, au sortir du Directoire, au seuil du Consulat, dans une sorte d'*intérim* entre les licences d'ancien régime et la renaissance chrétienne, entre *la Nouvelle Héloïse* et *le Génie du Christianisme*, la société en dissolution ou en refonte se prêtait complaisamment à toutes les surprises du cœur, à tous les jeux de l'amour et du hasard. A peine âgée de seize ans, en 1782, lors de son premier séjour à Paris, jeune encore et toujours belle en 1801, quand elle y revint après la grande dispersion révolutionnaire, madame de Krudener eut sa place mar-

quée d'abord dans le groupe des célébrités féminines qui embellirent le déclin, — j'allais dire le lit de mort de la société agonisante, à côté des philosophes, des conteurs, des poètes, des économistes, des rêveurs, de Ducis et de Bernardin de Saint-Pierre, de Necker et de La Harpe ; puis, dix-huit ans après, non loin de l'élite des *Merveilleuses,* en plein mouvement de galanterie facile ou de sentimentalisme approximatif ; plus près pourtant de madame de Staël et de madame Récamier que de mesdames Tallien et Hamelin plus près de *Delphine* et d'*Adèle de Sénanges* que des *Liaisons dangereuses* et de *Faublas.* Délaïssée par son mari, douée de toutes les séductions de la race slave, irrésistible dans sa beauté blonde et sa mystérieuse saveur d'étrangère, accueillie à Paris avec toute sorte d'empressements, elle feuilleta Marivaux et Jean-Jacques avant d'imiter Isaïe ; elle fut sirène avant d'être sybille. S'il est vrai qu'elle aima M. Suard, de trente ans plus âgé qu'elle, cet amour ne dut pas laisser dans cette âme ardente une trace bien profonde. L'image lointaine de M. Suard s'accorde mieux avec les sourires d'une amitié spirituelle qu'avec les orages de la passion. Il épousa, comme on sait, mademoiselle Panckoucke, et leur salon figura parmi les salons célèbres ou les vestiaires académiques. A quelque temps de là, madame Suard entra un matin comme une trombe dans le cabinet de son mari.

— Ah ! monsieur Suard ! monsieur Suard ! dit-elle ; un grand malheur !

Et elle fondit en larmes.

— Quoi donc, mon amie? fit-il sans trop s'émouvoir.

— Monsieur Suard, je crois que je ne vous aime plus!

Seconde explosion.

— Eh bien, mon amie, ça reviendra!

— Oui... (Ici les sanglots redoublèrent.) — Mais c'est que je crois que j'en aime un autre! — (Une fontaine, un fleuve, un ruissellement qui inonda tout le cabinet.)

— Eh bien, ma chère, ça passera!

On le comprend, l'homme d'esprit qui opposait aux catastrophes conjugales cette philosophie accommodante, ne devait être ni bien brûlant, ni bien gênant.

Que dire de la passion de madame de Krudener pour le chanteur Garat? Le bibliophile Jacob l'esquisse d'un crayon très fin; mais elle m'afflige comme une fausse note à propos d'un homme qui chantait si juste; elle nous paraît, à distance, encore plus *incroyable* que le héros de ce singulier épisode. La musique a de ces perfidies! Quand elle n'est pas la plus généreuse des bienfaitrices, elle est la plus dangereuse des *enjôleuses*. Elle crée, pour les imaginations féminines — et quelquefois pour les autres, — un monde à part où s'idéalisent toutes les réalités, où ses interprètes, souvent vulgaires, sont transfigurés par sa baguette de fée. Elle persuade aux filles d'Ève que cette voix ravissante est une âme, et, en effet, il arrive à certains virtuoses de mettre tant d'âme dans

leur voix, qu'il ne leur en reste plus pour les sentiments et les devoirs de la vie. La musique est ailée comme les anges; mais les démons aussi ont des ailes, et ils en font un mauvais usage. Garat fut le Capoul d'un temps où la République française avait cinq directeurs au lieu d'un président. Seulement, ce chanteur délicieux, tel que l'a si bien décrit madame Mary Summer dans son joli roman des *Belles amies de M. de Talleyrand*, était une caricature. Avec sa petite taille, sa tête quasi simiesque submergée dans trente-six aunes de linon, ses breloques, sa culotte de peau de taupe, ses bas chinés, son gilet à grands revers sur son jabot tuyauté, son habit à basques en queue de morue traînant sur ses talons, son collet de velours surplombant sa perruque blonde, il eût donné envie de rire à ceux que ses mélodies faisaient pleurer, s'il n'eût été protégé par le prestige de la mode et l'engouement de ses auditoires. Il exagérait les manies, les *tics* des *incroyables*, ses modèles ou ses copies. Il disait : *Paôle pâfumée, Bâ-as, gâgotte, Ma-âme Ecamié*, — « Mais que fait-il donc de tous les R qu'il avale? demandait Trénitz à Carle Vernet. — Parbleu! il les chante! » répondait mon incorrigible grand-oncle.

La véritable originalité, ou, comme on dirait aujourd'hui, la vraie *personnalité* de madame de Krudener ne commence qu'avec son rôle d'illuminée, de prophétesse. Ce rôle grandit et prend des proportions historiques, quand elle devient l'Égérie de l'Empereur Alexandre. Toute cette partie du récit de

M. Paul Lacroix est d'un intérêt poignant. A mesure que la séduisante Livonienne s'éloigne de la première jeunesse et même de la seconde, une métamorphose s'opère dans cette âme ardente. Elle se dégage des attaches sensuelles qui la retenaient captive et pouvaient donner le change sur des passions peut-être innocentes; elle se dépouille de l'alliage qui avait semblé ternir sa pureté primitive. Elle jette son lest pour prendre librement son essor et s'élever au-dessus des nuages. Mais, comme elle n'est pas bien équilibrée, comme elle ne possède qu'incomplètement la lumière et la vérité religieuses, comme il est difficile aux flammes du mysticisme de fondre les glaces de l'hérésie luthérienne, elle s'égare sur ces hauteurs; elle dépasse le but au lieu de l'atteindre. Elle est plus illuminée que chrétienne, plus visionnaire qu'éclairée, plus sûre de ses prophéties que de sa foi. De là, au milieu de ces élans et de ces éclairs, un empiètement continuel de l'imagination sur la conscience, un manque absolu d'unité et d'harmonie, des velléités de charlatanisme jusque dans ses intimités avec le surnaturel, un je ne sais quoi qui révèle la sectaire plutôt que l'apôtre, la devineresse plutôt que le prophète. Telle qu'était alors madame de Krudener, avec ce mélange d'exaltation très sincère et d'inspiration un peu factice, avec ces alliances de séduction féminine, de souplesse slave, de subtilité grecque et de complication byzantine, elle devait avoir une grande prise sur le czar Alexandre, dont on a souvent signalé les tendances mystiques, et que

la rapidité des événements, l'éclat des coups de foudre, la chute de Napoléon Bonaparte, le féérique passage des angoisses de la défaite aux ivresses de la revanche, de l'invasion, de la conquête, de l'omnipotence, le plaisir de voir son armée laver dans la Seine les brûlures de l'incendie du Kremlin, disposaient à ne croire possible que l'invraisemblable et acclimataient au merveilleux.

On ne saurait lire sans un serrement de cœur, dans le livre de M. Paul Lacroix, l'épisode tragique de Labédoyère. Cette page sinistre, que voudraient déchirer avec leurs ongles ou effacer avec leurs larmes les amis de la Restauration, laisse deviner, chez madame de Krudener, non pas cette duplicité, mais cette *dualité* dont je parlais tout à l'heure. Elle était en ce moment toute-puissante sur l'Empereur Alexandre. Sollicité par elle, Alexandre aurait pu obtenir de Louis XVIII la grâce du coupable, quoique la situation lui imposât vis-à-vis du roi de France bien des scrupules de délicatesse, de discrétion et de réserve. Cette dernière chance, fort douteuse, fut perdue, parce que la pitié et la piété de madame de Krüdener bifurquèrent sur ce mot *salut*, et préférèrent le *salut* de l'âme, dans le sens religieux et mystique, au vulgaire salut du condamné. Ses lettres, publiées par M. Paul Lacroix, sont curieuses, à la fois touchantes et impatientantes. Labédoyère, qui d'ailleurs mourut en chrétien, aurait pu dire, en parodiant la réplique d'Athalie à Abner :

Laissez là votre Dieu, madame, et sauvez-moi !

L'illuminée paralysa la médiatrice; le mysticisme neutralisa la charité. Mais, quand même madame de Krudener y aurait mis toute son énergie et le czar toute sa prépondérance, Louis XVIII aurait-il pardonné? M. Paul Lacroix en doute, et je suis de son avis. Je ne me lasserai pas de le redire; on oublie trop les différences capitales ou plutôt les contrastes entre 1814 et 1815. Le Louis XVIII de 1814 acceptait sans restriction son beau rôle de conciliateur du présent avec le passé. Il arrivait, parfaitement résigné à cette politique de transaction et de nécessité qui s'accordait avec ses idées de prince philosophe et libéral; sans rancunes *personnelles* contre une révolution dont les crimes avaient établi une sorte de communauté sanglante parmi ses victimes royales, illustres ou obscures, contre un Empereur dont les victoires n'avaient humilié que l'Europe. Après les néfastes Cent-Jours, il revenait blessé dans les fibres les plus délicates et les plus intimes de son orgueil, et, pour ainsi dire, dans les œuvres vives de la Royauté. C'est lui qui était en cause, et non plus les privilèges, les abus, l'*Autrichienne*, l'ancien régime, les querelles de la noblesse et du Tiers. C'est lui, et, avec lui, cette monarchie légitime, qu'il avait si obstinément affirmée, qu'il personnifiait si carrément dans toute la sécurité du Droit, qu'il avait rapportée comme un gage de stabilité indéfinie, et qui disparaissait en quelques heures, enlevée *manu militari*. En outre, rien ne dispose moins à la clémence que d'être secrètement mécontent de soi. Esprit supérieur,

Louis XVIII avait l'oreille trop fine et trop littéraire — surtout en vers latins — pour ne pas reconnaître un *hiatus* entre son admirable attitude du 16 mars à la Chambre des députés et son départ nocturne, que lui imposa son entourage, et qui était peut-être nécessaire. Malgré les phrases sentimentales des journaux royalistes, les trois mois de séjour à Gand lui pesaient plus que les sept ans d'exil à Mittau. Mécontent de lui, de ses amis, de ses ennemis, de ses alliés, écœuré de déceptions, de désertions et de trahi sons, il fut irascible, exaspéré, vindicatif, inflexible, jusqu'au moment où sa politique et sa sagesse prévalurent contre ses rancunes. Pour Labédoyère, pour Ney et quelques autres de leurs glorieux compagnons d'armes, il était trop tard; quinze ans après, on dut se demander si la trace de leur sang ne se retrouvait pas sur les pavés des barricades.

J'ai insisté sur ce fatal épisode, d'abord parce que M. Paul Lacroix le raconte à merveille, ensuite parce que nous y rencontrons madame de Krudener, en terre ferme, dans le domaine de l'histoire. Ailleurs, elle perd pied, elle flotte dans les espaces, elle nous échappe en des effusions d'une religiosité vague, mais fervente, dans un pêle-mêle d'idées, d'hallucinations et de rêves, où son éloquence naturelle ne réussit pas toujours à déguiser le désordre de son imagination et de son esprit. Elle forma de grands projets, que les événements déjouèrent. Elle possédait ou s'attribuait la faculté de convertir les vivants en évoquant les morts. Elle voulait fondre toutes les reli-

gions dans une seule, dont elle eût été sans doute la grande-prêtresse. De concert avec Alexandre, elle créa la Sainte-Alliance des Rois; il lui aurait plu d'y ajouter la Sainte-Alliance des peuples; celle-ci fut plus récalcitrante, et vint échouer dans une chanson de Béranger.

Par malheur, elle perdit tout à coup sa magique influence sur son auguste collaborateur. On rappela au czar que le sublime à jet continu était proche voisin du ridicule. On l'avertit — nul n'oserait le lui dire aujourd'hui — que le ridicule était mortel en France, et la chute de madame de Krudener fut aussi rapide que sa faveur avait été excessive. Notons ici un détail piquant, qui a scandalisé Sainte-Beuve; le Sainte-Beuve de 1837. Les écrivains royalistes et catholiques refusèrent de prendre au sérieux madame de Krudener. Ils la plaisantaient agréablement et il faut avouer qu'elle y prêtait. M. de Bonald écrivait le 25 mai 1817, dans le *Journal des Débats :* « Madame de Krudener a été jolie; elle a publié un roman, peut-être le sien; il s'appelait, je crois, *Valérie;* il était sentimental et passablement ennuyeux. Aujourd'hui qu'elle s'est jetée dans la dévotion mystique, elle fait des prophéties; c'est encore du roman, mais d'un genre tout opposé... L'Évangile en main, j'oserai lui dire que nous aurons toujours des pauvres parmi nous, ne fût-ce que de pauvres têtes. »

Il n'y a pas à s'étonner de ce spirituel persiflage. Les petites Églises seront toujours suspectes à la grande. En matière de foi, comme en toute chose,

le superflu sert souvent de prétexte à négliger le nécessaire. M. de Bonald, plus ingénieux encore que profond, mais ingénieux avec une remarquable justesse d'esprit et une inébranlable fermeté de croyances, ne pouvait qu'être frappé de tout ce qu'il y a de dangereux dans le mysticisme, de tout ce qu'il peut y avoir d'égarements, de précipices et de vertige au delà et en dehors des vérités révélées. Les mystiques sont à la religion ce que les fantaisistes sont à la poésie. Ils prétendent en posséder l'essence; ils n'en ont que la fumée. Ils résident sur un rocher à pic, avec le ciel sur leur tête et le gouffre sous leurs pieds. Leurs dogmes sont des visions, leurs mystères sont des songes. Ils marchent dans leur hallucination, une lanterne sourde à la main, comme un somnambule dans son rêve. A force de supprimer les intermédiaires entre la Divinité et leur âme, ils finissent par se croire parties essentielles de cette divinité cachée aux yeux vulgaires; ils se regardent comme les confidents de ses secrets, les arbitres de ses conseils, les mandataires de ses volontés, les délégués de sa toute-puissance, admis par un privilège spécial dans le monde surnaturel. Ce sont les astrologues du ciel invisible, les alchimistes de la science divine, les extatiques de la foi et de la prière. Comme cet état d'exaltation perpétuelle est, en somme, une maladie ou une crise, comme il les dérobe sans cesse aux vraies conditions de l'activité humaine et les tient en suspens dans le vide, leur chute ne peut être que terrible. Précipités de plus haut, ils tombent plus

bas. Ils dédaignaient d'être des hommes; ils se figuraient être des anges; les voilà tout près de la *bête*. Je crois bien que je copie un peu Pascal; c'est une façon économique de souscrire à sa statue.

Ce qui justifiait, d'ailleurs, les méfiances de M. de Bonald et de ses amis, c'est que madame de Krudener était protestante, et qu'on a peine à concilier cet *en deçà* avec cet *au delà*, cette religion si avare en tout ce qui intéresse l'imagination et la foi avec les prodigalités de l'illuminisme et du mysticisme. En revanche, ce qui survit à ces attrayantes chimères, ce qui donne une grande valeur à la publication de M. Paul Lacroix, c'est le talent d'écrivain de la belle et poétique prophétesse ; ce sont les lettres inédites, dont la très précieuse collection peut grossir encore; ce sont les fragments, les *Pensées*, où s'exhale cette âme inquiète, ardent foyer de passion, toujours en quête de l'amour pur, pour se dédommager ou se punir d'avoir trop pratiqué l'autre. Le roman de *Valérie*, un peu démodé aujourd'hui, a sa date, et la gardera, avec les romans de madame de Souza, de madame de Staël, de Benjamin Constant, de Sénancour, et, plus tard, de la duchesse de Duras. M. Paul Lacroix remarque excellemment, à propos des fragments qu'il cite, qu'ils ne dépareraient pas une page de Chateaubriand, et cette remarque nous rappelle la phrase de Napoléon à Sainte-Hélène sur l'auteur de *René* [1]. Ces

1. « Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré ; ses ouvrages l'attestent ; son style n'est pas celui de Racine : c'est celui du prophète... »

fragments sont trop considérables pour que je les reproduise. Voici quelques-unes des *Pensées*. Les plus courtes sont les meilleures.

« — Quelle douce immortalité que celle qui commence ici-bas dans le cœur de ceux qui nous regrettent !

— L'aurore répond du soleil ; ainsi le pressentiment répond de l'amitié.

— Dieu donna à la terre la vertu, pour qu'elle nous fît penser à lui.

— La beauté n'est vraiment irrésistible qu'en nous expliquant quelque chose de moins passager qu'elle ; il faut que l'âme la retrouve, quand les sens l'ont assez aperçue.

— La solitude des fêtes est si aride !

— Il me semble qu'une belle nuit a toujours mille secrets à dire aux âmes sérieuses et tendres.

— L'indifférence sur le bien est la plus dangereuse des immoralités.

— L'ennui place dans une vaste uniformité tous les instants, comme tous les objets.

— Le ciel, pour dédommager les femmes des injustices des hommes, leur donna la faculté d'aimer mieux... »

Ici, je fais mes réserves. Oui, sur dix femmes, il y en a neuf, capables et dignes d'aimer mieux que le sexe qu'on appelle fort pour dissimuler ses faiblesses. Mais la dixième ? oh ! la dixième, à elle seule, rétablit la balance. La dixième, c'est la coquette endiablée qui croirait sa journée perdue si elle n'avait fait

une victime ou une dupe; c'est la sirène qui, peu à peu, se change en pieuvre; c'est la femme qui pose en Célimène, et qui n'est pas même Ninon. C'est la fée aux maléfices, à qui il ne déplaît pas que l'on se tue ou que l'on se déshonore pour elle, et qui se pâme de joie, si, sous son infernale influence, l'homme d'esprit devient un imbécile, le héros un pusillanime, l'illustre un grotesque, le vieillard un enfant, le jeune homme un vieillard, le père de famille un débauché, un dissipateur et un viveur. C'est la tentatrice qui dérobe les secrets, fouille dans les tiroirs, regarde par le trou des serrures, émiette la vertu, énerve le courage, oppose à tous les scrupules toutes les hypocrisies. C'est la torpille habile à engourdir la conscience, la volonté, l'âme, toutes les facultés de résistance. Voilà une vie entière de loyauté, d'honneur, de bravoure, d'héroïsme, d'austérité, de dévouement, de patriotisme, un noble sang versé sur les champs de bataille, un noble nom fait pour consoler les douleurs et pour relever les humiliations de la patrie... Passe cette dixième femme... Mais pardon! je divague; n'ayant jamais connu que les neuf autres, je ferais bien mieux de m'en tenir au livre excellent de M. Paul Lacroix et aux *Pensées* fines, délicates, ingénieuses, romanesques, paradoxales, subtiles, mystiques, éloquentes, de madame de Krudener.

CATHERINE D'ARAGON [1]

Dans une de ses plus jolies nouvelles, Charles de Bernard nous montre une femme de quarante ans, encore charmante, mais menacée d'un prochain abandon. Elle assiste, avec l'homme qui va la quitter, à une représentation d'*Anna Bolena*, et elle murmure à demi-voix : « Henri VIII valait mieux que sa réputation. Quand il n'aimait plus une femme, il la tuait. »

Il y a loin de ce léger propos au livre si sérieux et si considérable de M. Albert du Boys ; je l'ai rappelé pourtant, parce que, sous sa forme paradoxale et romanesque, il peut servir à caractériser Henri VIII, seconde et troisième manière; Henri VIII, que la passion conduisit au schisme, que le schisme conduisit au crime.

Comme Marie Leczinska, comme Joséphine de Beauharnais, Catherine d'Aragon avait six ou sept ans de plus que son mari; et ce mari, un des plus beaux hommes de son royaume et de son temps, était d'une nature sensuelle, violente, fougueuse, au

1. Par M. Albert Du Boys.

point de redevenir plus *jeune* à trente-six ans qu'à dix-huit. Loin de moi l'idée de le comparer à Louis XV ou à Bonaparte! Situation, éducation, antécédents, caractères, motifs, entourage, circonstances, air *ambiant*, tout est différent au contraire. Louis XV, voluptueux, égoïste et frivole, favorisé par les mœurs de son siècle, n'avait pas besoin de divorce pour être infidèle. Aucune de ses nombreuses maîtresses ne songea un moment à se faire épouser. Il lui suffisait de jeter son mouchoir sans y broder la couronne de France, et de traiter sa cour comme une sorte de harem sans clôture et sans voiles. Il eût été un sultan très supportable; il fut un roi coupable et funeste. Bonaparte, en répudiant Joséphine, fut surtout guidé par son orgueil, son ambition, l'intérêt apparent de sa dynastie et de sa race, le plaisir d'avoir pour femme une archiduchesse, pour beau-père un Empereur d'ancien régime, de se faire de son mariage un second sacre, d'imiter ces peintres qui, pour tromper l'acheteur et donner à leur tableau plus de prix, simulent la *patine* du temps. L'amour, on le sait, n'entra pour rien dans ce divorce, qui ne lui porta pas bonheur, dans ce mariage qui semblait devoir mettre le sceau à ses grandeurs, et qui prépara la série de ses adversités.

Avec Henri VIII, rien de pareil. Son éducation est grave, sa jeunesse pieuse. Il a un frère aîné, Arthur, mari éphémère et provisoire de cette même Catherine d'Aragon, si pure, si intelligente, si vertueuse, si digne d'être entourée d'estime, de tendresse et de

respect, mais dont la destinée douloureuse fut de trop peu connaître son premier mari et de trop aimer le second. Chose singulière! si Arthur avait vécu, s'il avait eu des héritiers, Henri VII, un bien triste sire — « caractère entreprenant et aventureux, esprit toujours prêt aux ambitions les plus étranges et les plus hardies » — avait rêvé de faire de son second fils un prêtre, qui n'aurait pu manquer d'être bientôt archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, cardinal, et peut-être pape. Ainsi, les deux hommes qui figurèrent au premier plan de ce fatal épisode, d'où résulta la rupture de l'île des Cygnes, de l'île des Saints avec l'Eglise — Henri VIII et le cardinal Wolsey — auraient pu tous deux, sans trop d'invraisemblance, se croire appelés aux honneurs suprêmes de la tiare et de la chaire de saint Pierre.

Ce qui est positif, c'est que Henri VIII reçut une éducation cléricale; il n'eut rien d'abord des jeunes princes de ces époques chevaleresques, plus habiles à chevaucher, à guerroyer, à tirer l'épée et à lancer le gerfaut qu'à discuter des questions de belles-lettres, de philosophie ou de théologie. A sept ans, il excellait dans la musique religieuse. A neuf ans, il parlait latin avec une facilité remarquable. Un an plus tard, il apprenait la scolastique, et lisait couramment la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, comme nous lisions au collège Walter Scott et Paul de Kock. Bien jeune encore, il réfutait l'hérésie naissante de Martin Luther, dans un livre intitulé : *Assertio septem*

sacramentorum adversus Martinum Lutherum, livre où il exaltait l'autorité du saint-siège, et que Thomas Morus lui-même — l'incorruptible et l'infaillible ! — était tenté de trouver trop ultramontain. M. Albert Du Boys a très bien fait de grouper ces détails que je me borne à répéter d'après lui, parce qu'ils nous livrent tout un côté de la physionomie du terrible Barbe-Bleue, et servent de point de départ à ses coupables entraînements. Trop superficielle pour l'éclairer, pour le maîtriser, pour le maintenir dans le vrai, pour dominer en lui le despote esclave de ses passions et impatient de tout frein, sa science théologique fut tout juste assez spécieuse pour offrir des textes à ses sophismes, des points d'appui à ses convoitises, des pièces justificatives à ses ruses, à ses supercheries et à ses cruautés. Il ressemblait à ces demi-savants, plus dangereux pour autrui et pour eux-mêmes que les ignorants de bonne volonté et de bonne foi ; car ils sont tout ensemble trop savants pour se reposer dans ce qu'ils ignorent, et trop ignorants pour se méfier de ce qu'ils savent.

La passion, surtout chez les hommes doués d'omnipotence, chez ceux que la Bruyère appelait les *Enfants des dieux*, offre ce caractère particulier, qu'elle peut être à la fois brutale et subtile ; brutale pour s'assouvir, subtile pour s'absoudre ; brutale pour atteindre son but et saisir sa proie, subtile pour se prouver à elle-même qu'elle reste dans son devoir ; brutale pour pratiquer ses maximes, subtile pour maximer ses pratiques. L'art des courtisans —

et Dieu sait s'ils y excellent! — est de flatter ces deux penchants, de les fondre en un seul, de les compléter l'un par l'autre, de réconcilier la passion avec la conscience.

La passion de Henri VIII s'appelait Anne Boleyn, belle, séduisante, habile, intrigante, ambitieuse, douée de ce charme qui est à la grâce ce que la grâce est à la beauté, élevée par un père sans scrupules, par une mère sans vertu, dans un milieu sans dignité morale, ayant passé son adolescence en France, à la cour de François Ier, qui n'était pas précisément une école de sagesse et d'innocence. Elle possédait ces talents d'agrément qui ajoutent aux séductions d'une femme, font d'une charmeuse une sirène et créent un mystérieux langage que la coquetterie sait parler et que la galanterie sait entendre. Pour Henri VIII, dont les premières infidélités, insignifiantes et passagères, laissèrent peu de trace dans son cœur et dans l'histoire, elle personnifiait un contraste; le contraste de cette civilisation raffinée, de ces poétiques élégances, de ces mœurs engageantes et faciles, particulières aux débuts de la Renaissance et de la cour des Valois, avec la pruderie anglaise, la sévérité d'une éducation cléricale, la sécheresse des études théologiques et les habitudes austères d'une cour qu'Érasme, en 1510 ou 1512, décrivait en ces termes : « Vous ne trouveriez guère ailleurs une cour aussi pure et aussi modeste ; le roi choisit de préférence ses amis et ses familiers parmi les hommes instruits et de mœurs sévères ; il aime

mieux leur société que celle des jeunes gens perdus de luxe et ressemblant à des femmelettes, ou bien que celle des Midas portant collier, ou des officieux fourbes et hypocrites dont l'un vous pousse à d'ineptes voluptés, un autre vous pousse à la tyrannie, un autre enfin vous suggère de faire peser sur le peuple des charges toutes nouvelles. » Hélas! sous la magique influence d'Anne Boleyn, le jeune roi changera bientôt de préférences.

Et sa conscience? Elle ne manquait pas de prétextes. N'oublions pas que Catherine d'Aragon, quand il l'avait épousée, était veuve d'Arthur, que, en d'autres termes, avant d'être sa femme, elle avait été sa belle-sœur. Arthur avait passé comme une ombre si légère, si fugitive, si impalpable, que, le 11 juin 1509, lorsque Henri conduisit sa femme à l'autel, elle portait les cheveux flottants et la robe blanche, ce vêtement des vierges interdit aux veuves, comme qui dirait aujourd'hui la couronne de fleurs d'oranger. Tant que Henri VIII aima Catherine, la conscience n'avait rien dit. Elle parla quand elle aurait mieux fait de se taire. M. Albert Du Boys retrace en maître ces alternatives qui offrent tout l'intérêt d'un roman, ces contradictions d'un cœur gouverné par les sens, qui commence à s'alarmer au moment où ses coupables faiblesses devraient accaparer toutes ses alarmes et tous ses remords, et qui, négligeant de plus en plus le nécessaire, affecte de se préoccuper du superflu. Ce qu'il y a de curieux dans ces préliminaires d'un divorce avec l'Église, c'est que le

roi d'Angleterre, en appelant à son aide l'autorité pontificale, était forcé de déclarer implicitement que le Pape s'était trompé en légitimant son mariage avec la femme de son frère, et qu'il allait redevenir infaillible en cassant ce mariage au profit d'une favorite. Tel fut le champ de bataille. Il convenait admirablement à cette époque turbulente, à ce siècle de discussion et d'examen où l'esprit de changement et d'aventure circulait dans l'air, où les polémiques avaient toute l'ardeur, tout le mouvement, tout le feu, toutes les vivacités d'une guerre civile. M. Albert Du Boys, catholique sincère, magistrat du bon temps, éminent légiste, y apporte cette fermeté de jugement, cette sagacité d'analyse, cette sûreté de vues, cette solidité de savoir, que nous avions admirées de longue date dans ses belles études sur le Droit criminel chez les peuples modernes, en France, en Angleterre, et sur le droit primitif des sociétés humaines. Dans ces ouvrages couronnés par l'Académie française, il était déjà historien. Dans son livre sur Catherine d'Aragon, il est encore juge. Ainsi comprise et pratiquée, l'histoire, on l'a dit, est une magistrature, surtout quand elle traite un de ces sujets délicats où la vérité historique se confond avec la vérité morale. Catherine n'est pas sa cliente ; il ne plaide pas pour elle ; il la raconte, il la dépeint, et il n'en faut pas davantage pour qu'elle nous apparaisse cent fois supérieure à sa rivale, dans toute l'évidence de son droit, dans toute l'intégrité de sa vertu, dans toutes les épreu-

ves de son martyre, courageuse, intelligente, énergique, digne fille de Ferdinand et d'Isabelle, digne tante de Charles-Quint, les mains pleines de pardon, à la hauteur de ses adversités, comme elle avait été au niveau de ses grandeurs, n'ayant qu'un tort, le plus innocent et, malheureusement, le plus grave, le plus décisif de tous les torts, celui de n'être plus aimée.

D'après nos idées, où le roman empiète souvent sur l'histoire, il semble que le sentiment de fierté qui soutint Catherine pendant cette longue et douloureuse lutte aurait dû, au contraire, la dissuader de lutter, de persister, de disputer à Anne Boleyn l'époux ingrat qui l'avait délaissée, trahie, outragée, qui faisait un premier divorce de son infidélité scandaleuse et publique, et qui, par une ironie sanglante de théologien sophistiqué et de casuiste perverti, prétendait ne plus pouvoir vivre avec elle sans récidives de péché mortel, traitant probablement de peccadille vénielle son amour adultère. En pareil cas, une épouse bourgeoise *retourne chez sa mère.* — Mais, d'abord, il s'agissait pour Catherine d'un intérêt plus sérieux encore et plus grandiose que la question de savoir si elle resterait femme légitime de Henri VIII et reine d'Angleterre. Il s'agissait de prouver, pour son honneur de femme, de reine, de mère et de chrétienne, qu'elle avait à souffrir, mais non pas à rougir; que le caprice d'un roi voluptueux, rusé et cruel pouvait chicaner ou rompre son mariage, mais qu'elle avait le droit de marcher, la

tête haute, sans rien redouter des lois divines et sans fléchir devant les lois humaines. Ensuite, cette fille de la catholique Espagne et de la pieuse Isabelle était douée d'une intelligence assez élevée et assez droite pour comprendre que sa cause était celle du catholicisme en Angleterre ; que, une fois sur cette pente fatale, Henri VIII et son groupe ne s'arrêteraient plus ; que, ayant le goût du schisme, ils en auraient l'audace, et qu'ils entraîneraient peut-être avec eux une partie de l'épiscopat, de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple. Les nouveaux conseillers du jeune roi, les gentilshommes dont il s'entourait, les William Compton, les Francis Bryant, les Henri Norris, le duc de Suffolk, le duc de Norfolk, la famille d'Anne Boleyn, n'offraient aucune garantie morale. La corruption de leurs mœurs les préparait à l'abandon de leurs croyances. Ce serait s'exposer à une grave erreur que de juger les origines d'une hérésie d'après les caractères qu'elle affecte, deux ou trois siècles plus tard, sous un gouvernement régulier, dans une société bien assise, lorsqu'elle en est arrivée à faire partie des traditions nationales. S'il est vrai — est-ce bien vrai? — que le protestantisme anglican, sérieusement et loyalement pratiqué par des hommes de bonne foi, fasse honte, par ses airs graves et rigides, au catholicisme frivole de certaines populations méridionales, il n'en était pas de même à ces heures de crise où il s'agissait de détacher les âmes de leur religion et de leur Église. C'est le contraire des fleuves, dont la source

est pure et limpide, et dont les eaux s'entremêlent peu à peu de sable, de gravier, de fange et d'immondices. L'erreur peut être vertueuse et digne de respect ; l'apostasie, jamais. C'est la passion qui se déguise en argutie théologique. C'est le vice qui est le premier grand prêtre des révoltes religieuses; c'est faute de vouloir se réformer que l'on proclame la nécessité d'une réforme.

Quelques contradicteurs de M. Albert du Boys, tout en rendant hommage à son livre, lui ont reproché d'avoir rattaché au procès de Catherine d'Aragon les origines du schisme anglican. Ils ne voudraient pas que la théologie intervînt dans l'histoire. Ils paraissent croire que, si le roman libertin et sanglant de Henri VIII est aisément devenu l'Évangile de toute l'Angleterre, c'est que la nation n'attendait plus que le signal de son souverain, que le terrain était prêt et que Luther n'avait pas besoin de la complicité d'Anne Boleyn. La question n'est pas là. Elle est toute dans les orageux préludes de la rupture avec Rome. Quel fut le point de départ? L'exemple offert par un roi, l'impulsion donnée par cette puissance royale qui avait alors tant de prestige ; une passion coupable, adultère, applaudie, flattée, encouragée, sacrée par des courtisans, des grands seigneurs, des gentilshommes habitués, eux aussi, à ne compter pour rien la morale, la religion, le devoir, la sainteté du mariage, à ne suivre que leur bon plaisir, et heureux de tout ce qui les *déliait* des préceptes de cette Église qu'ils ne cessaient

d'offenser. De là un grand trouble dans les consciences et dans les âmes. De là, pour les masses populaires, grossières, ignorantes, confuses, froissées par quelques abus de l'autorité épiscopale et monastique, l'idée que le mot d'ordre venu de si haut ne pouvait se tromper, et qu'elles étaient tenues de changer de culte comme de payer la dîme.

M. Albert Du Boys devait d'autant plus se croire à l'abri de cette critique, que son ouvrage est d'une modération bien rare et bien méritoire en un moment où les catholiques sont agacés, exaspérés, indignés, écœurés, par un ignoble mélange de persécutions, de haines, de calomnies, de lâchetés, de mensonges, de délations, de blasphèmes, d'insultes, d'iniquités, accomplies sous un *œil* moins séduisant que les beaux yeux d'Anne Boleyn. Nulle part le personnage, le caractère si complexe de Wolsey n'avait été étudié avec plus de soin, peint avec plus de justesse, jugé avec plus de mesure. Wolsey fut de la taille et de l'envergure des grands ministres. Par malheur, son ambition dépassait encore son génie; sa vénalité l'exposait sans cesse à des tentations dangereuses. Sa vertu était inférieure à sa politique. Parti de bas, fils d'un boucher ou d'un marchand, il avait cette souplesse et cette duplicité du parvenu, que le souvenir de ce qu'il a été et la vive sensation de ce qu'il est rendent plus accessible aux séductions, plus enclin à transiger avec ses devoirs, à accepter des compromis, à caresser des faiblesses qu'il ne pourrait combattre sans risquer

de perdre le fruit de ses efforts, les conquêtes de son esprit, le prix de ses talents, les prodigalités de son étoile. Il ne manqua au cardinal Wolsey, pour ne démériter ni de la Religion, ni de l'Histoire, que de naître dans un autre temps, de servir un autre prince, de ne pas se trouver pris dans l'engrenage des passions ardentes et des tyranniques volontés d'un souverain qui le plaçait dans l'alternative ou de faiblir, ou de biaiser, ou de tomber. Il n'en tomba pas moins, et sa chute obtient presque grâce pour ses concessions, ses faux-fuyants, ses capitulations qui n'allèrent jamais jusqu'à l'hérésie complète. On se souvient qu'il avait rêvé la tiare, que Charles-Quint la lui avait fait entrevoir, que le grand Empereur avait paru se jouer de lui, et l'on se demande si cette vague espérance, cette déception, l'idée qu'il aurait pu être pape, n'ont pas contribué pour beaucoup à affaiblir son dévouement à la papauté, à l'aigrir contre l'Espagne, et, par conséquent, contre Catherine d'Aragon. Son tort fut de mettre des finasseries, des intrigues et des *à peu près*, là où il aurait fallu de la franchise, de la fermeté et du courage. Son tort est d'avoir été Wolsey et de n'avoir pas été Thomas Morus.

On le sait, il fut aussi cruellement puni que s'il s'était montré héroïque et inflexible. On est désarmé par sa disgrâce, son agonie et sa mort, que M. Albert Du Boys raconte avec une éloquente émotion. Il mourut à temps pour échapper à la hache du bourreau, et, ce qui vaut encore mieux, sa mort fut celle

d'un fidèle fils de l'Église. — « Quand on le déshabilla pour l'ensevelir, on lui trouva un cilice sur la chair. »

Tout l'odieux se reporte sur Cranmer — Cranmer, le grand coupable, le promoteur du schisme, le précurseur de l'hérésie, le persécuteur de Catherine, le complice d'Anne Boleyn, le complaisant et le flatteur des passions déchaînées de Henri VIII, lequel, une fois débarrassé de Wolsey, cessa d'être un mari infidèle, un despote violent et sensuel, pour devenir un monstre, leva le masque, perdit toute mesure, dédaigna de ménager les bienséances, joua avec le mariage comme le protestantisme populaire allait jouer avec les vases de l'autel, et justifia de plus en plus le mot de Lessing, « que, lorsqu'on appartient au diable par un cheveu, on lui appartient par tout le corps ». Quel cortège de victimes et de martyrs autour du berceau de ce schisme inauguré dans l'adultère, la polygamie et le sang, profanateur du lit nuptial et pourvoyeur de l'échafaud! La peine du talion frappe les pécheresses, la rage du tyran s'acharne contre les saints. La faiblesse est punie comme la résistance ; le crime de n'être plus aimée est châtié comme le courage de protester contre ces amours. Thomas Morus, une des plus nobles figures de l'histoire! Anne Boleyn, Jeanne Seymour, Catherine Howard, pâles et gracieux fantômes! Pécheresses qui ont souffert, et auxquelles on est tenté de pardonner la faute en faveur de l'expiation!

Détournons-nous de ces cruautés, de ces passions meurtrières ou vengeresses, de ces exécutions sanglantes, qui rencontreront leur réaction et leur revers sous la sombre et maladive Marie Tudor, si étrangement défigurée par M. Victor Hugo ; catholique impuissante, enclavée entre Henri VIII et Élisabeth, l'ogre schismatique et l'Euménide protestante. Arrêtons-nous, en finissant, à une image plus humiliante pour nous, plus consolante pour l'Angleterre. Moins d'un siècle après Henri VIII, le plus farouche, le plus féroce des rois *galants*, la France eut, elle aussi, son Henri, un peu trop galant peut-être, mais si aimable, si spirituel, si affable, si brave, si souriant, si humain, si longanime, qu'on ne le voudrait pas différent. Fervent catholique au début, Henri Tudor rompit avec le saint-siège et entraîna son peuple avec lui. Protestant jusqu'à la Ligue, Henri de Bourbon se convertit, se réconcilia avec l'Église, accorda aux PP. Jésuites toute sa sympathie, toute sa confiance, et la France dut à cette conversion la politique la plus nationale, le plus beau siècle qui ait jamais illustré un grand pays. Grâce à Henri VIII le Tortionnaire, l'anglicanisme règne encore aujourd'hui dans la patrie d'Édouard le Confesseur et de saint Thomas Becket. Grâce à Henri IV le Charmeur, la France, en dépit de nos maîtres actuels, figure encore parmi les nations catholiques. Eh bien, il y a quelques semaines, je disais adieu — peut-être pour toujours ! — à un des jeunes amis de ma vieillesse, à un novice expulsé de la maison de Lons-le-Saulnier,

tandis que ses anciens maîtres étaient chassés de la résidence d'Avignon. Il est Français jusqu'au bout des ongles ; il a l'âme française, l'esprit français et son premier cri, au milieu de ses dures épreuves, serait encore : « Vive la France ! » La France catholique le rejette et l'Angleterre protestante lui donne l'hospitalité. N'y a-t-il pas là de quoi déjouer, non pas les vérités divines, mais les vraisemblances humaines ? Et M. Albert du Boys, l'auteur de ce livre, l'éloquent historien de Catherine d'Aragon, pleurant comme moi son illustre ami, notre admirable évêque d'Orléans, ne se dit-il pas comme moi que Dieu a récompensé les mérites de Mgr Dupanloup en lui épargnant le spectacle de ces scandales et de ces hontes ?

MONGROLÉON Ier [1]

(SOUVENIRS)

I

Si l'on me demandait ce que ces dix années de malheur ont produit de plus monstrueux, je répondrais sans hésiter : « La popularité persistante de M. Gambetta. » Popularité, ai-je dit ? Est-ce le mot juste ? Je sais bien que la popularité est la gloire en gros sous, d'après un grand poète qui a fini par échanger son or contre ce cuivre. Mais ce cuivre même paraît trop beau pour l'homme néfaste qui a fait et qui fait encore tout ce qui devrait, dans un pays raisonnable, discréditer, déclasser, déconsidérer, déshonorer, décrier, *couler*, noyer, tuer, enterrer un artisan de ruine, un débitant de mensonges, un ambitieux de bas étage et de pacotille, Machiavel d'estaminet, Fontanarose, Gaudissart ou Mangin de la politique et de la tribune, idole des chefs de rayon et des commis voyageurs qui reconnaissent en lui

1. Par M. Simon Boubée.

leur image. Les trognons de pomme lui conviendraient mieux que le billon !

Non, ce n'est pas même de la popularité; c'est quelque chose de plus bas encore et de plus écœurant. C'est la *mal'aria* faite homme, l'émanation d'une atmosphère empestée, un je ne sais quoi comparable à ces énormes champignons qui s'épanouissent au pied des arbres à demi morts ou dans les caves pleines d'humidité, de ténèbres, d'infection et de rhumatismes. L'omnipotence de ce Rabagas, ce n'est pas une élévation, c'est une excroissance; elle n'est pas faite de ses supériorités, mais des infériorités qui l'entourent. Sa grandeur est tout entière dans leur petitesse, son génie dans leur médiocrité, son éclat dans leur ombre, sa hauteur dans leur abaissement, son prestige dans leur néant. La mesure de sa taille n'est que la marque d'un étiage, la preuve du honteux niveau où nous sommes descendus. Pour qu'il parût géant, il a fallu le règne des pygmées. Pour qu'il se relevât de sa ridicule dictature et de sa chute tragi-comique, non pas à l'île des Pins, mais au Palais-Bourbon, non pas en accusé, mais en triomphateur, pour que le pays le récompensât de nous avoir follement fait souffrir et mourir, pour que ce Varus fût couronné sur le cadavre de nos légions, pour que cet organisateur de la défaite se fît une auréole de nos désastres, pour que son insolente fortune prît son vol au-dessus des décombres, œuvres de sa jactance, de son incapacité et de son délire, pour que cet avocat sans

causes devînt archimillionnaire, pour que cet homme si peu Français s'emparât de la France, réussît toutes ses audaces, jetât son succès comme un défi ou un outrage à la vérité, au bon sens, à la justice, à l'évidence, à l'histoire, à nos souvenirs d'hier, à nos angoisses de demain, à des milliers de croix de bois noir ensevelies sous les verdures du printemps, les feuilles sèches de l'automne et les neiges de l'hiver, il a fallu que la France ne fût plus la France; que, cessant d'être elle-même, abdiquant son génie, son âme, son passé, ses traditions d'honneur, sa religion, ses instincts de générosité, de grandeur morale et de liberté, reniant toutes les notions du beau, du vrai, du bien et du mal, déchirant de ses mains fébriles ses lettres de noblesse, elle mît à l'écart son élite et se fît représenter par ses rebuts. Il a fallu des conditions incroyables, des circonstances inouïes, la rencontre de ce Génois rusé, roué, madré, sans scrupules, sans patriotisme, sans patrie, prompt à l'intrigue, mélangé d'habiletés et de hardiesses, byzantin, professeur de politique à ficelles, avec une situation unique où prosp érait tout ce qui pouvait le favoriser, d'où dispara issait tout ce qui aurait pu le combattre. La seconde ou troisième édition des 363, revue, nullement corrigée et considérablement augmentée, le suffrage universel perverti, égaré, falsifié, frelaté, aveuglé, dépravé, gangréné, pourri par cinq ans de propagande radicale, athée, démagogique, pornographique, par le travail occulte de la franc-maçonnerie et des sociétés se-

crêtes, le suffrage universel discipliné, enrégimenté, étiqueté, dressé désormais, entre le bien et le mal, à choisir le pire, voilà le fief de M. Gambetta, et non pas du tout la France, la vraie France, celle que nous connaissions et que nous aimions, celle qui savait gagner les batailles ou rester grande en les perdant, celle qui croit en Dieu, qui prend parti pour les opprimés et pour les faibles, la France amoureuse de liberté, d'air pur et de lumière, spirituelle, heureuse de saluer les supériorités de l'intelligence, courageuse, loyale, martiale, sympathique, monarchique *quand même*, toujours prête à se relever de ses fautes par quelque intrépide effort, la France qui se battait à Fontenoy, à Austerlitz, à Iéna, en Italie, en Afrique, en Crimée, qui, à Coulmiers et à Patay, à Buzenval et à Champigny, sauvait au moins notre honneur, seul reste du sinistre festin gambettiste ; la France qui se retrouverait peut-être dans une crise suprême, mais qui, pour le moment, semble engourdie, énervée, assoupie, ahurie par le triomphe de tout ce qui lui prend son nom, de tout ce qui n'est pas elle !

Mais enfin, qu'a-t-il donc pour lui, ce séducteur, ce fascinateur, ce dominateur, ce conquérant, ce mangeur de cœurs, d'armée et de budgets, cet enfant gâté de la nature et de la fortune? Quel est le secret de ce sphinx? Quelle est la baguette de cette fée? Quel est le philtre de ce magicien, le sortilège de ce sorcier, le talisman de cet enchanteur? Son origine? Oh! oui, je conçois que, sous le régime de

l'égalité, dans une démocratie comme la nôtre, qui n'est qu'une aristocratie retournée, les Chaboulard aient le pas sur les Montmorency. Pourtant, dans cette hiérarchie à rebours, on faisait une exception aux dépens de l'épicerie. — *Les Trois Épiciers*, une des bonnes bouffonneries d'Odry et de Vernet ! — « Né pour être homme et devenir épicier ! » s'écriait, dans une caricature de Charlet, un jeune *fruit sec* de la jurisprudence et de la muse. — « Parole d'honneur ! rugit M. Homais, dans *Madame Bovary*, courroucé contre le malencontreux Justin qui vient de profaner le Capharnaum, autant vaudrait s'établir épicier ! » Il y avait donc, même dans notre société nivelée, un préjugé contre les parchemins qui enveloppent la cassonnade et la cannelle. Est-ce sa carrière d'avocat ? mais il n'avait plaidé qu'une cause, et il l'avait bruyamment perdue. Est-ce la moisson de lauriers cueillie au péril de sa vie pendant la guerre de 1870-71 ? Mais il a entassé bévues sur bévues ; il s'est constamment tenu à distance respectueuse des obus et du canon Krupp. Son ignorance, sa présomption, son étourderie, ses rodomontades, ses hâbleries, ses folies, nous ont coûté plus cher, en hommes et en argent, que les guerres du grand Empereur. On mourait pour lui, tandis qu'il ne mourait pour personne. Il mangeait chaud, buvait frais, fumait des cigares exquis, pendant que coulait à flots le plus pur sang de la France. Sa dictature a, sinon autorisé, du moins couvert le scandale des fournitures. Sachant très bien que, dès la fin d'octo-

bre, la partie était irrévocablement perdue, il l'a prolongée sans pitié, pour l'égoïste plaisir de retarder sa déchéance. Ah ! comme on le maudissait alors, sous l'étreinte du péril imminent, de l'horreur croissante, du bulletin funèbre, des progrès de l'invasion, de la détresse de Paris, au bruit lointain des écroulements et des incendies, au milieu des gémissements et de l'anathème des mères ! Et comme il était facile — j'en sais quelque chose ! — d'obtenir une heure de succès populaire à l'aide d'une simple page, écrite à la hâte, imprimée à la diable, où la vérité, sous forme d'ironie, de fantaisie et de satire, disait un jour d'avance ce que tout le monde pensait, ce que personne n'osait dire !...

Sauf la fantasmagorie du ballon, sauf le mérite de dérober la France à l'ineffable ridicule d'avoir pour ministres de la guerre MM. Crémieux et Glais-Bizoin, il n'a rien fait, rien su, rien prévu, rien compris, rien préparé, rien sauvé, rien empêché, que la victoire. Oui, de bons juges ont toujours pensé que son intervention maudite avait paralysé la victoire de Coulmiers. Ordres, contr'ordres et désordre, voilà le bilan de ses campagnes. Chaque matin, il subissait cette humiliation vengeresse d'avoir piteusement à rétracter son mensonge de la veille. Chacun de ses *Te Deum* se terminait en *De Profundis*. Il répondait par un odieux *veto* et de grossières méfiances à l'élan héroïque et patriotique des princes d'Orléans. Lorsque la coupe fut épuisée, lorsqu'il n'y avait plus à Paris un morceau de pain

et en province un homme valide, quand chaque jour augmentait le chiffre des départements envahis, quand les Prussiens eux-mêmes avaient pitié de leur ouvrage, quand toutes les voix de la patrie agonisante demandaient la paix, quand il était impossible de la lui refuser sans être plus cruel que Néron, plus féroce que Robespierre et plus barbare qu'Attila, M. Gambetta se cramponnait encore à la guerre comme au seul moyen de continuer son omnipotence. J'ai vu, je crois voir encore, affichée sur tous les murs, en février 1871, une dernière dépêche, qui finissait ainsi : « Aux armes ! aux urnes ! » Farceur ! il savait bien que, cette fois, les urnes ne se tromperaient pas, et qu'elles protesteraient contre les armes ! Jusqu'au bout, au delà du bout, à ne consulter que la logique des événements, le châtiment des coupables, la responsabilité des actes et l'expiation des fautes, il a fait, au centuple, tout ce qui devait le rendre à jamais haïssable, ridicule, impopulaire, *impardonné*, fini, impossible, dans un pays doué d'un peu d'intelligence et de mémoire !

Encore une fois, quel est son talisman ? La somme de ses agréments physiques? Les hommes politiques ne sont pas tenus d'être des Antinoüs, et généralement ils abusent du privilège contraire. Il y a pourtant des nuances. On comprend le prestige de la laideur formidable de Mirabeau, l'influence de la laideur spirituelle de M. Thiers. Mais, franchement, un œil de verre, un gros ventre, une bouche lippue,

une taille massive, une obésité morbide, un incroyable laisser aller de tenue, d'attitude, de gestes, de manières, de langage, y a-t-il là de quoi passionner les masses, enthousiasmer les multitudes, subjuguer les assemblées, doubler, dans le rôle de charmeur, MM. de Morny et Emile Ollivier ? Pour ne pas trop s'en étonner, ne doit-on pas se souvenir que, de l'aveu de M. Gambetta lui-même, il existe très peu de femmes républicaines ? On nous dit : « Il est éloquent ! » — soit ; mais comment l'entendez-vous ? Plus éloquent que M. Margue, que M. Bosc, que M. Saint-Martin, que M. Labadié, que M. Guichard, que M. Farre, que M. Bousquet, que M. Arthur Picard, que M. Tirard, et que trois cent cinquante autres zéros dont il détermine le chiffre ; d'accord ! Mais ose-t-on bien parler de cette éloquence dans le pays, dans le siècle du comte de Serre et de Royer-Collard, du général Foy et de Martignac, de Lamartine et de Thiers, de Montalembert et de Lacordaire, de Villemain et de Cousin, du comte de Falloux et de Mgr Dupanloup, de Guizot et de Berryer? Il en est de cette grosse éloquence, de cette pantomime à coups de poing, de ces rauques sonorités, de cette exubérance de lieux communs parvenus, de ces éclats de Stentor, de ce mépris de la langue française, de ce chaos de métaphores, comme de cette politique, de cette puissance et de ce prestige. Elle n'existe que par l'extrême vulgarité de ceux qui l'écoutent et qui l'admirent. Elle aussi, elle peut servir à mesurer l'abaissement de son public, de sa clien-

tèle, de ses sujets, de ses courtisans, de ses complices. Quelle corde fait-elle vibrer? A quelle source va-t-elle puiser? De quel sentiment s'inspire ce Démosthènes des commis voyageurs ? Se donne-t-il pour mission, comme de Serre, de réconcilier l'ancienne France avec la France nouvelle ; comme Royer-Collard, de corriger la violence des faits par la sagesse des doctrines ; comme le général Foy, de revendiquer les droits de l'héroïsme et de la gloire ; comme Martignac, d'apaiser à la fois les appréhensions d'un roi et les méfiances d'une nation ; comme Casimir Périer, de sauver les épaves d'un premier naufrage révolutionnaire ; comme Lamartine, de suspendre au plafond de la Chambre une lyre prophétique ; comme Lacordaire, de créer, parmi une jeunesse superbe et sceptique, une renaissance chrétienne ; comme Montalembert, de réclamer, sous un gouvernement libéral, la seule liberté qui lui manquât ; comme Cousin, d'illuminer de sa parole les obscurités philosophiques ; comme Thiers, d'agiter les plus grandes questions de la politique nationale, intérieure et étrangère ; comme Guizot, de défendre la fragile monarchie de Juillet contre le vice de son origine ; comme Berryer enfin — notre Berryer — de prouver que le vrai patriotisme est une vertu essentiellement monarchique, et que l'honneur du pays, au dedans et au dehors, est inséparable de la Royauté ?

Non ! se poser en équilibriste, jongler avec les gobelets et les muscades parlementaires, faire de chaque incident un prétexte d'escamotage, tenir le fil

de quelques centaines de marionnettes et de mannequins, plaider un procès de séparation entre la République et la France, parader sur la corde raide des rengaines révolutionnaires, flatter les *nouvelles couches* pour mieux les trahir et les tromper, ménager la chèvre bellevilloise sans trop piétiner les carrés de choux du centre gauche, ameuter contre le catholicisme les appétits du prolétaire, se vanter de n'être jamais entré dans une église comme on se vanterait de n'avoir jamais mis le pied dans un tripot ou dans un ministère républicain, avoir toujours l'air de déclamer un boniment sur un tréteau, calculer la dose infinitésimale de pouvoir officiel qu'on peut laisser aux Ferry, aux Cazot, aux Constans, aux Magnin, pour être plus sûr de rester omnipotent ; ne rien voir au delà et au-dessus de son intérêt personnel, de son ambition égoïste, jalouse, astucieuse, mesquine, ombrageuse, insatiable, impitoyable, voilà l'objectif de cette éloquence qui n'est que de la faconde, de cette faconde qui n'est que de la *blague*. *Des mots ! des mots ! des mots !* dirait Hamlet.

Eh ! comment en serait-il autrement ? Qu'attendre d'une parole sans idéal, sans âme, sans cœur, sans Dieu, dont les premières tribunes furent des tables de café ? Qu'attendre d'un homme placé, en 1870, dans une position telle qu'il lui fut impossible, comme à tous les autres républicains, de ne pas souhaiter *la quatrième défaite*, signal prévu et *désiré* de la chute de l'Empire, mais aussi de l'effondrement de la France ? Qu'espérer d'un chef de parti, auteur de

nos maux, responsable de ses fautes, qui, à l'heure suprême où nos maux et ses fautes avaient comblé la mesure, où les victimes de ses folies étaient prises, écrasées, broyées entre les barbares et les bandits, entre l'invasion et la Commune, ne trouva rien de mieux que de s'enfuir, de se dérober, de se cacher, de passer la frontière comme un caissier en rupture de caisse ou un failli en rupture de dettes, laissant ses électeurs se débattre contre l'armée de Versailles, laissant ses collègues en face du plus effroyable châtiment qui ait jamais foudroyé des accapareurs de pouvoir? Oui, plus on y songe, moins on s'explique que ce personnage ambigu et funeste qui, en avril 1871, aurait pu, sans invraisemblance et sans injustice, être mis en accusation, avec nos généraux pour témoins à charge, nos ruines pour pièces de conviction, cent mille cadavres pour corps de délit, les mères pour juges d'instruction et la France démembrée pour réquisitoire, ait su rebondir sur le tremplin politique, et soit aujourd'hui notre maître. Nos désastres ne sont que trop explicables par la supériorité du nombre, le défaut de prévoyance, l'insuffisance des préparatifs, le conflit de volontés contradictoires, l'effet moral d'une première défaite, la brutale intervention des hommes du 4 septembre, l'atrophie de l'esprit militaire, paralysé par la Révolution. Les disgrâces et les déroutes du parti conservateur, monarchiste, réactionnaire, s'expliquent, hélas! plus aisément encore par le manque d'ensemble, le fractionnement d'une

majorité en trois minorités, l'avortement des tentatives du 16 et du 24 mai, l'aveuglement d'hommes excellents pour les situations ordinaires, mais infestés de parlementarisme et refusant de comprendre que les scrupules de légalité et de doctrine sont incapables de gouverner les phases révolutionnaires. Elles s'expliquent surtout par cette condition fatale du suffrage universel et de la franc-maçonnerie républicaine, qui veut que, dans les luttes électorales, un radical fasse plus que dix conservateurs. Mais le second avènement de M. Gambetta ? L'*avatar* de M. Gambetta ! condamné, semblait-il, par ses extravagances et nos rancunes, à disparaître plus profondément, plus obscurément que Trochu, et se relevant dans le nimbe lumineux d'une deuxième dictature, se redressant sur un socle où des mains serviles gravent à l'envi l'inscription légendaire :

« Sans titre officiel, me voici votre maître ;
J'ai fait des présidents, et ne daigne pas l'être.
— Ministre, dites-vous ? — Je vous réponds tout net :
« Je ne suis pas encore à mettre au cabinet ! »

Voilà l'énigme insoluble, effrayante, insensée, menaçante, grotesque, ironique, tragique, bouffonne, agaçante, humiliante, ignominieuse, que la France accepte sans la comprendre ; — et c'est parce qu'elle ne la comprend pas, qu'elle risque d'être dévorée.

Mon très spirituel confrère, mon jeune collaborateur, Simon Boubée, me pardonnera cette longue préface. C'est plus fort que moi ! Lorsqu'un incident quelconque me remet en présence de cet odieux

contresens, il faut que je me dégonfle. « Voltaire, a dit Joseph de Maistre, n'a pas pu réussir une bonne épigramme ; la moindre gorgée de son fiel ne saurait couvrir moins de dix pages. » Je ne suis pas Voltaire, oh! non, hélas! et Dieu merci! Mais mon fiel antigambettiste n'a pu se contenter à moins. C'est aussi un peu la faute de Simon Boubée. Pourquoi ce titre si affriolant : *Mongroléon Ier, roi du Kaor-tay*, qui a fait sur moi l'effet du clairon sur un vieux cheval de bataille ? Pourquoi cette tentation irrésistible sous forme d'allusions piquantes, de fines ironies, de fantaisies étincelantes, de leçons ingénieuses, de satires transparentes, de peintures originales, d'excursions lointaines, de trains de plaisir et de bon sens avec billets de retour au Palais-Bourbon, de tout ce qui, en assurant le succès d'un livre charmant, donne au lecteur l'envie de faire *chorus* avec l'auteur ? C'est ce que nous regarderons de plus près dans un second chapitre.

II

Excellent titre, héros préférable à Childebrand, sujet fertile en rapprochements ingénieux et en allusions piquantes, — bref, une vraie trouvaille ! Mais Boubée avait bien trop d'esprit pour ne pas comprendre que la figure de son Mongroléon, malgré toutes ses capacités politiques, oratoires, dictatoriales, gastronomiques et digestives, ne suffirait pas à remplir un volume, et il a eu l'heureuse idée d'encadrer

la satire individuelle dans une satire collective. Grâce à ce procédé, l'horizon s'agrandit, les questions se généralisent ; l'actualité s'empare du temps et de l'espace. Le déplacement du théâtre et le déguisement des personnages ont le mérite d'affriander à la fois et de dérouter le lecteur; la société tout entière est intéressée dans un récit où le bon sens le plus fantaisiste et la fantaisie la plus sensée passent tour à tour en revue les erreurs, les abus, les travers, les ridicules, les bévues, les sophismes, les folles prétentions et les grotesques ou tragi-comiques mécomptes de l'esprit moderne.

Tout d'abord, l'auteur nous transporte en Angleterre, et il n'a pas tort. Il semble que son livre essentiellement *humouristique* doive aisément s'acclimater dans le pays d'Addison, de Swift et de Daniel Foe. Le narrateur, Mortimer Billing, est un utopiste sincère qui rêve le noble rôle de bienfaiteur et de réformateur de l'humanité. Seulement, sa charité est de la philanthropie, sa philanthropie est surtout cosmopolite. Soulager les misères qui l'entourent, donner du pain aux affamés, visiter les malades sur leur grabat, monter six étages pour secourir les locataires insolvables d'un taudis ou d'une mansarde, tout cela lui paraîtrait mesquin, vulgaire, vieillot, indigne de ses plans gigantesques. C'est l'Afrique centrale, l'Afrique sauvage, qu'il veut civiliser, moraliser, régénérer, illuminer de toutes les clartés industrielles et scientifiques du siècle de M. Charles Robin et de M. Paul Bert. Dès ce début, que de traits spirituels !

Que de détails finement observés ! Que de silhouettes indiquées d'un crayon leste et sûr de son fait ! — « Thomas Traddles est l'inventeur d'une prodigieuse machine à vapeur qui habille et déshabille les gens sans qu'ils soient obligés de se donner la moindre peine. Malheureusement, cette machine revient plus cher que l'entretien de dix domestiques bien payés. » — « Le progrès est en raison inverse du pouvoir de l'homme sur l'homme et en raison directe du pouvoir de l'homme sur les choses. » — « Roboam Strudbugle, ancien membre de l'Église anglicane, devenu presbytérien en Ecosse, puis prédicant tout à fait indépendant, par la raison que le premier devoir d'un bon Anglais est d'être protestant, et que le premier devoir d'un bon protestant est de toujours protester. »

Les voilà partis, à bord du trois-mâts *la Civilisation*, le bien nommé. L'équipage est au complet ; voici d'abord Mortimer, le chef de l'expédition payée avec l'argent des bénévoles souscripteurs. Voici le capitaine Drummond, le docteur Pumperdickel, médecin du bord, une excellente caricature ; le type du Darwinien, qui, pour mieux prouver nos origines simiesques, commence et finit par ressembler à un singe. « Ses discours ne persuadaient pas, mais son aspect jetait un doute. Son front bas, ses cheveux en brosse, ses petits yeux, ses joues tombantes, ses grimaces perpétuelles et le collier de barbe rouge qui encadrait sa vilaine figure, le faisaient ressembler au plus hideux des gorilles. »

Comme contraste, permettez-moi de vous présenter l'élégant vicomte Georges Briffolet, gentilhomme français, aimable désœuvré, qui en était à son dernier billet de *mille*, lorsqu'il eut le bonheur de sauver la vie au riche M. Nicklebrood et à sa fille, miss Lucy. Lucy ne pouvait faire moins que d'offrir sa main à son sauveur. Par un scrupule qui l'honore, Briffolet, rougissant d'avoir été jusque-là inutile à ses semblables, n'accepte l'offre romanesque de miss Nicklebrood qu'à la condition qu'il s'en rendra digne par quelque action d'éclat, par quelque prouesse chevaleresque ou philanthropique. — « Eh. bien, joignez-vous à l'expédition de Mortimer Billing. Mon père paiera le voyage ! » Ce prologue est original, pittoresque, amusant, d'une physionomie légèrement paradoxale qui déguise d'irrésistibles vérités. — Mais, dites-vous, Mongroléon ? Servez-moi Mongroléon ! — Patience !

Si Mortimer a fait frapper, au départ, une médaille commémorative, cette médaille a vite un revers. Tempête effroyable, naufrage, vaisseau mis en pièces. Mortimer, jeté sur la côte, se voit entouré de grands diables de nègres, qui ne lui laissent pas longtemps l'illusion de *petit blanc, mon bon frère!* de l'hospitalité négrophile. Après quelques préliminaires, ils le saisissent, ils le brutalisent, ils le bousculent, ils l'attachent à un poteau, et ils le criblent de coups d'un fouet en cuir d'hippopotame. S'il échappe à leur rage bestiale et peut-être à leurs dents cannibalesques, c'est parce que ses compagnons

d'infortune, Briffolet, Pumpernickel, le capitaine Drummond et ses matelots, sauvés comme lui du naufrage, cassent la tête à quelques centaines de ces horribles nègres. Singulière façon, n'est-ce pas ? de les faire participer aux bienfaits de la civilisation ! Mais le droit de légitime défense excuse tout, et, avant de civiliser ces indigènes, nos pionniers devaient songer à ne pas être mangés. Les déceptions se succèdent et se multiplient. Les gorilles sont sur le point d'achever l'œuvre dévorante des nègres. Ces ancêtres dénaturés sont de l'avis de Saturne et du docteur Pumpernickel. Il leur plairait de croquer leurs enfants. Après mille traverses où l'on s'habille avec des feuilles de palétuvier, où l'on se nourrit d'amandes d'*oba*, où l'on s'abreuve d'eau de pluie, et où, pour avoir trop présumé de l'éducation des anthropophages, on arrive à les copier, les voyageurs réduits au nombre de trois font leur entrée peu triomphale dans le royaume de Mongroléon Ier. Ici, grâce à l'heureuse alliance de la fantaisie et de la satire, nous pouvons tout deviner si nous sommes malins, et, si nous sommes innocents, nous abandonner simplement à l'attrait bizarre de ces tableaux exotiques qui donnent l'idée d'une féerie africaine, mise en scène par un homme d'esprit. Costumes étranges, monuments énormes, colliers de perles nacrées, plumes multicolores, tatouages insensés, toilettes absurdes, vaisselle abracadabrante, figures épatantes, nez épatés, poulets crus, entremets incroyables, exercices de saltimbanques, sabres avalés en guise de sorbets,

rien ne manque à cette lanterne magique dont les verres ont de singulières transparences. Mais prenez garde ! Si cette fantaisie a des ailes, elle a aussi un bec et des griffes ; témoin ce portrait où, avec un peu de mauvaise volonté, il est facile de reconnaître un personnage arraché aux délices du Kaor-tay et métamorphosé en ambassadeur :

« — Il avait le front haut, les yeux ronds et un peu ulcérés, le nez droit, les lèvres pincées, l'air suffisant et glacial; un singulier mélange de raideur naturelle et de courtoisie affectée, de dandysme voulu et de pédantisme natif. Ses gestes rappelaient ceux des professeurs des universités allemandes; mais on devinait qu'il voulait faire disparaître le pédagogue sous une sorte de vernis aristocratique. Parfois ses yeux ronds brillaient d'une expression de scepticisme choquant ; mais sa gravité et son air convaincu reprenaient bien vite le dessus.

« Avec cette exubérance et cette ingéniosité mimique, qui est un des caractères distinctifs de la race du Kaor-tay, il nous fit savoir qu'il se nommait Challem ; non, je me trompe, — Kamela-Khoor, qu'il était considéré comme le premier savant de Houangaranko et que Sa Majesté Mongroléon Ier l'avait chargé de nous instruire dans la langue du pays, avant que nous fussions présentés officiellement A LA COUR. » — La rime y est, et la raison aussi. »

Nous savions que Simon Boubée est poète. Il a trouvé moyen de poétiser l'avènement de Mongroléon au trône du Kaor-tay. C'est Kamela-Khoor qui

raconte ce curieux épisode. La fiction et la vérité s'y entremêlent encore une fois de façon à dérouter ceux qui n'y entendent pas malice et à préparer pour les autres un *menu* plus délicat et plus raffiné que la cuisine du Trompette de Mongroléon. Quoi de plus piquant que l'histoire des prédécesseurs de ce monarque ventru, tatoué et pansu? Ils ont accompli de grandes choses. Leur règne fut plein de faits glorieux. N'importe! Kamela-Khoor en parle avec un souverain mépris. Pour lui l'histoire du Kaor-tay ne commence qu'à l'avènement de Mongroléon. Son prédécesseur immédiat, le roi Ramagasta, a été amoureux de la lune. Écoutez cette sérénade, préférable au point sur un *i* d'Alfred de Musset :

Œil de la nuit, joyau des cieux,
Miroir des rêves gracieux,
Toi qui baignes dans l'azur pâle,
O blanche parure de l'air,
Des belles nuits constant éclair,
Plus pur et plus doux que l'opale!

Astre dont les rayons vainqueurs
Pénètrent doucement nos cœurs,
Aimant d'argent qui nous attire,
Muette berceuse qui dors,
Guide du spectre errant des morts,
Je t'écoute... ne me rien dire!

Tu te tais, ô lune! et pourtant
On t'interroge à chaque instant,
Et tu sais répondre à nos âmes.
Sur ton disque diamanté
Les songes, dont je suis hanté,
Vont s'écrire en lettres de flammes.

Dis-moi quelle divine main
Sur la tête du genre humain
Te tient doucement balancée,
O Seluka! Qui donc es-tu?
Et d'où te vient cette vertu
D'absorber ainsi ma pensée?

Un sage des lointains climats
M'a raconté tout bas, tout bas,
De toi des choses sans pareilles;
Il t'appelle un monde, et prétend
Que chez toi, doux astre, on apprend
De scientifiques merveilles.

Nous sommes ignorants ici!...
Lune, prends le noble souci
D'éclairer notre intelligence,
Et, s'il a dit vrai, l'étranger,
Envoie, envoie un messager
Qui nous apporte la science!...

Je ne voulais citer qu'une strophe; j'ai cédé au charme. N'est-ce pas charmant, en effet, cette poétique oasis au milieu des végétations inquiétantes du Kaor-tay, cette voie lactée sillonnant tout à coup ce ciel de plomb, cette fleur épanouie à travers les épines de la satire, cette mélodie de Gounod interrompant les cordes d'airain? Bientôt l'allusion maligne et narquoise reprend ses droits, et nous avons le ballon, la traduction fantaisiste de ce beau nom de Mongroléon, — *Mong*, ère, *Roléon*, nouvelle, *ère nouvelle*, — Mongroléon proclamé roi du Kaor-tay à la place de Ramagasta, Kamela-Khoor consulté par Mongroléon au sujet des récalcitrants, et lui répondant: « Empalez-moi tous ces gens-là! » (En note: « Empaler; manière de fusiller chez certains peuples. »)

Le grand poète kaor-tien, qui ajoute à de lugubres événements — guerre, invasion, siège, épidémie, famine, incendie, — tout ce que sa sombre imagination pouvait lui suggérer de sinistre et d'effroyable; le terrible *Boos-Hingo*, — Bœuf-Rouge, — désolant toute la contrée; — ici une parenthèse excellente. Mongroléon craint, si Ramagasta, qui s'est offert pour combattre le *Boos-Hingo*, tue ce monstre formidable, que ce trait héroïque ne lui ramène l'affection de ses sujets. — Kamela-Khoor le rassure. « Sire, Ramagasta, qui fut si doux et si amoureux du progrès, n'en personnifie pas moins, aux yeux du peuple, l'arbitraire, l'ignorance et la cruauté. S'il tuait le *Boos-Hingo*, croyez bien que c'est le *Boos-Hingo* que l'on plaindrait. » Naturellement Ramagasta est mis en pièces; mais il a pu faire au monstre une mortelle blessure, et le grand poète pleure l'infortuné bœuf rouge en vers impérissables : « — Hélas! le bœuf rouge est-il bien mort? Je croyais, au contraire, que cette longue blessure s'était cicatrisée, qu'il ne lui en restait que la fureur et la rage, et que Mongroléon lui-même, Mongroléon le Toréador, aurait fort à faire pour se défendre contre

« Ce vaste front armé de cornes menaçantes! »

Mais voilà justement le charme de ce livre, qui devrait être depuis un mois dans toutes les mains. La satire y est intermittente ; elle glisse au lieu d'appuyer. Comme la Galathée de Virgile, elle fuit à travers les saules, bien sûre d'être vue avant de dis-

paraître. C'est un guêpier peuplé d'abeilles. Je parlais tout à l'heure d'ailes, de bec et de griffes. Je crois voir, en effet, en relisant ces pages, un oiseau, un joli oiseau bleu, qui se pose à portée du chasseur, puis s'envole, va, revient, siffle sa chanson entre deux nuages, se cache un moment dans la haie d'aubépines, puis s'amuse, non pas à se faire tuer, mais à se laisser atteindre ; car il sait que le fusil est chargé de sel. N'est-ce pas un plaisir d'avoir à se demander, par exemple : « Ram-Erec ! où prenez-vous Ram-Erec? Connais pas... Ah ! pardon, je crois le connaître. Et Yas-Néol, le nouveau ministre des finances ? Il a souvent retourné son habit ; ne pourrait-on pas retourner son nom? Et Giacomo-Geronimo-Leone Cigareschi ! Soyez certain que, pendant que ses sujets se battaient, il ne fumait pas de mauvais cigares. Quelle est amusante, cette histoire de Cigareschi ra contée par lui-même ! Il est originaire de Naples, nous dit-il; mais on peut être originaire de Naples et n'en être pas moins né dans l'état de Gênes. — « Mon père offrait à ses amis, pour de l'argent, des pâtes de Gênes, de la ficelle, du sucre concassé, du café, de la cannelle, du poivre, du sel, de la muscade, des billes, des balles de caoutchouc, de l'huile d'olive et de la cire à cirer les parquets... d'où les mauvaises langues concluaient qu'il était épicier ! »

Voilà le point de départ ; après quoi, la fée fantaisiste s'empare du héros, et Dieu sait ce qu'elle fait du futur monarque ! La robe de l'avocat s'entr'ouvre pour montrer le maillot de l'acrobate; le boniment

du saltimbanque donne la réplique au galimatias du tribun. Le tréteau prélude au prétoire; la parade débite l'exorde de la harangue. Bilboquet tend la main à Cujas, Bobèche fait des niches à Bartole, Pitanchois traduit en calembours les Pandectes et le Digeste; Cligne-Musette est la première Égérie de ce législateur qui en aura d'autres. Le saut périlleux du clown fait pressentir d'autres sauts, d'autres clowns et d'autres périls. Gringalet et Paillasse offrent une prise à Merlin et à Troplong. En avant la musique, la clarinette, le fifre et la grosse caisse! C'est un étourdissant pêle-mêle, un merveilleux tohu-bohu où les bons mots se saupoudrent de lazzis, où le coq-à-l'âne alterne avec l'épigramme. Mais, dans ce désordre apparent, quelle justesse et quelle finesse! Comme le fil de soie se retrouve vite dans ce féerique dédale! — « Je fis mes études chez les prêtres, et, comme ils m'élevèrent gratuitement, je leur vouai, dès mon jeune âge, une haine que le temps n'a fait qu'accroître. » — « Personne n'ignore que, au dix-neuvième siècle, la robe d'avocat donne tous les talents, y compris les talents militaires. Si les généraux français ont quelquefois perdu les batailles, c'est qu'ils n'ont pas voulu écouter les avocats. »

La seconde partie de *Mongroléon Ier* est plus clairement et plus sérieusement satirique. Tous les traits *portent*, toutes les allusions font ricochet sur notre histoire contemporaine et notre politique républicaine. Mortimer Billing, le narrateur, n'a pas encore, malgré de cuisantes expériences, renoncé à ses illu-

sions de commis-voyageur de la science, de la civilisation et du progrès. Le royaume du Kaor-Tay doit être pour lui ce qu'un jardin d'acclimatation est pour le naturaliste, ce que le dictionnaire d'une langue étrangère est pour le philologue, ce que l'étude du corps humain est pour le physiologiste, ce que l'amphithéâtre de l'École de médecine est pour le professeur d'anatomie comparée. Le défilé commence. Je salue au passage un groupe de métaphores mal assorties, plus tolérables au Kaor-Tay qu'à l'Académie française. — « La tranquillité publique, ce torrent paisible et immobile dans son cours, s'était éclipsé un instant ; mais il vient de reparaître plus lumineux. » — Et plus loin, dans une autre gamme : « Il est bien entendu que, si l'émeute d'hier est le fait de gens qui méprisent mon autorité, c'est à ceux qui prêchent au peuple l'obéissance que je dois m'en prendre. Donc, voici mon programme : « Extirpons » la lèpre dévorante des anciens prêtres du Kaor- » Tay !... » Maintenant, voici les effets de l'instruction laïque sur les jeunes Kaor-tiens ; l'hostilité permanente entre l'élève et le professeur, la ridicule objection du *Niop*, — homme de rien ou maître d'études, — l'essai des méthodes humanitaires de Mortimer Billing, le darwinisme du docteur Pumpernikel aboutissant à une émeute d'écoliers, qui, furieux de s'entendre dire qu'ils descendent d'un singe, prennent Pumpernikel au mot et par son fond de culotte, le déshabillent, s'amusent à l'enduire de poix et à le rouer de coups. Tout cela est gai, vif, piquant, vrai

sous le verre grossissant de la comédie; un carquois de flèches acérées, aiguisées, barbelées, mais sans venin, un arc aux cordes légères entre les doigts d'un fin sagittaire qui touche sans avoir l'air de viser. Encore une fois, nous savons que Simon Boubée est poète; nous savons qu'il est romancier. Un peu de poésie côte à côte avec la satire! Après la satire, un peu de roman! Le roman du vicomte de Briffolet, un des personnages les plus sympathiques! Le roman de Mounousch, fille de Ramagasta, le souverain légitime! Cet épisode a une grâce orientale qui fait songer aux meilleures pages des *Mille et une Nuits*, avec leur aurore en Occident. Qu'elle est touchante, cette belle Mounousch, dont le nom Kaor-tien signifie *Fille des Larmes*. On la croit morte, et elle vit. Elle cache ses nobles origines sous de rustiques vêtements; mais on la reconnaît à cet air de grandeur simple et naturelle que tous les Mongroléon du monde n'imiteront jamais. Elle m'apparaissait dans le livre de Boubée, le 29 septembre, dans un rayon de ce doux soleil qui n'est plus l'été, qui n'est pas encore l'automne, et qui achève de mûrir les grappes vermeilles sous les pampres rougissants. Cette exilée, cette poétique victime de l'aveuglement populaire et des intrigues d'un aventurier greffé sur un acrobate, personnifiait à mes yeux la royauté proscrite, comme cet aimable vicomte de Briffolet, qui finit par l'épouser, personnifie la France. Tout se prêtait pour moi à cette illusion charmante, digne de séduire ou de consoler le vieux critique après avoir inspiré le

romancier poète ; — oui, tout, la date de ma lecture, le sourire de la Saint-Michel, l'écho lointain des ferventes prières, des cris d'espérance qui s'élevaient, en ce moment même, de tous les points de la France réveillée de sa torpeur par l'excès de ses misères et de ses hontes, par le contraste de tout ce qu'implique d'odieux, de dégradant, d'ignominieux, de ruineux, de mortel, le règne de Mongroléon, et de tout ce que promet de salutaire, de bienfaisant, de vivifiant, de balsamique, de réparateur, le retour de la princesse Mounousch.

A mesure que le récit approche du dénouement, les allusions pleuvent, la satire s'aiguise ; les utopies généreuses de Mortimer Billing se brisent contre les réalités. La guerre à outrance, les sauvages doctrines du docteur matérialiste et athée aboutissant aux crimes les plus hideux, les innombrables bévues de Mongroléon pendant la guerre et le siège, ses prodiges d'ignorance et d'infatuation stratégique et géographique, le désordre dégénérant en déroute, la déroute en débâcle, la débâcle en chaos, Saint-Sébastien à l'horizon, le retour en Europe, tout cet ensemble qui forme les derniers chapitres et dont je ne puis vous donner que l'abréviation la plus sommaire, nous offre, non seulement la satire dans toute sa vivacité, toute sa verdeur et tout son éclat, mais la revanche de la vérité, de l'esprit français et du bon sens. A la dernière page, lorsque Mortimer Billing, désabusé et converti, épouse l'honnête et sage Deborah, qu'il avait laissée à Blakbury, et qui

a eu la bonté de l'attendre, lorsque Mongroléon-Cigareschi reprend le commerce paternel d'épiceries en gros et en détail, sauf à continuer son passé en ajoutant de l'amidon au sucre, du plâtre à l'amidon, de la chicorée au café, de la poussière au poivre et de la cervelle de mouton au fromage blanc, — on se dit : « C'est ce que Mortimer et Mongroléon avaient de mieux à faire ! »

Mon analyse est bien incomplète ; elle vous entr'ouvre à peine la porte de ce grenier à sel. Maintenant, c'est à vous d'y entrer et de faire vos provisions. Ou je me trompe fort, ou ce livre amusant comme un conte, instructif comme une leçon, inexorable comme l'histoire, mordant comme une satire, aérien comme une fantaisie, arrive à point, à son heure, à l'instant précis où l'idole fait encore assez fière mine pour qu'il y ait de la hardiesse à l'attaquer, et où elle est assez ébranlée pour que la fronde de David puisse entamer Goliath. Vous ne pouvez être ni indifférents ni étrangers au succès de cet ouvrage, signé d'un nom qui vous rappelle tant de talent, de verve, de travail, d'honnête malice et de courage. Si je me trompais, s'il me fallait encore vous voir préférer à cet étincelant satiriste du Mongroléon de la politique, les Mongroléon de la littérature, ce n'est pas Simon Boubée que consterneraient votre tiédeur et votre ingratitude ; c'est le vieux critique qui s'est délecté en lisant son livre et qui s'honore en le louant.

ALBÉRIC DE FORESTA — ANATOLE FEUGÈRE

(MES SOUVENIRS)

I

J'ai, vous le savez, l'habitude de consacrer notre *Causerie du* SAMEDI SAINT à des ouvrages où la religion domine, inspire, purifie et sanctifie la littérature. *A tout le moins une fois l'an!* Oui, c'est bien le moins, en effet, au milieu de tant de sujets profanes, de tant de pages mondaines, de ces livres aujourd'hui triomphants où, même en prenant parti contre le mal, il est difficile d'en éviter le contact, de ne pas en garder l'empreinte, l'image, l'influence, le vague parfum ; à peu près comme ces chimistes qui, enfermés dans leur laboratoire, finissent par s'acclimater à l'odeur de leurs drogues, et par se déshabituer de la saine atmosphère des prés et des bois.

Mais, s'il est vrai que la semaine sainte ramène pour tous les catholiques des pensées de tristesse et de deuil, le souvenir de la plus effroyable iniquité qui ait jamais livré le type le plus divin de l'innocence et du bienfait aux types les plus odieux de l'arbitraire,

de la méchanceté, de l'impiété, du sacrilège et du maléfice, on peut dire que, grâce à M. Jules Ferry et à ses dignes collaborateurs, cette néfaste année 1880 aura eu plusieurs semaines saintes, pas mal de Judas, un groupe de Caïphes, huit ou dix doublures d'Hérode, bon nombre de Pilates et une masse de Barrabas. Sans trop insister sur une comparaison, toujours inquiétante pour les consciences délicates, ajoutons que la charité chrétienne nous oblige à répéter ici une parole divine, et à dire : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !... »

Quand je songe que cet article paraîtra le 26 juin, trois jours avant l'exécution des décrets, comment me détacher de cette idée poignante? Comment résister à l'envie d'opposer à ces haines, à ces calomnies, à ces lâchetés, à ces colères, à ces violences, à ces rages, à ces poches de fiel crevées par une aiguille de tricoteuses, à ces tonnes de poison remplies par les Locustes du radicalisme, à ces prodiges de perversité, de brutalité et de bêtise, la pure et douce figure d'un jésuite, telle qu'elle nous apparaît dans le livre du R. P. de Chazournes sous les traits et sous le beau nom d'Albéric de Foresta? En même temps, pour mieux prouver mon impartialité, je veux placer, en regard de cet admirable modèle de perfection monastique, un jeune professeur laïque, mort à trente-quatre ans, sans s'être un seul moment ressenti des dissolvants universitaires; — Anatole Feugère, une haute intelligence, une belle âme, un cœur d'or, une nature exquise, un chrétien à toute épreu-

ve, un Perreyve en habit bourgeois, accepté déjà et salué comme un jeune maître à l'âge où nous étions encore de vieux écoliers, excellemment compris, étudié, apprécié, peint et raconté par M. Paul Blanchemain. Toutes proportions gardées entre l'héroïque sainteté de l'éminent fondateur des écoles apostoliques et les aimables vertus du brillant lauréat du lycée Bonaparte, il n'est pas impossible de découvrir quelques secrètes analogies entre les deux existences et les deux livres. — « C'est à A. Feugère surtout, nous dit M. Blanchemain, que nous demandons pardon d'avoir accordé peut-être trop de liberté à notre plume. Il était de ceux qui eussent voulu que toujours la main gauche ignorât le bien qu'avait accompli la main droite. » — L'humilité était aussi un des traits caractéristiques du P. Albéric de Foresta. Il avait en lui de quoi satisfaire trois vaniteux ; sa haute naissance qui le rattachait aux plus grandes familles de notre Provence ; l'auguste amitié dont pouvait s'enorgueillir sa tendresse fraternelle ; et enfin sa valeur personnelle, cet ensemble de travaux, de talents, de piété, d'autorité morale, d'incomparables exemples, qui, même en se donnant tout entier à Dieu, pouvait encore se laisser deviner par les hommes. Eh bien, — pardonnez-moi ce détail un peu vulgaire, mais qui le peint, — ce volontaire de la pauvreté, qui aurait pu, s'il était resté dans le monde, faire un grand mariage, s'entourer de toutes les jouissances du luxe, ce gentilhomme d'antique race qui, remontant à travers les siècles, rencontrait

parmi ses ancêtres des connétables de Venise, des saints, des prélats, des martyrs, des généraux, d'illustres émules des Dandolo et des Foscari, et dont les armes avaient pour supports trois aigles de sable diadémés d'or ; ce religieux environné d'admiration et de respect, élevé aux fonctions de supérieur, fondateur d'une école, malade, brisé de fatigue, affaibli par des excès de mortification, de dévouement, de parole et de zèle, voyageait, en chemin de fer, dans les troisièmes ! On s'en étonnait, on lui demandait pourquoi, et il répondait : « Tout simplement parce qu'il n'y a pas de quatrièmes. »

O contraste suprême de la grandeur chrétienne dans l'abaissement et de la bassesse native dans l'élévation subite, éphémère et fortuite ! Ce jour-là peut-être, ce même jour, quelque misérable docteur ou tribun de village, un champignon du 4 septembre, éclos sur le fumier démagogique, un habitué des brasseries du quartier Latin et du café de Madrid, un culotteur de pipes, besoigneux, taré, râpé avant d'être enrichi par nos désastres, n'osant pas remonter plus haut que son père dans ses archives de famille de peur d'y faire de mauvaises rencontres, métamorphosé — non, déguisé en grand personnage, voyageait, par le même train, dans un coupé-lit ou un wagon-salon ; un riche attelage l'attendait à la gare pour le conduire à l'hôtel de la préfecture, fastueusement construit, meublé et décoré avec notre argent.

Rien ne lui semblait assez beau de ce qui avait été

préparé pour le recevoir, et c'est à peine s'il daignait sourire, entre deux couplets de *la Marseillaise*, aux raffinements culinaires d'un élève de Trompette. Et maintenant, parlez-nous, cyniques jouisseurs, de votre amour pour le peuple, des classes pauvres dont il faut améliorer le sort, de l'inégalité des conditions qui exige une refonte sociale et qui, le ciel étant désert, ne peut être équilibrée que sur la terre ; nous vous répondrons, nous, que vous avez bien raison, que cette inégalité est criante, mais que vous serez bien penauds le jour où une main plus puissante que les vôtres, vous rendant à votre néant, rétablira l'équilibre !

Que de souvenirs personnels me ramènent à ces deux noms bénis, Albéric de Foresta et Anatole Feugère ! Cette histoire de deux âmes se lie à la mienne par mille nœuds dont je ne soupçonnais pas la force. Ce sont comme des racines invisibles, qui, pendant cette lecture, reparaissaient à la surface et s'épanouissaient en fleurs de tendresse et de tristesse. Les lointaines images de mon enfance, les joies paternelles de ma maturité, les douleurs de ma vieillesse et de ma solitude, je revoyais, je recueillais tout sous la dictée du P. de Chazournes et de M. Paul Blanchemain. Cet hôtel de Calvière, devenu, à Avignon, la résidence des Pères Jésuites et d'où on va les expulser, j'y ai passé les dix premières années de ma vie. Cet escalier monumental, ce portique d'ordre toscan, ces moulures en pierre, ces panneaux de boiseries sculptées, ces niches veuves

de leurs statues, ce bassin et cette fontaine *rocaille*, que le pieux biographe décrit si bien, furent mes premières admirations et mes premières surprises.

Puis je franchis un espace de trente-sept ans; *grandissimum mortalis ævi spatium*, dirait Tacite. La scène change; me voici, à Paris, dans la cour d'honneur du lycée Bonaparte, à la distribution des prix. C'est Léon Feugère, mon ancien camarade de 1827, qui m'a tendu la main à mon entrée; j'ai moi-même mon enjeu dans cette solennité, dont Anatole Feugère, neveu du censeur, est le héros, le lauréat le plus éclatant. Désormais une douce illusion me fait croire que les couronnes de mon fils sont inséparables des siennes. Plus tard, j'apprends les heureuses alliances de cette famille si studieuse et si chrétienne avec la famille Demante. Encore un souvenir! Encore un nom réclamé par ma reconnaissance, consacré par les plus pures traditions de piété, de science et de vertu; l'aimable et grave physionomie de mon professeur de droit, si indulgent, si bon, qu'il me donnait des boules blanches quand j'en méritais de rouges, et des boules rouges quand j'en méritais de noires!

Le temps fait encore un pas; cette fois, c'est l'année terrible, l'année de deuil où les afflictions privées s'absorbent dans les calamités publiques. La mort frappe à ma porte, bien près de mon cœur. Quel sera le consolateur? Le Père Albéric de Foresta. Dans ces moments cruels, où la faiblesse humaine succombe si l'ange gardien ne se fait visible, qui

pouvait mieux le représenter à mes yeux que celui dont les compagnons et les maîtres avaient, dès ses plus tendres années, caractérisé, en le surnommant l'*Ange*, les aspirations séraphiques et les perfections virginales? C'est alors qu'il me fut donné, sinon de découvrir, au moins de deviner cette sainteté que le P. de Foresta cachait comme d'autres cachent leurs vices. Ici j'emprunte quelques lignes aux excellentes *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires* (page 934): « On dit le parfum, la bonne odeur de la sainteté... Plus qu'une autre peut-être, la vertu du P. de Foresta tenait de cette énergie pénétrante et suave du parfum. Elle s'imposait, on la respirait. Mais aussi, comme rien n'est subtil à l'égal du parfum, la sainteté souvent échappe à l'analyse, et il est extrêmement difficile d'en saisir et d'en fixer les traits. » — Oui, elle échappait à mon analyse, ou plutôt il me semblait, à moi indigne, que je l'aurais méconnue si j'avais essayé de la comprendre, que je lui aurais manqué de respect si je l'avais étudiée de trop près comme on étudie un chef-d'œuvre de la pensée humaine. C'est par une sorte de divination indéfinissable que se révélaient à moi ces mystérieux trésors. Auprès de ce moine si simple, si humble, si pauvrement vêtu, qui paraissait s'excuser de ne pas être meilleur, que l'hommage eût froissé comme une offense et surpris comme une nouveauté, je subissais une influence particulière, comme si un pouvoir magique eût tout à coup déplacé l'atmosphère habituelle pour lui substituer un air plus pur, plus fin,

réfractaire à l'idée du mal, où rien ne pouvait pénétrer de nos passions, de nos calculs, de nos intérêts et de nos misères. C'était comme un reflet du ciel que le P. Albéric de Foresta apportait dans un pli de sa soutane brodée de pauvreté et de charité, à cette heure formidable où la terre n'avait plus rien à nous donner que des croix de bois noir pour marquer la place de nos morts, un morceau de craie pour dessiner nos nouvelles frontières, un lambeau de crêpe pour cacher la rougeur de nos fronts, et des crimes sans nom pour déshonorer notre défaite.

Mais de nouveaux épisodes vont nous distraire de ces douloureuses images. Je les cueille en passant pour rentrer dans le ton de nos *Causeries ;* bien sûr d'ailleurs que le portrait, si bien réussi par le P. de Chazournes, n'en sera que plus ressemblant. « — Un jour qu'il prêchait le carême à l'église Saint-Georges, à Lyon, un de ses auditeurs fut rencontré par un ami qui lui posa cette question : « Eh bien, que » pensez-vous de votre saint prédicateur ?

» — Ah ! » répondit le premier, « hier, il a prêché » sur la vertu, comme un ange ; mais, aujourd'hui, » c'était sur le péché, et l'on voit bien que ce n'est pas » du tout son affaire. »

Le mercredi de la semaine de Pâques, en 1874, je flânais sur le trottoir de la rue Pétrarque, devenu le rendez-vous des promeneurs avignonais. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je vis le P. de Foresta, non pas précisément en extase, mais en contemplation devant... une affiche de spectacle ! et quelle affiche, grand

Dieu! Quel spectacle! Un de ces *Casinos*, de ces cafés-concerts, ignobles à Paris, immondes en province, où les gravelures, les gaudrioles, les sous-entendus, les mots à triple entente, ne sont pas atténués par le talent et le sentiment des nuances; où le vice s'étale dans toute sa turpitude; où des artisans, des villageois, de petits bourgeois, à demi gangrenés déjà et désormais insensibles aux beautés de la vraie musique, viennent s'achever en applaudissant entre deux cigares et deux chopes, les Thérésa et les Judic d'arrondissement. Cet honnête *boui-boui*, cher aux électeurs des citoyens Naquet et Saint-Martin, s'était bâti rue Pétrarque, et faisait mur mitoyen à l'église de la résidence. — « Ah! mon Révérend Père, je vous y prends! » dis-je au Père de Foresta. — « Oui, me répondit-il, avec cette admirable simplicité qui faisait partie de sa sainte auréole; oui, je regarde les heures de ces chansons (pas une parole amère!) pour éviter qu'elles coïncident avec nos offices! » Encore une fois, ceci se passait le mercredi après Pâques, et, dans la nuit du jeudi, le *Casino* fut dévoré par un de ces incendies sans réplique qui n'épargnent ni un moellon ni un plâtras, ni une cloison, ni un décor, ni un pupitre, ni un rouleau de papier. L'alerte fut chaude dans le voisinage, surtout parmi les Pères et les jeunes disciples de l'École apostolique. Le feu pouvait si aisément et si vite passer de la maison du diable à la maison du bon Dieu! un coup de mistral y aurait suffi; mais, pendant que de ferventes prières demandaient grâce pour le sanctuaire, le tabernacle

et la cellule, le vent sauta du midi à l'ouest ; les flammes changèrent de direction. La Résidence et l'École apostolique demeurèrent absolument intactes, et, le lendemain, quand les religieux et leurs jeunes élèves se réunirent à la chapelle pour remercier Dieu qui avait fait la part du diable et la sienne,

Rien ne les troubla plus ; les chants avaient cessé !

Je n'explique pas, je raconte, après le P. de Chazournes, ce qu'a vu, de ses propres yeux vu, une population de trente mille *âmes*, dont il faut bien penser — officiellement — que la moitié, plus une, préfère les chansons aux cantiques. Le livre est plein de ces anecdotes que nous n'oserions pas appeler des miracles, — c'est un mot qu'il n'est pas sage de prodiguer, — mais qui, par leur grâce surnaturelle, s'accordent parfaitement avec l'ensemble de cette vie si sainte et de cette angélique physionomie. Un archevêque, après avoir entendu le Père de Foresta, dont l'éloquence naturelle, familière, suave, pénétrante, irrésistible, toute d'onction et de tendresse, devait moins à l'art qu'à l'ardeur de sa charité et de sa foi, l'avait comparé à saint François de Sales, et son humilité en souffrit plus que ne souffrirait la mienne si *l'Événement* ou *le Voltaire* me qualifiait de crétin. Il y avait aussi en lui, ce me semble, quelque chose de saint François d'Assises. Quoi de plus souriant que ce tableau : « Un soir, à Avignon, dans le chemin ombragé que côtoie la Durançole, il revenait de la campagne avec un de ses enfants. Chemin faisant,

il méditait tout haut sur les beautés de la nature. Le ruisseau qui longeait le chemin l'invitait à bénir Dieu ; car lui aussi « murmurait » la louange de son créateur. Les grenouilles qui, blotties dans les saules, sur le bord, faisaient entendre leur doux et monotone coassement, chantaient à leur manière un hymne à Dieu. « Entendez-les, disait-il gaiement, elles entonnent leur nocturne. — Il s'arrêtait tout à coup pour admirer le lever de la lune qui montrait à l'orient son disque plein. — « Ah ! s'écria-t-il, aujourd'hui le miroir du soleil est complet. Puissions-nous devenir des miroirs bien entiers de la perfection du divin modèle !... » N'est-ce pas touchant et charmant ?

L'œuvre capitale de cette vie si saintement et si simplement belle, celle où se résuma cette vocation digne des âges héroïques de la primitive Église, ce fut la fondation des écoles apostoliques. L'idée, admirablement conforme à l'esprit de l'Évangile, était de créer, à côté et comme à l'ombre des collèges d'où les élèves sortent pour prendre rang dans le monde, dans l'armée, dans la magistrature, dans la marine, dans toutes les carrières libérales, des séminaires, des *pépinières* d'apôtres, de martyrs, de missionnaires, généralement recrutés dans les classes pauvres, appelés à profiter gratuitement de l'enseignement des professeurs avant de s'élancer vers les régions lointaines et d'y racheter, au prix des plus rudes fatigues, des privations les plus dures, des périls les plus imminents, ce qu'il y a de plus précieux pour un apôtre catholique ; une âme ! des âmes ignoran-

tes ou rebelles, grossières ou sauvages, plongées dans les ténèbres, presque toujours réfractaires à la lumière divine, souvent disposées à payer le bienfait en égorgeant le bienfaiteur. Il faut lire, dans l'ouvrage du P. de Chazournes, le détail des luttes soutenues, des difficultés vaincues, des obstacles surmontés, des fâcheux pronostics déjoués à force de persévérance et d'énergie, des efforts couronnés de succès, des encouragements venus de bien haut, prodigués à l'œuvre naissante par les évêques, par la cour de Rome, par ces deux incomparables représentants de la Papauté martyrisée et de la Royauté proscrite : Pie IX et le comte de Chambord.

Pour nous, en dehors de ces prodiges de dévouement, d'abnégation, de foi, d'héroïsme chrétien, qui défient la sagesse humaine, une pensée, consolante et amère tout ensemble, domine la création de ces écoles apostoliques. Voilà des hommes, des citoyens, des Français, des prêtres, des jésuites, des missionnaires, qui, s'ils restaient en France, auraient le malheur d'y personnifier l'obscurantisme, l'éteignoir, l'ignorance, la superstition, la servitude, toutes les opinions rétrogrades. En effet, comment soutenir le parallèle? Comment rivaliser de savoir avec M. Gambetta, de culture avec M. Ferry, d'atticisme avec M. Margue, d'élégance avec M. Cazot, d'éloquence avec M. Constans, de littérature avec M. Tirard, de grâce avec M. Barodet, de nuances avec M. Bonnet-Duverdier, de délicatesses avec M. Duportal, d'esprit avec *le Siècle*, de patriotisme avec *le Mot d'Ordre*, de

lumières avec *la Lanterne*, de formes avec M. Trinquet, cordonnier de son état, communard de son métier, député de l'avenir, aujourd'hui conseiller municipal de la ville la plus spirituelle du monde? Il est clair que la lutte serait trop inégale. Eh bien, ces mêmes hommes, ces arriérés, ces ignorants, ces superstitieux, lorsqu'ils vont au loin, au pôle Nord, dans l'Afrique centrale, au Thibet, au Japon, dans les îles de l'archipel Indien, en Polynésie, partout où les appelle la *folie de la Croix*, lorsqu'ils se débattent contre l'inconnu, contre la faim, contre la soif, au milieu de peuplades abruties ou féroces, parfois prêtes à les manger avant de les entendre, — oh! alors vous avouez vous-mêmes qu'ils représentent la civilisation, le progrès, l'intelligence, l'instruction, la science, le rayonnement de l'esprit moderne dans la barbarie séculaire ; qu'ils redeviennent, à leurs risques et périls, l'expression fidèle, l'honneur, le flambeau, l'avant-garde de la patrie ; qu'ils propagent là-bas tout ce que, d'après vos journaux et vos discours, ils combattent ici contre vous. Que vous semble de ce contraste? Mais j'y pense ; c'est peut-être pour le faire cesser, pour épargner aux disciples du P. de Foresta les fatigues et les frais du voyage, que vous leur préparez à domicile, par une série de concessions savamment graduées... tout ce qu'ils rencontreraient chez les cannibales!

Anatole Feugère, si pieux et si modeste, me pardonnerait d'avoir fait passer avant lui un de ces types de perfection sacerdotale et monastique que les

hommes du monde, même les meilleurs, ne peuvent pas atteindre; mais cette douce mémoire, cette jeune et sympathique figure, me sollicitent, et je ne résiste pas à cet attrait qui ne saurait m'abuser. En relisant le livre de M. Paul Blanchemain, j'y trouve sous sa plume et celle de Feugère, des sujets d'étude littéraire assez variés, assez intéressants, pour défrayer un second chapitre. En présence des énormités du suffrage universel, il est permis de préférer à la société du grand nombre des électeurs l'intimité du petit nombre des élus. En attendant, j'aime à me représenter le P. Albéric de Foresta et Anatole Feugère, le saint jésuite et l'universitaire si profondément chrétien, unis dans une même pensée, dans une même prière, contemplant avec un mélange de tristesse et d'espérance cette marée montante d'impiété, plus menaçante peut-être pour les impies que pour leurs victimes, et ne permettant désormais à la compagnie de Jésus et à l'Université d'autre dissentiment que celui-ci :

— « Que ferait le jésuite ? — Il serait résigné.
— Et l'universitaire ? — Il serait indigné. »

II

Le livre de M. Paul Blanchemain nous offre, à sa première page, une charmante eau-forte de Lalauze, passé maître en ce genre d'*illustrations ;* c'est le portrait d'Anatole Feugère, dont la ressemblance est at-

testée par tous ses anciens camarades. Cette douce et aimable figure paraîtrait peut-être trop régulière, si elle n'était animée par la vivacité du regard et la grâce du sourire. Comme j'aimerais à essayer une lutte — même inégale, — avec l'habile artiste, et à fixer les traits de cette heureuse physionomie où tout exprime la délicatesse des sentiments, la finesse et l'élévation des idées, la sérénité chrétienne, l'aspiration permanente au beau et au bien ! Mais que dis-je? Cette tâche si enviable, M. Paul Blanchemain s'en est admirablement acquitté, et il ne me reste qu'à le suivre.

On l'a dit souvent, Paris est la ville des extrêmes ; j'ajoute que l'Université de Paris ressemble, sur ce point, à cette ville redoutable dont on peut dire, ce que Jean-Jacques Rousseau écrivait des femmes, que l'on ne saurait ni l'aimer ni la haïr raisonnablement. Viens avec moi, Théophile, si tu ne crains pas les dangers de cette promenade nocture. Nous voici en présence du monstre ; qu'il est séduisant, mais qu'il est terrible ! Partout circule cet *équipage du diable*, qui sert de titre au nouveau roman d'un inépuisable conteur[1]. Partout s'exerce la dictature du vice, plus éloquente encore et plus despotique, plus absorbante et plus humiliante que celle de M. Gambetta. Aux fenêtres brillamment illuminées des quartiers riches, c'est le vice élégant ; dans les cafés, les bals, les guinguettes et les brasseries des quartiers excentriques, c'est le vice grossier. Derrière ces tentures de soie

1. M. du Boisgobey.

qui laissent à peine échapper au dehors une vague lueur, c'est le vice discret. Dans ces boudoirs interlopes où la camériste fait le guet pour prévenir les rencontres entre Plutus et Cupidon, c'est le vice vénal ; sur ce trottoir trempé de pluie et gorgé de boue, c'est le vice affamé. Dans ces repaires innomés, succursales, exutoires ou pourvoyeurs des prisons et des bagnes, c'est le vice hideux. Voici où règne le démon du jeu ; voilà où triomphe Vénus Astarté. Ici des groupes avinés chantent *la Marseillaise;* là des passants fredonnent le refrain d'une obscène chanson d'Eldorado ou d'Alcazar. Cet hôtel dont tu admires la splendide architecture, dont tu devines le luxe intérieur, il a été bâti par et pour une actrice qui reçoit douze cents francs de son directeur et donne dix mille francs à son cocher. Ces théâtres voués à la gaudriole et à l'opérette, on n'y va que pour étudier les maillots, évaluer les *travestis*, marier les satellites aux étoiles. C'est un carnaval incessant, une orgie continuelle, héritière de ces bacchanales endiablées dont nous parlions l'autre jour[1] ; — et, comme si ce n'était pas assez du dévergondage indigène, Paris subit cet affront aussi lucratif que dégradant, que tous les oisifs, tous les enrichis, tous les ennuyés, tous les blasés, tous les libertins, tous les gangrenés, tous les voluptueux, tous les *nababs*, tous les fantaisistes du reste de l'Europe et du monde, tous les cosmopolites du plaisir à outrance, tous les poly-

1. A propos du livre de Paul de Saint-Victor.

glottes du mal, tous les collectionneurs de fruits défendus, tous les adeptes de l'internationale joueuse, viveuse, buveuse et soupeuse, se donnent perpétuellement rendez-vous sur nos boulevards, dans nos clubs, sur la place de notre Opéra, dans les cabinets particuliers de nos restaurateurs à la mode, à nos tables de baccarat, à notre hôtel des ventes, dans les ateliers de nos artistes, autour de notre lac, dans les salons de nos belles pécheresses; le tout, sous prétexte que leurs capitales, à eux, ne sont pas assez divertissantes; qu'on ne sait s'amuser qu'à Paris; que leurs villes ont toutes les vertus des matrones romaines, et la nôtre, tous les agréments des courtisanes grecques; marques d'estime qu'ils donnent à leur pays en le désertant pour le nôtre! preuves de mépris qu'ils prodiguent au nôtre en lui apportant le tribut de leurs guinées, de leurs roubles, de leurs florins, de leurs sequins et de leurs dollars! Non, jamais l'immoralité, l'indécence, le cynisme, le scandale, la corruption, la licence, l'ignominie, l'apothéose de la matière, la religion des sens, le culte du péché, la culture des fleurs du mal, n'allèrent plus loin!

Eh bien, dans la même ville, à quelques centaines de pas de ces cloaques, de ces enfers, de ces fournaises, de ces bazars, de ces *lupanars* et de ces bouges, suis-moi, Théophile, dans ces quartiers bénis, dans ces rues paisibles, au seuil de ces maisons où l'on n'a pas besoin d'entrer pour deviner tout ce qu'elles contiennent de vertus héréditaires, de dignité morale, de piété intelligente, de travail sérieux, de

veillées laborieuses, de fidélité aux mœurs, aux croyances, aux traditions, aux exemples, au testament des ancêtres. Là, dans le voisinage de ces vieilles églises, si profondément parisiennes, — Saint-Germain des Prés, Saint-Étienne du Mont, Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Sulpice, Saint-Séverin, Saint-Paul, Saint-Eustache, — s'abritent des familles que j'appellerais patriarcales, si un homme de trop d'esprit ne nous avait prouvé que les patriarches étaient des coureurs d'aventures et des prêcheurs de divorce. Je les appelle tout simplement chrétiennes, ce qui est plus significatif et plus sûr. Dans ces demeures des *dix justes*, qui sont, Dieu merci ! plus de dix mille, quel calme ! quel recueillement ! Quel mélange d'austérité et de douceur !... — Quel respect pour le père ! Quelle tendresse pour la mère ! Quels modèles pour les fils ! Quelles leçons pour les filles ! On n'a pas l'air de se douter des miasmes et des rumeurs du dehors. C'est une ruche dont les abeilles font leur miel avec les fleurs du Carmel et du Calvaire. La lecture, l'étude, la causerie, la charité, la prière, se partagent les heures et unissent dans une intimité délicieuse ces âmes qui n'ont qu'une même pensée, ces cœurs qui n'ont qu'un même battement. Quelle sécurité d'affections ! Quelle solidité de croyances ! Quel empressement à alléger les uns pour les autres le poids et les difficultés de la vie ! On sourit à la mauvaise fortune ; on ne se grise pas de la prospérité. On sait d'avance quel sera, dans les afflictions, le consolateur ; on sait où il faut regarder, lorsque la mort fait

un vide. On s'aime si bien! L'amour dans le mariage est si excellemment compris et pratiqué ! Ce n'est pas la passion romanesque qui monte, éclate et meurt comme une fusée dans un ciel nocturne ; ce n'est pas l'incendie qui se dévore en consumant tout ce qu'il touche ; ce n'est pas le torrent grossi par l'orage, qui mugit, bouleverse, creuse, déracine et ne laisse sur son passage que des tas de sable et de gravier. C'est la lampe veillant sous l'albâtre et mêlant ses clartés discrètes aux premières blancheurs de l'aurore ; c'est la source vive, si profonde qu'on la dirait enfermée dans les entrailles de la terre ; si limpide que, en se penchant à la surface, on voit au fond l'azur du ciel.

Et l'Université? Mêmes contrastes, même résistance d'une minorité courageuse à la *mal'aria* qui se communique des professeurs aux élèves, des *cancres* aux *pions*, de la classe des *grands* à la division des *petits*, de la salle d'étude à la cour, de la loge du concierge au groupe des externes ; *influenza* contagieuse, morbide, insaisissable, clandestine, taciturne, bavarde, délétère, qui prend toutes les formes de Protée, qui se glisse sous les pupitres, s'infiltre dans les écritoires, se cache dans les cahiers de *corrigés*, envenime les *pensums*, s'insinue dans les récréations, introduit des plantes vénéneuses dans les fleurs de rhétorique et le Jardin des Racines grecques, entre en fraude avec le journal et le mauvais livre, chuchote la chronique scandaleuse, jase tout bas sur les visiteuses du parloir, rapporte les nouvelles apocryphes des coulisses et des

théâtres, et finalement s'incarne dans le type le plus répulsif, le plus antipathique, le plus désagréable, le plus laid, même au point de vue du monde ; l'adolescent qui se pose en roué de peur de paraître innocent ; l'écolier mal mis, mal peigné, mal lavé, qui n'a ni la naïveté de son âge, ni l'élégance de l'âge suivant, qui, de ses doigts tachés d'encre, feuillette le dictionnaire d'une langue inconnue ; qui parle comme s'il savait tout et agit comme s'il ne savait rien ; qui se fait le fanfaron du vice pour ne pas en être le retardataire ; qui nous épouvante de ses propos et nous amuse de ses gaucheries ; qui ne sait être ni Éliacin ni Chérubin ; qui se croit un esprit fort et un séducteur parce qu'il a lu Voltaire et Parny, et qui trouve moyen d'être à la fois timide et grossier, mal renseigné et mal embouché, candide et brutal, vierge et perverti.

Oui, mais aussi, quand on en réchappe, comme on est fort pour le combat de la vie ! Quel brevet de santé morale ! Quel triple acier n'opposera-t-on pas aux sophismes du libre penseur, au scepticisme de l'épicurien, aux entraînements de la vingtième année, aux tentations de l'oisiveté et du plaisir, aux capitulations de la conscience ! C'est dans les pays malsains qu'on rencontre les plus remarquables exemples de longévité, parce que les forts se retrempent là où les faibles succombent. Nous voici bien près d'Anatole Feugère, dont je me suis trop éloigné. — « Par des traditions de famille, nous dit M. Paul Blanchemain, comme par la carrière qu'il suivit, A. Feugère appartenait à l'Université. Il la servait

loyalement; ses attaches pour elle étaient sincères; il lui rapportait son vif amour des choses de l'esprit, son goût et sa science. Parfois, cependant, il put regretter qu'elle ne préservât pas assez attentivement les jeunes générations contre l'influence des doctrines dangereuses qui menacent aujourd'hui la société. Aussi, sans lui rien refuser du respect et de la reconnaissance qu'il croyait lui devoir, il avait un culte plus haut : celui de la vérité ; et, sachant quel péril elle court au milieu des erreurs des écoles, comprenant que l'émulation est le plus précieux contrôle, il était de ces esprits vraiment amoureux de la liberté, qui admettent une noble concurrence et sont prêts à saluer les progrès de l'esprit humain, eussent-ils pris naissance sous un autre abri que celui de la Sorbonne, et se fussent-ils réalisés par d'autres mains que des mains universitaires.

» Mais l'influence qui découle d'un enseignement ouvertement catholique, faisant à l'idée divine la place qu'elle doit légitimement occuper dans la littérature et dans l'histoire, dans la philosophie et dans les sciences, cette influence qu'il trouvait bon que d'autres exerçassent au dehors, il jugea meilleur de l'exercer lui-même dans le sein de l'Université... » Voilà Anatole Feugère tout entier ; universitaire de cœur, de tradition, de devoir, de gratitude, mais comparable à ces bons fils qui ne négligent rien pour cacher et pour réparer les faiblesses de leur mère.

Il était impossible que le nom d'Ozanam ne vînt pas à l'esprit et sous la plume de M. Paul Blanche-

main. Je nommais l'autre jour l'abbé Perreyve ; il y a de tous les deux chez ce jeune maître, mort à trente-quatre ans, après avoir planté le drapeau de la foi sur le champ de bataille de l'analyse et du doute, après avoir suppléé notre regretté Louis de Loménie dans sa chaire du Collège de France, écrit sur Bourdaloue des pages qui méritent de lui survivre, et abordé en parfaite compétence, avec un talent déjà bien mûr, l'aimable génie de madame de Sévigné, les *Mémoires* de la Fronde, les *Mémoires* du siècle de Louis XIV, de Retz et Saint-Simon, le prologue et l'épilogue du grand règne. Jeune privilégié, resté pur au milieu des courants contraires, et qui me donne envie de croire que l'eau de la fontaine Aréthuse était encore préférable à celle des fontaines Wallace ! Oui, M. Blanchemain a bien raison, les similitudes sont frappantes. Comme Ozanam, Feugère a aimé passionnément les lettres, et il leur donnait la Religion pour patronne, afin de les aimer et de les honorer davantage. Comme Ozanam, Feugère a possédé un tel don d'irrésistible sympathie, un tel accent de loyauté et de franchise, une parole si persuasive et si balsamique, que, même en se déclarant chrétien, en combattant les opinions chères à la demi-science et à l'orgueil moderne, il désarmait — j'allais dire attendrissait ses auditoires méfiants ou hostiles, et se faisait si bien écouter, qu'il réussissait à se faire croire. Tous deux sont morts avant l'âge, laissant leur œuvre incomplète ; c'est là peut-être le secret

du charme mélancolique qu'exerçait leur enseignement, et qui s'attache à leur nom. Ce qui était un pressentiment est devenu un souvenir. L'homme se sent tellement inachevé, il est tellement tourmenté de l'idée de l'*au delà*, que ce qui est trop fini lui déplaît comme contraire à sa nature ou humiliant pour sa faiblesse. Il lui semble que la vie, en se prolongeant, n'aurait pas accompli tout ce que la mort lui permet de rêver. C'eût été comme une promesse certaine à échanger contre une faillite possible. Il en est de ces hommes d'élite, tombés au seuil de leur seconde jeunesse avant d'*avoir rempli tout leur mérite*, comme de ces amours qui se brisent dans leur fleur, comme de ces enfants que l'on perd avant de savoir si ces petits anges ne seront pas un jour de grands diables, si cette joie de la maison n'en sera pas un jour le trouble ou la honte. Pour nous, ils restent jeunes à perpétuité, aussi jeunes que lorsqu'ils ont disparu, et c'est encore un attrait que cette alliance idéale d'une maturité précoce avec une éternelle jeunesse. Cet effet d'optique est, hélas ! d'autant plus explicable que, parmi nos contemporains célèbres, il en est beaucoup qui auraient pu mourir à l'âge de Mozart, de Raphaël, de lord Byron, — ou d'Anatole Feugère, sans que leur gloire et surtout leur pays y perdissent rien.

Les sujets qu'Anatole Feugère a traités en ces trois années de professorat, son livre sur *Bourdaloue, sa prédication et son temps*, nous mèneraient trop loin, et

me forceraient d'écrire trois volumes d'histoire à propos d'une simple notice biographique. Il me suffira de constater, après M. Paul Blanchemain, que le jeune professeur est toujours au niveau de sa tâche, que la justesse, la finesse, la fermeté, parfois l'originalité de ses jugements, sont relevées sans cesse par l'agrément de son style, et que les pages citées par le biographe justifient tous les éloges. Je me bornerai à madame de Sévigné, à cette pierre de touche des délicatesses de l'esprit qui sont aussi les délicatesses du cœur. Madame de Sévigné a eu le privilège, étant la plus honnête des femmes, de faire beaucoup parler d'elle. On met un certain amour-propre à la goûter avec délices, et une dose de vanité à la louer dignement. Les gens du monde, les femmes plus spirituelles que romanesques, la réclament comme leur propriété ; les littérateurs proprement dits ne voudraient pas être accusés de négliger ou d'admirer médiocrement ce merveilleux modèle de toutes les perfections épistolaires, ce recueil incomparable, où le génie du XVIIe siècle nous apparaît sous sa forme la plus exquise. Après tant de commentaires, d'analyses, d'études brillantes ou sérieuses sur l'adorable marquise, il n'y aurait pas à s'étonner si Anatole Feugère était resté, pour ses débuts, un peu inférieur. L'esprit de collège est terrible ; il s'attache aux idées, au langage, aux manières, comme ces herbes odoriférantes qu'il suffit de fouler ou de toucher pour en garder le parfum. Il se trahit dans ses efforts mêmes pour

se dissimuler. C'est comme le *signe particulier* sur les passe-ports. On le reconnaît jusque dans les salons, jusque chez les hommes les mieux doués, à je ne sais quel embarras pour concilier la légèreté mondaine avec la gravité professionnelle ou professorale; un manque de souplesse, de nonchalance; trop d'huile dans la lampe, pas assez dans les jointures; quelque chose d'appris et de *voulu* dans ce qui devrait être spontané et sembler involontaire; une tension trop constante de l'arc, qui se fait trop visible en lançant le trait; un vague penchant à passer d'une réserve un peu gourmée à une galanterie un peu pédante; l'habitude de montrer à la fois la chrysalide et le papillon; bref, toutes les qualités et tous les défauts désirables pour n'être pas parfaitement à son aise avec madame de Sévigné.

Ce qu'il y a d'effrayant avec cette plume inimitable, c'est que, pour savoir en causer, — je ne dis pas en discourir, — il siérait d'être capable d'écrire comme elle. Eh bien, Anatole Feugère s'est admirablement tiré de cette difficile entreprise. M. Paul Blanchemain la loue en le citant. Je cueille notamment une page charmante où le jeune maître explique pourquoi le *progrès* moderne est si défavorable au genre épistolaire. Il dit vrai, mais il ne dit pas tout. La condition essentielle, l'unique condition de ce genre, c'est d'être naturel sans être vulgaire. Or, le double trait caractéristique de la démocratie, c'est la prétention et la vulgarité. Elle peut mettre dans sa littérature *imprimée* le luxe du parvenu qui achète des tableaux,

entasse des bibelots et vide les magasins de *bric-à-brac;* mais, dans la littérature *écrite*, elle garde la marque indélébile de ce qu'elle était avant de parvenir. Elle mêle d'ailleurs au cours journalier de notre existence de tels éléments de trouble, d'anxiété, d'indignation, de colère, que nous y perdons cet équilibre intellectuel et moral, ce bien-être des sociétés sûres de leurs lendemains, ce calme, cet enjouement, sans lesquels il est encore possible d'écrire une lettre passionnée, véhémente, éloquente, mais non pas de *causer* sous enveloppe. — « Mais, me direz-vous, puisque vous la haïssez, cette démocratie, vous devriez au moins conserver les qualités dont elle nous prive. » C'est ce qui vous trompe. On la déteste, mais on la subit; on déplore ses méfaits, mais on n'échappe pas à ses influences; on est tout surpris de se réveiller, un beau matin, respirant son air, parlant sa langue, adoptant ses manières, partageant ses goûts, copiant ses *tics*. On imite notre héroïque Sénat, qui gémit des énormités que la Chambre basse lui fait voter, — et qui les vote.

En outre, notre littérature est trop *faite*, — tranchons le mot, — trop *faisandée*, pour se prêter aux grâces naturelles du style épistolaire, qui ne doit pas, à proprement parler, être un style. Où trouverait-elle la fraîcheur, la jeunesse, le *velouté*, et surtout l'inconscience, nécessaires à ce genre où tout est perdu si l'art se laisse deviner? Dire ou penser : « Je veux écrire une jolie lettre! » — c'est exactement comme si un groupe de gens spirituels se réunissait

en disant : « Nous allons avoir beaucoup d'esprit! » On a publié des lettres de Mérimée, de Sainte-Beuve, de Doudan. A coup sûr, il y a là d'agréables pages; pourtant, chez Sainte-Beuve, je revois le critique; chez Mérimée, le conteur; chez Doudan, le moraliste ; l'*épistolier*, bien rarement!

Je me croirais infidèle à la mémoire d'Anatole Feugère et au sentiment qui a inspiré M. Paul Blanchemain, si je ne disais un mot des affections qui embellirent cette vie si courte et qui rendirent plus méritoire la résignation de cette mort chrétienne. M. Blanchemain, confident de ce cœur ouvert aux chastes tendresses, nous raconte, avec cette délicatesse de touche et cette discrétion crépusculaire qui conviennent aux félicités conjugales, les *deux* mariages d'Anatole Feugère. Pour un jeune veuf, — les vieux ne sont bons qu'à mourir, — qui ne veut ni cesser de regretter sa femme, ni renoncer à aimer, c'est un recours providentiel et comme un légitime subterfuge d'épouser la sœur de celle qu'il ne consent pas à oublier. Elle ne remplace pas la première femme, elle la continue. Ils l'ont pleurée ensemble ; de leur deuil mis en commun, ils font une consolation commune. Ensemble ils ont couvert de fleurs son cercueil et son tombeau; ces fleurs, au lieu de se faner, revivent pour leur rappeler que le cœur peut souffrir, mais qu'il ne peut pas mourir. On dirait que l'absente *revient*, non pas pour les séparer, mais pour unir leurs mains dans la sienne ; ce n'est pas de l'infidélité; c'est une variété de la constance, en har-

monie avec les contradictions de notre nature qui rêve l'infini et aime le renouveau. N'en est-il pas de ce second amour, consécration plutôt que négation du premier, et greffé sur la même tige, comme de cet enfant qu'un grand poète nous montre prenant, dans le même berceau, la place de l'ange envolé, mettant son petit doigt sur sa bouche, et murmurant à l'oreille de sa mère : « C'EST MOI, NE LE DIS PAS ! »

Rien de plus touchant, de plus pathétique que les dernières pages du livre de M. Paul Blanchemain. « Le médecin, si tu veux; mais le prêtre, le prêtre d'abord ! » — « Je t'ai bien aimée, et nous avons été bien heureux ensemble ! » — « Je bénis ce fils que je ne connaîtrai pas ! » Ces paroles suprêmes nous livrent le secret de cette vie, de cette mort, de ce cœur, de cette âme, de ce bonheur, de ce regret, de cette foi, de cet amour, de cette résignation, de ce courage; elles complètent admirablement cette aimable et pieuse physionomie. J'ajoute un mot, au risque de me répéter et d'être accusé de radotage. Feugère est mort le 2 août 1877, pendant cette chimérique éclaircie où nos dernières illusions préludèrent à nos extrêmes calamités. Depuis lors, il aurait vu, comme nous, la France s'enfoncer peu à peu dans cet égout qui n'a pas même l'honneur d'être un gouffre. Il aurait assisté à ces scandales d'iniquité, d'arbitraire, d'impiété, de lâcheté, de bassesse, de perversité et d'opprobre. Il aurait aperçu les collègues du P. de Foresta et du P. Olivaint, expulsés par une porte, tandis que les complices de Raoul Rigault

rentrent triomphalement par l'autre. Le *nunc dimittis* évangélique est le cantique d'allégresse des vieillards qui voient s'accomplir ce qu'ils souhaitent. La République s'est chargée d'écrire le *nunc dimittis* des jeunes gens, qui verraient arriver ce qu'ils redoutent.

LE COMTE ORY AU VILLAGE

(MES SOUVENIRS)

A la fin de février 1829, j'étais en philosophie, et déjà, comme dit Fontenelle, je commençais à n'y rien comprendre. Pourtant, il m'arriva d'être premier deux ou trois fois de suite. Mes parents et mes maîtres décidèrent qu'on m'accorderait pour récompense une *demi-soirée* à l'Opéra, en dépit de l'étymologie grecque du mot *philosophie*, et quoique l'Opéra n'enseigne précisément ni la sagesse de l'amour, ni l'amour de la sagesse. Mais les restrictions étaient rassurantes. Il fut convenu que j'irais entendre le *Comte Ory*, qui était alors dans toute la fraîcheur de son succès et qui ne durait pas plus de deux heures; je sortirais du théâtre avant le ballet, de peur que les pirouettes et les ronds de jambe de mesdames Legallois, Noblet et Montessu ne fissent une trop dangereuse concurrence à Descartes et à Condillac.

Ces deux heures furent pour moi un véritable enchantement; je dirais une révélation, si l'on n'avait pas tant abusé de ce mot. Je compris, ce soir-là, que, si la direction de mes études ne me permettait pas

d'être un musicien, je pouvais du moins devenir un mélomane. A dater de ce moment, le *Comte Ory* fut mon opéra de prédilection, et j'y trouvai tout ce que Balzac a découvert dans *Mosé* et Méry dans *Semiramide*. Mais aussi quel chef-d'œuvre ! quelle merveille, surtout si l'on songe qu'une œuvre de circonstance, *il Viaggio à Reims*, improvisée par Rossini pour le sacre de Charles X, se transforma sous ses doigts magiques au point de nous offrir, dans un cadre d'or, un fabliau du moyen âge, interprété par un musicien de génie ! Tout y est, dans cette musique exquise où la délicatesse des mélodies rivalise avec la finesse des idées; chevaleresque sans tomber jamais dans le genre *troubadour*, amoureuse avec une légère pointe d'ironie, cnarmant trait d'union entre le siècle des croisades et le nôtre ; aussi spirituelle que celle du *Barbier*, en y ajoutant peut-être, pour la fleur du panier, un surcroît de distinction et d'élégance !

Quelle câlinerie dans l'air du comte : *Que les destins prospères !* et dans le duo : *Ah ! quel respect, madame !* — Que d'esprit dans les couplets du gouverneur ! Quelle impression de calme et de bien-être quasi-monastique dans le chœur qui ouvre le second acte : *En ce séjour chaste et tranquille !* — Quelle verve entraînante dans la scène bachique : *A sa santé si chère !* où Rossini a si ingénieusement encadré le motif légendaire : *Le comte Ory, châtelain redouté !* — Quel bijou, le duo du comte avec son page Isolier : *Une dame de haut parage.* — Quelle perle, le

trio final : *A la faveur de cette nuit obscure,* — incomparable mélange de passion discrète, de galanterie sournoise et de piquante raillerie !... Et dire que la tradition de ce chef-d'œuvre était perdue ! Hélas ! nous en avons perdu bien d'autres !

Les artistes s'appelaient Adolphe Nourrit, Levasseur, Dabadie, Alexis Dupont, madame Damoreau, mademoiselle Jawureck. Nourrit a eu des rôles et des succès plus éclatants dans son grand répertoire ; mais là il a pu être égalé par d'autres chanteurs. Dans *le Comte Ory*, il est resté inimitable et *inimité.*

Jugez quelles durent être, en 1829, les impressions d'un écolier qui n'avait encore rien entendu ! J'étais sous le charme. Le lendemain, quand mon professeur, le digne M. Valette, me demanda mon avis sur *les causes premières*, je lui répondis : *Qu'il avait de bon vin, le seigneur châtelain !* — Puis il voulut savoir ce que je pensais de l'association des idées, et je répliquai : *A la faveur de cette nuit obscure...* ce qui me ramenait à la métaphysique. *Le Comte Ory* s'était décidément emparé de mes souvenirs, de mes songes, de mon *moi.* Je le savais par cœur. En traversant la grande allée du jardin du Luxembourg, j'en fredonnais les principaux airs ; et voyez le phénomène ! je les reconnaissais, et Rossini ne les aurait pas reconnus !

Seize mois après, je retournai à l'Opéra. Quel souvenir ! Un incident imprévu qui aurait dû me combler de joie et qui ne me laissa qu'un pressentiment de tristesse ! *Guillaume Tell* était affiché. Par

suite d'une indisposition d'Adolphe Nourrit, on donna *le Comte Ory*, chanté par Lafont. Encore *le Comte Ory!* (mercredi 7 juillet 1830). Dans l'entr'acte, un grave personnage, correct, solennel, vêtu de noir et cravaté de blanc, vint nous annoncer la prise d'Alger. Hélas! j'attendais une explosion de bravos enthousiastes. C'est à peine s'il y eut çà et là, à l'orchestre et dans les loges, quelques murmures approbatifs. Cet accueil glacial me serra le cœur. La France insensible à sa gloire militaire! Paris refusant d'applaudir une conquête! Présage sinistre! Trois semaines après, quand je vis passer la Révolution sous mes fenêtres, je me dis : « La soirée du *Comte Ory* ne m'avait pas trompé! » C'est ainsi que deux grands événements, la prise d'Alger et les *Glorieuses*, s'associèrent désormais dans ma mémoire à ces légères et charmantes mélodies. *Le Comte Ory* prenait pour moi les proportions d'une date historique.

Deux ans s'écoulèrent. En juin 1832, j'étais à Marseille, où je venais visiter un ami de ma famille, compromis dans l'affaire du *Carlo-Alberto*. Son neveu, grand amateur de spectacle, m'entraîna un soir au théâtre. On jouait... *le Comte Ory!* Assurément, l'exécution était très inférieure à ce que j'avais ouï rue Le Peletier. Pourtant la première cantatrice — une débutante — s'acquitta parfaitement du rôle de la comtesse de Noirmoutiers. A Marseille, il n'y a pas de milieu. On *tombe* un acteur avec un luxe extraordinaire de cris, de huées, de sifflets, d'onoma-

topées provençales, ou on le porte aux nues, aux étoiles, comme on vient tout récemment de le faire pour mademoiselle Sarah Bernhardt, dont on n'a certainement pas entendu trois phrases, grâce à l'immensité et à l'acoustique du théâtre Valette. Ce soir-là, la débutante alla aux nues. Je demandai son nom. Elle s'appelait madame ou mademoiselle Aubersac.

Dans l'entr'acte, mon élégant camarade me conduisit sur la scène. La *diva* trônait sur un fauteuil, entourée d'une foule compacte d'admirateurs, saturée de compliments, jonchée de bouquets, souriant comme une souveraine contente de son peuple, humant l'encens et croquant un sac de bonbons du célèbre Castelmuro, le Boissier de la rue Paradis. Naturellement, je n'osai pas l'approcher ; mais je gardai de cette noble châtelaine, de sa gracieuse figure, de sa jolie voix, de sa robe de velours, de sa couronne de comtesse, de ses fleurs, de son succès et de ses pralines, une impression agréable, suave, mélodieuse, brillante, poétique. Encore et toujours un souvenir à l'actif du *Comte Ory !*

Maintenant, franchissons un espace de trente ans. J'étais à la campagne, et j'avais payé mon tribut à la manie des grandeurs. Je m'étais laissé nommer maire de mon village. Mes confrères du *Siècle* et du *Charivari* m'avaient si souvent *écharpé*, qu'il m'avait paru que mon préfet pouvait bien en faire autant. Parmi les prérogatives de mes fonctions, figuraient les mariages. Ceint de mon écharpe, je mariais Colin à Babet et Lubin à Colette, lesquels, par parenthèse,

ressemblaient bien peu à des paysans d'opéra-comique. Seulement, je me bornais au strict nécessaire, et surtout je m'abstenais de discours.

Un jour, j'appris, non sans une certaine émotion, qu'un brillant mariage allait rompre la monotonie de ces rustiques hyménées. Un des gros bonnets de ma commune, membre influent du conseil municipal, mariait sa fille aînée, Suzanne, à un jeune étranger dont la mère, me disait-on, avait chanté avec succès l'opéra à Bordeaux, à Toulouse, à Lyon, à Bruxelles et à Marseille. Je courus aux informations. La future belle-mère de Suzanne s'appelait madame Aubersac. Je rapprochai les dates. Je complétai les renseignements ; plus de doute ! C'était bien Elle, la comtesse de Noirmoutiers, l'idole de ce terrible parterre marseillais dont elle n'avait connu que les fleurs ! Sûr de mon fait, je me dis, en me préparant à un discours par un monologue : « Il s'agit de se montrer ! Marier silencieusement les valets de ferme et les gardeuses de dindons, soit ! mais le fils d'une *étoile*, de la princesse Eudoxie, de la plaintive Elvire, de Marguerite de Navarre, de la princesse Isabelle, de la châtelaine de mon cher *Comte Ory*, doit être traité avec une distinction toute particulière. Cette femme d'ailleurs est trop artiste pour ne pas être lettrée. Elle sait probablement que notre modeste village a l'honneur d'être administré par un membre de la Société des gens de lettres et de plusieurs Académies. Elle s'offenserait de mon silence et elle aurait bien raison ! »

La veille de la cérémonie, Suzanne escortée de son père et de son futur, m'apporta une belle boîte de dragées. Suzanne, elle aussi, avait le mérite de ne pas ressembler à tout le monde. Ses traits, d'une régularité sculpturale, étaient relevés par des yeux et des cheveux d'un noir de jais, mais déparés par une paire de moustaches qu'aurait enviée un grenadier de la garde impériale. Ses compagnes prétendaient qu'elle se rasait deux fois par semaine. Grande, forte, brune, vive, rieuse, le cœur sur la main, elle personnifiait le type méridional avec une exagération fort originale. Afin de ménager mes effets, j'eus soin de ne rien dire de mes intentions oratoires.

Le lendemain, je fus exact, et la noce ne se fit pas attendre. Elle était très nombreuse et un peu bigarrée, parce que le marié, Polydore Aubersac, employé dans un bureau de la ville voisine, avait amené quelques amis en redingote et en chapeau tromblon.

La salle de notre mairie n'est pas aussi vaste que l'Hippodrome. On s'y étouffait; une moitié de l'assistance refluait dans la rue. Tous les polissons du village se hissaient sur les épaules, se glissaient entre les jambes, s'insinuaient jusque sous la table où j'avais posé mon écharpe et les registres de l'état civil. Mon conseil municipal était au complet. A l'approche de grands événements, les foules ont de ces pressentiments électriques!

Polydore était serein, grave, recueilli, joufflu et

haut en couleur; Suzanne soigneusement rasée étincelait de santé, de jeunesse et de gaieté. Cepen dant, malgré les agréments du jeune couple, mon regard se fixait de préférence sur l'ex-cantatrice, et je dois avouer que mon attention passionnée s'entremêlait de réflexions pénibles sur les ravages du temps. Au lieu de la belle châtelaine, point de mire des galantes entreprises du comte Ory et de l'amour timide de son page Isolier, j'avais devant moi, assise dans l'unique fauteuil prêté par le curé, une bonne grosse *maman*, ultra-quinquagénaire, empaquetée dans une robe de taffetas puce, coiffée d'une perruque sous un grand bonnet à trois étages, enjolivé de rubans de soie jonquille. Ce qui me frappa, dans ce moment solennel où les attendrissements ont peine à se contenir, ce fut son impassibilité. On aurait pu la croire absolument étrangère à cet épisode où s'engageaient le bonheur et l'avenir de son fils. — « Oh! ces artistes! ces artistes! disais-je à part moi, en cherchant mon discours dans la poche de mon gilet; toujours les mêmes! toujours dans les nuages! je suis sûr qu'elle évoque le souvenir de ses anciens triomphes et quelle chante en dedans: *Le téméraire, il croit me plaire!* bien qu'elle soit à l'abri de toute témérité.... Mais patience, belle dame! attendez un moment!.. Nous allons vous émouvoir!»

Nous procédâmes, le secrétaire de la commune et moi, aux formalités d'usage. Les deux *oui* furent prononcés d'une voix ferme, et Suzanne n'eut pas la sottise d'imiter quelques-unes de mes villageoises

qui, en pareille circonstance, s'obstinaient à me répondre par à peu près : *Té tan bèn !* au lieu du monosyllabe sacramentel. Puis je me levai, je dépliai mon carré de papier, et, les yeux toujours fixés sur la comtesse de Noirmoutiers, je récitai de mémoire le *sveech* suivant :

« Mademoiselle, Monsieur,

« Si, contrairement à mes habitudes, je me permets de vous adresser quelques paroles et de retarder d'un moment la bénédiction *que* vous allez recevoir aux pieds des autels, c'est parce *que* votre mariage ne ressemble pas aux autres. Le hasard... *que* dis-je ! la Providence, dans ses desseins im-pé-né-trables, a voulu *que,* dans cet humble village de 377 habitants, la littérature se rencontrât avec la musique, comme pour embellir, par une mélodieuse et poétique alliance, celle *que* vous venez de contracter par un libre consentement *qui* vous unit devant les hommes, en attendant *que* le vénérable pasteur de cette paroisse vous unisse devant Dieu ! »

Ici une pause.

Je lançai une œillade triomphante à la chanteuse en retraite. Rien ! rien ! rien ! un roc, un moellon, une cariatide. Les sphinx qui décorent l'avenue de Victorien Sardou, à Marly, ne sont ni plus taciturnes ni plus immobiles. Je repris, sans me décourager :

« Madame ! — car c'est à vous, maintenant, que je m'adresse, — en nommant la musique et la littéra-

ture, j'ai nommé les deux consolatrices de mes chagrins et de mes ennuis. Mais que sont les faibles essais de ma plume, comparés aux merveilles de votre voix enchanteresse?... »

En ce moment, la princesse Eudoxie tira de sa poche une grosse tabatière, et aspira longuement une forte prise. Je poursuivis :

« Qu'est-ce que le suffrage muet de quelques rares lecteurs, comparé à ces ovations éclatantes dont je fus un soir le témoin, à cette moisson de bouquets, à ces bravos enthousiastes d'un public en délire? Vous conserverez précieusement, madame, le trésor de vos souvenirs, les magiques images de votre vie d'artiste; mais ces sensations ardentes et fébriles seront peu à peu remplacées pour vous par des jouissances plus sérieuses, plus paisibles et plus pures. Au lieu de la scène, vous posséderez le foyer (bonté divine! une paillette!); et, lorsque vous ferez jouer sur vos genoux un joli petit enfant, la cantatrice aura encore des souvenirs; la grand'mère n'aura plus de regrets!... »

J'avais prononcé cette dernière phrase avec des larmes dans la voix... Hélas! elle ne produisit pas plus d'effet que mon exorde. Mon auditoire semblait ahuri, et mes conseillers municipaux avaient l'air de se demander si mosieu le maire jouissait de tout son bon sens.

La mariée me considérait avec un singulier mélange de stupeur, de curiosité, de malice et d'ironie.

Quand je levai la séance, elle s'approcha de moi

en riant, et, me parlant français en l'honneur de la circonstance et de la littérature :

— *Maï*, moussu le maire, me dit-elle, on ne vous a donc pas averti que ma belle-mère *il est* sourde comme un *toupin*?

Un *toupin!* en français, un pot! Tout est-il donc si peu, que ce soit là qu'on vienne? *Le Comte Ory* dans un pot! Dans un *toupin* la comtesse de Noirmoutiers, les perles de son collier et de son gosier, la musique de Rossini et les fleurs de ma rhétorique!... ô sagesse du grand roi Salomon! ô vanité! ô néant des gloires et des glorioles humaines! *vanitas vanitatum!...*

La leçon ne fut pas perdue. Je me promis que, quand même j'aurais à marier le Grand Turc avec la République de Venise, je bâillonnerais mon éloquence. Trois mois après, aspirant à descendre, comme les empereurs Auguste, Dioclétien et Charles-Quint, je donnai ma démission, et c'est ainsi que ce charmant *Comte Ory* me rendit encore un service. Il me guérit de la manie des grandeurs, et me délivra de l'écharpe municipale...

LES ACTEURS ANGLAIS A L'ODÉON

(EN SEPTEMBRE 1827)

A propos de la correspondance d'Hector Berlioz (*Nouveaux Samedis*, t. XVIII), j'ai dit un mot de la première représentation des acteurs anglais à l'Odéon (19 septembre 1827). Mais j'ai dû omettre ce qui, dans cette soirée mémorable, m'avait le plus intéressé.

Rappelons encore une fois les situations. Shakspeare était, en 1827, pressenti, mais pas encore accepté. Suspect à la plupart des académiciens et des poètes tragiques du Théâtre-Français, *blagué* par les petits journaux et la critique légère, mis en quarantaine par le grave Duvicquet dans le feuilleton, toujours influent, du *Journal des Débats*, il n'avait pour lui qu'un groupe de jeunes gens et d'artistes qui se réunissaient dans le jardin du Luxembourg, sous les galeries de l'Odéon et dans les cabinets littéraires du quartier latin, pour lire et déclamer ensemble les belles scènes d'*Hamlet* et de *Macbeth*. Peu s'en fallait que le libéralisme classique du *Constitutionnel* ne nous accusât de manquer doublement de

patriotisme : d'abord, en sacrifiant à un étranger — (on ne disait plus, comme Voltaire, un sauvage ivre) — les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine ; ensuite, et surtout, en oubliant trop aisément les griefs de la France contre la perfide Albion.

Cinq ans à peine s'étaient écoulés depuis le terrible orage, accompagné d'une grêle de sifflets, de gros sous et de pommes cuites, qui avait accueilli, à la Porte-Saint-Martin, un premier essai d'acclimatation shakspearienne. On nous avait même raconté quelques détails navrants sur les suites de cette unique représentation, que le parterre ne laissa pas finir, que la police ne laissa pas recommencer, et sur les misères de presque tous ces pauvres artistes, qui faillirent mourir de faim avant de regagner leur pays.

Le bataillon sacré des claqueurs de Shakspeare, — qui devaient être, trois ans plus tard, les claqueurs d'*Hernani*, — s'était donné rendez-vous, place de l'Odéon, au café *Voltaire*, où la dame du comptoir, la légendaire madame Irma, beauté mûrement épanouie, encourageait d'un sourire plus maternel que virginal les timides œillades des étudiants de première année. Modeste élève de rhétorique à Saint-Louis, où notre professeur, le bon Wendel-Heyl, nous menaçait d'un *pensum* chaque fois que nous risquions des vers, j'étais, bien entendu, au dernier rang des comparses. Si je nommais les chefs, on reconnaîtrait quelques noms qui ne tardèrent pas à devenir célèbres : Victor Hugo, Alfred

de Vigny, Alphonse Karr, Eugène Delacroix, Alfred de Musset, les Devéria, les Johannot, Émile Deschamps, Sainte-Beuve, Chenavard, Barye, Préault, Paul Huet, Louis Boulanger, Théophile Gautier, Philarète Charles ; sans compter ceux qui attendirent leur moment, le manquèrent, et sont retombés dans l'oubli.

Il était sept heures, le rideau devait se lever à huit. On causait, on criait, on discutait les chances bonnes ou mauvaises ; d'une part, le *philistin*, l'encroûté, le bourgeois, l'abonné du *Constitutionnel*, le clan des *perruques*, des *momies*, exploitant peut-être quelque vieux reste de rancune nationale ; de l'autre Shakspeare, avec le plus touchant, le plus pathétique, le plus irrésistible de ses drames, — *Roméo et Juliette*, — et ses trois principaux interprètes, dont on disait d'avance des merveilles : miss Smithson, *Juliette ;* Charles Kemble, *Roméo ;* Abbot, *Mercutio*.

Fidèle à mon rôle de personnage muet, écoutant de toutes mes oreilles, je me tenais humblement près de la porte, quand cette porte s'ouvrit avec fracas, et je vis entrer, comme une trombe, un groupe bien différent de celui des *shakspeariens*. C'était un jeune officier de marine en petite tenue, suivi de six matelots dont les larges épaules, les figures basanées, les favoris noirs en engoulevent et les mines rébarbatives faisaient rêver d'abordage plutôt que de littérature. L'officier passa si vite devant moi, que je ne pus distinguer son visage. Il se

jeta précipitamment dans un petit salon attenant à la grande salle, et, d'une voix habituée déjà au commandement :

— Garçon ! cria-t-il, un punch à l'eau-de-vie pour douze, avec beaucoup d'eau-de-vie !

Cette voix me fit tressaillir ; je regardai plus attentivement, à travers la porte entrebâillée, ce jeune *loup de mer ;* une seconde après, je sautais à son cou ; je venais de reconnaître Gaston de Raincy, enseigne de vaisseau à vingt et un ans, mon camarade au collège Saint-Louis et à l'institution de Reusse, avec cette différence que, de cinq ans plus âgé que moi, il *piochait* ses mathématiques spéciales lorsque j'entrais en quatrième. Sans insister en détail sur sa famille, parfaitement honorable d'ailleurs, je dirai que Gaston était de souche bonapartiste, un peu *chauvin* dès le collège ; qu'il savait son Béranger par cœur, et que son père, colonel de la garde impériale, avait été une des victimes de la fatale réaction de 1815. Ardent, prime-sautier, légèrement romanesque, capable de toutes les généreuses folies, ennoblissant de vieilles et vulgaires haines à force d'enthousiasme, de patriotisme et de bravoure, franc comme l'or, le cœur sur la main, la main sur la garde de son épée, tel était Gaston de Raincy, que j'aimais comme un frère aîné.

— Gaston ! mon cher Gaston ! lui dis-je ; toi à Paris ! au café *Voltaire !* en face de l'Odéon ! Je te croyais sur les mers lointaines...

— Non, j'étais au Havre ; j'ai lu, dans un journal,

que les acteurs anglais allaient donner des représentations à Paris, et je viens...

— Quoi faire?

— Siffler, parbleu !

— Siffler Shakspeare, Juliette et miss Smithson ?

— Non ! siffler Wellington et sir Hudson Lowe, les geôliers et les bourreaux de mon Empereur ! — Et voilà six gaillards, — il me montrait les matelots attablés, — à qui j'ai donné mes instructions, et qui feront, à eux six, plus de tapage que tout le reste de la salle... N'est-ce pas, les enfants?

Les enfants, effroyablement barbus, répondirent, avec un ensemble admirable, par un grognement qui fit trembler les vitres et qui ne présageait rien de bon.

J'étais consterné. Je crus voir, comme à travers un nuage de féerie, les tempêtes de l'Océan déchaînées sur les banquettes de l'Odéon, Shakspeare expulsé encore une fois à coups de sifflet et à coups de poing, — qui sait? — Gaston se colletant avec Victor Hugo, six obscurs matelots de Paimpol ou de la Ciotat assommant le poète d'*Éloa* ou le peintre de *Dante et Virgile*, la partie irrévocablement perdue, les acteurs affolés, miss Smithson évanouie, le régisseur forcé de faire baisser la toile, la police frappant d'interdit tout essai de revanche ; une déroute, un désastre ! — Je résolus, malgré mon trouble, de tenter un dernier effort.

— Voyons, mon cher Gaston ! dis-je à mon terrible ami. Tu as été constamment sur mer depuis trois

ou quatre ans ; je t'assure que les idées ont bien changé, que les rancunes nationales se sont bien adoucies... Tiens ! regarde ce jeune homme au vaste front, à l'œil d'aigle, qui semble dominer tout ce groupe, pressé autour du comptoir de la belle Irma. Il s'appelle Victor Hugo, et je serai bien trompé, si ce nom ne fait pas dans le monde encore plus de bruit que les sifflets de tes six matelots. Il est, à vingt-cinq ans, au premier rang de nos poètes royalistes ; ce qui ne l'empêche pas de célébrer en vers magnifiques la gloire de Napoléon Bonaparte.

Et je lui récitai, de mémoire, *les Deux Iles*, qui venaient de paraître.

— C'est très beau, me dit-il; mais tous vos poëtes, sauf Béranger, sont d'illustres blagueurs... Songe au *Bellérophon*, à Sainte-Hélène, à Longwood, à cette agonie de six ans... Quand j'y pense, vois-tu ! il me prend des accès de rage, et ces acteurs anglais se trouvent là tout à point...

— Mais ces acteurs ne sont ni Wellington, ni William Pitt, ni sir Hudson Lowe ! repris-je avec émotion, devinant qu'il fallait toucher une autre corde. Ne te calomnie pas, Gaston ! Tu es la bonté même ; j'en sais quelque chose, moi que tu as défendu et préservé d'une infinité de taloches et de *brimades*, moi qui arrivais au collège à douze ans, enfant gâté, maladif, quinteux, faible comme un roseau assez peu pensant, et dont tu te fis, à ton choix, l'ange gardien ou le chien de Terre-Neuve...

— Mais tu n'étais pas Hudson Lowe ! murmura

Gaston, plus ému de ces souvenirs qu'il n'aurait voulu le paraître.

— Non ! mais j'étais de famille royaliste ; tu savais que mes parents avaient salué le retour des Bourbons avec enthousiasme...

— Finalement, où veux-tu en venir ?

— A un côté de la question que tu n'as pas envisagé... A la question d'humanité, de pitié envers ces pauvres artistes, qui n'étaient pas à Waterloo... Il faut un personnel nombreux pour jouer les drames de Shakspeare... Rien que dans *Roméo et Juliette*, une trentaine d'acteurs, sans compter les figurants, les masques, les dominos, les citoyens de Vérone, l'orchestre du bal chez les Capulets ; total, cinquante pour le moins... Eh bien, sais-tu ce qui est arrivé en 1822, au théâtre de la Porte-Saint-Martin ? Les blessures de 1815 étaient encore saignantes ; Napoléon venait de mourir. Le public fit ce que tu vas faire. Il siffla, siffla si rageusement, le tumulte fut tel, que la représentation ne put continuer, et que, pour prévenir de nouveaux désordres, la police fut forcée de faire fermer le théâtre. Le lendemain, les trois quarts de ces malheureux artistes étaient sur le pavé, sans ressources... Il y en eut (ici, je brodai un peu) qui passèrent quatre jours sans manger ; il y en eut qui couchèrent sous les ponts. Harvey, acteur chargé du rôle du spectre dans *Hamlet*, avait amené avec lui sa femme, grosse de six mois. La malheureuse fut tellement bouleversée par l'infernal tapage et par la tempête de sifflets, qu'elle accoucha dans le foyer du

théâtre. Son enfant mourut, elle ne lui survécut que quelques heures, et Harvey devint fou... »

Cette fois, j'avais frappé juste. Gaston était, sinon décidé, au moins fort ébranlé. Je ne laissai pas son émotion se refroidir.

— Veux-tu, lui dis-je, que nous fassions un pacte? On s'accorde à vanter d'avance les acteurs qui vont jouer *Roméo et Juliette*, surtout miss Harriett Smithson. Elle est, dit-on, la meilleure élève de la célèbre Siddons, et elle possède, de plus, la fraîcheur juvénile, les grâces printanières de la dix-huitième année, une beauté blonde, idéale, exquise, suave, virginale, capable d'attendrir un tigre du Bengale ou un mutilé de Waterloo. Tu connais, en outre, tout le charme du rôle délicieux de Juliette. Il n'y a pas jusqu'à la tragique histoire des haines héréditaires des Montaigus et des Capulets, réconciliés sur une tombe, qui ne plaide pour le pardon et la paix... promets-moi, si le génie de Shakspeare, l'amour de Juliette, les accents pathétiques de miss Smithson, trouvent le chemin de ton cœur, promets-moi de ne pas résister à cette douce impression, de changer la consigne de tes braves marins, et sinon d'applaudir, au moins de ne pas siffler... Est-ce dit?

— C'est dit, répliqua Gaston en me frappant dans la main.

Huit heures sonnaient; nous sortîmes; en passant devant la glorieuse pléiade des célébrités présentes ou futures, j'eus le temps de murmurer à l'oreille de Paul Huet, qui ne comprit pas:

C'est égal! je crois que nous venons de l'échapper belle!

Au parterre, je trouvai à me placer près de Gaston. Je voulais le surveiller, jouir de ses émotions s'il s'y abandonnait, le fléchir s'il ressentait encore quelque bouffée de colère. Mes inquiétudes se dissipèrent vite, et la lutte ne fut pas longue. Dès les premières scènes, à peine Juliette eut-elle dit de sa voix enchanteresse : *Go, ask his name...* « Nourrice, va demander son nom... S'il est marié, je crains bien que mon tombeau ne soit mon lit nuptial... » Je devinai que la partie était gagnée. Au second acte, quand s'échangea l'amoureux dialogue : « O Roméo! pourquoi es-tu Roméo ?... » Gaston, complètement *empoigné*, n'essaya plus de dissimuler cet attendrissement, si émouvant et si communicatif chez les hommes fortement trempés. Bientôt je surpris une larme sur ses joues hâlées. Toute la salle applaudissait. Il fit un signe à ses matelots, qui se mirent à applaudir avec une vigueur telle, que les shakspeariens les plus fanatiques parurent stupéfaits de ce renfort imprévu. Mais aussi quelles mains! quels battoirs! s'ils avaient acheté des gants, il aurait fallu inventer pour eux le numéro 15. La délicieuse scène du balcon, le chef-d'œuvre immortel de poésie et de tendresse, débattu entre l'alouette et le rossignol, les tragiques péripéties du dénouement, toutes ces merveilles aujourd'hui popularisées par l'excellente traduction d'Émile Montégut, par les dramatiques adaptations d'Émile Deschamps, de

Jules Lacroix, par les admirables commentaires de Théophile Gautier et de Paul de Saint-Victor, enfin et surtout par l'inoubliable musique de Gounod et de d'Ivry, mais alors presque neuves, presque inconnues, exaltèrent à un si haut degré l'enthousiasme de Gaston de Raincy, que je le vis passer rapidement d'un extrême à l'autre, et que mon inquiétude changea d'objet. Non seulement la glace était rompue, mais le glacier se changeait en chaudière :

— Que c'est beau ! quel génie ! disait-il tout bas ; qu'elle est belle ! quelle adorable créature !

Depuis cette lointaine soirée du 19 septembre 1827 et ce bizarre épisode, connu de moi seul, je me suis souvent demandé ce qui serait arrivé, si un hasard quasi-providentiel ne m'avait placé en présence de Gaston, une heure avant la représentation de *Roméo et Juliette*. Peut-être, dominé par sa passio de représailles nationales, refusant de rien entendre, échauffé, surexcité, piqué au jeu par les applaudissements de ses voisins de stalle, trop énergique pour céder aux défis et aux menaces, sifflant à outrance, ralliant à lui la minorité des classiques récalcitrants, soutenu par ses marins, dont les sifflets auraient fait encore plus de bruit que les *bravos*, le jeune enseigne de vaisseau eût-il suffi à faire de cette représentation une déroute. Découragés par cette seconde épreuve, les acteurs anglais se le seraient tenu pour dit, et n'auraient pas reparu. Duvicquet et *le Constitutionnel* triomphaient. La politique n'eût pas manqué cette occasion de dire leur fait aux amateurs

d'importations britanniques. Arnault, Jouy, Viennet, Baour, Briffaut, profitaient de l'esclandre pour faire recevoir par le Théâtre-Français trois *Hécube*, deux *Céthégus*, quatre *Alexandre*, deux *Coriolan*, six *Brutus*, quatre *Oreste*, trois *Tarquin*, et je ne sais combien d'*Arbogaste*. Le mouvement romantique, les belles traductions dont je viens de parler, l'inspiration shakspearienne, visible dans la plupart des œuvres de cette époque, tout était remis en question et retardé de vingt ans. Ce que perdait la génération nouvelle, il est facile de le comprendre en relisant la préface d'Alexandre Dumas (20 décembre 1833) : — « Je ne connaissais que l'*Hamlet* de Ducis ; j'allai voir celui de Shakspeare. Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un monde tout entier dont il n'avait aucune idée ; supposez Adam s'éveillant après la création, et trouvant sous ses pieds la terre émaillée, sur sa tête le ciel flamboyant, autour de lui des arbres à fruits d'or, dans le lointain un beau et large fleuve d'argent, à ses côtés la femme jeune et chaste ; vous aurez une idée de l'Éden enchanté dont cette représentation m'ouvrit la porte... Oh ! c'était donc là ce que je cherchais, ce qui me manquait, ce qui devait me venir !... O Shakspeare, merci ! O Kemble et Smithson, merci ! Merci à mes anges de poésie ! »

Même en faisant la part du langage de l'époque, de l'exagération familière à ce grand enfant enchanteur qui eut le secret de faire paraître naturelle l'emphase théâtrale, il reste encore quelque chose.

La représentation s'acheva au milieu d'acclamations unanimes. Miss Smithson et Kemble furent rappelés par une salle enthousiaste. Nous sortîmes, Gaston et moi, bras dessus bras dessous, comme au bon temps du collège. La nuit était admirablement belle ! Le mois de septembre, si charmant à Paris, semblait, ce soir-là, s'être fait encore plus doux pour prêter son ciel étoilé au rossignol de Juliette et ses blancheurs matinales à l'alouette de Roméo. Nous arpentions d'un pas inégal la longue rue de Vaugirard. Tout à coup, à l'angle de la pieuse rue Cassette, Gaston s'arrêta brusquement, et me dit :

— Tu es déjà un peu lancé dans le monde des artistes et des poètes ?

— Bien peu... pas autant que je le voudrais...

— Que dit-on de cette divine Juliette, de cette adorable Harriett Smithson ?

— Qu'elle est aussi pure que les anges de Milton et de Thomas Moore ; que sa belle âme est aussi virginale que les neiges de la Jungfrau ou de l'Himalaya ; qu'elle reste, au milieu de la licence des mœurs théâtrales, comme la fontaine Aréthuse, gardant sa limpidité et sa douceur à travers l'onde amère...

— Eh bien, mon ami, je l'épouse... je vais la demander en mariage !

— Tu l'épouses !... En ma-ri-age ?... bégayai-je en scandant chaque syllabe avec une stupeur offensante pour l'incomparable Juliette.

— Pourquoi pas ?... Je l'aime à en devenir fou...

je sens que je n'aimerai jamais une autre femme... Le coup de foudre !... J'ai perdu mes parents depuis longues années... Je suis seul au monde, libre comme l'air...

— Et ta carrière? Songe que, pour l'honneur de l'institution de Reusse, il faut que tu sois capitaine de frégate à trente ans, et contre-amiral à quarante...

— Ma carrière ! reprit-il, non sans un certain embarras ; je ne quitterai pas, pour cela, la marine...

— Alors tu quitteras ta jeune femme?

— J'aurai confiance.

— Soit ! Mais, enfin, tu la laisseras seule, sans appui, sans amitié solide, dans un pays où elle est étrangère, et dont elle ne parle pas la langue, regrettant très probablement ses succès de théâtre... car je pense que tu ne l'épouseras pas pour lui permettre de remonter sur les planches...

— Oh ! non, cent fois non !... mais c'est que je l'adore !...

— Très bien ! Adore-la, comme nous adorons tous madame Malibran... amour sans conséquence qui préserve des galanteries vulgaires. Emporte son souvenir et son image !... Que cette image charmante te suive sur ton vaisseau, t'apparaisse pendant tes nuits de bord, devienne à tes yeux quelque chose comme une étoile de plus dans le ciel des tropiques, comme un alcyon caressant de ses blanches ailes les voiles de ton navire et les songes de ton sommeil... mais pas de mariage ! Il y a quelques heures, je te de-

mandais grâce pour elle ; maintenant, je te demande grâce pour toi !

— Au fait... tu as peut-être raison... je réfléchirai... Adieu !

Il me promettait de réfléchir ; le premier mouvement était passé ; je fus rassuré.

Dix ans, quatre mois et neuf jours après cette singulière rencontre, le 28 janvier 1838, le Théâtre-Italien, — salle Favart, — brûla, comme on sait, de fond en comble. Les chanteurs — et quels chanteurs ! — allèrent, tant bien que mal, s'installer à l'Odéon ; le samedi 17 février, l'affiche annonça *i Capuletti e Montecchi*, un des plus médiocres opéras de Bellini. Mais Rubini était merveilleux, Tamburini délicieux, et Julia Grisi splendidement belle.

Pendant ces dix ans, je m'étais élevé du grade de rhétoricien piocheur à celui d'ardent mélomane. Après le premier acte, je fis comme tous mes voisins. Je redressai ma longue taille, tournai le dos à la rampe, pris ma lorgnette et cherchai, dans les loges, les figures de connaissance. J'aperçus, dans une avant-scène, deux femmes, — la mère et la fille évidemment, — mises avec une exquise élégance, l'une charmante, l'autre presque belle encore et d'une physionomie sympathique, — et, derrière elles, Gaston de Raincy, qui, me reconnaissant tout à coup, se leva, me sourit et m'appela d'un signe.

Je montai. Il m'attendait au seuil de la loge :

— Belle-maman, dit-il après m'avoir introduit, et

toi, ma chère Marguerite, je vous présente un de mes meilleurs camarades, un ami.

Il me nomma. Puis me montrant d'un geste amical les deux femmes, souriantes et franchement accueillantes, il ajouta :

— Ma belle-mère... ma femme !...

Avez-vous remarqué l'incroyable variété d'intonations qu'un jeune mari met dans ces deux simples mots : *ma femme !* en lui présentant un ami ? Toute une gamme, depuis le *contr'ut* du mariage de convenance jusqu'au *si bémol* suraigu du mariage d'amour. Gaston en était au *si bémol*.

— Marguerite, dit-il, tu permets la cigarette dans l'entr'acte ?

— La cigarette ! répliqua-t-elle avec un ravissant sourire. A un marin ? A un capitaine de frégate ? Je permettrais la pipe... Va, mon ami, et reviens vite !

Deux minutes après, nous étions, Gaston et moi, au café *Voltaire* où nous ramenait un irrésistible souvenir.

— Garçon, cria-t-il, un grog à l'eau sucrée, avec beaucoup d'eau !

Puis, me serrant la main :

— O mon ami ! me dit-il ; que je suis heureux ! Ma belle-mère est une sainte... ma femme est un ange... Je n'ai jamais aimé... je suis sûr de ne jamais aimer qu'elle... Depuis que je l'ai épousée, tout me sourit, tout me réussit... J'ai un bel enfant... j'ai une famille... Le prince de Joinville, qui s'y connaît, me pro met un brillant avenir... Je viens d'être nommé capi-

taine de frégate et officier de la Légion d'honneur !...

— Et tu n'as plus envie ni de siffler les Anglais, ni d'épouser les Anglaises ?

— A propos !... et cette divine Smithson ?... car je la tiens toujours pour divine...

— Elle a épousé un compositeur, un homme de génie auquel on rendra tôt ou tard justice... Hector Berlioz !

— Ah ! c'est très bien, cela, c'est parfait !... un grand musicien avec une grande artiste... voilà un mariage admirablement assorti...

— Et pourtant, il n'est pas heureux...

— Quoi ! des infidélités ? des désordres de conduite ? Diables d'artistes !

— Oh ! non ! mille fois non ! toujours irréprochable... une vertu sans tache...

— Mais alors ?...

En ce moment, le garçon de café nous apportait, sur un plateau, un citron, du sucre dans une soucoupe, une carafe d'eau frappée et un carafon de rhum.

Je montrai à Gaston le carafon avec un geste de détresse qui traduisait mon silence.

— Quoi ! vraiment ? reprit-il; cette créature céleste, idéale, angélique, séraphique, éthérée, poétique ! cette poésie vivante !... Diables de brouillards !... La malheureuse se croit encore à Londres.

Ce fut le dernier tribut payé par Gaston de Raincy à sa haine patriotique contre la perfide Albion.

HISTOIRE D'UN PIANO

A MADAME F. SEGUIN

Tous ceux qui ont vécu ou côtoyé la vie d'artiste sous le règne de Louis-Philippe se souviennent du *square* ou plutôt de la cité d'Orléans, située à l'angle de la rue Saint-Lazare et de la rue des Trois-Frères.

Au point de vue architectural et pittoresque, cela laissait à désirer, et je crois bien que, dans un concours, Saint-Pierre de Rome ou l'Alhambra, le Parthénon ou Notre-Dame de Paris auraient obtenu la préférence. C'était un vaste pâté de maisons sans style, encadrant des cours sans verdure, et communiquant entre elles par des passages voûtés. Mais, en 1840, il y avait des compensations. La cité d'Orléans était une vraie ruche où la reine des abeilles s'appelait madame Sand. Nous avions calculé, avec un des habitués, que chacune des vingt-quatre lettres de l'alphabet qui étiquetaient les vingt-quatre escaliers pouvait servir d'initiale au nom, connu ou célèbre, d'un des nombreux locataires, depuis Adolphe Adam, le spirituel auteur du *Chalet*, usqu'à

Zimmermann, l'excellent professeur du Conservatoire, le beau-père d'Édouard Dubufe et de Gounod. Là se sont rencontrés ou succédé Alkan, Alexandre Dumas, Decamps, Toulmouche, Kalkbrenner, Halévy, Dantan, Eugène Delacroix, Appert, Decaisne, d'Ortigue, Hippolyte Romand, Chopin, Flayol, l'avocat royaliste, Léon Gozlan, Louis Énault, Schuloff, Goria, Marmontel, petit-neveu de l'auteur des *Incas* et musicien de premier ordre, Döhler, Maindron, Rousseau, Bazin, Prudent, Adam Salomon, et enfin M. Janvier, qui s'était un moment cru républicain après la révolution de Février, et de qui nous disions, après le coup d'État, que Janvier était un peu gêné entre Février et Décembre.

C'est là aussi que, pendant le carnaval de 1834, Alexandre Dumas, alors dans tout l'éclat de sa verve et de sa vogue, donna ce fameux bal costumé qui fut l'événement de la saison; bal féerique, artistique, poétique, fantastique, magique, où Eugène Delacroix improvisa en une nuit les peintures murales et les décors, où Dantan parut en *Santi-Belli*, portant sur une planchette et offrant à l'assistance les statuettes, *en charge*, des célébrités de l'époque, et où, aux premières clartés de l'aube, balayeurs, maraîchers, bourgeois et laitières virent avec stupeur un *galop* infernal se dérouler comme un serpent gigantesque sur le trottoir des rues Saint-Lazare, des Trois-Frères, du Houssaye et Taitbout, et monter jusqu'au boulevard.

Mais, pour le moment, nous sommes au prin-

temps de 1840. Me voilà, avec mon ami toujours regretté, le bon Joseph d'Ortigue, grimpant l'escalier Z, et sonnant à la porte du brave Zimmermann. L'avant-veille, à la sortie d'un concert, j'avais, par erreur, endossé la houppelande du professeur; il m'avait renvoyé mon paletot avec un billet très affectueux, et nous avions décidé, d'Ortigue et moi, que je lui devais une visite.

Les premiers mots furent caractéristiques.

— Mon cher, dit Zimmermann à d'Ortigue, vous m'aviez annoncé que vous prépariez une brochure sur la philosophie de la musique. J'ai cherché dans le Dictionnaire; j'y ai trouvé que philosophie signifie amour de la sagesse. Vous écrivez donc sur l'amour de la sagesse de la musique?

D'Ortigue avait peine à retenir une forte envie de rire. Je me hâtai de faire diversion.

« J'ignore, dis-je, si la musique a une sagesse. Ce que je sais, c'est qu'elle me rend fou.

— Fou?

— Oui, fou d'enthousiasme, d'honnête joie ou d'émotion pathétique. On dirait qu'il existe en moi un instrument invisible, mystérieux, toujours prêt à vibrer sous les mains souveraines de Cimarosa et de Mozart, de Beethoven et de Weber, de Schubert et de Bellini, de Rossini et de Meyerbeer; moqueur avec Figaro, virginal avec Alice, passionné avec Valentine, terrible avec don Juan, amoureux avec Chérubin, tragique avec Othello, élégiaque avec Elvino, mélancolique avec Arnold, bouffe avec don

Magnifico, diabolique avec Samiel, fantastique avec le Roi des Aulnes...

Une fois sur ce terrain, je ne tarissais pas. Je parlais avec tant de feu, que Zimmermann, qui ouvrait de grands yeux et m'écoutait avec une surprise croissante, finit par me dire :

— Vous êtes musicien ? excellent musicien ?

— Hélas ! non, à mon très grand regret... je ne sais pas une note... Et maintenant, il est trop tard !...

— Trop tard ? Quel âge avez-vous ?

— Je suis encore du bon côté de la trentaine ; mais tout juste... vingt-neuf ans !...

— En effet, ce serait trop tard pour devenir un virtuose ; ce qui d'ailleurs n'est pas dans vos intentions ; mais, si vous en avez le courage, et si vous y mettez un peu de persistance, ce n'est pas trop tard pour arriver à jouer proprement, d'après la partition ou de mémoire, les morceaux de vos opéras de prédilection, pour rajeunir sans cesse vos souvenirs de concert et de théâtre, pour accompagner dans les salons les chanteurs et les cantatrices pris au dépourvu... D'Ortigue m'a dit que vous habitez la campagne pendant une partie de l'année... Il y a là les jours de pluie, les longues heures du soir, où l'on ne sait que faire, et où vous ne serez pas fâché de *causer* avec *le Barbier de Séville*, *le Freischütz*, *les Huguenots*, *la Sonnambula*, *la Flûte enchantée* et *Guillaume Tell*. Quant à moi, votre enthousiasme m'est allé au cœur, et lorsque vous reviendrez à Paris, vous me trouverez toujours à votre disposition,..

Un de mes nombreux défauts est de m'abandonner à l'impression du moment avec une vivacité telle, que rien n'existe pour moi en dehors du sujet qui me domine, me passionne et m'absorbe. A peine dans la rue, je dis à d'Ortigue :

— Voilà qui se rencontre à merveille !... moi qui perds constamment, j'ai eu, depuis quinze jours, à la bouillotte et au whist, une veine incroyable. J'ai gagné près de cent louis. Je ne puis mieux les employer qu'à l'achat d'un piano... Des trois grands facteurs parisiens, Pape, Érard et Pleyel, qui me conseilles-tu ?

— Erard.

— Malheureusement, ce qui *Érard est cher;* mais je compte sur toi pour m'avoir la remise d'artiste... Crois-tu que cent louis suffisent?...

— Pour un piano de luxe, non; pour un piano simplement excellent, oui.

La semaine suivante, j'arrivai à Avignon, avec les lilas et les roses; à qui je ne ressemble guère, et, le jeudi 25 avril, le camionneur du roulage accéléré déposait à ma porte, rue du Vice-Légat, le piano soigneusement emballé sous la surveillance de d'Ortigue et de Zimmermann. Je ne m'attendais pas au premier succès qu'il obtint; un succès de fou rire, un succès à rendre jaloux les comiques ou les grotesques de ce temps-là, Odry, Arnal, Lepeintre jeune, Sainville, Alcide Tousez, Vernet, Brunet et Cazot (ne pas confondre : celui-là était plus amusant, plus inoffensif et plus drôle). L'extrême intimité qui nous

unissait comme des frères (hélas! où sont-ils, sauf deux ou trois, ces chers amis de mes années heureuses?) autorisait toutes les plaisanteries; on savait, — comme dit M. Prudhomme s'apercevant qu'il s'est assis sur le chapeau d'une belle dame, — on savait que le cœur n'y était pour rien. Ce fut une explosion d'hilarité, une grêle de quolibets, une traînée de poudre de *ris*. — « Calixte [1] arrive de Paris, monté sur un piano, comme le singe sur un dauphin. — Avez-vous vu le piano de Calixte? — Il l'a donc gagné à une loterie au profit des manchots qui jouent du violon ?... Lui qui, dans les *rébus* du jour de l'an, ne sait pas distinguer un *mi* d'un *sol!...* » — Si le fameux air des *Lampions* avait été inventé en 1840, je suis sûr qu'une *scie* aurait été organisée pour répéter à tous les échos du palais des Papes et de la place Crillon : *Un piano! un piano! un piano! un piano!*

Ces plaisanteries innocentes et amicales m'amusaient, et ne m'effrayaient pas. Ce qui m'épouvantait, c'était mon ignorance, le sentiment de mon insuffisance absolue, devant cet instrument d'une sonorité vraiment admirable. Comment m'y prendre pour m'en rendre un peu moins indigne? Par où commencer? par où finir? Où trouver un maître capable de diriger mes premières études? Inutile

1. Une répugnance invincible m'empêche d'écrire, au courant de ces *Souvenirs*, mon vrai nom. Je le remplace par le pseudonyme (Calixte Ermel,) auquel j'ai eu souvent recours lors de mes débuts dans la vie littéraire.

d'ajouter que mes trois nuits et mes quatre jours de diligence avaient énergiquement réagi contre l'enthousiasme du premier moment, et refroidi en moi, sinon le mélomane, du moins le musicien néophyte. Pour rencontrer une inspiration ou me distraire de mes perplexités, je résolus de me griser... Oh! rassurez-vous! pas avec du vin ou du cognac, mais à l'aide d'une lecture de Théodore Hoffmann, mon auteur favori, parce qu'il me permettait de rêver littérature en musique et musique en littérature. Je ne tardai pas à m'absorber dans les étranges hallucinations du conteur allemand, et j'en étais à la page la plus saisissante de son *Chevalier Glück*, lorsqu'un coup discret, frappé à ma porte, me rappela brusquement à la réalité.

C'était M. Pierron, le propriétaire de l'hôtel d'*Europe*, artiste jusqu'au bout des ongles, le meilleur, le plus aimable, le plus généreux des hommes, un cœur d'or, un esprit d'élite, avec une nuance d'originalité qui complétait sa physionomie sympathique.

— Monsieur Calixte, me dit-il, je viens vous demander un service. Cette nuit est arrivé chez moi, dans une chaise de poste, un voyageur, que je crois Autrichien ou Hongrois; à peu près de votre âge, blond avec des yeux d'un bleu changeant comme l'azur de la mer, d'une taille élancée, d'une tournure élégante, de manières exquises; et, par-dessus tout cela, une teinte de mélancolie qui aurait captivé le plus indifférent. Ce matin, je lui ai fait demander

par Baptiste ce qu'il fallait lui servir pour son déjeuner; du chocolat? du café? du thé? des œufs frais? des sandwiches? des côtelettes? — Devinez ce qu'il a répondu!

— Un bouquet de vergiss-mein-nicht?...

— Non! un piano!... et cela (M. Pierron savait admirablement l'anglais) du même ton que Richard III : « Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval! » Immédiatement, je suis monté dans sa chambre.

— Oh! mon cher monsieur Pierron! m'a-t-il dit en me prenant les deux mains; ayez pitié de moi! je connais, par mon ami W... (c'est le nom d'un prince allemand qui a passé récemment trois jours à l'hôtel), toutes vos sympathies pour les artistes. Par suite de circonstances extraordinaires, voilà un an que je n'ai pas touché un piano... j'étouffe, j'ai la fièvre... c'est pour moi un besoin plus impérieux que le sommeil, le boire et le manger... Par grâce, à tout prix, un piano! un piano!

— Il y a bien un piano à l'hôtel, ai-je répondu; mais vous pouvez juger ce que doit être un instrument tapoté du matin au soir par les petites Anglaises dont les familles font halte à Avignon en allant à Nice... J'ai mieux que cela à vous offrir... Un de mes amis... vous me pardonnez ce titre?

— J'en suis fier.

— Un de mes amis est arrivé de Paris avec un piano d'Erard dont on dit des merveilles...

Je ne laissai pas M. Pierron finir sa phrase.

Ah ! cher monsieur, m'écriai-je : cet inconnu est un bienfaiteur... c'est le Ciel qui l'envoie !... Vous me sauvez, à vous deux, d'une intolérable angoisse... voilà la solution que je cherchais... Vous voyez ce volume d'Hoffmann?... Vous savez à quel point ma malheureuse imagination devient aisément la folle du logis... Cette capiteuse lecture me portait à la tête, et me jetait en plein dans le surnaturel... Ce piano, ce terrible piano, que je n'ai pas osé ouvrir, qui défiait mon ignorance et dont les sonorités restaient pour moi sourdes et muettes, finissait par prendre à mes yeux l'apparence d'un être vivant, presque d'un ennemi... Je croyais entendre sortir de ses flancs mystérieux la railleuse chanson de Méphistophélès, l'évocation satanique de Bertram, les ricanements sinistres des esprits de l'abîme... Délivrez-moi bien vite de ce cauchemar!... Allez quérir cet étranger que j'aime et que j'admire de confiance... Il arrive à souhait pour *désensorceler* ce piano, qui me fait l'effet d'une sombre ironie, et que j'étais tenté de livrer à nos robustes portefaix pour le jeter dans le Rhône ! »

Un quart d'heure après, M. Pierron revenait avec son hôte. Il me l'avait exactement décrit; un type d'une distinction rare, une taille svelte, des cheveux blonds et fins sur un front d'une pureté sculpturale, un regard mélancolique et doux; mais rien qui trahît des prétentions d'hiérophante ou d'inspiré. L'impression, très favorable à l'homme, me laissa presque froid pour l'artiste. En 1840, le romantisme

nous dominait encore, et un illustre exemple nous persuadait qu'un pianiste, qui n'était pas échevelé, ne pouvait être que médiocre.

Sans dire un mot, l'inconnu me serra la main et s'assit au piano, qu'il enveloppa d'un long regard, amoureux et douloureux.

Je me souviens du premier article de Berlioz sur le premier concert de Paganini : « Oui, disait-il, il y a eu mystification, mais en sens inverse, en ce sens que la réalité dépasse mille fois tout ce qu'on avait raconté, tout ce que nous avions rêvé. » — Ces paroles pourraient à peine donner une idée de ce que nous ressentîmes à mesure que le virtuose tombé du ciel faisait connaissance avec mon piano, comme un souverain avec son sujet, comme un maître avec son esclave. En dix minutes, toutes les gradations de la surprise, de la stupeur, de l'admiration, de l'extase. Il joua la fantaisie de *Moïse*, et tout d'abord nous comprîmes qu'un inexplicable hasard nous envoyait, non seulement un merveilleux artiste, mais un inventeur de procédés nouveaux, qui triplaient la puissance et la sonorité du piano. — « Il a trois mains ! » dis-je tout bas à mon compagnon ébahi. En effet, dans cette exécution à la fois foudroyante et idéale, toutes les conditions du doigté étaient transformées et agrandies. On devinait que, à la suite d'études prodigieuses ou par une intuition de génie, il avait appliqué les doigts forts à marquer d'une façon plus saillante les mélodies, la division alternative aux deux mains, et les

innombrables traits de formes nouvelles, qui animaient, coloraient, passionnaient le chant sans en altérer les contours et faisaient vibrer l'échelle sonore du piano dans toute son étendue. Ces mains prestigieuses occupaient tout le clavier sans jamais laisser de vide au centre. Le chant, le chant délicieux, s'accentuait pur, limpide, transparent, ample, dans toute son intensité ou tout son charme, pendant que s'y unissaient des traits d'une rapidité inouïe et des formes savantes d'accompagnement. Le pouce, pris alternativement dans les deux mains, ramenait sans cesse la mélodie aux cordes *médiales* de l'instrument. C'est ce qui justifiait le mot : « Il a trois mains. »

Mais, en ce moment unique, cette partie technique disparaissait pour nous dans une sorte d'ivresse qui eût rendu impossible tout essai d'analyse. A *Moïse* succédèrent des fantaisies sur *la Sonnambula*, sur *Don Juan*, l'*andante* final de *Lucie*, une tarentelle, une ballade. La nuit était tombée depuis longtemps. Je serais mort sur place plutôt que de me déranger pour allumer ma lampe; une pâle clarté descendait du ciel étoilé, pénétrait à travers les fenêtres ouvertes, glissait dans les plis des rideaux, et allait expirer sur les blanches touches du clavier, comme pour ajouter à l'effet de cette scène fantastique. Le virtuose inconnu semblait infatigable, — j'allais dire insatiable. Nous eûmes le courage de l'arrêter.

— Et le dîner ? lui dis-je.

— Est-ce qu'on dîne? répondit-il en homme complètement oublieux des appétits de la *guenille*. Puis, se reprenant: En ce cas, fit-il comme s'il demandait une grâce, vous me permettrez bien de revenir ce soir?

— Faites-mieux... dînons tous les trois ici... Nous dînerons mal; mais nous ne perdrons pas un moment, et... — J'étais si ahuri d'enthousiasme, que je ne sus pas balbutier un compliment.

Le dîner fut court, presque silencieux. Nous étions trop émus, et, d'ailleurs, il y avait, dans la physionomie et les manières exquises de l'étranger, un fond de tristesse communicative. Ses traits nobles et rêveurs, éclairés par son regard d'une expression indéfinissable, révélaient une admirable nature d'artiste, greffée peut-être sur une origine illustre et voilée tout ensemble. Au surplus, nous nous serions traités d'ingrats, si, en échange de l'incomparable plaisir que nous lui devions, nous lui avions imposé l'embarras ou l'ennui d'un interrogatoire. Nous n'osions pas même lui demander son nom. Au dessert, une bouteille de château-margaux nous rendit la parole; mais le piano était là tout ouvert... il attendait...

Il n'attendit pas longtemps. La seconde séance fut aussi étonnante, aussi émouvante, aussi magique, aussi féerique que la première. Il joua de nouvelles fantaisies, inspirées des *Huguenots*, de *la Donna del Lago*, de *Norma*. Puis il commença une *Marche funèbre*, où il mit toute son âme, que nous ne pûmes entendre sans un frisson irrésistible et où je crus recueillir quelques vagues et lointains échos du

Requiem de Mozart et du *Lamentum* de Clementi.

Il terminait la péroraison, d'une beauté vraiment tragique, quand minuit sonna à ma pendule et fut répété par la grosse cloche du légendaire Jacquemart. L'artiste tressaillit, s'arrêta brusquement et se leva comme poussé par un ressort. La mélodie interrompue s'exhala, comparable à la plainte d'une âme en peine.

— Adieu ! adieu ! me dit l'inconnu, qui eut l'air de s'enfuir plutôt que de s'en aller ; adieu... et merci !

— Merci ?... mais c'est nous qui vous devons une éternelle reconnaissance ! Mon piano m'était odieux... A dater de ce soir, il m'est sacré... personne n'y touchera plus !...

Ces paroles furent perdues. L'étranger était déjà loin.

Le lendemain, au lever du soleil, je courus à l'hôtel d'*Europe*.

— Parti ! me dit M. Pierron. Parti en me suppliant de ne pas lui demander son vrai nom !...

L'année suivante, à la fin de mars, en pleine saison des concerts, j'arrivai à Paris. Une de mes premières visites fut pour Zimmermann.

— Vous tombez bien, me dit-il. Liszt donne un concert demain ; voilà un billet... Vous m'en direz des nouvelles !

Liszt joua l'ouverture de *Guillaume Tell*, deux *Lieders* de Schubert, deux *Rapsodies hongroises* et sa grande fantaisie sur *le Carnaval romain*. Je n'ai pas à

apprécier ici le talent vertigineux de l'illustre abbé, sa fougue proverbiale, ses éclairs de génie dans une tempête, son habitude de compter ses succès par les pianos tués sous lui. Pourvu qu'on me dispense d'admirer en lui le compositeur, j'admirerai tant qu'on voudra le prodigieux virtuose. Ce soir-là, je l'applaudis de toutes mes forces.

Lorsque je revis Zimmermann :

— Eh bien? me dit-il.

— Eh bien, c'est beau, c'est superbe, c'est merveilleux, c'est *épatant!*...

— Beau! superbe! merveilleux! *épatant!* Vous me dites cela d'un ton... Je m'attendais à vous voir en feu, et vous êtes tiède... on croirait vraiment...

— Et l'on devinerait, repris-je allant au-devant de sa pensée; oui, depuis mon dernier séjour à Paris, j'ai entendu un virtuose tout aussi extraordinaire, et dans des circonstances bien plus propres à exalter l'imagination...

— Où çà?

— A Avignon.

— A Avignon? Ah! bah! pourquoi pas à Carpentras? (Pauvre Carpentras incompris!) Non, mon cher mélomane, vous ne me le ferez jamais croire!

En ce moment, la portière se souleva à demi.

— Peut-on entrer? dit une voix douce qui me fit tressaillir.

— Thalberg! Sigismond Thalberg! s'écria Zimmermann avec des transports de surprise et de joie.

— Thalberg! Thalberg! m'écriai-je comme un écho. Comment ne l'avais-je pas deviné?

Je me précipitai, je pris ses mains; mais mon joyeux étonnement fut glacé par son air de profonde tristesse. Je m'aperçus alors qu'il était en grand deuil.

— Monsieur! cher monsieur! me dit-il avec sa politesse de prince déguisé, tandis que Zimmermann, fort intrigué, essayait de comprendre; je vous dois une explication et des excuses. En avril 1839, j'étais à Vienne, passionnément et profondément épris d'une charmante jeune fille, dont le père occupait un rang dans la société viennoise (*la crème*), mais que l'élévation de son esprit, ses goûts d'artiste, son talent de musicienne, son admirable voix de *contr'alto* et sa soif d'idéal attiraient sans cesse hors du cercle étroit des conventions sociales. C'est sous ses traits inoubliables que je me figurais la Marguerite de Gœthe et surtout dona Anna. Son père, qui l'adorait, la laissait libre de son choix. Sa mère était morte de la poitrine. Je ne négligeai rien pour me faire aimer de Catherine B... (c'était son nom). Parfois, je croyais y avoir réussi. Et pourtant, à ma grande surprise et à ma vive douleur, je la voyais hésitante. Parfois aussi elle semblait encourager de jeunes diplomates, de jeunes fats, de jolis valseurs, des bellâtres; je cherchais vainement le mot de l'énigme, car je la savais romanesque; mais j'étais sûr qu'elle n'était pas coquette.

A la fin, un soir, elle me dit:

— Je vous aime, et cependant j'hésite, parce que mon rêve serait d'être aimée par-dessus tout... et vous... vous me préférerez toujours votre piano, votre art, votre talent, vos succès...

— Catherine, lui dis-je avec une émotion qu'elle partagea ; voulez-vous que je m'engage par serment, sur l'honneur, sur notre amour, à passer un an sans toucher un piano? C'est aujourd'hui le 30 avril... oui, jusqu'au 30 avril de l'année prochaine, pas une note, pas une arpège... mais alors, si je tiens ma parole, — et je la tiendrai, — vous aurez confiance? vous m'aimerez? Catherine, vous serez ma femme?

— Oui, me répondit son souffle plutôt que sa voix. — Maintenant, vous devinez le reste. Il me semblait que cette terrible année ne finirait jamais. Pour me distraire, pour abréger ces semaines interminables, je voyageai... Le 29 avril, j'arrivai à Avignon, à l'hôtel d'*Europe*...

Ici, un sanglot mal étouffé lui coupa la parole.

— Et Catherine? demandai-je ne pressentant que trop la réponse.

— Morte, le 30, à l'heure même où j'achevais la *Marche funèbre*, et où le beffroi de votre hôtel de ville sonnait minuit.

P. S. — Quelques lignes de ce chapitre, plus *techniques* que d'habitude, sont empruntées au livre charmant de M. Marmontel : *Les Pianistes célèbres*.

LES BELLES AMIES

DE M. DE TALLEYRAND

« Le Directoire, c'est la Régence sans délicatesse, et sans grâce. » Ce n'est pas moi qui ai dit cela, c'est Napoléon Bonaparte, dans le livre de madame Mary Summer.

Deux fois en un siècle, la France a offert le très joyeux et encore plus triste spectacle d'une société en délire. A ce point de vue, l'on a pu dire que la fin de ce siècle terrible, qui a tout changé, tout réformé, tout bouleversé, tout renouvelé, tout détruit, s'accorde trop bien avec son commencement. — L'île de Cythère, moralisée par l'Encyclopédie et coupée en deux par la guillotine.

Si les effets furent analogues, les causes, on le sait, furent bien différentes. Les scandales de la Régence marquèrent la réaction contre la vieillesse de Louis XIV, l'explosion de toutes les hypocrisies amassées sous le sombre regard du grand roi. Le dévergondage du Directoire, ce fut l'étonnement de n'être pas mort. En 1715, le désordre, — disons le

gros mot, — le VICE se produisit et éclata par en haut. Philippe d'Orléans fut le Barras élégant, spirituel et princier, qui donna l'exemple de ces fatales licences et de ces voluptueuses folies ; il fut le chef d'orchestre de cette symphonie du plaisir à outrance, le meneur de cette ronde du sabbat où la bourgeoisie trouva moyen de s'introduire sous les traits de quelques fermiers généraux, financiers ou agioteurs, mais où les premiers rangs furent occupés par la noblesse de cour et eurent pour démons des princesses, des duchesses et des marquises. Ici, permettez-moi une remarque ou une parenthèse. Je suis peu habitué à flatter mon époque ; mais, quand on se souvient que le Régent fit de son intérieur un vrai cloaque, c'est une consolation de saluer en lui le trisaïeul de cette admirable famille dont Victor Hugo et Ernest Renan ont dit qu'il n'en exista jamais de pareille sur les marches d'un trône, et dont les vertus domestiques ont de quoi désarmer, adoucir, fondre et supprimer tous les dissentiments politiques.

Sous le Directoire, le mélange, ou, si vous l'aimez mieux, le *gâchis* est complet. A force de diviser les classes sociales dans la haine et de les rassembler dans la mort, la Révolution les a réunies dans cette résurrection étrange où la vie dont on s'étonne ressemble à un vertige dont on se grise, à une fièvre dont on s'enivre. Plus de distinctions, d'aristocraties, de catégories d'aucune sorte. Ce n'est plus de la cour que part le signal de cette danse échevelée ; c'est de la rue, dont chaque pavé garde la trace du

sang versé par les massacreurs ou par le bourreau. La République avait décrété la liberté qui opprime, l'égalité qui emprisonne, la fraternité qui tue ; maintenant, c'est la fraternité qui valse, l'égalité qui oublie, la liberté qui s'amuse. Madame Marie Summer a merveilleusement peint ce tohu-bohu, ce carnaval en permanence, où tous les rangs étaient confondus, où les victimes se mêlaient aux persécuteurs, où le gentilhomme ruiné faisait vis-à-vis au malotru enrichi, où le *travesti* devenait le vrai costume, où le costume différait peu du déshabillé, où le déshabillé différait encore moins du NU, où une brave écaillère trouvait au fond de sa bourriche un bâton de maréchal, où une future impératrice coudoyait une comédienne, où trônaient les seules royautés survivantes, Caroline Hamelin, Thérézia Tallien, Juliette Récamier, belles souveraines escortées de trop de courtisans; où le comte Louis de Narbonne dialoguait avec Trénitz, le beau danseur; où le financier Dorinville donnait la réplique au chanteur Garat, et où passait, appuyé sur la blanche épaule de Catherine Worlée, femme Grant, le plus rusé des apostats, le plus velouté des défroqués, le plus taciturne des hommes d'esprit, le plus fin des diplomates, le plus séduisant des pieds-bots, le plus changeant des immobiles, le plus détaché de l'adversité présente, le plus attentif à la fortune prochaine, le parieur du succès, le déserteur de la veille, le serviteur du lendemain, l'énigme faite homme, le myope à seconde vue, le sphinx d'ancien régime chuchotant le mot

des sociétés nouvelles ; le ci-devant évêque d'Autun, Maurice de Talleyrand.

Malgré le titre, Talleyrand n'est pas le héros du livre de Mary Summer ; elle a très ingénieusement observé les vraies traditions du roman historique en plaçant à côté du futur prince et de ses belles amies des personnages moins connus, qui tiennent le fil léger de l'intrigue, et nous donnent, dans ce milieu sensuel, voluptueux et païen, l'impression du romanesque, — excusez ma manie, j'allais dire de l'idéal, — sans que l'étude de mœurs (sur une époque qui en manquait), — y perde de vue un seul de ses modèles, sans que ce pinceau délicat néglige un seul des originaux de ses portraits, une seule des couleurs de sa palette. Avant d'aller plus loin, constatons que, en dehors de ses agréments, de ses curiosités et de ses friandises, cet ouvrage a deux mérites, qui n'étonnent pas sous la plume d'une femme, — d'une femme d'élite. Il fait la part de l'amour vrai, de la passion sincère, à travers tous ces feux de paille et de brins de myrte, tous ces feux follets du caprice errant sous les bosquets d'Amathonte; en d'autres termes, il garde une âme et un cœur en face de ces apothéoses de la chair et de la beauté matérielle. Grâce à des prodiges de délicatesse, il reste sobre devant ces ivresses, chaste devant ces licences, voilé devant ces nudités. Il réussit à effleurer ces scènes scabreuses, à indiquer ces tableaux vivants, à faire deviner ces excès de plastique, à retracer ces modes indécentes, à frôler ce linon, cette mousseline et

cette gaze, à compter les bagues de ces *pieds*, les indiscrétions de ces ceintures et les échancrures de ces corsages, sans jamais dépasser l'exacte mesure qui nous permet de regarder ce qu'on nous montre et d'ignorer ce qu'on nous cache. On dirait que par un secret de son art tout féminin, l'auteur ajoute à ces linons fantastiques, à ces mousselines illusoires, à ces gazes insuffisantes, une étoffe particulière qui n'est ni trop épaisse, ni trop diaphane. Je me souviens que le malheureux Baudelaire, qui en était encore aux *Histoires extraordinaires* d'Edgard Poe, me poursuivit un jour tout le long de la rue Drouot, pour me dire : « Je vous en supplie, ne répétez pas, à propos du second volume, ce que vous avez dit du premier : « qu'il peut se mettre dans toutes les mains ! » — Madame Mary Summer, j'en suis sûr, me permettrait de dire ce qui désolait Baudelaire. Si je ne le dis pas, c'est d'abord par excès de vertu ; c'est surtout pour qu'elle ait quelques lecteurs et quelques lectrices de plus.

Donc deux jeunes gens, deux amis d'opinion différente — ce ne sont pas les pires, — Yves de Montbars et Saint-Maxence, sont lancés à l'aventure dans cette appétissante mêlée ; Montbars, portraitiste greffé sur Vendéen ; Saint-Maxence, journaliste républicain, passionné, mordant, énergique, découpant à l'emporte-pièce les travers, les ridicules, les iniquités, les violences, les faiblesses de ce Directoire qui ne dirige rien et ne sait pas se diriger lui-même. Jeunes tous deux, beaux, aimables, intrépides, aimés,

sensibles, mais avec des nuances qui font le plus grand honneur au pinceau si fin de Mary Summer; puisque nous parlons d'un peintre, je dirai que ce pinceau semble emprunté à Fragonard et corrigé par Greuze. Saint Maxence est un tempérament, un Méridional sensuel et ardent, hardi jouteur, capable de tenir tête à Thérézia et à ses belles rivales. Montbars, sans être un Caton, continue la chaîne des amants fidèles ; il marque une sorte de transition entre Saint-Preux et Oswald, en attendant Adolphe et René. Il a sauvé, recueilli, protégé — et respecté une jeune orpheline des guerres de Vendée, Antoinette de Mérinval, filleule de la Reine : « Je me contente de vivre doucement près de mon amie, trouvant dans un regard, dans un sourire, la plus douce des récompenses. Dis, si tu veux, que je suis un niais, un fou ; j'ai respecté son deuil, sa jeunesse, son innocence, et mes yeux mêmes n'ont jamais cherché à lui faire comprendre mon amour. »

Ainsi parle Yves de Montbars, et ce n'est plus, vous le voyez, le langage à la mode parmi ces *incroyables* de toutes les provenances, Tilly et Montrond, Garat et Dorinville, Laffitte et Dupaty, Trénitz et Barras, qui avaient peine à retenir un sourire quand Legouvé leur lisait des tirades de son *Mérite des Femmes*. Qu'elle est touchante, cette Antoinette, et comme sa physionomie virginale nous repose et nous rafraîchit au milieu de cette atmosphère tropicale ! C'est un lis égaré près de ces fleurs de serre-chaude aux parfums excitants et aux odeurs capiteuses ; c'est une

sensitive foulée sous ces cothurnes impudiques. Comme l'hermine, sa blanche sœur, elle a le droit de dire et elle dira au moment suprême: *Potius mori quàm fœdari*. Vous comprenez tout ce que ce contraste ajoute à l'effet du tableau, à l'intérêt du récit. En ramenant nos regards sur cette tendre et chaste Antoinette, nous songions à la *Jeune Martyre* de Paul Delaroche, à cette vierge chrétienne, endormie plutôt que morte, belle dans sa pâleur céleste, attendue par les anges, doucement entraînée par le fleuve, tandis qu'un reflet d'orgie brille aux fenêtres du palais impérial.

Voilà donc, en présence, Eros et Anthéros, l'amour renouvelé des Grecs, de Vénus Astarté et de Cupidon, de Phryné et d'Aspasie, de Paphos et de Gnide; léger, volage, capricieux, menteur, éphémère, s'exaltant du matin au soir, s'évaporant du soir au matin, remplaçant son carquois par une bonbonnière et ses flèches par des bulles de savon à la rose; — et l'amour véritable, purifié par le cœur, prêt à redevenir chrétien, dès que l'on rouvrira les églises et que le paganisme par ignorance, — celui d'Antoinette de Mérinval et de Juliette Récamier (première manière) — sera mis en contact avec la consolation de toutes les douleurs et la consécration de toutes les tendresses. Mais nous n'en sommes pas encore là; cette aurore est loin, et nous traversons un conte des *Mille et une Nuits*. Pour le moment, le premier plan est occupé par les sept péchés capitaux ; nous pourrions aisément les reconnaître et les classer;

l'orgueil, figuré par ces parvenus qui singent les grands seigneurs et ces fières beautés qui affectent de regarder leurs innombrables défaites comme des victoires ; la colère, sous le sourcil olympien du formidable revenant d'Égypte, quand il apprend que la femme de César n'en est plus à être soupçonnée ; l'avarice, sous les griffes de ces nouveaux riches, acquéreurs à bon marché de châteaux, d'hôtels et de domaines dont les légitimes propriétaires grelottent à la frontière ou meurent de faim dans la rue ; la paresse, sous la cravate à la *Leignadier* de ces *inutiles* et le spencer transparent de ces élégantes qui croient leur journée bien remplie moyennant une séance chez Garchy, une promenade au *petit Coblentz*, deux heures données à une toilette négative, et quelque rendez-vous galant chez Méot ; l'envie, chez ces muscadins de fraîche date, incapables de s'assimiler les belles manières des rares survivants de l'Œil-de-Bœuf, ou bien encore chez ces reines de la mode qni ne sont contentes que lorsqu'elles ont *soufflé* à leur meilleure amie l'amoureux d'hier, l'infidèle de demain ; la gourmandise, sur les lèvres purpurines et sous les dents éblouissantes de ces épicuriennes « qui ne grignotent plus, comme les marquises d'ancien régime », — « qui attaquent sérieusement les balotines d'agneau en musette, les filets mignons à l'essence d'anchois, les tourtes aux rognons de coq, les croquettes de cervelles de faisans », — inspirées, présidées et approuvées par ces grands maréchaux de la gastronomie, ces grands pontifes de la table,

ces héros de la cuisine et de la mangeaille, ces précurseurs de la *Physiologie du goût :* Cambacérès et d'Aigrefeuille ; — la LUXURE enfin... pas de pléonasme! pas un mot de plus!

Il faut lire cet aimable livre, — *les Belles amies de M. de Talleyrand,* — pour reconnaître tout le parti que Mary Summer a su tirer de ces oppositions, de ces contrastes, de ces folies, de ces alternatives de comédie et de drame, de ces passions qui naissent, vivent et meurent à la surface de ce monde d'un jour, pressé entre un échafaud et un sabre, de ces scènes variées dans leurs ressemblances, uniformes dans leurs changements, de ces fêtes du délire inaugurées par celle de la Raison, de ces plaisirs comparables à un appétit ou à une indigestion de convalescent. Je n'ai encore rien dit de la véritable héroïne du récit, où Antoinette ne joue, en somme, qu'un rôle épisodique, où madame Tallien, Caroline Hamelin, Juliette Récamier, Joséphine, Hortense, n'apparaissent que comme de merveilleuses figurantes. Élise Verneuil, ou plutôt Élise Morange — car, si le divorce est le sacrement de l'adultère, cette société sans sacrement est le paradis du divorce, — la charmante Élise, qui n'est pas une inconnue pour les lecteurs du premier ouvrage de Mary Summer [1], réunit toutes les qualités réclamées par le roman le plus exigeant. Elle a presque guerroyé en Vendée ; elle a senti passer sur son front le souffle brûlant de Mirabeau. Elle a été, dans cette flamme de tribun, de Proven-

1. *Le Dernier Amour de Mirabeau.*

çal, de révolté et de déclassé, la dernière salamandre ; cette *grosse face bouffie*, comme dit Jules Janin dans *Barnave*, l'a fascinée et subjuguée. Plus tard, Élise a vu mourir dans ses bras un officier vendéen, le seul homme, dit-elle, qu'elle ait vraiment aimé, Armand de Saint-Phal. Elle croit son roman fini ; mais elle a vingt ans ; quel bel âge pour recommencer ! Elle recommence, en effet, et nous la rencontrons, dès le début, dans le groupe des *belles amies*. Pourtant ce n'est pas M. de Talleyrand qui a le bénéfice de cette récidive d'un cœur trop prompt à se croire éteint ; ce n'est pas non plus Dorinville, malgré son luxe de galanteries, de madrigaux et de mauvais vers. C'est Yves de Montbars, l'ami, le tuteur, le gardien, le chevaleresque amoureux d'Antoinette ; — et voilà comment le récit échappe au pêle-mêle des amours faciles et au sensualisme des mœurs directoriales pour se retrouver sur son véritable terrain ; la lutte, le réveil de la conscience, la passion contrariée, la tentation combattue, le conflit de deux sentiments fort embarrassés l'un de l'autre, la résistance, la séduction et le sacrifice. Quoi de plus piquant que la scène où Élise se déguise en petit Savoyard pour aller avertir Montbars, également suspect à la police de Barras et à la jalousie de Talleyrand ? il est ravissant, ce petit ramoneur, et, quand la belle Juliette, trompée par son déguisement, lui donne un écu, lorsque l'auteur ajoute : « Juliette avait un faible pour les petits Savoyards, » — on se souvient que, quarante ans plus tard, à l'Abbaye-au-

Bois, madame Récamier disait à ses intimes: « Quand j'ai vu que les petits Savoyards dans la rue ne se retournaient plus pour me regarder, j'ai compris que mon règne était fini. » (Cuvillier-Fleury, *Posthumes* et *Revenants*.) Quoi de plus dramatique, que l'enlèvement d'Antoinette par les sbires de Barras, sa captivité dans le diabolique château de Vauvert, la tentative de sauvetage risquée par Montbars à travers les catacombes qui aboutissent au château, son arrestation, et le suicide d'Antoinette, qui avale du poison pour se dérober intacte et pure aux flétrissantes caresses du satrape du Luxembourg? Quoi de plus curieux, de plus *couleur locale*, que l'intervention de cette franche et plantureuse écaillère, — je n'ai pas le courage d'écrire *poissarde*, — le poing sur la hanche, le cœur sur la main, protégeant Élise, disant leur fait aux belles dames et aux muscadins, narguant Barras, acclamant Bonaparte, et, à la dernière page, loyalement épousée par son premier et unique amant, le général L... depuis lors duc et maréchal de l'Empire? N'est-ce pas elle qui disait, quelques années après, à une soirée des Tuileries : « Je m'en f... » — puis, voyant son mari faire la grimace, elle ajoutait en guise de correctif: « Eh bien, non; si cela te contrarie, je ne m'en f... pas! »

Je me suis arrêté, de préférence, aux chapitres où madame Mary Summer, sans abandonner son étude de mœurs, si caractéristique, si pittoresque, si affriolante et si exacte, rentre dans les conditions du roman et de l'histoire, et où sa baguette de fée dis-

sipe cet air chargé de voluptueux arômes, ce nuage mythologique, sans cesse entr'ouvert pour nous laisser voir ou deviner les charmes expansifs de Thérézia, de Caroline, de Catherine et de leurs amies. Lorsqu'elle revient au cœur de son sujet, — sans cœur, — il est impossible de moins appuyer et de mieux décrire ; les dessinateurs du temps, les Debucourt, les Boilly, les Carle Vernet, les Isabey, lui envieraient cette justesse de tons, cette finesse de traits, cette variété de nuances, ces croquis légers qui font revivre les originaux de cette époque, les figures de cette galerie, les sultanes de ce harem, les courtisans de ces courtisanes, les tragédiens, les comiques et les grotesques de ce drame shakspearien, les paons, les perroquets et les tourtereaux de ce perchoir, les tigres, les chacals, les fauves, les singes, les félins et le DOMPTEUR de cette ménagerie ; *pandemonium* bizarre, effrayant, amusant, révoltant, dont on ne saurait dire si Talleyrand en fut le diable et Bonaparte l'archange ; saturnale qui pourrait prendre pour épigraphe ou pour épilogue une des formules favorites de M. Cousin : « De là, la nécessité du 18 brumaire ! »

C'est par prudence de vieillard dépaysé au milieu de ces fringantes beautés, que je préfère à ces parties du récit ou du tableau celles où l'auteur nous montre l'adorable Antoinette ressuscitée par les soins de la secourable écaillère, miraculeusement retrouvée par Montbars, Élise sacrifiant son amour à cette rivale sortie du tombeau, Montbars, redevenant

fidèle après une infidélité passagère, un mariage chrétien dans une église, avec des cloches, un prêtre, un autel et un suisse, après tant de mariages moins que civils, au hasard de la fantaisie, nés d'un sourire, noyés dans une larme, aussi faciles à nouer qu'à rompre, nuls pour le ciel, nuls pour la terre, et si mal cousus que le divorce n'avait qu'à souffler dessus pour les découdre. Je remercie madame Mary Summer d'avoir achevé de consacrer ce mariage chrétien par cette pensée chrétienne : « Le Directoire ne connaissait plus ces amours dont Dieu seul avait le dernier mot. Ils étaient fermés ces asiles bénis où la douleur se berce et s'endort. On n'avait appris à Élise ni à s'agenouiller ni à prier. Rien ne vint la soutenir au milieu de l'épreuve. »

J'ai peu parlé de M. de Talleyrand. Avec ce diable d'homme, on est embarrassé ; on craint d'être paradoxal en essayant de le réhabiliter, et vulgaire en acceptant la légende. Madame Mary Summer s'est spirituellement tenue entre ces deux extrêmes. Il circule dans son récit avec des allures de fantôme masqué, marchant à petits pas, parlant à demi-voix, agissant à petit bruit, aimant à petites gorgées, trahissant à doses homœopathiques, se reposant de l'esprit de madame de Staël avec la bêtise de Catherine Grant, traitant l'amour comme une revanche de sa vocation forcée, la politique comme une partie de whist où il serait permis de regarder dans le jeu de son adversaire, préférant les évolutions aux volte-faces, jouant la probabilité, calculant la chance, pré-

voyant l'imprévu, conservant, malgré tout, ce je ne sais quoi, ce parfum indélébile que laisse la soutane à ceux qui l'ont portée; menant de front l'intrigue amoureuse, l'intrigue financière et l'intrigue diplomatique, préparant silencieusement les voies à Napoléon Bonaparte, de qui il dira, dix ans plus tard, après une scène où l'Empereur l'aura traité comme le dernier des hommes: « Décidément, je ne pourrai jamais en faire un homme bien élevé! » — Mary Summer nous donne excellemment ce que j'appellerai volontiers la sensation de Maurice de Talleyrand ; caressant, poli, froid, causant sans parler, souriant sans rire, blanche main où l'on cherche encore l'anneau épiscopal, œil équivoque, démarche incertaine, habile à voir sans regarder, à entendre sans écouter, à deviner sans savoir, assez riche en velours pour amortir ses griffes félines, n'observant que la moitié du précepte qui recommande la prudence du serpent et la simplicité de la colombe. — Quelque chose comme *la Torpille* de Balzac.

Et Bonaparte? j'ignore s'il est aimable, mais il est nécessaire ; il est le *Deus ex machinâ* de cette tragicomédie païenne. On est tenté d'applaudir quand on songe qu'il va détrôner cet ignoble et risible Directoire, et que ses braves lieutenants, hâlés par le soleil d'Égypte, vont déloger ces muscadins et ces *incroyables*. En outre, il personnifie la moralité de cette histoire. Saint-Maxence, le journaliste républicain, devient son secrétaire. Les directeurs se soumettent et se démettent. Je laisse la parole à

Mary Summer ; ce sera encore un hommage : « Les républicains surtout se signalaient par leur platitude. Il fallait voir les cannibales qui avaient envoyé à l'échafaud la reine de France, se prosterner devant le jeune despote comme font les Orientaux devant leurs fétiches. C'était Marie-Joseph Chénier, qui avait, dit-on, poussé le patriotisme jusqu'à dénoncer son frère ; c'était le président Treilhard, le grotesque, qui, le jour anniversaire de la mort de Louis XVI, faisait répéter à chaque député : « Je jure haine à la » royauté et aux tyrans. » C'était Merlin de Douai, le conventionnel farouche ; c'était David, le peintre du Jeu de Paume, qui avait osé insulter à la plus grande des majestés, celle du malheur... Ils étaient là, tous ces intègres, qui avaient tant hurlé contre les hochets nobiliaires, attendant, sollicitant une place, une pension, une croix, un titre... »

— « Les républicains se *signalaient* par leur platitude... » — Mon Dieu ! comme cet imparfait se perfectionnerait s'il passait par le présent pour arriver au futur !

LES ENFANTS PAR L'OREILLE

(MES SOUVENIRS)

Au mois de mai 1873, — vous vous en souvenez peut-être, — le Théâtre-Français nous donna une excellente reprise de ce délicieux chef-d'œuvre, qu'on appelle *l'École des Femmes*, admirablement joué par Got, Delaunay, Thiron et mademoiselle Reichemberg. J'étais à l'orchestre avec mon vieil ami, Paul de Mérieux, dilettante passionné, anecdotier inépuisable, assez spirituel pour ne pas écrire et, s'il est possible, encore plus mélomane que moi. Nous sortîmes entre onze heures et minuit ; le temps était d'une douceur merveilleuse. Le ciel pur et étoilé. Nous savions tous deux, de longue date, à quoi nous en tenir sur nos habitudes de noctambulisme. Paul me proposa un tour de promenade jusqu'aux Champs-Elysées.

En passant sous les arcades Rivoli, il m'arriva de dire, je ne sais trop pourquoi :

— *Des enfants par l'oreille!* Molière a eu là une drôle d'idée!...

— Hé! hé! on a vu peut-être des choses plus extra-

ordinaires ! répondit Paul d'un air qui signifiait : — J'ai là-dessus une histoire ; mais je ne te la conterai que si tu me la demandes... »

J'allai au devant de sa pensée : — Je ne te *la* demande pas, lui dis-je ; mais tu vas me la conter tout de même !

— Eh bien, soit ! En avril 1836, — il y a de cela trente-sept ans, mon jeune ami ! — je consentis, sans conviction et sans enthousiasme, à figurer comme témoin au mariage de ma cousine à la mode de Bretagne, Valentine de Prasly, avec Frédéric de Reynac. L'âge, la fortune, la naissance, la position des deux familles, les parchemins et les papiers, tout était parfaitement assorti, et pourtant je n'étais pas rassuré. Frédéric, élevé à la campagne par une mère veuve et un abbé, trouvait moyen d'être joli garçon, bien tourné, bien doué, instruit, plein de cœur, presque spirituel, aimable dans l'intimité, et de gâter tout cela par une timidité insurmontable et une désastreuse gaucherie. Madame de Prasly l'avait agréé et même choisi pour sa fille, parce qu'elle se méfiait des jeunes Parisiens, qui ont trop vécu, qui sont chauves à vingt-cinq ans, passent leurs nuits au cercle, hantent le foyer de la danse, connaissent par leur nom ou leur sobriquet toutes les belles petites, et se marient pour faire une fin. Par malheur, Frédéric péchait par l'excès contraire. Pour lui, le mariage était tout à fait un commencement.

» Valentine, belle comme un ange, orgueilleuse comme un démon, modèle de distinction et d'élégance, Parisienne jusqu'au bout de ses ongles roses,

offrait un singulier mélange d'innocence, de coquetterie, de fierté et de froideur. Concilie comme tu pourras ces qualités affirmatives et négatives. Elle avait eu, l'hiver précédent, aux bals de l'ambassade d'Autriche et du faubourg Saint-Germain, un succès fou qui lui avait quelque peu tourné la tête. Au retour de ces fêtes, grisée par cette chaude atmosphère, étourdie et comme saturée d'hommages, je suis sûr que, pendant ses heures d'insomnie, elle avait rêvé un mariage ducal ou princier, avec un château féodal et cinq cent mille livres de rente. Frédéric était un bon parti, mais un parti ordinaire. Elle avait dit *oui*, pour ne pas désobéir à sa mère; mais il y a, pour les jeunes filles, autant de manières de dire *non* en disant *oui* que de dire *oui* en ayant l'air de dire *non*. Le seul détail qui me réconciliait avec elle et qui me rassurait un peu, — étant donnée mon incorrigible mélomanie, — c'est qu'elle aimait sincèrement et sérieusement la musique, — la vraie, la bonne. Je l'avais vue, au Conservatoire, tressaillir, pâlir, avoir peine à retenir ses larmes en écoutant la *Symphonie pastorale;* et elle m'avait dit, de très bonne foi, que, pour entendre le trio de *Guillaume Tell* ou la sérénade de *Don Juan*, elle sacrifierait volontiers le plus beau bal de la saison.

» Quelques jours après le mariage, j'allai faire ma visite de témoin et de parent. Je ne trouvai que les deux douairières, dont les figures allongées me donnèrent à rêver. Évidemment, j'interrompais une conférence maternelle où il n'était pas question des

affaires d'Orient. La conversation fut languissante. A la fin, madame de Prasly se leva en me disant :

» — Mon cousin, je vais faire quelques emplettes sur le boulevard, chez Chapron et chez Boissier... Vous plairait-il de m'accompagner?

» Je m'inclinai ; nous sortîmes. Elle semblait embarrassée pour entamer un sujet délicat. Je vins à son aide

» — Ma cousine, lui dis-je, les grandes dames et les honnêtes femmes ont le secret de tout faire entendre sans effaroucher les oreilles les plus susceptibles ; mais, cette fois, c'est inutile ; j'ai deviné... le verrou de la Reine, n'est-ce pas ?

» Ma compagne fit un signe d'assentiment. Il y eut une pause ; puis elle me dit à demi-voix :

» — Comment nous tirer de là?

» En ce moment, nous passions devant une colonne tapissée d'affiches, à l'angle de la rue de Grammont. Sur la plus *attractive*, je lus :

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

« Demain, mercredi 5 avril, dixième représentation
» des *Huguenot :* MM. Adolphe Nourrit, Levasseur,
» Dérivis, Serda ; mesdames Dorus, Falcon, Marie Flé-
» cheux... »

» Ce fut un trait de lumière. Je dis à l'anxieuse douairière :

» — Savez-vous le grec?

» — Non ! pourquoi ?...

» — Parce que je vous dirai : *Eurêka!* — ne m'en demandez pas davantage! Demain soir, j'offrirai à nos jeunes mariés une loge à l'Opéra ; ce sera mon cadeau de noce. Vous les accompagnerez ; le reste est mon secret.

» Le lendemain, avant huit heures, nous entrions dans cette bonne vieille salle de la rue Le Peletier, dont on regrettera toujours l'admirable acoustique. Je donnais le bras à madame de Prasly. Frédéric et Valentine nous suivaient. Quant à madame de Reynac qui était très dévote, elle avait refusé de venir avec nous, sous prétexte, nous dit-elle, que le chef-d'œuvre de Meyerbeer glorifiait les protestants aux dépens des catholiques.

» Valentine, plus jolie et plus froide que jamais, gardait dans sa physionomie et dans son attitude un je ne sais quoi d'énigmatique, qui ajoutait encore à sa fière beauté. Frédéric, craintif, mélancolique, décontenancé, lui lançait à la dérobée d'ardents regards que je comparais mentalement au furtif rayonnement d'un soleil d'hiver sur un tapis de neige. Du moins, il y avait amélioration dans sa tenue. Il avait renoncé à ses longues redingotes de séminariste, pour se faire habiller par un excellent tailleur.

» Naturellement, les deux femmes s'étaient placées sur le devant de la loge ; Frédéric derrière Valentine ; je m'étais réservé la quatrième place ; mais, en ma qualité d'abonné et de mélomane, j'avais mes entrées sur le théâtre. J'en profitai pour aller, au premier entr'acte, serrer la main à Nourrit et saluer made-

moiselle Falcon. J'eus même la hardiesse de leur dire sans m'expliquer plus clairement : « Vous êtes admirables tous les deux. S'il vous était possible de vous surpasser, je vous dirais : surpassez-vous, ce soir ! »

» Tous les survivants de cette époque déjà lointaine se souviennent de ce que furent ces premières représentations des *Huguenots*, alors que tous les rôles étaient tenus par les chefs d'emploi, que chaque nouvelle soirée révélait une beauté nouvelle, que des courants électriques s'échangeaient entre les artistes et le public, et que l'ardeur chevaleresque de Nourrit, le timbre d'or et le jeu passionné de Cornélie Falcon, l'énergique et austère basse-taille de Levasseur, ne laissaient rien perdre des magnifiques inspirations de Meyerbeer.

» Dès le second acte, je compris, en rentrant dans la loge, que Valentine était sous le charme. L'art, la musique surtout, a cela d'incomparable, que ceux et celles qui l'aiment véritablement redeviennent, dans ce contact magnétique, ce que la nature les a faits, loin, bien loin des conventions mondaines, des rôles d'emprunt, des semblants de froideur, de dédain, d'indifférence hautaine, qui figurent dans le cahier des charges d'un homme ou d'une femme à la mode. Deux ou trois fois, je surpris, sur le beau front, dans les beaux yeux de Valentine, un attendrissement qui me parut de bon augure. Frédéric, non moins ému qu'elle, trop timide pour être expansif, disait simplement : « Que c'est beau ! » Mais il le disait bien.

» Enfin arriva le célèbre *duo*. Je pus croire que Nourrit et mademoiselle Falcon étaient réellement piqués au jeu par ma singulière requête. Ils avaient le diable au corps. Je n'ai pas à te rappeler les irrésistibles gradations de ce *duo*, qui passe par toutes les phases de la passion, depuis l'angoisse jusqu'à l'extase, depuis l'ivresse jusqu'au désespoir. D'abord, le récitatif de Raoul, que soutiennent les traits agités des instruments à cordes. — *Le danger presse!* Le jeune huguenot ne songe encore qu'à sauver ses frères du massacre, ou à mourir avec eux. L'horreur de la situation lui fait presque oublier celle qui est là, qui se perd pour lui, qui ne demande qu'à le retenir, fût-ce au prix de son honneur. C'est à peine s'il écoute les paroles entrecoupées où elle laisse échapper l'aveu de son amour : *Toi seul, mon bien, mon idole !... Oui, je saurai te retenir!* Mais, quand survient le cri suprême : ... *Si tu meurs, je meurs aussi!...* — *Reste, Raoul, reste, je t'aime!* la passion reprend ses droits, et désormais les deux amants sont à l'unisson. Raoul soupire la merveilleuse cantilène : *Oui, tu l'as dit, oui, tu m'aimes!* adorable phrase qu'accompagnent et répètent les cordes moyennes du violoncelle, ces rivales de la voix humaine. C'est là, tu le sais, le point culminant de ce sublime *duo*...

» Depuis dix minutes, mes regards alternaient entre les deux Valentines : celle qui chantait sur le théâtre, et que je croyais entendre pour la première fois, tant elle y mettait de passion et de flamme; et celle

que je voyais dans la loge, en proie à une émotion croissante qui ne lui laissait plus rien de l'altière et glaciale idole des salons, esclave de sa frivole royauté. En ce moment, Frédéric eut un mot heureux, qui rachetait bien des timidités. Il se pencha sur l'épaule de sa femme, et lui dit à demi-voix : « Oh! Valen-» tine! Valentine! que je voudrais m'appeler Raoul! »

» Elle tourna vers lui ses yeux humides de larmes, et le récompensa par un regard qui disait *oui* dans une langue plus claire que le *oui* de l'église et le *oui* de la mairie. En même temps, je vis sa petite main dégantée se glisser derrière son fauteuil, comme si elle cherchait quelque chose; elle ne chercha pas longtemps.

» Trois jours après, je partis pour Rome; je voulais y passer deux mois; j'y restai cinq ans.

» A mon retour, j'appris que Frédéric, Valentine et les deux *mamans* étaient à la campagne, au château de Berzy, en Touraine.

» L'idée me vint d'aller savoir des nouvelles de ce jeune ménage.

» J'arrivai par une belle soirée de septembre. La grille du parc était ouverte. Je suivis une allée séparée, par un épais massif d'arbres verts, d'une immense pelouse qui s'étendait jusqu'au perron.

» A mesure que j'approchais, j'entendais de joyeux cris d'enfants, qui s'ébattaient sur ce vaste tapis de verdure. Je hâtai le pas, et, au bout de l'allée, un aimable spectacle s'offrit à mes regards.

» Trois marmots, roses et frais, jolis à croquer, se

roulaient sur l'herbe avec un épagneul, sous les yeux charmés de Frédéric et de Valentine qui semblaient n'avoir plus rien à s'apprendre.

» Un peu plus loin, madame de Reynac et madame de Prasly, assises à l'ombre d'un tilleul séculaire, lisaient ou avaient l'air de lire, sans perdre de vue les *bébés*.

» Après les premières effusions, qui furent très cordiales, je pris à part madame de Prasly, et je lui dis en souriant :

» — Ils sont délicieux, vos petits-enfants ; ne seraient-ils pas un peu... *huguenots?*

» — Oh! non! je vous assure qu'ils sont parfaitement catholiques...

» — Convenez du moins, chère cousine, qu'Agnès, l'innocente ingénue de *l'École des Femmes*, aurait presque le droit de les appeler *des enfants par l'oreille.* »

LE P. EMMANUEL D'ALZON

SOUVENIRS.

C'était pour moi un vrai chagrin, presque un remords, de laisser le P. Emmanuel d'Alzon partir pour un monde meilleur, — oh! oui, bien meilleur, surtout pour lui! — sans payer mon tribut à cette noble et sainte mémoire. Mais que dire après tant d'hommages si éloquents et si émus, où s'épanchaient tour à tour la reconnaissance de ses anciens élèves, la respectueuse tendresse de ses coopérateurs, la profonde sympathie de ses collègues, la douleur de l'illustre ami du défunt et de sa famille, M. le baron de Larcy? J'y renonçais, lorsque m'arrive l'admirable lettre pastorale de mon évêque, consécration définitive de ce beau nom qui rappelle d'immenses services rendus à la société et à l'Église, des œuvres vivaces et fécondes, la perfection des vertus sacerdotales et l'héroïque abnégation d'une grande âme sacrifiant toutes les vanités, toutes les glorioles, toutes les jouissances humaines à toutes les vérités divines. Au lieu de m'accabler, ces pages bénies m'encouragent. Le beau style de M. Besson est si

parfaitement littéraire, que je puis, sans trop altérer le caractère de ces *Causeries*, écrire en marge quelques-uns de mes souvenirs personnels. Un ami incomparable, Edmond Biré, qui, par sa *Légende des Girondins*, publiée dans *le Correspondant*, vient de prendre un rang décisif dans la littérature sérieuse, Edmond Biré m'a souvent répété que mes critiques ne perdraient rien à se convertir en *Mémoires*. C'est donc une page de mes *Mémoires* que je détache d'un livre qui n'existe pas et qui ne s'achèvera jamais. Emmanuel d'Alzon m'y apparaît dans son adolescence, unie de bien près à la mienne; le point de départ de ce bienfaiteur, de ce fondateur, de cet apôtre, de ce maître, ne saurait être indifférent à ceux qui, plus tard, l'ont connu, approché, admiré, aimé, vénéré, béni.

Le 13 octobre 1823, trois familles méridionales, étroitement unies par des liens de parenté et d'amitié, arrivaient à Paris et prenaient gîte dans le quartier classique, rue de Vaugirard. Leur but était le même: l'éducation de leurs fils. Ces fils étaient au nombre de quatre. Trois d'entre eux, beaux, robustes, carrés d'épaules, charmaient tous les regards par leur air de force et de santé. C'est le quatrième qui survit — mais si peu! si peu!

Ce n'est pas au collège Stanislas qu'Emmanuel d'Alzon entra tout d'abord, c'est au collège Saint-Louis. Ce collège avait une petite porte à l'usage des externes, qui ouvrait sur la rue Monsieur-le-Prince. Comment résister aux séductions de cette petite

porte, presque en face de la rue de Vaugirard? Saint-Louis, d'ailleurs, passait pour un aristocrate, plus distingué, mieux surveillé, mieux élevé, mieux vêtu, mieux chaussé que Louis-le-Grand, Henri IV et Charlemagne. Nous portions des bottes le mardi, jour de composition. Dans la cour et dans les classes retentissaient les noms d'Ugolin du Cayla, de Louis d'Eckmühl, de Guy de la Tour du Pin, de Pierre de Brézé (aujourd'hui évêque de Moulins), de Raymond de Monteynard, de Charles de la Bouillerie, d'Adrien de la Hante, d'Hector de Laferrière, de Léon de Bernis, de Féodor de Torcy, etc., etc. On le voit, les nouveaux venus se trouvaient en bonne compagnie. C'est donc à Saint-Louis, en quatrième, sous la très douce férule de M. Roberge, notre professeur, que furent d'abord placés Emmanuel d'Alzon, Henri de Cambis et celui qui écrit ces lignes.

Quant au catéchisme, j'ai aussi à signaler une légère inexactitude. Il semble que la rue de Vaugirard et ses locataires appartenaient de droit à la paroisse Saint-Sulpice. Ils lui appartenaient d'autant plus, que les deux catéchistes s'appelaient, cette année-là, l'abbé Dupanloup (excusez du peu!) et l'abbé Adalbert de Cambis, cousin germain de deux d'entre nous. Nos parents en décidèrent autrement. Pourquoi? Il y aurait ici une jolie page à écrire sur les secrètes faiblesses des âmes les plus droites et les meilleures, alors surtout que, se désintéressant d'elles-mêmes, elles font de cette faiblesse inconsciente une vertu paternelle. La Restauration, avec

ses bienfaits, ses majestueuses élégances, ses traditions antiques, ses prospérités présentes, sa physionomie chevaleresque, ses serviteurs enthousiastes et ses ennemis perfides, dominait alors tous les esprits. Ce n'était pas pour nous préparer à être journalistes, maires de notre village, conseillers municipaux ou même grands vicaires, que notre groupe de famille s'était arraché aux douceurs du *chez soi*, au soleil de l'Hérault et de la Provence, aux prairies de Lavagnac, aux riantes îles du Rhône, et s'aventurait dans ce dangereux et terrible Paris. On rêvait pour nous les plus hautes destinées, et, pour nous les rendre plus faciles, on ne pouvait nous rapprocher assez tôt des futurs ducs et marquis du pur faubourg, des futurs propriétaires des beaux hôtels de la rue de l'Université et de la rue de Varennes. Ceux-là ne manqueraient pas de devenir d'abord nos amis intimes, puis de nous guetter, à notre sortie du collège, pour nous transformer en ambassadeurs, en pairs de France ou en gentilshommes de la Chambre. Je dois avouer humblement que je n'en ai jamais revu qu'un seul, — à Ems, en 1865. — Il passait quatorze heures — sans y chercher midi — à dormir ; cinq à boire du café au lait, et cinq à risquer un florin à la roulette. Il me dit un mot qui fera sourire mon évêque. Me rappelant nos anciens compagnons de jeunesse, il ajouta : « Quelques-uns ont mal tourné, entre autres M. de Montalembert ! » Quand nous nous retrouvions ainsi, après quarante et un ans, Charles X avait été renversé par Louis-Philippe, la

monarchie de Juillet par la République de février, la République par l'Empire, lequel touchait à sa fin. On ne doit pas s'étonner si, au milieu de toutes ces vicissitudes, mon noble compagnon de catéchisme n'avait pas eu le temps de me faire nommer pair de France.

O vanas hominum mentes! ajouterais-je, s'il était permis de se souvenir d'un poète athée à propos d'un saint.

Ce fut donc le catéchisme de Saint-Thomas-d'Aquin que nous suivîmes, Emmanuel et moi, *non passibus æquis*. Certes, nous n'avions rien à regretter. Le catéchiste en titre était l'abbé de la Bourdonnaye, figure vraiment angélique, que m'a rappelée plus tard le délicieux abbé Perreyre. Hélas! la comparaison est d'autant plus juste que l'abbé de la Bourdonnaye se mourait de la poitrine et dépensait pour nous le reste de ses forces et de sa vie. Nous étions en carême (1824); on lui apportait une tasse de bouillon, et il nous disait avec un sourire qui nous serrait le cœur : « Mes enfants! ne me regardez pas! Ne m'imitez pas! Je vis comme un païen! » — Il était secondé par l'abbé Hamelin, que j'ai eu, trente ans après, l'honneur de revoir curé de Sainte-Clotilde. Les dimanches, nous avions souvent Mgr de Quélen et l'abbé Borderie, bientôt évêque de Versailles; quelquefois le cardinal de Rohan, dont nous admirions la suprême élégance, les pieuses coquetteries de geste et de parole, la tenue exquise, le rochet brodé de dentelles, le calice incrusté de saphirs et d'opales. Dès lors, dans ce milieu ultra-aristocrati-

que, qui pour d'autres ressemblait un peu trop à une chapelle armoriée, à une serre chaude écussonnée, la piété du jeune Emmanuel d'Alzon se révélait avec ces caractères de franchise, d'ardeur, d'énergie virile, dont il ne s'est jamais départi. Sous la Restauration, le respect humain, parmi les jeunes gens, avait plus d'influence qu'aujourd'hui, justement parce que le gouvernement d'alors était plus favorable à la religion que celui de M. Cazot. Le respect humain n'effleura jamais l'âme virginale d'Emmanuel. Il semblait prédestiné, venu au monde pour donner l'exemple de ces vertus chrétiennes qu'il devait un jour développer dans toute leur fécondité, toute leur beauté et toute leur ampleur. Tandis que les fées prodiguaient à son berceau toutes les conditions de succès et de bonheur, on eût dit que son ange gardien y avait mystérieusement apporté de quoi dédaigner toutes ces vanités et toutes ces joies.

Détail remarquable : il y avait dans sa ferveur quelque chose de si sincère, de si loyal, de si sympathique, de si robuste et, comme nous dirions dans l'affreux style actuel, de si *carré*, que nul, même les plus tièdes, ne songeait à le plaisanter. Cette piété se manifestait par mille traits touchants et charmants. Un soir, nous dînions chez sa mère. Le n° 9 de la rue de Vaugirard qu'elle habitait (hôtel Crapelet) était encore plus voisin de l'Odéon que de Saint-Sulpice. Or, ce soir-là, nous vîmes arriver le frère de la vicomtesse, le chevalier de F... qui dit à sa

sœur : « Je viens sans façon te demander à dîner ; et, comme je ne me gêne pas avec toi, je profiterai du voisinage pour aller entendre *Robin des Bois* à l'Odéon. » Il fallait voir Emmanuel, après le dîner, *circonvenant* son oncle pour le retenir et l'empêcher de regarder la pendule. Il commença par lui proposer une partie d'écarté. Puis il lui dit : « Mon oncle, nous avions arrangé une petite charade avec Henri et Armand ; nous serions bien fiers de vous avoir pour spectateur. » Le chevalier fit une très légère grimace, — et il resta. Quand la charade finit, dix heures sonnaient. Ce soir-là, les diables de *la fonte des balles* furent vaincus par un ange. Dans le catéchumène on pressentait l'apôtre.

Au collège, l'élève d'Alzon était, non pas médiocre, mais inégal, un peu fantasque, et, chose étrange ! il y avait des jours où les professeurs traitaient de paresseux cet adolescent qui devait être le plus rude des travailleurs, le plus actif, le plus laborieux, le plus infatigable des semeurs de vérités, des *piocheurs* d'âmes. On devinait que le vers latin, le *Conciones*, le *verum enim vero* n'étaient pas encore son affaire ; que son moment n'était pas venu, mais qu'il viendrait. Un samedi, — j'avais déjà mes samedis, — on venait de donner les places ; j'étais premier. Emmanuel n'avait pas fini sa composition. Naturellement, il était cette fois classé parmi les derniers, catastrophe qu'il acceptait avec une magnifique indifférence. Nous sortîmes du collège en nous donnant le bras. — « Sais-tu, lui dis-je, à quoi je songeais pendant qu'on

donnait les places? A ces paroles de l'Evangile : Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » — Je ne croyais pas si bien dire.

Bientôt il quitta Saint-Louis pour entrer à Stanislas, de qui Mgr Besson nous dit excellemment : « Toute la France chrétienne connaît et bénit cette maison célèbre..., qui, à travers nos vicissitudes politiques et universitaires, garda un caractère si profondément chrétien. » Stanislas convenait à Emmanuel d'Alzon. Les horribles *pions* y étaient remplacés par de jeunes ecclésiastiques; les oreilles chastes n'y étaient pas offensées par les propos de ces malheureux écoliers qui croient faire les *gentils*, les *jolis cœurs*, les beaux messieurs, en débitant des gaudrioles et des gravelures, et qui ne s'aperçoivent pas de tout ce qu'il y a d'humiliant pour eux dans le contraste de ces grossières audaces avec leur timidité, leur gaucherie, leur ignorance des choses de ce monde, leurs doigts tachés d'encre, leurs pantalons trop courts et leurs bas de coton bleu dans leurs gros souliers lacés. On me garda à Saint-Louis; mais je passais ma vie à Stanislas, où le professeur de philosophie, M. Michelle, avait consenti à être mon répétiteur. Rectifions encore ici une légère inexactitude, peut-être une faute d'impression. Le professeur de rhétorique, pendant ces bienheureuses années, ne s'appelait pas M. de Luynes, mais M. Thuillier. En vérité, un chien regardant un évêque n'est pas plus impertinent que je ne le suis en corrigeant les *coquilles* de l'imprimerie de l'Évêché!

C'est en rhétorique et surtout en philosophie qu'Emmanuel d'Alzon commença à montrer sa force. Déjà la philosophie de collège ne lui suffisait plus, et les doctrines de M. de Lamennais, alors dans tout l'éclat de son talent et de sa gloire, lui parurent propres à résoudre ces difficiles problèmes que ne savaient éclaircir ni Descartes, ni Condillac, ni La Romiguière. Je crois l'avoir dit ailleurs : L'influence, ou du moins l'*attrait* exercé par M. de Lamennais sur la jeunesse catholique de cette époque, m'a toujours semblé inexplicable. On prit pour du génie ce que son caractère avait d'absolu, ce que sa plume, déjà trempée dans le fiel, possédait de ressources pour donner un air de vérité à un paradoxe éloquent. Je ne conteste pas le talent et les beautés du style, bien que ce style déclamatoire, appliquant à la langue chrétienne les procédés de Jean-Jacques Rousseau si complètement démodé, ait encore plus vieilli que la prose poétique de Chateaubriand. Mais je me suis souvent demandé comment ce petit homme au teint jaune, au regard sinistre, à l'œil profondément enfoncé sous l'arcade sourcilière, aux lèvres constamment plissées par une ironique amertume, bilieux, violent, irascible, inquiet, refrogné, taciturne, mécontent d'autrui et de lui-même, avait pu un moment dominer et charmer ces jeunes intelligences avides de grand air, de sourires, de foi radieuse et de soleil. N'importe ! Ce fut la destinée de ce prêtre réservé à toutes les apostasies et à toutes les déchéances, de recruter des soldats à cette Église

qu'il allait trahir, de rapprocher du sanctuaire d'où il devait bientôt sortir les belles âmes qu'attirèrent ses leçons et que n'entraîna pas son exemple. Emmanuel d'Alzon fut une de ces âmes; mais le péril que l'on redouta pour d'autres, plus militants encore et plus illustres, n'exista jamais pour lui. Il n'eut pas même, quand sonna l'heure de la rupture, à hésiter, à se consulter, à se soumettre. Cette conscience pure, droite, saine et forte n'offrait de prise ni aux supercheries du sophisme, ni aux hypocrisies de l'erreur, ni aux mirages de l'orgueil, ni aux tentations du schisme.

Je n'ai rien dit encore de sa famille. Je n'ose pas. La langue française a-t-elle des mots assez respectueux pour mon respect? Est-il une louange assez délicate pour ne pas profaner ces images de bonté, de piété et de vertu? Le propos du pape Pie IX en l'honneur des La Ferronnays : *Sono tutti santi*, on aurait pu le répéter au sujet des propriétaires du beau château de Lavagnac, de cette demeure hospitalière et charmante où n'entrèrent jamais ni une pensée vulgaire, ni un sentiment bas, ni un froid calcul, ni une idée frivole, ni une banalité d'égoïsme mondain. Lorsque se déclara la vocation d'Emmanuel, son père, royaliste et chrétien de la vieille roche, accepta sans murmure ce sacrifice qui lui enlevait pourtant l'espoir de voir se perpétuer sa race et de léguer sa magnifique fortune à des héritiers de son nom. Plus tard, lorsque les admirables *folies* de son fils prodiguaient au bon Dieu de quoi suffire aux

élégances d'une pécheresse de haute *bicherie* ou au whist de M. de Rothschild, lorsque ce père privilégié voyait sa bourse saignée jusqu'à l'épuisement par les pieuses mains filiales, il disait en souriant : « Si mon fils était mauvais sujet, il ne me coûterait pas si cher. » Au milieu de ces précieux souvenirs, je ne résiste pas à l'envie de dire un mot de l'aînée des sœurs d'Emmanuel, mademoiselle Augustine d'Alzon. Il y avait en cette *adorable* jeune fille l'étoffe d'une Eugénie de Guérin ou d'une de ces créatures d'élite qui revivent dans le *Récit d'une sœur*. Pour elle aussi, il faudrait inventer un langage à part, capable d'exprimer ce doux regard de sainte attardée dans le monde, ce sourire de bonne fée, cette physionomie suave, cette âme exquise, cet esprit ravissant, cet ineffable mélange de grâce, de piété, de pureté virginale, de finesse et d'innocente malice. Je me souviens d'une soirée où, me montrant un jeune homme qui n'était pas beau, qui était même fort laid, elle me dit sans avoir l'air d'y toucher : « Il ne nous est permis de *remarquer* que ceux-là ! » Elle avait, à chaque instant, de ces mots où l'ange cédait la parole à la femme. Elle personnifiait d'une façon idéale cette alliance de la distinction et du naturel que j'invoque sans cesse en littérature, et dont s'éloigne de plus en plus notre grossièreté prétentieuse, trait caractéristique des démocraties. Elle se serait, sans nul doute, faite religieuse, si la vocation de son frère ne l'avait retenue dans sa maison, qui aurait été trop vide sans elle. Mademoiselle Augustine d'Alzon mourut bien

jeune. Le monde n'était pas digne de la garder. Ne pouvant se fiancer à Jésus-Christ sur la terre, elle alla le retrouver dans le ciel.

Prêtre, Emmanuel d'Alzon ne m'appartient plus. Je le livre à mon évêque ; il ne saurait être en de meilleures mains : « M. l'abbé d'Alzon, nous dit monseigneur Besson, parut, à son retour de Rome, dans toute la fleur de sa jeunesse et de son mérite. On commença à dire de lui qu'il tenait tout à la fois du gentilhomme, du soldat et de l'apôtre. Il avait du gentilhomme la fière tenue et la noble allure ; du soldat l'humeur entreprenante et belliqueuse ; de l'apôtre, le zèle, l'ardeur et le dévouement. Sa haute taille, sa belle figure, sa voix pénétrante, son instruction solide et variée, son esprit mêlé de politesse, de sel attique et de familiarité, sa grande âme surtout qui débordait de toutes parts, tantôt en abondantes aumônes, tantôt en magnifiques desseins, tout en lui attirait le regard et commandait une sympathique attention. » — Rien de plus vrai, et l'on ne saurait mieux dire. A mesure que l'on avance dans cette lecture si édifiante à la fois et si littéraire, on voit se dessiner la belle et martiale figure du P. d'Alzon, comme si un grand artiste, disciple des vieux maîtres chrétiens, avait fait sous nos yeux son portrait d'inspiration et de souvenir ; noble et fier, la tête haute devant les hommes, le front incliné devant Dieu ; un cœur d'or avec de légers accès de brusquerie qui ne convenaient pas mal à un soldat de l'Église militante, et que rachetaient des trésors de bonté ; ayant

le rire facile et franc des consciences pures et des immortelles certitudes ; démenti vivant des deux glaciales maximes de M. de Talleyrand : « N'ayez pas de zèle ! » et : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée » ; n'accordant à César que le strict nécessaire, soit que César se personnifiât dans un maître, soit qu'il s'éparpillât dans une multitude ; faisant là-dessus de fortes économies, afin d'être plus riche au service de Jésus-Christ et de ses pauvres ; superbement dédaigneux des accommodements, des concessions, des faux-fuyants, des *à peu près*, des ménagements, des capitulations diplomatiques et mondaines ; préférant la rudesse à la faiblesse, et si rude pour lui-même, que nul ne l'aurait souhaité plus doucereux et plus tendre ; gardant de son adolescence une nuance de naïveté qui ajoutait plus de prix à ses vigoureuses facultés de lutteur et d'athlète ; profondément dévoué au Saint-Siège, et, comme l'a si bien dit son éminent panégyriste, plus Français que personne par le caractère, plus que personne Romain d'esprit et de cœur ; estimant que l'amitié de Pie IX valait encore mieux que le chapeau de cardinal ; aussi incapable de marchander son obéissance que d'assigner des limites à son esprit de sacrifice ; offrant le rare spectacle d'un homme que toutes les puissances de la terre n'auraient pas fait dévier d'une ligne, et dont la docilité ne lésinait pas à l'égard d'un vieillard infirme, dépossédé et désarmé. Dans les œuvres admirables et multiples où il se dépensa et se consuma tout entier,

qui ont caractérisé et illustré sa carrière sacerdotale et qu'il lègue à sa postérité spirituelle, plus créateur qu'organisateur, plus organisateur que calculateur; plaçant son idéal si haut, que l'arithmétique ne pouvait y atteindre ; apportant dans les questions d'argent une sublime imprévoyance; persuadé que, si Dieu lui avait donné un million, c'était pour qu'il lui en rendît deux et fécondât cette divine usure; tel enfin, — et je me borne à suivre pas à pas mon éloquent évêque, — que son éloge pourrait se résumer en quelques lignes. Il fit plus qu'il ne pouvait, il donna plus qu'il ne possédait; il fut de ceux qui ont le secret de rester debout en s'agenouillant, contrairement à nos vainqueurs qui défient du geste le bon Dieu et se prosternent aux pieds d'argile d'un tribun ou d'un charlatan.

On ne saurait parler des *œuvres* du P. d'Alzon sans dire un mot de son œuvre préférée, de ce collège de l'Assomption qu'il a tant aimé, qui lui survivra, que Mgr Besson a magnifiquement loué, et qui a peuplé de ses brillants élèves le sacerdoce et l'épiscopat, la magistrature et le barreau, notre marine et notre armée. Je ne nommerai personne. M. Baragnon me ferait taire, ce qui n'aurait pas d'inconvénient s'il voulait parler à ma place, et Mgr de Cabrières me refuserait sa bénédiction, ce qui serait plus grave. Je me contenterai de rappeler une date, — 12 mars 1859, — qui rentre dans mes attributions et dans mes prédilections, puisqu'elle est à la fois littéraire et provençale. Ce jour-là, le P. d'Alzon, ouvert à toutes les inspirations

généreuses, sûr que la religion ne perd rien au contact de la poésie et que la poésie n'a rien à craindre du patronage de la religion, offrit aux lettrés et aux *Félibré* de notre zone méridionale, une fête qui fut splendide, cordiale, hospitalière, toute de fleurs et de soleil, et que nous n'avons pas oubliée. Roumanille y figurait entre Mistral et Théodore Aubanel. Reboul y brillait à côté de cet excellent Germer-Durand, qui a précédé de quelques semaines le P. d'Alzon dans la tombe, et qui a sa page, — éloquente et émue comme tout le reste, — dans la *Lettre* de notre évêque. Ce fut vraiment une fête poétique, provençale et chrétienne. *Mireille* était alors dans toute la fraîcheur d'un succès qui dure encore, et Paris, qui venait de saluer cette jeune gloire, déployait quelques-unes de ses coquetteries félines pour attirer le poète, le couronner, l'absorber et peut-être le trahir. Reboul, le Cornélien de Nîmes, le Nîmois digne de *Polyeucte*, adressa à Mistral un *speech* antiparisien auquel son beau talent et son beau caractère donnaient une autorité incomparable, et que nous relisions ce matin dans l'*Armana Provençaou* de 1860, après avoir savouré l'*Armana Provençaou* de 1881.

Je finis comme j'ai commencé, par un souvenir personnel. Le 14 décembre 1831, nous nous préparions, Henri de Cambis et moi, à passer notre soirée au Théâtre-Italien ; — *Otello* avec Rubini et madame Malibran ! Au moment où nous terminions notre toilette, nous vîmes entrer un saint

prêtre, notre cousin, l'abbé Adalbert de Cambis.

— Je vous annonce, nous dit-il, une grande nouvelle. Emmanuel d'Alzon est, depuis trois jours, au séminaire de Montpellier.

Il ajouta, sans respect pour notre habit de Blain et notre cravate blanche :

— Il a choisi la meilleure part.

Ce soir-là, nous n'en étions pas sûrs. Aujourd'hui, je suis de son avis ; — et je dis, pour me consoler de mes déceptions et de mes tristesses :

— Emmanuel, priez pour nous!

LÉOPOLD DOUBLE

L'histoire est la plus sérieuse, la plus haute, la plus intéressante, — j'allais dire la plus sacrée des littératures profanes. Or M. Thiers, qui s'y connaissait, dit un jour à Léopold Double en visitant sa merveilleuse collection : « Nous faisons tous deux de l'histoire, vous à votre manière, moi à la mienne. » Léopold Double aurait pu lui répondre : « La mienne vaut mieux que la vôtre. La vôtre détruit, la mienne répare ; la vôtre nous enseigne à rompre avec le passé, la mienne rassemble avec une respectueuse sympathie les débris de ce passé, les rajuste, les réhabilite, les honore, leur rend une âme qui nous émeut, une beauté qui nous charme, une voix qui nous persuade, un sens qui nous fait rêver ou penser ; elle demande et obtient pour eux une larme, un mélancolique hommage à tant d'illustres infortunes. La vôtre voudrait qu'on oubliât, la mienne veut qu'on se souvienne. La vôtre raconte les événements de façon à donner envie de recommencer ce qui nous avait perdus et de rejeter dans l'ombre ce qui pouvait nous sauver ; la mienne fait de ces

taciturnes témoins des sociétés disparues autant d'ancêtres que l'on vénère, quelque chose comme un trésor de famille qui renouvelle ou maintient les traditions et les exemples. La mienne réconcilie, la vôtre brouille. La vôtre est l'histoire du succès, la mienne est l'histoire du regret. En voyant, de nos jours, comment on réussit, quel noble cœur ne préférerait au plaisir de réussir l'honneur de regretter ? »

Quoi qu'il en soit, il suffirait de ces visibles affinités avec l'histoire pour me permettre de consacrer à Léopold Double une *Causerie littéraire*, quand même je n'y serais pas invinciblement amené par une amitié de bien vieille date, par la plus cordiale et la plus intime des camaraderies de collège, par ma reconnaissance pour les bontés de son illustre père, par mon vif désir de prendre ma part de ce deuil où mon éminent confrère, le bibliophile Jacob, l'aimable secrétaire perpétuel de l'Académie française, une élite de savants, d'artistes, d'écrivains, d'hommes politiques, tous les princes de la *Curiosité* et d'autres princes encore plus authentiques, se groupent autour de son admirable compagne et de son fils si digne de lui. S'il est vrai, comme on me l'assure, que mes lecteurs préfèrent décidément les SOUVENIRS DU VIEUX CRITIQUE à ses études sur tel ou tel livre, je puis dire que le nom de mon cher et à jamais regrettable Léopold Double éveille en moi assez de souvenirs pour remplir, non pas un chapitre, mais un volume; tout un essaim d'abeilles qui pourraient bu-

tiner leur miel depuis la pépinière du Luxembourg jusques aux clématites de mes haies et aux myòsotis de mon jardin. Il y en a même qui, comme l'invention de la poudre, sont antérieurs à ma naissance.

Pendant les dures années de l'émigration, mon grand-père avait trouvé un asile et une charmante hospitalité chez une noble Polonaise, la comtesse Modjinska. Pour le consoler des tristesses de l'exil, elle lui disait en souriant : « Les mauvais jours passeront, vous rentrerez en France ; vous reprendrez possession de vos marronniers, de votre pré et de votre maison, et j'irai vous y rendre votre visite. » Malgré son grand âge, la comtesse tint parole. Elle arriva un beau jour, en 1805, dans cette pauvre maison qui n'a jamais été un château, et dont treize ans d'absence avaient fait presque une ruine. Vieille et infirme, elle s'était fait accompagner par un jeune médecin à qui l'on pouvait déjà prédire un brillant avenir, et dont le savoir précoce était relevé par la grâce exquise de ses manières et de son esprit. Lui aussi était une victime des révolutions. Sa noblesse datait du XIVe, et d'Hozier nous apprend que les Double portaient *vairé d'or et de gueules fascé d'hermines*. Mais, à une époque où les princes du sang, les ducs et pairs, les marquis et les comtes s'étaient faits maîtres d'école, ébénistes, tourneurs, postillons, passementiers, vanniers, miniaturistes, peintres sur porcelaine ou professeurs de trictrac, le jeune docteur Double, dont le père avait été ruiné

par le malheur des temps, dérogeait beaucoup moins que d'autres gentilshommes en exerçant la médecine. D'ailleurs, il pressentait sa force ; de cette imperceptible et passagère déchéance, il allait faire une illustration de plus.

Dix-huit ans après, quand j'arrivai à Paris pour faire mes classes (13 octobre 1823), quel chemin il avait fait, ce jeune médecin de la grande dame polonaise ! Sa clientèle était immense, son autorité incontestée, ses succès innombrables ; au lieu de perdre ses malades, il en gagnait tous les jours, et, ainsi qu'on l'avait remarqué dès ses débuts, l'homme, en lui, ennoblissait encore et faisait valoir le docteur ; il possédait, au plus haut degré, ce charme indéfinissable qui fait d'une consultation une consolation, d'un médecin un confident, qui rassure, apaise, rassérène les âmes troublées par la fièvre ou parfois, hélas ! par l'agonie, et lie étroitement sa tâche austère à la mission divine du prêtre. Je n'ai jamais oublié avec quel accent sincère et profond il me dit un jour au chevet d'un oncle que j'aimais comme un père, qui n'avait que quelques heures à vivre, qui jusque-là avait craint horriblement la mort, mais qui, grâce à sa fervente piété, retrouvait, à ses derniers moments, une résignation et une sérénité merveilleuses : « Que c'est beau, la mort d'un croyant! qui ne croirait devant un pareil exemple? »

Membre de l'Académie de médecine, il était désigné, à brève échéance, pour l'Académie des sciences. En attendant, son salon, 19, rue des Petits-Augus-

tins, ressemblait à une succursale ou à un vestibule de l'Institut. Arago (le grand, le vrai), Poisson, Gay-Lussac, Mathieu, Biot, Thénard, Paul Delaroche, Pradier, Ary Scheffer, Ampère, Guizot, Récamier, Alibert et bien d'autres célébrités, nous y donnaient, à nous, chétifs écoliers, à peine adolescents, cette sensation bizarre qu'on n'oserait appeler l'émulation, cette envie de travailler pour devenir quelque chose, qui, même en avortant, est encore préférable à la médiocrité désœuvrée. Un soir, après une joyeuse partie de campagne, Arago, — qui était excellent, — avait bien voulu me ramener dans sa voiture avec ses deux fils, Emmanuel et Alfred; arrivé dans une rue dont le nom m'échappe, — elle en a probablement changé deux ou trois fois depuis lors, — il cria au cocher d'arrêter, et nous fit descendre. « Mes enfants, nous dit-il, en nous montrant une maison de médiocre apparence, saluez! c'est dans cette maison qu'est né Laplace qui vient de mourir. » (5 mars 1827.) J'avoue que malgré les beautés de *la Mécanique céleste*, cette évocation nocturne me laissa tiède. J'aurais été plus ému, si le grand astronome nous avait dit : « C'est ici que naquit Molière. »

Ce que fut pour moi cette bonne fortune, être accueilli à bras ouverts par le docteur Double, devenir, au collège Saint-Louis, le camarade et bientôt l'ami de son fils Léopold, être invité à ces soirées inoubliables où tout parlait à l'imagination et à l'esprit, où se rencontraient la littérature, l'art et la science, ai-je besoin de vous le dire ? M. Double avait

la bonté d'encourager mon intimité avec Léopold. Je possédais, outre les souvenirs de famille, deux titres à sa bienveillance : j'étais très *fort en thème*, et assez maladif ; un exemple pour le fils, un *sujet* pour le médecin ! Léopold n'était pas son seul enfant. Veuf depuis plusieurs années, le docteur avait aussi une fille, Mélanie, prodigieusement spirituelle ; si spirituelle et si amoureuse de l'esprit, que, lorsqu'il fut question de son mariage avec M. Villemain, la charmante jeune fille en arriva presque à se passionner pour ce brillant écrivain, pour cet académicien incomparable, dont la laideur et la gibbosité étaient proverbiales dans le quartier latin et dans la république des lettres. Nous étions en janvier 1830, au seuil de cette année fatale qui devait en préparer de plus funestes, et qui allait faire déchoir les illustres professeurs de la Sorbonne en les transformant en hommes politiques. Je ne manquais pas, depuis 1828, une seule de ces belles leçons de M. Villemain, dont la collection est restée son chef-d'œuvre. Je l'applaudissais avec toute la jeune génération, qui promettait à la littérature et à la poésie leur âge héroïque, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Mérimée, Théodore Jouffroy, Vitet, Saint-Marc Girardin, Cuvillier-Fleury, Auguste Barbier, Damiron, Emile Deschamps, Montalembert, Falloux, Sylvestre de Sacy, etc., etc. Mais quelle différence entre ces mémorables séances où je me perdais dans la foule, et le plaisir de voir de près, dans toute la piquante familiarité de son étincelante causerie,

le grand homme, l'auteur de *Lascaris*, presque aussi populaire, à cette date, que M. de Chateaubriand, qui l'était, hélas! beaucoup trop! Pour un échappé de collège qui ne connaissait de la vie et du monde que les *Géorgiques* de Virgile, la *Milonienne* de Cicéron et le dernier roman de Paul de Kock, quelle douce magie, quelle électricité d'idées dans ces entretiens à demi-voix où nous apportions, lui une bonhomie narquoise, moi un enthousiasme juvénile, où rien ne nous laissait pressentir, à lui, que j'écrirais dix ou douze articles sur ses ouvrages d'arrière-saison, à moi, qu'il me proposerait dix ou douze fois la candidature à l'Académie française [1], avec l'intention bien arrêtée de ne jamais voter que pour M. Gérusez! c'était aussi un bien joli sujet d'étude d'examiner comment s'y prenait cet homme éminent, — M. Littré a dit son *éminence* dans une phrase académique à double entente et en ronde bosse, — pour *faire sa cour* à une jeune personne merveilleusement douée. — « Peut-on être sincèrement, profondément amoureux, quand on a tant d'esprit et tant de soin de son esprit? » disais-je à Léopold Double après une soirée où M. Villemain avait mis, non pas l'histoire de France, mais le sentiment en madrigaux, et les madrigaux en feux d'artifice? La réponse ne se fit pas attendre. La mère de M. Villemain, impérieuse, acariâtre, d'un caractère absolu, qui me foudroyait de son courroux, lorsque, jouant au whist

1. J'étais réservé à un honneur, à un bonheur plus grand; devenir le beau-père de sa petite nièce!

avec elle, je commettais une bévue, — mère habituée à gouverner, justement fière de son fils et jalouse de sa tendresse, s'inquiéta un peu tard de l'influence qu'allait prendre sur lui cette ravissante Mélanie Double. Elle le menaça, si le mariage avait lieu, de se jeter par la fenêtre. — « C'est qu'elle le ferait comme elle le dit, » soupira M. Villemain en retirant sa parole avec une résignation philosophique, littéraire et filiale.

A cette époque, il fallait quatre ou cinq jours pour arriver *en poste* de Tarbes ou de Marseille à Paris. Le télégraphe n'avait à offrir que ses grands bras paralysés par le brouillard ; si bien que les deux frères du docteur Double, l'un, évêque de Tarbes, l'autre, riche industriel à Marseille, étaient déjà en route, l'un pour bénir le mariage de sa nièce, l'autre pour apporter un cachemire, mais un cachemire comme n'en ont jamais rêvé même les Princesses de Bagdad. Quelques lignes encore afin de clore cet épisode qui a abusé de sa littérature pour me prendre trop de place. Dix ans après, en 1840, mademoiselle Mélanie Double, devenue madame Colin, concourut à l'Académie française pour l'éloge de Pascal et obtint la première mention honorable. Dans l'intervalle, M. Villemain avait été appelé aux fonctions de secrétaire perpétuel de l'illustre compagnie. Le souvenir de son mariage manqué n'était pas encore effacé. Il avait, comme chaque année, à faire son rapport sur les concours académiques. Nous nous demandions comment il se tirerait de

cette situation délicate. Il s'en tira à l'aide de *la Jérusalem délivrée* :

> Mais que ne pardonne-t-on pas
> Pour Armide et pour Herminie ?

« Herminie, dit-il, pliait sous l'armure de Clorinde ; sa tendre main saisissait le bouclier et tremblait sous ce poids ; mais sa gracieuse faiblesse n'en avait que plus de charme. »

Léopold Double adorait sa sœur, son aînée de deux ans. Il avait dès lors un goût très vif pour la littérature, pour l'art, en attendant la *curiosité ;* — la *curiosité*, entendons-nous, auxiliaire de l'art et de la littérature, presque leur égale. Les mathématiques l'attiraient peu. Mais l'École polytechnique avait, à cette époque, un prestige dont on ne saurait aujourd'hui se faire une idée. Le libéralisme, à la veille de son triomphe, accaparait déjà cette école comme sienne. Quatorze élèves seulement avaient protesté lors de la mort et des obsèques du général Foy, quand leurs camarades, dans une adresse célèbre, représentèrent comme un deuil public ce qui n'était, en somme, qu'un deuil de parti. Quand nous rencontrions, galerie de l'Odéon ou place de l'Estrapade, un de ces jeunes gens à physionomie de penseur, marchant fièrement sous son classique uniforme, nos parents, même les plus royalistes, le regardaient d'un œil d'envie. Mademoiselle Mélanie Double, approuvée par son père, voulut absolument que Léopold fût polytechnicien. Son enthousiasme

pour la savante école et son désir d'y voir entrer son frère allaient si loin, que, un soir où nous étions réunis chez elle avec quelques-unes de ses compagnes, afin d'agiter une grave question de costume pour un bal déguisé, elle nous annonça très sérieusement qu'elle comptait se déguiser... en élève de l'École polytechnique! — « Non, ma chère enfant, lui dit son père, il ne faut pas qu'une jeune fille paraisse trop savante ; je t'ai choisi le joli costume de Kettly ; il t'ira à merveille ! »

Léopold Double avait toutes les aptitudes; sans enthousiasme, mais en conscience, il se prépara à l'École, passa vaillamment son examen, et fut reçu à un bon rang. Pendant ce temps, la situation de son père ne cessait de grandir. Il était le médecin et l'ami du maréchal Soult, duc de Dalmatie. Ici se place l'anecdote qui a été souvent racontée, mais inexactement. — « Bonne nouvelle ! cher docteur, lui dit un jour le maréchal. Le Roi vous nomme pair de France..., à une seule condition : c'est que vous renoncerez à exercer la médecine. — Monsieur le maréchal, répondit gravement M. Double, je prie Votre Excellence de me permettre une question. — Dites. — La pairie vous semble-t-elle hiérarchiquement supérieure à l'Académie des sciences ? »

Le duc de Dalmatie réfléchit un moment, et répliqua : « Franchement, je ne le crois pas. » — « Eh bien, reprit le spirituel docteur; je n'ai plus qu'à supplier Votre Excellence de remercier le Roi de ses bontés. Je ne suis pas ambitieux, et il me pa-

raîtrait bien peu logique de sacrifier, comme incompatible avec la dignité de pair de France, la profession à laquelle je dois d'être jugé digne de la pairie! » On le voit, c'est le plus légitime, le plus noble sentiment de fierté professionnelle qui dicta à M. Double son refus, et non pas du tout le désir de continuer ses visites et de toucher ses honoraires.

Il ne survécut pas longtemps à ce curieux épisode. Bientôt Léopold Double, brillant officier d'artillerie, donna sa démission pour se marier. Il épousa mademoiselle Colin de Bardy, parente de son beau-frère. Il n'était que riche; ce mariage le fit ultra-millionnaire, ce qui n'est pas commun, et lui donna le bonheur, ce qui est peut-être encore plus rare. On sait l'usage qu'il fit de son immense fortune. La part des pauvres d'abord; la charité intelligente, inépuisable, le bienfait sous toutes les formes, avec toutes les délicatesses d'esprit et de cœur. Jamais on ne frappa vainement à la porte de son bel hôtel de la rue de Louis-le-Grand. Jamais les déshérités de ce monde ne sonnèrent à la grille de son magnifique château de Saint-Prix sans être accueillis, secourus, consolés. Ses relations avec les artistes n'avaient rien des condescendances *voulues*, des airs protecteurs d'un classique Mécène. Il se faisait leur égal, leur confident, leur camarade, pour mieux deviner les secrètes misères de ceux qui luttaient, pour mieux apprécier les travaux et les œuvres de ceux qui étaient arrivés.

C'est dans ces conditions admirables que se révé-

lèrent chez Léopold Double l'instinct, le goût, l'enthousiasme, la passion du collectionneur ; non pas du collectionneur vulgaire à qui il suffit de s'entourer de richesses et d'élégances sans les rattacher aux souvenirs, aux tristesses, aux poésies, aux célébrités de l'histoire, mais de l'homme *doué* qu'une situation unique et une vocation particulière mettent en mesure de faire de la curiosité une science, de l'acquisition une découverte, du *bibelot* un reliquaire, de la trouvaille un trésor, de l'ensemble de ses recherches un moyen de restaurer et de reconstruire la physionomie d'un siècle. C'est par là que Léopold Double, en dehors des flatteries du regret et des exagérations de l'amitié, peut être considéré comme un personnage historique; c'est ainsi, je le répète, qu'il a été historien, et s'est puissamment associé à l'art, à l'érudition, à la littérature, aux plus sérieuses études de son temps. Comme pour rendre plus féconde et plus complète l'œuvre de toute sa vie, son fils Lucien, écrivain plus mûr et plus grave que son âge, auteur des monographies si remarquables et si originales de *Brunehaut*, de *Dagobert*, de *Claude*, de *Titus*, des *Césars de Palmyre*, a publié sous ce titre attrayant : *Promenade à travers deux siècles et quatorze salons*, une description *illustrée* de cette collection sans rivale, dont les *reporters* viennent de nous raconter les merveilles avec un triste *à-propos*, et dont j'essayais, ici même (16 novembre 1879), de vous donner une idée. (Voir la 20e série des *Nouveaux Samedis.*) La page la plus intéressante, la plus véridique sur le banquier

Samuel Bernard, sur le maréchal de Richelieu, sur madame de Pompadour, sur la reine Marie-Antoinette, sur la comtesse Dubarry, sur la danseuse Duthé, sur les fêtes de Versailles et les idylles de Trianon, vaut-elle cette résurrection *en nature* qui nous rend, pour ainsi dire, visibles, avec une incroyable perfection de détails, ces figures mémorables, tragiques, souriantes, fatales, éplorées, frivoles, coupables, plaintives, sacrées, royales, qui traversent le XVIIIe siècle, en réveillent les gracieuses images, en expliquent le sanglant épilogue, et vont se réfugier au pied de l'échafaud, sous le couperet égalitaire de *Monsieur le Bourreau!* Des tableaux qui sont des témoins! des écrins qui sont des complices! des boudoirs qui sont des réquisitoires! des tentures qui sont des légendes! des tapisseries, des lustres, des émaux, des dentelles, des cristaux, des porcelaines, des glaces, des fauteuils, des flambeaux qui, ayant beaucoup vu, ont beaucoup retenu, et ont bien des choses à nous raconter! Des pendules qui ont sonné les heures les plus folles et les heures les plus sinistres du plus fou et du plus sinistre des siècles! Des miroirs féeriques où le moindre effort d'imagination nous montre ces visages étincelants de sourires ou mouillés de larmes, colorés par le plaisir, assombris par l'angoisse, pâlis par la mort!

Quelques journaux se sont demandé si cette collection incomparable, — l'étude, l'œuvre, la passion, la gloire de Léopold Double, — ne serait pas vendue et dispersée. Je suis, hélas! trop loin de ceux qui le

pleurent pour pouvoir me renseigner ; et pourtant je n'hésite pas à répondre : « Non ! mille fois non[1] ! » Ce qui était pour Léopold Double un splendide reliquaire, devient pour sa famille une précieuse relique. Quand meurt une personne qui nous est chère, nous voudrions, non seulement recueillir, mais multiplier les objets qui nous parlent d'elle, qui nous rappellent ses goûts, ses idées, ses sentiments, ses habitudes, sa vie intime, qui conservent encore quelque chose d'elle-même ; à peu près, a dit un poète, comme ces fleurs dont le parfum s'attache encore à nos vêtements et à nos mains après qu'elles sont brisées. Le souvenir de Léopold Double est si *étroitement* uni à ces richesses artistiques et historiques qu'il a recherchées avec passion, choisies avec enthousiasme, rassemblées avec patience, possédées avec amour, montrées avec bonheur, que, si on les laissait partir, il semblerait qu'on le perd une seconde fois. Mais j'en ai déjà trop dit, son trésor est en bonnes mains, entre sa femme et son fils. Léopold Double a inspiré, il laisse après lui des affections trop sincères, trop profondes, trop intelligentes et trop durables pour que le doute soit permis[2].

1. Je me trompais (1er juin 1881).
2. Le doute n'est plus permis (3 juin 1881).

MONSIEUR LE COMTE [1]

M. le comte Armand de Pontmartin vient de publier la vingtième série de ses *Nouveaux samedis*, recueil où il réunit les articles de critique qu'il donne chaque semaine à la *Gazette de France*. Et me voilà ramené à ma thèse de l'inutilité et de l'impuissance radicale de la critique, lorsqu'elle a derrière

1. L'article de M. Émile Zola ayant fait quelque bruit et m'ayant, du moins je le crois, laissé à peu près intact, je le publie en regard de ma réplique. Ces duels à fleurets mouchetés, ces tournois à armes courtoises, sont excellents. Ils précisent les situations ; ils réveillent de leur somnolence la littérature et la presse, qui finirent, si l'on n'y prend garde, par s'absorber dans le commérage, le *reportage*, la puérile émulation du *bien informé*, et la minutieuse description des toilettes de la princesse X... ou de l'actrice à la mode. Pour ma part, vieux, malade, exilé de Paris, découragé, ennuyé d'autrui et de moi-même, prêt à jeter ma plume aux orties de mon jardin, je me suis senti rajeuni de dix ans par l'article de M. Zola... Ah ! s'il pouvait produire un effet analogue sur mes amis ou soi-disant tels ! s'il piquait au jeu leur indifférence ! s'ils se décidaient à comprendre que, lorsque le vieux serviteur des causes vaincues, le doyen de la littérature monarchique, après cinquante ans de service, reste encore sur la brèche, il mérite, non pas qu'on lui dresse des statues ou qu'on lui tresse des couronnes, mais... mais... — Calmann Lévy vous dirait le reste !

elle une passion politique ou religieuse, et qu'elle n'est point une arme d'absolue vérité.

J'avoue, en commençant, que ma position est assez délicate, en face de M. le comte Armand de Pontmartin. Il s'est montré, en maintes pages, si agressif, et si — comment dirai-je pour ne pas blesser les convenances du monde dont il se flatte d'être ? — si violent contre mes œuvres et même contre ma personne, qu'il m'est désormais très difficile de le juger librement, sans paraître vouloir lui rendre injure pour injure.

Pourtant, je ne reculerai pas, et j'en serai quitte pour être très poli. Mon Dieu ! oui, on verra de quelle façon un croquant de mon espèce, un zingueur, un ouvrier de nuit à grosses bottes, comme il m'appelle, sait se conduire en société, lorsqu'il a l'honneur de s'occuper d'un gentilhomme, et quelles que soient les manières déplorables que ce gentilhomme ait pu se permettre dans un moment d'oubli.

Ainsi, voici d'abord pour mes œuvres : « Une littérature infecte s'est produite à la faveur des triomphes de la démocratie et du radicalisme, comme ces couches d'insectes puants et malfaisants qui pullulent dans la vase et en augmentent la pestilence, après les débordements. » Ailleurs, il parle « du succès de toutes les variétés du mal, du désordre, du venin, du fiel, de la destruction, de la perversion, de la turpitude, de l'infamie sociale et morale ». Ah ! monsieur le comte, un pareil langage se peut-il souffrir ? Que voilà donc des « insectes puants » qui

sont de mauvais ton ! et, de grâce, épargnez-nous tout ce venin et tout ce fiel entassés ! La petite marquise en a des haut-le-cœur. Palsambleu ! tenez-vous, ne vous lâchez pas de la sorte devant les dames !

Voici maintenant pour ma personne. Remarquez qu'il me compare à mon bon camarade Alphonse Daudet, avec la pensée traîtresse de nous fâcher. « Et il (Alphonse Daudet) abdiquerait sa personnalité charmante, sa physionomie originale, son fin profil de camée, en l'honneur d'une grosse figure bouffie d'orgueil, couturée de prétentions, gonflée d'annonces, ballonnée de réclames. » Tudieu ! monsieur le comte, quelle délicatesse dans la touche, quel pastel ! Hélas ! Je ne suis peut-être pas joli, joli ; mais où diantre prenez-vous qualité pour le dire dans les salons ? Cela est du dernier vilain. Je n'ai pas l'honneur d'avoir jamais rencontré à la cour M. le comte Armand de Pontmartin ; mais il aurait le nez de travers, — et c'est ici une supposition purement gratuite, dont je le prie fort de m'excuser, — il aurait le nez de travers, que je ne me permettrais pas de m'en apercevoir dans mes livres[1].

Ah ! mesdames, ah ! messieurs, quelle singulière chose que notre machine ronde ! Je passe pour un homme fort grossier, vaniteux et jaloux, tombant sur mes confrères en portefaix. Eh bien, je défie qu'on découvre dans mes études critiques, en dehors

1. Mais non, M. Zola ! jamais je n'ai prétendu peindre votre personne, que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais votre littérature et celle de vos amis.

de mes sévérités de logicien, un seul des gros mots, une seule des poignées de boue que M. le comte me jette au visage. Depuis trois mois que j'écris à cette place[1], peut-être les lecteurs du *Figaro* commencent-ils à trouver le diable moins noir.

Au fond, je n'ai pas de colère, j'ai beaucoup de tristesse ; car M. le comte Armand de Pontmartin me fait de la peine. Si je n'étais bien élevé, le découragement et la résignation où je vois un homme de son âge me rendraient respectueux et me feraient marcher sur la pointe des pieds, autour du fauteuil où il repose.

Songez que tout craque sous lui. Depuis dix-huit ans, il écrit à la *Gazette de France;* depuis dix-huit ans, il se mêle d'y prophétiser sur les destinées de notre littérature, et il suffit qu'il annonce une chute pour qu'un succès immense se déclare. Quand il dit : « La littérature passera à droite », immédiatement la littérature passe à gauche. Quand il écrit : « Balzac sera oublié dans dix ans », Balzac tout de suite se met à grandir et, au bout de dix ans, devient un colosse. Naturellement, ces plaisanteries des faits, qui s'amusent à le démentir, ont fini par désespérer et aigrir M. le comte ; et cela est si humain, que je suis tout ému moi-même d'une mauvaise chance si entêtée[2]. Pensez donc ! écrire un article par

1. *Le Figaro.*

2. Ceci est un peu exagéré. Et Béranger ? Et Baudelaire ? Et le Michelet de *la Sorcière ?* et l'Edgar Quinet de *l'Enchanteur Merlin ?* Et le Victor Hugo de la décadence ? Et le Gustave Flaubert, depuis *Salammbo* jusqu'à *Pécuchet ?* Et Ernest Feydeau ? etc.

semaine pendant dix-huit ans, ce qui fait six mille cinq cent soixante-dix articles de douze colonnes, et n'avoir jamais eu raison, et n'avoir jamais été écouté, et laisser derrière soi vingt volumes de critique qui ne pèsent absolument rien dans le mouvement littéraire de son temps !

Un jour, le 8 août 1880, le sentiment de son impuissance a fait enfin éclater en larmes M. le comte Armand de Pontmartin. Il s'en est pris à ses lecteurs eux-mêmes, aux gens de son monde, et il a sangloté la phrase suivante : « En dehors de toute subtilité, de toute puérilité d'amour-propre, si vous saviez comme c'est cruel pour un critique qui croit être dans le vrai, qui ne demande rien pour lui-même, qui persiste dans les conditions les plus pénibles, qui pourrait bientôt célébrer (hélas ! à lui tout seul !) son cinquantenaire, d'avoir à traduire chaque semaine, pour son usage, le *telum imbelle sine ictu*, de se briser contre un parti pris d'insouciance et de nonchalance, de savoir d'avance que ses efforts sont perdus, que sa tâche est stérile, que ses avis tombent dans le vide, que pas un écho ne lui renverra ses essais de littérature familière, et que, si on ne lui fait pas payer, comme jadis, les frais de la guerre, c'est que désormais on ne le traite plus comme un combattant, mais comme un invalide. »

Quel cri de misère ! Il m'a remué jusqu'aux entrailles. On voit dans son coin le critique vieilli, l'auteur des *Jeudis de madame Charbonneau*, qu'autrefois du moins on injuriait, et auquel aujourd'hui on

ne fait même plus l'aumône d'une insulte, malgré ses attaques désespérées et furibondes. Cet invalide si distingué me navre, et c'est pourquoi je me suis promis de le ragaillardir en m'occupant ici de ses études critiques. Il existe, puisque je lui réponds. Mais, d'honneur ! monsieur le comte, je ne puis le faire que poliment !

C'est un bien étrange style que le style de M. le comte Armand de Pontmartin. Il appelle cela de la littérature familière ; soit, familière, je le veux bien, mais alors d'une familiarité singulièrement imagée et dégingandée. J'ai cité plus haut une des phrases à longue queue, où les mots s'entassent à la pelle, et qui caractérisent sa façon d'écrire. Il n'a jamais assez de comparaisons, et les plus inattendues l'enchantent. On croirait que l'encre le grise.

Par exemple, il veut dire que les ouvriers n'achètent pas certains romans. Le voilà qui part : « Ce n'est pas, j'imagine, le porteur d'eau, le cocher de fiacre, le ramasseur de bouts de cigare, le commissionnaire auvergnat, le gavroche ouvreur de portières, le Pipelet de la rue aux Ours, le zingueur endetté chez le mastroquet (ô quelle langue, monsieur le comte !), le maçon limousin, l'électeur bellevillois, qui achètent ces livres à trois francs cinquante centimes. » Et les colonnes s'emplissent, et l'on reste étourdi, sans comprendre, comme si un enfant, près de vous, tapait sur un chaudron. Ailleurs, il repart, après avoir énuméré les sujets d'article que je pourrais traiter dans *le Figaro*. « Que de textes pour une plume venge-

resse! Que de lanières pour un fouet! Que de provisions pour un grenier à sel! Que de tisons pour un fer rouge! Que d'épaules pour une flétrissure! Que de trésors pour un Juvénal en rupture de ban républicain!» Eh! la, doucement, arrêtez-vous, j'ai compris! Quelle grêle d'images, bon Dieu! j'en ai le crâne battu. M. le comte Armand de Pontmartin m'a pris mon argot, et je m'abstiendrai d'apprécier d'un mot les fuites de son style.

D'ailleurs, M. le comte, dans ses moments de belle humeur, pousse jusqu'au calembour. Sans m'arrêter à une aimable comparaison: « des larmes de crocodiles délayées dans du sucre, » j'arrive à ce trait d'esprit; il parle de certains romans, et ajoute: « Je les ai vus, madame, dans votre boudoir, et vous ne les boudiez pas! » Ah! exquis, monsieur le comte, permettez que je le cueille! C'est un rien, je le sais; mais, vertudieu! que cela est donc galant!

Attendez, il y a mieux. En étudiant nos romans, il nous reproche avec raison l'emploi trop répété de certains mots. Ainsi nous abusons du mot « buée ». Du coup, il cligne les yeux, il pince les lèvres dans un fin sourire, et il dit: « Évidemment, quand ces romanciers peignent des arbres, leur peinture ne procède ni du Poussin, ni de Ruysdaël, ni d'Hobbéma, mais de *cimé à buée.* » Non, cette fois, c'est trop drôle! un peu tiré par les cheveux peut-être, mais si drôle! Vous avez donc juré de nous faire mourir de rire, monsieur le comte!

Encore plus fort. M. le comte Armand de Pont-

martin est dans son château, près d'Avignon. Il fait très chaud, les éditeurs l'accablent d'envois, et il déclare ceci : « Le seul auteur dont il me serait possible de parler aujourd'hui en parfaite connaissance de cause, c'est Eugène *Sue*, et il est mort depuis longtemps. » Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! tenez-moi, j'étouffe ! On prévient les gens, quand on a tant d'esprit. La petite marquise en a cassé une baleine de son corset. Un mot si fin ! mais il est risqué. Oui, en y songeant, il est risqué. Décidément, monsieur le comte, malgré tous les égards que je veux y mettre, je ne le trouve pas même propre !

Soyons sérieux. Dix-huit années de critique, dans le même journal, pour aboutir à ce cri de misère : « On ne m'écoute pas, on ne me lit pas, et mon obstination n'est égalée que par mon impuissance ! » Dans cette aventure, ce qui me surprend le plus, c'est que M. le comte Armand de Pontmartin ne paraisse nullement se douter des causes de cette impuissance. Il accuse les abonnés de son journal, les gens de son monde et de son parti. Eh ! qu'il n'accuse que lui !

C'est très simple. Il croit être dans le vrai ; eh bien, il n'y est pas, voilà tout ; et quiconque n'est pas dans le vrai, finit par perdre toute action sur le public. Le jour où M. le comte confessera qu'il se trompe en littérature, ce jour-là, il sera bien près de se faire écouter.

Comment voulez-vous que ses arrêts soient justes et s'imposent aux intelligences ? Il ne les rend que

dans des crises de rancune politique et religieuse. Ce ne sont pas les lettres qui lui tiennent au cœur, ce sont la religion et la monarchie. Certes, rien de plus respectable que ses croyances; mais elles n'ont rien à voir ici, elles détraquent ses jugements, elles le font démentir à tout coup par les faits, et, dès lors, le voilà presque ridicule, niant les talents les plus indiscutables, résistant, lui chétif et isolé, à la formidable évolution qui emporte le siècle.

Ainsi, pour m'en tenir au roman contemporain, il en est encore à se signer devant Balzac. J'ai dit comment il a prophétisé autrefois que *la Comédie humaine* tomberait dans l'oubli avant dix ans. Les dix ans sont passés, et vous savez où nous en sommes. Forcément, après ce beau jugement qui l'engageait, il s'est enragé contre les continuateurs de Balzac. Il faut voir, dans la vingtième série de ses *Nouveaux Samedis*, comme il s'acharne après Gustave Flaubert, qu'il travestit et qu'il diminue, sans pouvoir seulement l'entamer. Pauvre monsieur le comte, vilaine campagne! Vous avez été battu, et, aujourd'hui, vous voilà écrasé. Il serait plus sage de vous rendre.

Je crois qu'il faut également faire la part du grand âge de M. le comte Armand de Pontmartin. Il appartient à une génération disparue. Nos ambitions, nos croyances, nos espoirs lui échappent. Il perd toute mesure, nous couvre de boue, se conduit dans ses articles comme un crocheteur ne se conduirait pas dans la rue. Et cela est triste; car un homme de son éducation et de son instruction devrait juger avec

quelque politesse des écrivains dont les idées générales peuvent différer des siennes, mais qui ont pour la vérité et pour les lettres un amour absolu, au moins digne d'être constaté. Il sait parfaitement que nous n'avons pas les mains sales, que nous sommes d'aussi bonne compagnie que lui, que nos livres sont des actes de foi comme ses propres livres, que nous y mettons toute notre passion d'artiste, tout notre ardent désir d'immortalité. Lui et nous, différons simplement de philosophie, et l'époque semble lui donner tort : voilà tout. Alors, par la mordieu ! monsieur le comte, pourquoi n'êtes-vous pas poli quand nous le sommes ?

Un dernier mot. M. le comte de Pontmartin s'étonne de mon entrée au *Figaro* et demande ce que je suis venu y faire. Attaquer la République ? mon Dieu ! non : je suis républicain. Défendre le trône et l'autel ? pas davantage, car je ne suis pas légitimiste. Ma besogne est plus haute, je suis écrivain et je défends les lettres.

Voici mon acte de foi. Au-dessus des partis, au-dessus des querelles politiques et religieuses, je mets l'intelligence humaine. La littérature n'est rien, elle doit être tout. Elle seule importe, elle seule vit et demeure. En dehors d'elle, il n'y a que culbutes dans la médiocrité et dans la folie. Je suis injuste, j'en conviens ; mais je veux être injuste. C'est ma passion.

Eh ! que m'importe le reste ? Soyez blanc, soyez rouge, pour peu que cela vous amuse ; seulement,

ayez du génie, et je vous adore. Si je suis au *Figaro*, c'est que je n'ai pu résister à la tentation d'entrer en campagne contre la bêtise, au nom des lettres. Tenez ! ma besogne cette semaine, c'est de vous montrer ce beau spectacle : deux hommes jouent au billard, l'invincible Vignaux et le redoutable Slosson ; Paris, et la France, et l'Europe en sont bouleversés ; la presse entière retentit du choc des billes ; et, là, derrière une porte vitrée, M. Grévy et M. Gambetta se passionnent. Or, au même instant, ont recevait un académicien à l'Institut ; M. Grévy et M. Gambetta n'y étaient pas. Tous les soirs, il y a des premières représentations : M. Grévy et M. Gambetta n'y sont pas. Parfois, on fait des lectures, dans les salons républicains : M. Grévy et M. Gambetta n'y sont pas. La vérité est qu'ils se moquent absolument de la littérature et qu'ils aiment le billard. Si vous voulez passionner l'opinion publique et avoir pour vous les autorités, faites des carambolages, ne faites pas des chefs-d'œuvre.

Monsieur le comte a-t-il daigné comprendre ? Le jour où l'on me sortirait de ma bataille littéraire, je n'aurais plus qu'à prendre mon chapeau et à m'en aller.

A MONSIEUR ÉMILE ZOLA

MONSIEUR,

Votre article du lundi 27 décembre ne m'a ni surpris, ni consterné, ni irrité. Je l'attendais. Vous étiez parfaitement dans votre droit de représailles. Vous avez, en maint endroit, frappé juste, grâce aux avantages que vous donnaient vos amis et surtout les miens. Enfin, mon grand âge — le mot est de vous — me protégeait d'avance contre toute blessure d'amour-propre. Quand on est si près de sa fin, et quand on ne s'est jamais querellé avec « un sale petit prêtre, voleur comme une fruitière », — il faudrait être le plus puéril des vieux enfants pour ne pas s'absorber dans des idées plus pures que *Nana*, plus hautes que *l'Assommoir*, plus immortelles que le Roman expérimental, et d'une généalogie plus authentique que la célèbre famille des Rougon-Macquard ou des Rougard-Macquon.

Oui, je l'attendais, cet article, et il me semblait même un peu en retard. Car vous pensez bien, monsieur, que je n'avais pas été dupe de votre entrée au

Figaro et de la grosse anguille qui se cachait sous cette roche. Si alourdi que je sois par le poids des ans, si hébété que je puisse être par mes opinions monarchiques et cléricales, j'ai conservé quelques habitudes d'analyse, et j'avais facilement deviné le stratagème — de fort bonne guerre d'ailleurs — qui masquait vos vraies batteries. Lorsque l'on est doué d'un tempérament littéraire aussi énergique, d'un orgueil aussi robuste que le vôtre, on peut avoir les nerfs agacés en face de telle ou telle de nos médiocrités républicaines ; mais il n'y a pas là de quoi pénétrer jusqu'aux *œuvres vives*, de quoi toucher à la corde sensible. Au fond, tout au fond, MM. Gambetta, Grévy, Ranc, Floquet, Jules Ferry, Cazot, Brisson, Constans et consorts vous sont à peu près indifférents. Ils ne se sont jamais trouvés sur votre chemin ; ils n'ont jamais ni gêné vos réclames, ni entravé votre vente, ni fait poursuivre Nana et Satin par leurs policiers qu'ils réservaient à d'autres besognes. Évidemment, votre arrière-pensée était d'user de l'immense publicité du *Figaro* pour exercer vos représailles, satisfaire vos rancunes, *éreinter* avec plus de fracas les écrivains dont vous aviez à vous plaindre. Resterait à savoir si ces exécutions sont bien à leur place entre un article de Saint-Genest et un article de Philippe de Grandlieu [1].

1. Dans cet article, écrit le 29 décembre 1880, je me suis probablement trompé sur les véritables intentions de M. Zola, Sans doute il n'est pas fâché d'assurer deux cent mille lecteurs à ses représailles ou à ses antipathies ; mais il va au solide. Ce qu'il a

Vous avez fait, monsieur, ce que fit, en 1857, le très spirituel Edmond About. M. About avait donné au Théâtre-Français une pièce qui était tombée à plat. Mieux que personne, vous savez que ces accidents peuvent arriver à des hommes de talent et d'esprit. Les critiques du lundi s'étaient montrés fort durs. M. About se fit *Courriériste* au *Figaro* pour se venger de ces zoïles. Ce fut un massacre. Chaque *Courrier* immolait une nouvelle victime. A la fin, M. de Villemessant intervint et arrêta le carnage. Tout compte fait, il se trouva que, tant tués que blessés, personne n'était mort ; car voilà ce que nous devrions nous rappeler sans cesse, et ce que nous oublions toujours. Ces bagarres littéraires ne sont bonnes qu'à amuser la galerie — aux dépens du battu ? — — non, aux dépens de tous les combattants.

Mais enfin, puisque nous avons, nous aussi, dans des conditions beaucoup plus douces, notre duel Gambetta-Rochefort ou Laisant-Girardin, permettez-moi de débarrasser le terrain de quelques broutilles. Premièrement, je ne dois pas être responsable d'une *coquille*. Vivant, hélas ! trop loin de Paris pour pouvoir corriger mes épreuves, j'avais écrit : « qui délayent leur ENCRE avec des larmes de crocodile ». —

voulu surtout, c'est installer sur la plus retentissante des tribunes ses *boniments* en l'honneur du Naturalisme et de *Nana*. Au surplus, si j'étais vindicatif, je serais trop vengé par les feuilletons sur le mélodrame de l'Ambigu. Mes grossièretés, mes injures, mes violences d'homme mal élevé et *mal embouché*, sont des douceurs, comparées à ces articles terribles où se confondent l'ironie sanglante et le mépris.

On a imprimé SUCRE ; que puis-je y faire? Quant aux calembours, oh! vous avez raison, mille fois raison, et mes meilleurs amis m'ont souvent reproché ce que me reproche aujourd'hui un *sage ennemi.* Que voulez-vous! je m'en accuse; je vais, grâce à vous, essayer — un peu tard — de m'en corriger. C'est une maladie, une manie, un *tic.* Pourtant, je ne puis admettre que ce soit positivement un brevet d'ineptie. Louis XVIII, qui n'était pas un sot; Sophie Arnould, qui n'était pas une bête; Talleyrand, qui était un grand diplomate; M. Dupin, qui était un grand avocat et un des Quarante de l'Académie française; M. Sauzet, qui fut président de la Chambre des députés comme M. Gambetta, et qui parlait une langue plus correcte; Berlioz, enfin, qui valait cent fois en musique ce que je puis valoir en littérature, Berlioz qui écrivait dans les graves *Débats* à côté d'éminents académiciens tels que Cuvillier-Fleury, Saint-Marc-Girardin, Sacy, Prévost-Paradol, John Lemoinne, tous ont commis des calembours plus nombreux et peut-être plus mauvais que les miens.

Vous semble-t-il, monsieur, à vous, si original dans vos romans, qu'il y ait une originalité bien piquante à fouiller dans les vieilles collections du *Charivari* et du *Siècle*, pour exhumer des plaisanteries non moins vieilles sur le titre de comte? Singulier ridicule, convenez-en, dans un siècle littéraire qui peut mettre en ligne le comte Joseph de Maistre, la baronne de Staël, le vicomte de Chateaubriand, le vicomte de Bonald, le comte de Serre, le comte

Alexis de Tocqueville, le comte Alfred de Vigny, les deux ducs de Broglie, le comte de Montalembert, le comte de Falloux, le comte et le vicomte d'Haussonville, le comte ou le vicomte Victor Hugo, etc., etc.. sans compter les particules nobiliaires des Lamennais, des Lamartine, des Balzac, des Musset et des Laprade! Il faudrait pourtant s'entendre. Peindre sous des couleurs naturalistes, livrer à la risée, au mépris ou au blâme les gentilshommes oisifs, inutiles, qui passent leur vie au cercle ou au foyer de la danse, mettent tout leur esprit dans les jambes de leurs chevaux et toute leur âme sur la piste de leurs chiens, soit! on sait que les parvenus se conduisent tout autrement. Mais alors, quand, par hasard, un de ces pauvres *parias* de la démocratie moderne s'efforce de mériter et d'obtenir un meilleur titre, le titre de travailleur, pourquoi se moquer de lui, comme si sa *gentilhommerie* l'excluait du droit au travail? Voyons, monsieur, est-ce juste? Ne faut-il pas qu'une porte soit ouverte ou fermée? Ah! citoyens égalitaires, vous avez changé tout cela, comme Sganarelle. Vous ouvrez la porte pour nous faire sortir, et vous la fermez pour nous empêcher de rentrer!

J'arrive aux deux idées *maîtresses* de votre article. Dégagé de citations habilement choisies et d'épigrammes plus ou moins mordantes, il se réduit à ceci : — « Je suis un vieux, et je suis un vaincu. »

Hélas! oui, je suis vieux, bien vieux; je date de l'année de la comète et du roi de Rome. C'est un

malheur, quoi qu'en dise Cicéron. Néanmoins, à quelque chose malheur est bon. Grâce à mon grand âge, quand je me sens trop écœuré par la vogue insensée d'une littérature qui me dég..... — non, qui me déplaît, je puis me réfugier dans le passé qui me permet d'en appeler à l'avenir. J'ai vu presque autant de revirements littéraires que de catastrophes politiques. Tout enfant, j'ai entendu un octogénaire raconter les succès incroyables de Restif de la Bretonne. Restif de la Bretonne ! Ce nom, rapproché du vôtre par le plus grand de nos poètes, ne vous fait-il pas rêver ou réfléchir ? Un peu plus tard, j'ai pu constater, en dépit des mauvais plaisants, que *le Solitaire* du vicomte d'Arlincourt — encore un vicomte ! — avait eu — chiffre énorme pour l'époque ! — quinze éditions en six mois, et avait inspiré une douzaine de pièces de théâtre, dont quelques-unes furent moins sifflées que *Bouton de Rose*. Au sortir du collège, j'étais entouré de personnages considérables, députés, académiciens, pairs de France, savants, conseillers d'État, professeurs de facultés, qui m'auraient lapidé de boules noires si j'avais avoué que Victor Hugo me semblait supérieur à Casimir Delavigne. Ils affirmaient que notre beau romantisme passerait, non pas comme le café, mais comme les promesses de 1830. Douze ans après, sous prétexte que mademoiselle Rachel jouait admirablement la tragédie, ils proclamaient une réaction définitive, préconisaient l'école du bon sens, et déclaraient *Lucrèce* cent fois préférable à *Ruy Blas*. Oui, les flots et

les succès sont changeants ! Et *les Mystères de Paris !* Ici je me répète, mais mon dossier l'exige. Rien, monsieur, pas même, les cent éditions de *Nana*, ne sauraient vous donner une idée de cette vogue, de cet enthousiasme, de cette furie, de ce délire. La ville et la cour, le salon et la rue, Paris et la province, le boudoir et la mansarde, se passionnaient pour les aventures du prince Rodolphe et les infortunes de Fleur-de-Marie. On s'arrachait les feuilletons à mesure qu'ils paraissaient ; on aurait voulu les dévorer avant qu'ils parussent. Et quelle différence ! Vous m'avez donné, monsieur, une leçon de courtoisie, de délicatesse et de chasteté dans le langage, dont je voudrais profiter. Pourtant, je suis forcé de vous dire ce que pensent bien des gens. Il y a dans vos succès, même les plus vifs, — surtout les plus vifs, — un je ne sais quoi que je ne veux pas définir, mais qui ne sent pas très bon ; on achète, on lit vos ouvrages, pas tout à fait sous le manteau, mais sous l'éventail. Les belles dames dont j'ai parlé et que l'on surprend en flagrant délit de lecture, rougissent, balbutient, s'en défendent ou s'en excusent, prennent de jolis airs de pudeur effarouchée, vous supplient de ne pas les trahir, assurant qu'elles ont seulement voulu connaître ce dont tout le monde jase, comme s'il s'agissait d'une cause célèbre plaidée et jugée à huis-clos ou d'un de ces scandales qui pourraient servir de calendrier à la France républicaine. Je ne juge pas, je raconte. Une de ces dames — justement la petite marquise dont le corset vous a suggéré une

si exquise plaisanterie ! — m'a même affirmé (je n'en crois pas un mot) qu'elle venait de confisquer le livre à sa femme de chambre, et qu'elle le lisait uniquement pour savoir s'il fallait la renvoyer. Enfin, des esprits plus sérieux et plus pessimistes se demandent si l'on ne doit pas chercher dans certains chapitres de *Nana* les origines lointaines de cette littérature pornographique, qui ne relève plus d'une autre critique que celle du juge d'instruction et qui ajoute un caractère tout spécial aux prospérités de la République. C'est absurde ; mais, si vous avez lu les romans d'Émile Gaboriau, — encore plus fêtés en 1868 que les vôtres en 1880, — vous y aurez vu que les innocents y étaient presque toujours pris pour les coupables.

Avec *les Mystères de Paris*, rien de pareil. Ils étaient publiés par le journal le plus illustre, défenseur et confident de la politique de nos hommes d'État les plus éminents. Ils habitaient le rez-de-chaussée d'une bonne et antique maison, encore plus voisine de l'Académie que de Saint-Germain-l'Auxerrois. Leur succès colossal s'épanouissait au grand jour ; nul ne se cachait pour les lire. Et cependant, voyez, monsieur, la différence des temps et le progrès de nos mœurs ! il fut question de les poursuivre parce que la créole Cécily montrait à un notaire affolé un bas de jambe chaussé de soie rouge. Avouez que vos héroïnes montrent bien autre chose. Hélas ! où en est aujourd'hui la gloire d'Eugène Sue ? Et comme vous avez raison de lui préférer Balzac !

Balzac! voilà le gros mot lâché. Parce que j'ai manqué de respect à l'auteur de *la Physiologie du Mariage*, de *la Maison Nucingen*, de *Vautrin*, des *Ressources de Quinola* et de *la Fille aux yeux d'or*, tous mes jugements sont invalidés depuis le premier jusqu'au dernier. « J'ai annoncé, dites-vous, que Balzac serait oublié dans dix ans. » — Mais, monsieur, vous me prenez pour un autre, ce qui, au point de vue purement littéraire, me flatte infiniment. Vous me prenez pour Sainte-Beuve ; c'est lui qui n'a cessé d'écrire dans la *Revue des Deux Mondes* : « Encore un peu de temps, et M. de Balzac retombera dans l'obscurité qui couvrit les débuts de lord Rhôome et d'Horace de Villerglé. » (Deux pseudonymes adoptés par Balzac pour ses premiers ouvrages.) — Même dans ses jours d'indulgence, Sainte-Beuve (1er novembre 1838) écrivait : « *La Maison Nucingen*, à laquelle il nous a été impossible de rien saisir... Les acteurs, qui reviennent dans ces romans, ont déjà figuré, et trop d'une fois pour la plupart, dans des romans précédents de M. de Balzac. La série des *Etudes de mœurs* de M. de Balzac finit par ressembler à l'inextricable lacis des corridors dans certaines mines ou *catacombes* ;... il n'est pas inutile de savoir même les *cauchemars* d'une époque, de même que les médecins s'inquiètent des rêves de leurs *malades* pour les mieux connaître. » Je m'arrête. Les citations seraient trop longues. Vous retrouverez les textes dans les collections de la *Revue*. Jusqu'à la fin, jusque dans *les Petits Cahiers*, si curieux et si

vrais, Sainte-Beuve n'a jamais varié. Et cependant, les romans de Balzac, essentiellement *Second Empire*, auraient dû, semble-t-il, plaire à l'auteur de *Volupté.*

Il n'était pas seul de son avis. Gustave Planche, Charles Magnin, Saint-Marc-Girardin, refusaient de prendre Balzac au sérieux. Lerminier qualifiait d'un mot quelque peu barbare. — *Bric-à-Brac-ologie*, — la gigantesque *Comédie humaine*. C'était très injuste; mais il arrivait à Balzac un malheur que vous avez le droit de trouver bien extraordinaire. Sa personne, ou, comme on dit aujourd'hui, sa *personnalité*, énorme, remuante, bruyante, excessive, aggressive, absorbante, encombrante, faisait tort à ses ouvrages. Il employait tous les moyens pour attirer ou ramener sur lui l'attention publique, fallût-il plaider en faveur d'un mari qui avait assassiné sa femme. Il injuriait les hommes au pouvoir, qui ne se hâtaient pas assez de le faire ministre ou ambassadeur, et surtout de lui créer une liste civile, digne d'un Nabab ou d'un ténor. Figurez-vous — c'est à n'y pas croire! — que, par ses prétentions, ses ambitions, ses incartades, son insatiable appétit de réclames et de renommée, il s'était fait prendre en grippe par presque tous ses confrères. Un jour, ses haines éclatèrent dans un roman, *un Grand Homme de province à Paris*, — où il désignait si clairement les critiques et les écrivains de cette époque, qu'il y eut une explosion de colère, et que Jules Janin — une de ses victimes — se fit, dans la *Revue de Paris*, l'interprète de l'indignation universelle. Les communications avec la Russie

étaient alors lentes et difficiles; sans quoi, je suis sûr que Balzac eût fait parvenir jusqu'à Saint-Pétersbourg le bulletin de ses griefs, de ses antipathies et de ses rancunes. Doit-on s'étonner si j'ai gardé les impressions de ce temps-là ? S'il est vrai que le génie ne puisse se comprendre sans un parfait équilibre de toutes les facultés, pouvait-on considérer comme un génie cet homme étrange, halluciné, visionnaire, vivant dans une perpétuelle chimère, tour à tour mystique comme Swedenborg, égrillard comme Rabelais, absolutiste comme Philippe II, révolutionnaire comme Babeuf, lascif comme Parny, catholique comme Loyola, sceptique comme Stendhal, platonique comme Grandisson, libertin comme Louvet; cet homme qui, apportant au directeur de l'Odéon la comédie des *Ressources de Quinola*, voulait, avant tout, *faire la salle :* Aux avant-scènes, rien que des têtes couronnées; à l'orchestre et dans les loges, les ministres, les diplomates étrangers et les maréchaux de France; au parterre, rien que des chevaliers de Saint-Louis.

Supposons que je me sois trompé; après? Quel est le critique infaillible? Gustave Planche, déjà nommé, le lendemain de *Ruy Blas,* ne dénonçait-il pas Victor Hugo comme bon à loger aux Petites-Maisons? La postérité n'a-t-elle pas été inventée pour rectifier les erreurs des contemporains? Vous-même, monsieur, quand vous signalez comme des chefs-d'œuvre les romans de vos élèves, êtes-vous bien sûr d'être dans le vrai? En étiez-vous sûr, l'autre jour, lorsque vous

gâtiez un article sur le conflit Gambetta-Rochefort par vos deux dernières lignes, qui contiennent une faute de français (*davantage* QUE) et une plainte stupéfiante : « Dire que les vieux papiers de MM. Rochefort et Gambetta occupent *davantage* la France que... que... *Bouvard et Pécuchet ! !* » — oh ! monsieur ! *Bouvard et Pécuchet !* quelle tuile ! quel coup de massue ! J'ai lu la première partie. Si c'est une mystification, elle n'est pas drôle; si c'est une plaisanterie, elle n'est pas gaie. Si c'est un enterrement civil, il est lugubre. Si c'est une gageure, ne la tenez pas ! vous la perdriez.

Et vous ne devez rien perdre de vos positions, qui sont superbes ; car vous avez beau dire, vous êtes un vainqueur. Le vent démocratique qui nous entraîne ne soufle que pour enfler vos voiles. Vous risquez d'être accusé d'ingratitude, quand vous vilipendez nos maîtres actuels. C'est sous leur règne et par leur règne, c'est en vertu d'étroites affinités, que votre littérature est parvenue à ce degré de splendeur. Vous aviez deviné M. Constans comme Balzac avait deviné M. de Morny. Vous êtes un vainqueur; moi, je suis un vaincu ; oui, vaincu depuis cinquante ans, et je m'en fais gloire ; vaincu avec la justice, avec la vérité, avec le droit, avec l'honneur, avec la lumière, avec la liberté, avec l'Alsace, avec la Lorraine, avec la France ; — je ne dis pas avec la Religion, plus victorieuse dans ses défaites que dans ses triomphes ; — vaincu en bien bonne compagnie, avec les nobles femmes condamnées à l'amende pour avoir

protesté contre des effractions sacrilèges; vaincu avec les ordres religieux que l'on disperse, avec les sœurs de Saint Vincent-de-Paul que l'on expulse, avec les images sacrées que l'on déchire ou que l'on décroche, avec les Frères de la doctrine chrétienne que les médecins les moins dévots saluaient comme des héros pendant le siège et la guerre ; vaincu avec les Zouaves de Lamoricière et les Zouaves de Charette, avec tout ce qu'il y a, dans notre malheureux pays, d'honnête, de loyal, de généreux, d'éloquent, d'illustre, de libéral, de fidèle aux lois immortelles du beau, du vrai et du bien. Oui, je suis vaincu, et cette qualité de vaincu justifierait, au besoin, toutes les erreurs de ma critique. Ce n'était pas de l'aveuglement, c'était du patriotisme, — « Sire, j'ai parié pour vous, » répondait Talleyrand à Napoléon, qui lui reprochait de s'être enrichi trop vite. Talleyrand avait parié pour Bonaparte, et il avait gagné. J'avais parié pour la France, et j'ai perdu. Pouvais-je croire que tant de leçons, tant de malheurs, tant de souffrances, tant d'épreuves, tant de misères, tant de coups de foudre, tant de ruines, aboutiraient, en politique, à M. Margue, et, en littérature, à *Boule-de-suif?* Non ! j'avais vu, après la Révolution de Février, plus alarmante que malfaisante, une réaction irrésistible, impitoyable, démolir en six semaines la popularité de Lamartine, s'en prendre des anxiétés publiques aux romanciers, aux poètes, aux historiens, aux utopistes, aux rêveurs, remonter les courants, invoquer le principe d'autorité, ramasser pré-

cipitamment les morceaux du gouvernement brisé par l'émeute, renier ses idoles de la veille, instruire le procès des précurseurs, des corrupteurs, des Louis Blanc, des George Sand, des Pierre Leroux, des Proudhon, des Michelet, des Quinet, et même des d'Artagnan, des Monte-Cristo et des Gérolstein du roman-feuilleton. Pouvais-je supposer que, après une crise bien autrement violente, après une secousse cent fois plus cruelle, en face de menaces cent fois plus effrayantes, la France mutilée par les Prussiens, Paris incendié par la Commune, prendraient un atroce plaisir à envenimer de leurs propres mains leurs plaies et leurs blessures ? Non ! je ne le pouvais pas, et, si je me suis abusé, ce n'est pas pour moi que je m'humilie et que je m'afflige. M'en faire un reproche, c'est exactement comme si on me reprochait d'avoir conservé mes convictions et mes espérances monarchiques ; d'avoir, dans ma modeste sphère, voté pour M. Benoît d'Azy contre M. Laget, pour M. de Larcy contre M. Cazot, pour M. Baragnon contre M. Bosc.

Vous terminiez, monsieur, votre article par un rapprochement dont le sens m'échappe, entre mes mésaventures littéraires et les carambolages de M. Grévy. J'ai cru y démêler une déclaration d'amour exclusif et absolu pour la littérature. Et moi aussi, je l'aime, cette reine terrible et charmante, et il faut que ma passion soit bien tenace pour avoir résisté à cette longue série de déboires que vous retracez si finement. Nous l'aimons tous deux, mais

dans des conditions et avec des fortunes bien différentes ; je suis un disgracié ; vous êtes un favori. Seulement, prenez garde ! songez à Christine, à Élisabeth, à Catherine... Avec les souveraines ombrageuses et tyranniques, mobiles et fantasques, la faveur est souvent plus dangereuse que la disgrâce.

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX (S.-O.). — 25548-3.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format grand in-18, à 3 fr. 50 le volume

	vol.
HENRI ALLAIS	
Un Casque	1
L'AUTEUR DU PÉCHÉ DE MADELEINE	
Histoire de Souci	1
RENÉ BAZIN	
Les Noellet	1
DUC DE BROGLIE	
Marie-Thérèse, impératrice	2
ÉDOUARD CADOL	
Le Chemin de Mazas	1
CH. CORBIN	
La Comtesse de Sartènes	1
H. DE LA FERRIÈRE	
Henry IV	1
OCTAVE FEUILLET	
Honneur d'artiste	1
GRIMBLOT	
Mademoiselle Henri	1

	vol.
GYP	
L'Éducation d'un Prince	1
LABARRIÈRE	
Rivales	1
PIERRE LOTI	
Le Roman d'un Enfant	1
COMTESSE DE MIRABEAU	
Le Prince de Talleyrand et la Maison d'Orléans	1
SAINT-SAENS	
Harmonie et Mélodie	1
PIERRE SALES	
Le Sergent Renaud	1
MAURICE SAND	
Le Théâtre des Marionnettes	
LÉON SAY	
Le Socialisme d'État	
LÉON DE TINSEAU	
Sur le Seuil	

Paris. — Imprimerie J. Cathy, 3, rue Auber, Paris


UNIVERSITY OF MICHIGA
3 9015 06582 0915